



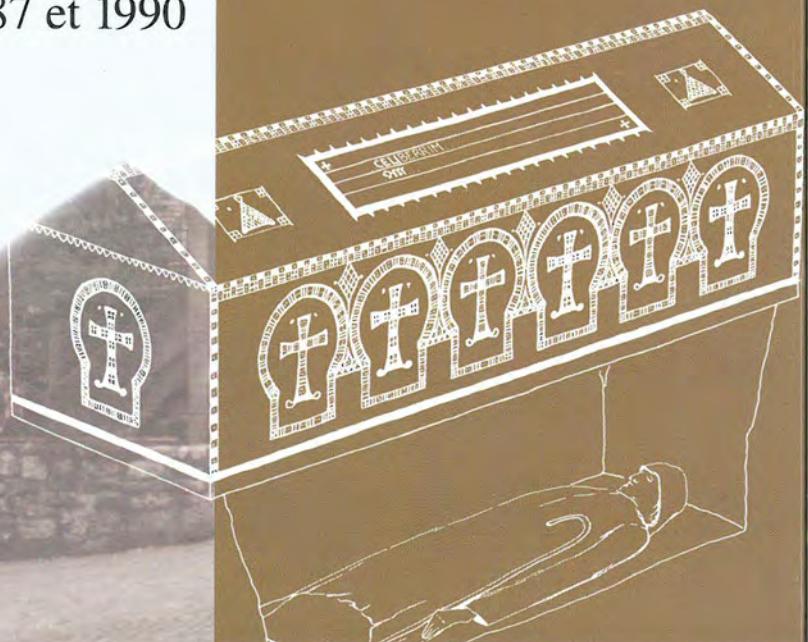
Saint-Imier

Ancienne église

Fouilles archéologique de 1986/87 et 1990



Saint-Martin



Saint-Inier, ancienne église Saint-Martin

Saint-Imier

Ancienne église Saint-Martin

Fouilles archéologiques de 1986/87 et 1990

Sous la direction de Daniel Gutscher

Avec des contributions de Laurent Auberson, Peter Eggenberger, Suzanne Frey-Kupper, Carola Jäggi, Philippe Jaton, Gabriele Keck, Franz E. Koenig, Liselotte Meyer, Werner Stöckli, Susi Ulrich-Bochsler

En collaboration avec Markus Gerber et Heinz Kellenberger

Editions scolaires du canton de Berne 1999
Berner Lehrmittel- und Medienverlag 1999

Publications périodiques de la Direction de l'instruction publique du canton de Berne
réalisées par le Service archéologique du canton de Berne

Schriftenreihe der Erziehungsdirektion des Kantons Bern
herausgegeben vom Archäologischen Dienst des Kantons Bern

Rédaction / Redaktion:
Armand Baeriswyl

Page de titre / Titelbild:
Max Stöckli

Disponible chez / Bezugsort:
Verlag Paul Haupt Bern/Stuttgart/Wien
Falkenplatz 14, CH-3001 Bern
Telefon 031/301 24 34 – Telefax 031/301 46 69
Internet: <http://www.haupt.ch> E-Mail: buchhandlung@haupt.ch

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme

Saint-Imier, ancienne église Saint-Martin : fouilles archéologiques de 1986/87 et 1990 / avec des contributions
de Laurent Auberson, Peter Eggenberger, Suzanne Frey-Kupper, Carola Jäggi, Philippe Jaton, Gabriele Keck, Franz E. Koenig,
Liselotte Meyer, Werner Stöckli, Susi Ulrich-Bochsler / En collaboration avec Markus Gerber et Heinz Kellenberger – Bern:
Berner Lehrmittel- und Medienverl. ; Bern ; Stuttgart ; Wien : Haupt, 1999
(Schriftenreihe der Erziehungsdirektion des Kantons Bern)
ISBN 3-258-06056-8

© Editions scolaires du canton de Berne / Berner Lehrmittel- und Medienverlag
CH-3008 Bern, 1999
Herstellung: Paul Haupt AG, Bern

Table des matières

Préface	9
----------------------	---

Partie A: L'archéologie

Esquisse historique (Laurent Auberson)	13
I. La vallée de la Suze à l'aube du Moyen Age: un vrai désert boisé pour ermites défricheurs?	13
II. L'environnement de Saint-Imier à la fin de l'Antiquité	13
1. L'occupation gallo-romaine dans le Jura, le Jura bernois et les montagnes neuchâtelaises: bref aperçu ...	13
2. Les voies de communication	14
3. La toponymie	14
4. Les ressources naturelles	15
III. Les acteurs de la politique régionale au VII ^e siècle	15
IV. Le contexte religieux	16
V. Le personnage de saint Imier – Etat de la question	17
VI. La «cella sancti Himerii»	18
VII. Deux développements comparables sur l'autre versant du Jura: Baume-les-Messieurs et Saint-Lothain ...	18
VIII. La chronologie	19
IX. L'ermitage de saint Imier à l'origine du peuplement de la vallée de la Suze?	19
X. La mainmise progressive de Bâle et le conflit de souveraineté avec Lausanne	20
XI. La fondation de la collégiale	20
XII. La paroisse de Saint-Imier	22
XIII. Le bas Moyen Age et la Réforme	22
 Résultats des investigations archéologiques (Peter Eggenberger, Philippe Jaton)	24
I. Méthode et documentation	24
II. Situation de l'église et nature du terrain	25
III. Les premières constructions, entre le haut Moyen Age et le XIV ^e /XV ^e siècle	27
1. La situation archéologique	27
2. Reconstitution et éléments de datation	33
IV. Le chantier de l'église gothique	38
1. Description de la situation archéologique	38
2. Reconstitution	43
3. Interprétation	47
V. Un aménagement important à l'intérieur de l'édifice	49
1. Description	49
2. Reconstitution et essai d'interprétation	51
VI. Les transformations de l'église gothique	55
1. Le chantier du clocher	55
2. Une réfection tardive: un nouvel aménagement de sol	59
VII. Les aménagements postérieurs à la démolition de l'église	62
VIII. Les sépultures	62
IX. Annexe: Inventaire des sépultures	63
 Une «tumba» du temps des premiers moines? (Carola Jäggi)	73
I. Découverte, prélèvement et consolidation	73
II. Structure du support et technique de peinture	74
III. Le décor: éléments, reconstitution, datation	76

IV.	Interprétation de la découverte	79
V.	Essai de classification historico-culturelle	84
Fragments d'enduit peint polychrome d'une décoration murale du haut Moyen Age (Gabriele Keck)		85
I.	La couche de fond et la technique picturale	85
II.	Polychromie et décors	85
Conclusions		89

Partie B: Les objets

Trouvailles diverses (Werner Stöckli, Gabriele Keck)		93
I.	Introduction	93
II.	Catalogue raisonné	93
	1. Céramique de construction	93
	2. Céramique de poêle	94
	3. Faïence de poêle	96
	4. Céramique utilitaire non vernissée	96
	5. Céramique utilitaire vernissée	96
	6. Pipes en terre cuite	98
	7. Grès	98
	8. Faïence	99
	9. Faïence fine	99
	10. Porcelaine	99
	11. Verre plat	99
	12. Gobeletterie	99
	13. Objets en os	100
	14. Objets en métal et en fer	100
	15. Pierre	102
	16. Élément architectural	102
	17. Crépis peints et mortier	102
Trouvailles monétaires (Suzanne Frey-Kupper, Franz. E. Koenig)		103
I.	Commentaire	103
	1. Les monnaies et leur contexte stratigraphique	103
	2. La composition des trouvailles monétaires: quelques observations	104
	3. Le denier carolingien	104
	4. Les monnaies de la période de la fin du XIV ^e et du XV ^e siècle	106
	5. Les monnaies du XVI ^e au XVIII ^e siècle	107
	6. Résumé et conclusions	108
II.	Catalogue	109

Partie C: L'anthropologie

(Liselotte Meyer, Susi Ulrich-Bochsler)

Introduction		115
I.	La problématique anthropologique	115
II.	Les groupes de tombes et les coutumes funéraires	115
Méthodes		117
Résultats		119
I.	Les sépultures les plus anciennes	119
II.	Les tombes du cimetière des époques médiévale et moderne	119
	1. Structures démographiques	119
	2. Observations sur la morphologie	123
	3. Observations sur la paléopathologie	127

III. Les inhumations intérieures du Moyen Age tardif et du début de l'époque moderne	132
1. Les coutumes funéraires	132
2. Comparaison morphologique avec les tombes du cimetière	133
3. Observations paléopathologiques	134
IV. Les tombes de chronologie indéterminée	136
V. Les découvertes éparses	137
Résumé de l'anthropologie	138
Annexe	139
Bibliographie	143
Résumé	150
Zusammenfassung	153
Summary	156
Crédit des illustrations	159

Préface

L'histoire des origines du peuplement médiéval du vallon de Saint-Imier recèle encore bien de secrets. Toutefois cet ouvrage, qui décrit les résultats des fouilles de l'ancienne église Saint-Martin, permet d'éclairer nos connaissances jusqu'alors basées essentiellement sur des récits anciens. C'est ainsi que nous arrivons à saisir partiellement, grâce à l'archéologie et à l'histoire de l'art, les vraies circonstances de la fondation de Saint-Imier et la relation avec ce saint jurassien qu'était Himerius.

En 1828, la construction de dépendances de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Imier fit disparaître à tout jamais l'ancienne église Saint-Martin, son clocher, toutefois, fut préservé, et prit avec le temps le nom de «Tour de la Reine Berthe». Cette ancienne église paroissiale devait pourtant signaler la plus ancienne occupation du village.

Une transformation du bâtiment actuellement propriété de la Fondation de la Reine Berthe était souhaitée. En raison d'un projet exigeant un abaissement des niveaux de sol, touchant ainsi les anciennes structures, et à cause de l'importance historique reconnue de cet objet, le Service archéologique du canton de Berne (section Moyen Age) dut entreprendre des fouilles de sauvetage archéologiques. La direction scientifique et technique des recherches fut confiée à Peter Eggenberger, Heinz Kellenberger et Markus Gerber de l'Atelier d'archéologie médiévale à Moudon.

Ainsi, des investigations d'envergure se déroulèrent entre le 1^{er} décembre 1986 et le 3 avril 1987, suivies de quelques compléments de fouille à l'intérieur ainsi que de la fouille partielle à l'extérieur oriental du bâtiment, en mai 1987.

Dans un deuxième temps, et en rapport avec une modification du projet architectural, une fouille supplémentaire fut effectuée dans un des locaux méridionaux de la construction actuelle, lesquels n'avaient pas été touchés par la fouille de 1987, ainsi que sur le versant extérieur sud, en direction des bâtiments situés en contrebas. Ainsi, une bande de terrain occupant l'ancien cimetière, en pente à l'extérieur de l'ancienne église, fut fouillée entre les 2 juillet et 17 octobre 1990.

Même si les vestiges eux-mêmes semblent aujourd'hui encore peu parlants, certains détails ont permis de renouveler nos connaissances du Moyen Age jurassien. C'est ainsi que l'analyse de la construction des bâtiments anciens retrouve des parallèles aussi bien dans le Jura méridional que dans l'ancien évêché de Bâle. Une sépulture particulièrement intéressante contenait des fragments d'en-

duit peint. Datée par la méthode du C14 et par une analyse historique des peintures au VIII^e siècle, elle démontre, sans pour autant prouver la véracité des écrits, l'existence d'un mouvement de colonisation religieuse précoce dans le vallon de Saint-Imier. Les peintures murales également occuperont les spécialistes pour un certain temps encore. Si les objets découverts reflètent la présence d'une population villageoise peu après la fondation de cette localité, cela semble être confirmé par l'étude anthropologique. Cette fouille permet donc de retracer un aspect de l'histoire régionale religieuse et sociale depuis le VII^e jusqu'au XIX^e siècle, moment de la destruction de l'ancienne église paroissiale de Saint-Martin.

L'organisation du chantier était placée sous la direction de Gisèle Berger tout d'abord, puis de Pierre Minder, tous deux architectes au bureau d'architecture MSBR SA, à Saint-Imier. Nous tenons à remercier ici la Fondation de la Reine Berthe, propriétaire du bâtiment.

L'analyse et l'interprétation archéologiques ainsi que la rédaction de cet ouvrage ont été coordonnées et suivies par Daniel Gutscher, responsable de la section Moyen Age. Les travaux sur le terrain ont été suivis par Hans Rudolf Sennhauser, expert de la Commission fédérale des Monuments historiques. Responsables pour l'ensemble de l'étude sont Laurent Auberson, Peter Eggenberger et Philippe Jatton. En rapport avec des sujets particuliers, ils ont également pu compter sur la collaboration de Frédy Geiser, Jean-M. Saurer, Ansgar Wildermann (histoire et conclusions), Werner Stöckli et Gabriele Keck (objets de fouille), Suzanne Frey-Kupper et Franz E. Koenig (monnaies), Carola Jäggi (analyse du décor peint d'une tombe), Susi Ulrich-Bochsler et Liselotte Meyer (anthropologie), Urs Zumbrunn et Bernhard Maurer (dégagement respectivement restauration de peinture). Nous tenons ici à leur témoigner de notre plus profonde gratitude.

La préparation de la publication a été facilitée grâce à l'aide d'Armand Baeriswyl, Eliane Schranz, Max Stöckli, Katharina Ruckstuhl. Pour les traductions, nous devons remercier Christophe Gerber, Laurent Auberson, AAM, et Claire Keller.

La mise en page a été assurée par Jürg Rub et l'imprimerie Paul Haupt SA Berne, assisté par Armand Baeriswyl.

Que tous les collaborateurs et collaboratrices soient ici remerciés pour leur engagement et leur patience.

Berne, septembre 1999

Cynthia Dunning,
archéologue cantonale

Partie A:

L'archéologie

Laurent Auberson, Peter Eggenberger, Carola Jäggi, Philippe Jaton et Gabriele Keck

Esquisse historique

Laurent Auberson

Prétendre récrire l'histoire de la première implantation chrétienne à Saint-Imier pourrait paraître grossière présomption après l'érudite et savoureuse vie que Pierre-Olivier Walzer a consacrée à ce saint «défricheur», si la critique historique ne s'était attachée depuis quelques années déjà à en donner une approche plus nuancée et si les découvertes archéologiques ne nous donnaient le prétexte et la possibilité de réexaminer ces importantes questions sous un angle renouvelé, moins idéaliste sans doute, mais où l'histoire régionale trouvera aussi son compte.

L'enjeu, à vrai dire, n'est pas insignifiant car cette étude nous permettra d'aborder des questions aussi importantes, voire délicates, que l'origine du peuplement dans le vallon de Saint-Imier ou la délimitation des frontières jurassiennes. Il n'y sera pas apporté nécessairement des réponses définitives, mais sachant très minces les probabilités de découverte de nouveaux documents écrits, c'est sur l'archéologie que nous pouvons fonder nos espoirs d'enrichir nos connaissances sur l'histoire des premiers siècles chrétiens dans le Jura suisse.

L'exploitation des résultats archéologiques proprement dits fait l'objet de la partie essentielle de cet ouvrage. Notre propos consistera donc ici, sous la forme d'une introduction, à faire le point sur la question historique. En conclusion, il s'agira de confronter les données de l'histoire textuelle et celles de l'archéologie, en essayant de tirer le plus large parti possible des résultats des fouilles de l'ancienne église Saint-Martin.

I. La vallée de la Suze à l'aube du Moyen Age: un vrai désert boisé pour ermites défricheurs?

Traditionnellement – et les fantaisies de la tradition sont d'autant plus aisément enflées qu'elles ne peuvent se fonder que sur un faible nombre de textes – le massif jurassien passe pour n'avoir connu dans l'Antiquité qu'une occupation extrêmement clairsemée, les vestiges de la civilisation gallo-romaine y étant surtout présents sous la forme de voies de communication destinées à relier des habitats situés sous des climats plus hospitaliers. De ce fait, les premiers moines qui se sont établis durablement dans ces montagnes – que ce soient les «Pères du Jura», venus de Saint-Claude à Romainmôtier au milieu du V^e siècle ou, un bon siècle plus tard, dans le Jura septentrional, les premiers «Saints du Jura» qui nous intéressent ici – traî-

nent avec eux une réputation d'ermes défricheurs menant une âpre lutte contre un environnement hostile, contre des reliquats encore tenaces du paganisme et contre des bêtes sauvages dont elles ne sont peut-être avant tout qu'une allégorie.

Mais avant de laisser notre héros Himerius faire son entrée en scène, disons provisoirement vers le VII^e siècle, il convient de se faire une idée de l'environnement qu'il a pu rencontrer au moment de son établissement dans la vallée de la Suze.

II. L'environnement de Saint-Imier à la fin de l'Antiquité

1. L'occupation gallo-romaine dans le Jura, le Jura bernois et les montagnes neuchâteloises: bref aperçu

Dans le Jura historique (le territoire dépendant autrefois de la souveraineté temporelle de l'évêque de Bâle), l'occupation gallo-romaine, telle qu'on peut l'établir par l'archéologie, se limite, mis à part les rivages du lac de Bienne, à l'Ajoie, à la vallée de Delémont et au Laufonnais (fig. 1).¹ Pour accéder à ces régions depuis le Plateau, et notamment depuis le sud-ouest, par Bienne, on empruntait la route de Pierre-Pertuis, dont l'utilisation à cette époque est parfaitement attestée et sur laquelle nous reviendrons. Dans la vallée de la Suze en amont de Sonceboz-Sombeval, de même que dans les Franches-Montagnes, la colonisation romaine ne s'est guère avancée. Du côté neuchâtelois, on constate que les sites ne remontent pas au-delà du plateau de Lignièrès et du Val-de-Ruz.²

On est donc en droit de penser que la vallée de la Suze, les Franches-Montagnes et probablement aussi le Clos-du-Doubs ne présentaient pas, à l'époque de la fin de la domination romaine, les conditions nécessaires à une diffusion aisée et précoce du christianisme, que seul un solide réseau d'habitats permanents aurait pu favoriser.

1 Voir la carte dans J.-R. Quenet, *L'époque romaine*, p. 29. La découverte de monnaies romaines à Saint-Imier même ne prouve en rien l'existence d'un habitat permanent et peut n'être que l'indice d'un passage occasionnel; cf. Chr. Gerber, *La route romaine*, p. 54.

2 Carte dans M. Egloff, *Des premiers chasseurs au début du christianisme*, p. 125.

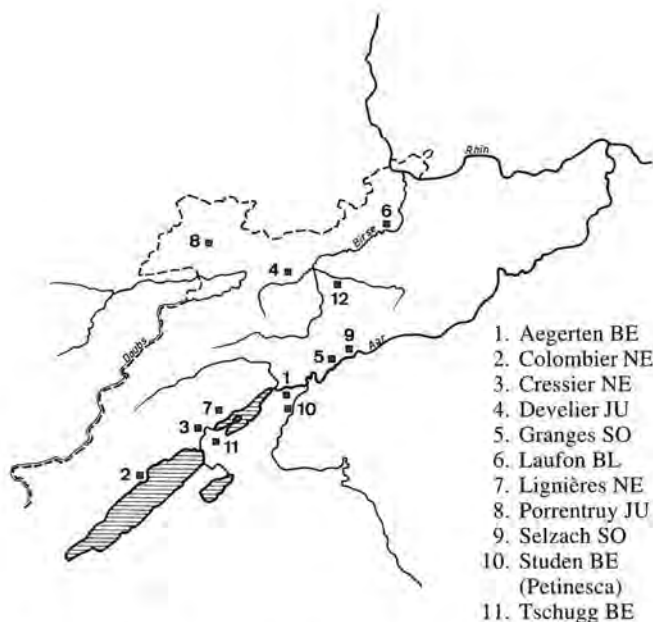


Fig. 1: Les sites gallo-romains dans le Jura et ses environs proches.

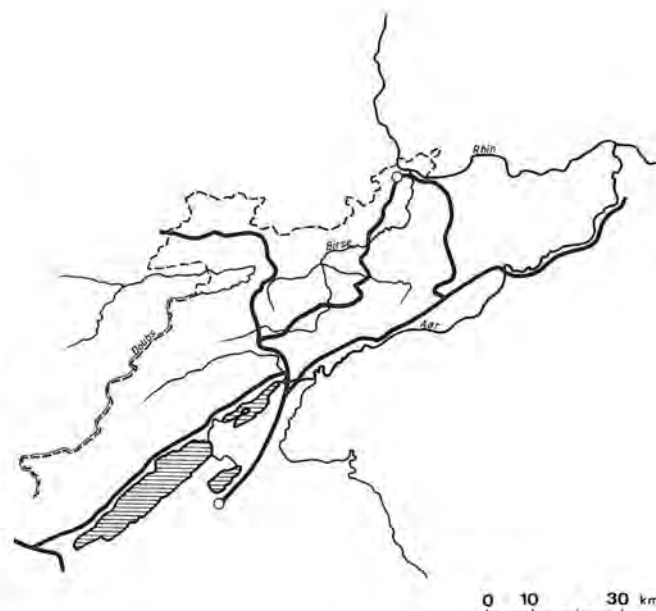


Fig. 2: Les voies de communication antiques à travers le Jura historique.

2. Les voies de communication

Dans la publication de ses récents travaux sur la voie romaine du Pierre-Pertuis, Christophe Gerber³ rappelle les trois tracés transversaux de la chaîne jurassienne empruntés dans l'Antiquité: le col de Jougne, le col de Pierre-Pertuis et le Hauenstein supérieur. La chaîne que Jules César qualifiait d'*altissimus mons* est longée sur chacun de ces versants par des voies reliant les importantes agglomérations que sont Avenches, Petinesca (Studen), Windisch et Augst d'une part, Besançon et Mandeure de l'autre (fig. 2).

La haute vallée de la Suze, soit le vallon de Saint-Imier, ne présente aucune trace de voie connue dans l'Antiquité. Cela ne tient certainement pas aux difficultés du terrain sur ce tronçon – la cluse de Rondchâtel ou le défilé de Pierre-Pertuis en présentaient de bien plus ardues – mais au simple fait que cet axe ne donne sur aucune localité qui ait été atteinte par la colonisation romaine, que ce soit sur le plateau de La Sagne ou, par La Chaux-de-Fonds ou Le Locle, en direction du col des Roches.⁴ Si l'on rencontre, au-dessus de 900 ou 1000 mètres d'altitude, des établissements antiques, ils sont généralement liés de près à l'exploitation d'une voie de communication: relais, auberge, sanctuaire. Mais tout cela présuppose une route fréquentée, ce qui ne semble justement pas avoir été le cas du vallon de Saint-Imier.

3. La toponymie

Si la carte de répartition des vestiges archéologiques de telle ou telle période est soumise à l'aléatoire des découvertes, ce qui permettrait théoriquement d'en mettre en

doute la validité, force est de constater cependant qu'elle trouve une singulière confirmation dans la toponymie (fig. 3). Les spécialistes ont en effet identifié la racine *-court*, à l'origine de la formation de nombreux noms de lieux dans le Jura, comme un élément certes latin (*corte*, de *cohorte*, cour, endroit clos, domaine agricole)⁵ mais dont la formation est post-antique. Il est frappant de remarquer, en remontant la vallée de la Suze, un dernier toponyme antique: Sombeval, *Summus Vallis*, point culminant de la vallée, ce qui montre bien qu'on se référerait à l'axe de Pierre-Pertuis. Juste en aval, Sonceboz paraît, avec son suffixe (*bos*, le bœuf), témoigner de la traction animale et donc de la vocation routière du lieu.⁶ On trouve ensuite plusieurs noms en *court*- (Corgémont, Cortébert, Courtelary, Cormoret) et deux noms comprenant la racine *-vill* (*villa*, domaine rural), également typique du haut Moyen Age: Villeret et Sonvilier. Enfin, tout au fond de la vallée, Renan semble aussi mérovingien, et spécifiquement germanique (suffixe en *-ingos*, qui a donné les innombrables *-ingen* en allemand). Le point commun à tous ces toponymes est le fait qu'ils expriment la relation d'une terre avec le nom d'une personne. Bien que le phénomène existe aussi à l'époque romaine, il peut constituer ici l'indice d'une proto-féodalité médiévale. Les noms en *court* font totalement défaut dans les Franches-Montagnes voisines ainsi que de l'autre côté du Chasseral, en direction du littoral du lac de Bièvre, où la présence romaine avait déjà imprimé sa marque toponymique. On observe aussi que

3 La route romaine, p. 94–95.

4 Au débouché du col des Roches, Morteau doit son origine à une colonisation très tardive, liée au renouveau monastique du XI^e siècle: voir R. Locatelli, *Sur les chemins de la perfection*, p. 77–78.

5 M. Bossard et J.-P. Chavan, *Nos lieux-dits*, p. 210–211.

6 G. Schneider und W. Vogel, *Karrgeleise*, p. 30.

dans le vallon de Saint-Imier, les toponymes en court-présentent tous cet élément en préfixe (Court + nom de personne), tandis qu'il est souvent suffixé dans les autres régions jurassiennes. Wulf Müller⁷ a défini la position suffixée comme plus typiquement germanique (l'influence du comté mérovingien d'Alsace, en l'occurrence). Si l'on admet cette hypothèse, on ne s'étonnera pas de constater une moindre pénétration germanique dans la partie méridionale de la région qui nous intéresse. Enfin, la carte, qui illustre les particularités régionales composant la toponymie du Jura, met aussi en évidence les zones de défrichement tardif (pas antérieur au XIII^e siècle), avec les noms de lieux à article, dont les Franches-Montagnes, tout comme les montagnes neuchâteloises, sont abondamment parsemées.

Si la toponymie s'offre ici heureusement pour soutenir les conclusions que l'on peut tirer d'une absence d'éléments archéologiques, elle ne peut en revanche nous fournir des datations précises. Par cette méthode, on devra donc se contenter de prendre acte d'une colonisation durable de la haute vallée de la Suze entreprise dès le haut Moyen Âge.

4. Les ressources naturelles

Relief formé dans des roches du Jurassique, avec quelques dépôts de Molasse d'eau douce et du Quaternaire en fond de vallée, le terrain qui nous intéresse se situe nettement en dehors des zones connues pour l'exploitation des minerais de fer.⁸ Alors que l'on peut supposer que cette industrie a joué un rôle dans le peuplement de la vallée de Delémont⁹ et peut-être même dans la prospérité de l'abbaye de Moutier-Grandval¹⁰, objet des convoitises de l'évêché de Bâle, rien de pareil ne peut être mis en avant pour Saint-Imier, où le pieux ermite fondateur de la légende n'a dû chercher – et trouver – que des forêts.

III. Les acteurs de la politique régionale au VII^e siècle

Cette impression d'isolement que nous procure donc l'image du vallon de Saint-Imier au haut Moyen Âge – et malgré toute la prudence dont il faut faire preuve pour ne pas se laisser égarer par le poncif de l'ermite hirsute et défricheur – trouve un écho réel dans la situation des pouvoirs temporels régionaux, qui montrent une emprise encore bien imparfaite sur le territoire qui nous intéresse.¹¹ Si l'on tente de déceler les indices d'une colonisation monastique dans le vallon de Saint-Imier au VII^e siècle – siècle dans lequel on situe traditionnellement la vie de l'ermite – on est bien embarrassé pour déterminer quel pouvoir temporel ou ecclésiastique a pu lui servir de moteur. Cela d'autant plus que rien ne nous autorise à établir une filiation directe entre la cella d'Himerius et Luxeuil, via l'abbaye de Moutier-Grandval. Et pour le

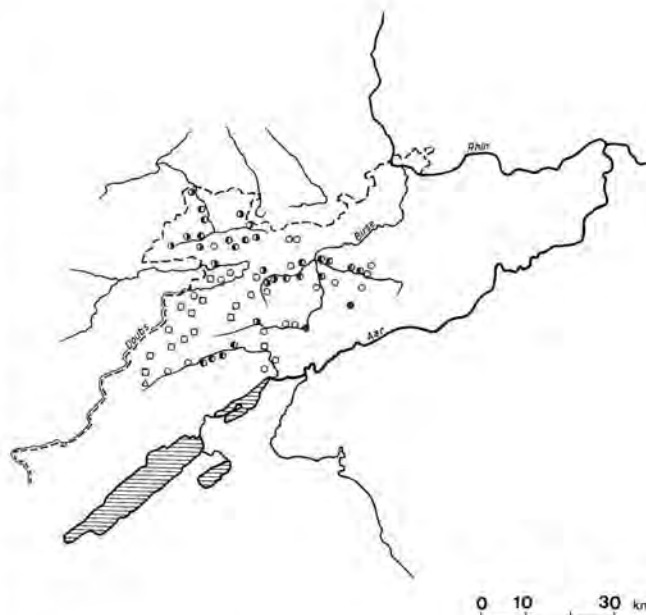


Fig. 3: La toponymie du Jura historique (d'après Wulf Müller)

- Noms de lieux en Court (diminutif Corcelles)
- Noms de lieux en Cour- + nom de personne
- ⊖ Noms de lieux en nom de personne + -court
- Noms de lieux en -villare (-ilier, -elier)
- Noms de lieux avec article
- △ Nom de lieu en -ingen

reste, le paysage politique est alors des plus troublés. À l'est, les Alamans, encore largement païens, exercent une pression soutenue sur leurs voisins (ils ont forcé le retrait du siège de l'évêché d'Avenches à Lausanne), tandis qu'au nord, le duché d'Alsace, partie de l'Austrasie mérovingienne, étend son influence sur l'Ajoie au moins mais se trouve pris dans les rivalités entre Neustriens et Austrasiens qui aboutiront au massacre de Germain et Randoald vers 675. La fondation de Moutier-Grandval par le duc d'Alsace comporte une composante stratégique évidente au débouché de la route de Pierre-Pertuis, mais le duché ne parviendra pas à maintenir une influence durable sur les ressources de la région. Le duché autonome d'Alsace disparaît en effet, tout comme celui d'Alémanie, au milieu du VIII^e siècle, ce qui facilite la montée de la puissance temporelle de l'évêque de Bâle, nouveau protagoniste sur la scène régionale. Mais de tout ce processus, le vallon de Saint-Imier reste absent.

7 Le paysage toponymique, p. 46.

8 Voir la carte publiée par V. Serneels, *Archéométrie des scories de fer*, p. 35.

9 V. Serneels, *Archéométrie des scories de fer*, p. 181–182.

10 La même question pourrait être soulevée à propos des ressources qu'offrait l'environnement des premiers monastères de Romainmôtier.

11 Voir notamment P. Rück, *Pouvoir temporel et pouvoir spirituel* et S. Stékoffer, *La crose mérovingienne de saint Germain*, p. 36–44.

IV. Le contexte religieux

Quelle qu'en soit la date précise, la fondation de l'ermitage de Saint-Imier – si nous l'admettons bien réel – à l'intérieur des montagnes du Jura s'inscrit dans un contexte où le monachisme est déjà présent, quoique dans un réseau encore nettement moins dense que ce qu'il deviendra au XII^e siècle (fig. 4).¹² Si l'on considère l'ensemble de la chaîne jurassienne, l'histoire des établissements monastiques nous fait remonter aux premiers temps du monachisme occidental, Condat (plus tard appelé Saint-Claude), fondé vers 450 par les frères Romain et Lupicin, témoignant de la vigueur de ce mouvement spirituel relayé par la métropole de Lyon, où domine la figure éminente de l'évêque Eucher, ancien moine de Lérins. Saint-Lupicin, puis Romainmôtier et, au passage, le petit ermitage du Lieu

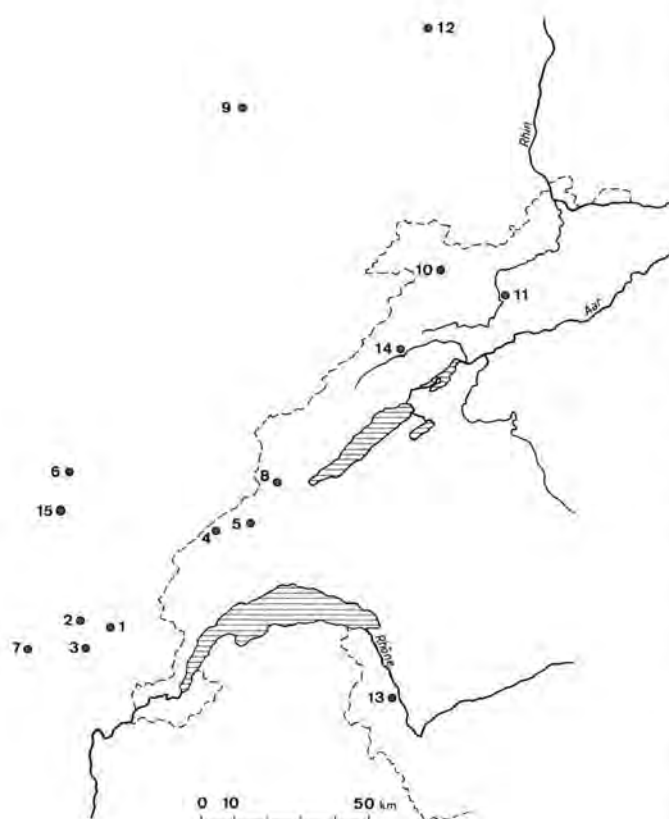


Fig. 4: Le monachisme jurassien au premier millénaire

1. Saint-Claude (Condat)
2. Saint-Lupicin
3. Saint-Romain (La Balme)
4. Le Lieu
5. Romainmôtier
6. Saint-Lothain
7. Saint-Hymetière
8. Baulmes
9. Luxeuil
10. Saint-Ursanne
11. Moutier-Grandval
12. Murbach
13. Saint-Maurice d'Agaune
14. Saint-Imier
15. Baume-les-Messieurs

au lac de Joux, s'inscrivent dans cette filiation directe. C'est peut-être à ces moines du Jura, dont le prestige est donc bien établi, que s'adresse le roi de Bourgogne Sigismond pour fonder le monastère de Saint-Maurice d'Agaune en 515. Cette première vague, qui n'a pas essaimé plus au nord que Romainmôtier, connaît ensuite un temps d'arrêt, surtout sur le versant oriental du Jura, en raison principalement de la disparition du premier royaume burgonde (534) et des troubles provoqués par les invasions des Alamans.

Dès la fin du VI^e siècle, avec la fondation de Luxeuil vers 590, le monachisme jurassien bénéficie de l'étonnante vitalité du courant spirituel irlandais, dont Colomban est la figure de proue. La culture latine, dont les monastères sont un des vecteurs essentiels, est alors soutenue par ces insulaires qui n'ont pas connu l'occupation romaine. C'est un moine de Luxeuil, Germain de Trèves, qui est établi premier abbé de Moutier-Grandval, vers 640. A la même époque, le duc franc Chramnélène restaure sur le modèle irlandais la communauté monastique éteinte ou du moins bien affaiblie de Romainmôtier, puis fonde à Baulmes VD, en 652, un monastère à l'endroit où la tradition situe un ancien ermitage. C'est également le lieu présumé d'un ermitage qui a donné naissance à l'abbaye de Saint-Ursanne, du nom d'un autre irlandais, compagnon des fameux Colomban et Gall.

Tels sont les deux courants principaux qui ont successivement imprégné le monachisme de la région jurassienne dans ses premiers temps, l'un venu du sud, l'autre du nord. Notre carte donne la répartition des principales communautés connues avant 800. Bon nombre de ces établissements ont connu au cours du temps des changements de statut et d'affiliation. C'est ainsi notamment que de vieux ermitages, aux origines obscures, documentés dans les meilleurs cas par une hagiographie, ont pu donner naissance à une communauté monastique ou à une exploitation rurale dépendant d'un établissement religieux: on le voit au Lieu, à Baulmes, à Saint-Ursanne, à Saint-Lothain et à Saint-Hymetière (Jura français).

Si dans l'ensemble de ce paysage historique on peut distinguer d'évidents traits communs, il n'en existe pas moins une distinction entre le Jura méridional et le Jura septentrional et cette limite n'est pas seulement chronologique. Dans la partie méridionale de la chaîne, le monachisme a pu établir ses bases sur un substrat politique nettement plus solide et c'est cela qui explique la fondation de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, première abbaye royale d'Occident. Le réseau des diocèses y est mieux consolidé, même si les liens entre les monastères et les évêchés n'ont pas le caractère systématique et obligatoire

12 Gérard Moyse a dressé un excellent résumé du développement du monachisme occidental dans son article A propos de Saint-Imier en 884. Voir aussi Tresp, Les réseaux monastiques.

qu'ils auront au XII^e siècle. L'archevêché de Lyon assurément, celui de Besançon peut-être, tiennent un rôle important dans l'essor du premier monachisme. A cet égard, l'absence de monastères aussi anciens dans le diocèse de Genève ne laisse pas de surprendre lorsqu'on sait la richesse des constructions épiscopales genevoises au V^e siècle. Quant à Lausanne, elle ne devient siège épiscopal qu'à la fin du VI^e siècle, la pression des invasions alamanes obligeant à un repli définitif depuis Avenches. Mais à la même période, la situation est encore plus précaire à Bâle et cela est sans doute d'importance pour notre propos. Entre la première mention d'un évêque des Rauriques siégeant à Kaiseraugst au milieu du IV^e siècle et la reprise de la liste par les évêques résidant à Bâle, dès le milieu du VIII^e siècle, une grande lacune témoigne des difficultés de mise en place de cet évêché qui, dans le contexte troublé des luttes dynastiques de la royauté mérovingienne, n'a pas les moyens d'une politique ambitieuse, notamment en matière d'établissements religieux. Ce n'était que partie remise. Dès l'époque carolingienne et surtout depuis la cession, en 999/1000, de l'abbaye de Moutier-Grandval et de ses dépendances en sa faveur, l'évêché de Bâle se profile en qualité de principauté épiscopale et recourt à un moyen simple et efficace pour accroître son contrôle sur les établissements religieux et leurs terres: leur transformation en collèges de chanoines dont il est très difficile de déterminer s'ils avaient un statut régulier ou séculier. Jusque dans les dernières années du XI^e siècle au moins, l'évêché de Bâle paraît extrêmement réticent à l'égard du monachisme bénédictin: la carte de l'implantation clunienne ou même bénédictine non réformée, qui révèle une densité étonnamment faible dans le diocèse de Bâle et surtout dans le domaine temporel de la principauté épiscopale, est une bonne illustration du phénomène.¹³ Cependant, pour être tardif, l'essor de l'évêché de Bâle n'en est pas moins puissant, soutenu qu'il est par son réseau de collégiales.

V. Le personnage de saint Imier – Etat de la question

Autant le dire d'emblée: nous ne savons pas quand a vécu saint Imier. Longtemps, les fidèles de l'Eglise catholique ne se sont guère préoccupés de cette question, fêtant simplement le saint le 12 novembre, date que la tradition a assignée à sa mort. La vie de l'ermite ne nous est connue que par la *Vita sancti Himerii*, petit ouvrage anonyme dont trois manuscrits étaient connus de Marius Besson au début du siècle.¹⁴ Reprenons ici, pour décrire en résumé les principaux moments de la vie du saint, les termes d'Ansgar Wildermann:

«Himerius est né dans le village de Lugnez (au nord de Porrentruy). Il entreprit la construction d'une chapelle sur sa part de l'héritage paternel, mais abandonna sa possession et l'église à moitié terminée; il se retira avec son serviteur Elbertus dans la vallée de la Suze, inhabitée et sauvage. Là, il commença à défricher et à semer. Puisque

le sol resta improductif, Himerius l'abandonna et demanda aux *rectores* de l'église de Lausanne un lieu dans les environs du siège épiscopal (*episcopium*) où il pourrait vivre. Il promit de donner à l'église de Lausanne les deux tiers du fruit de son travail. Toutefois, il ne trouva pas de terre à sa convenance; il se décida alors à faire le pèlerinage de Jérusalem où il resta trois ans et apprit les langues syriaque et arabe. Il libéra d'un griffon géant une île païenne, proche de la Terre Sainte; il en convertit la population. Emportant avec lui une serre du griffon, il retourna en Europe et s'établit dans un lieu du nom de *Ciriliacum*, d'où il fut chassé par les habitants. Enfin, il retrouva la vallée de la Suze où il avait déjà tenté de mener une vie solitaire. Il y bâtit une petite église dédiée à saint Martin et un hospice pour les gens qui lui demandaient conseil et consolation. Quand il se sentit proche de la fin de sa vie, il se fit transporter dans l'église où il mourut un 12 novembre en chantant des psaumes et des hymnes.»¹⁵

Les historiens, de Marius Besson à Pierre-Olivier Walzer, ont bien reconnu dans le récit les clichés habituels du genre hagiographique et des parallèles avec d'autres vies de saints. Nous n'avons donc pas à y revenir ici en détail. Le début de la carrière d'Imier, issu d'ailleurs d'un milieu déjà christianisé, sa vocation à l'érémisme – bien dans l'air du temps, les moines irlandais ayant redonné à l'Occident une ferveur digne des premiers Pères du désert – et même le voyage en Terre Sainte – déjà en vogue dans l'aristocratie chrétienne de la Gaule – sont des thèmes fort courants. Il en est de même de la lutte contre le griffon, que le saint homme parvient sans peine à apaiser et dont il conservera une griffe comme relique. Sans doute faut-il y voir un poncif allégorique de l'effort de christianisation entrepris par les monastères primitifs dans des milieux où pouvait encore sévir un paganisme tenace. Enfin, les étapes mêmes qui rythment la vie du saint évoquent un schéma tout à fait traditionnel: naissance de la vocation et ébauche d'une expérience monastique qui échoue car elle a encore besoin de s'affermir – recherche du contact, c'est-à-dire peut-être d'un appui, auprès de l'autorité épiscopale – la Terre Sainte et l'expérience de l'évangélisation parmi les hommes, de la popularité et de la gloire – le retour à l'idéal primitif, d'abord en un lieu trop proche du monde¹⁶, puis dans une vallée inhabitée.

13 Voir le volume d'*Helvetia Sacra*, Abt. III: Die Orden mit Benediktinerregel, Bd. 1, Erster Teil, carte p. 230 et Bd. 2, Die Cluniazenser in der Schweiz, carte en annexe.

14 Pour l'édition du texte: M. Besson, Vie de saint Imier, in: Contribution à l'histoire du diocèse de Lausanne, p. 164–178. L'un des manuscrits, provenant de l'abbaye cistercienne d'Hauterive, est conservé à la bibliothèque cantonale de Fribourg, un second appartient à la bibliothèque de La Haye; le troisième, issu de l'abbaye de chanoines de Bodeken, près de Paderborn, et longtemps conservé à Münster en Westphalie, a succombé aux bombardements de la dernière guerre. Voir M. Besson, *ibid.*, p. 85–93.

15 A. Wildermann, *Saint-Imier*, p. 302.

16 L'identification de *Ciriliacum* avec Cerlier, au bord du lac de Bièvre, où se trouvaient deux chapelles dédiées à saint Imier, est très vraisemblable. Voir A. Moser, *Der Amtsbezirk Erlach*, p. 74.

Mais, au-delà de cette approche littéraire, la biographie doit nous intéresser pour ce qu'elle est susceptible de fournir comme renseignements historiques, au travers du filtre d'une lecture critique. Le premier problème est celui de la chronologie, tant de l'œuvre elle-même que des événements qu'elle relate. Il serait tout à fait illusoire de prétendre ici à des dates précises. Le manuscrit d'Hauteville semble remonter au XII^e siècle. Des particularités de style, de vocabulaire et d'orthographe ont fait dire à M. Besson que l'œuvre a été composée au IX^e siècle¹⁷, mais cette reconstitution n'a rien d'obligatoire, car le conservatisme littéraire est une des caractéristiques du genre hagiographique, et l'on peut avoir au moins autant de raisons de souscrire à l'idée de Gérard Moyse, qui voit dans ce texte une «pièce fabriquée par les Lausannois contre les prétentions bâloises, entre la fin du X^e siècle et le début du XII^e siècle, terminus ad quem imposé par le plus ancien manuscrit conservé de ce texte».¹⁸ Cette lecture critique, qui n'est pas loin de nous faire douter de l'authenticité du personnage même de saint Imier, mérite naturellement qu'on s'y arrête. Mais comme cela nous amènera à aborder des événements plus récents et mieux documentés, nous devons encore auparavant nous arrêter sur la question de la cella de Saint-Imier.

VI. La «cella sancti Himerii»

C'est avec ce fameux acte de 884, maintes fois cité, que la localité de Saint-Imier fait son entrée dans l'histoire écrite. Du coup, il en va de même de la personne du saint, si l'on admet que sa biographie n'est pas antérieure. En ce 20 septembre 884 donc, l'empereur Charles III le Gros confirme les possessions réservées à l'usage des moines de Moutier-Grandval. Parmi ces possessions est citée la cella de Saint-Imier avec ses dépendances.¹⁹

Autant que faire se peut, essayons de mieux comprendre le sens du terme *cella*. A partir des acceptions du mot dans le latin classique, où il signifie à la fois «cellier, dépôt», «alvéole», «petite chambre», mais aussi «partie du temple où se trouve le sanctuaire», le latin chrétien approfondit en particulier la notion de lieu cloisonné. C'est en tout cas ce sens de cellule monastique que l'on rencontre dans la Vie des Pères du Jura: saint Oyend est dit avoir vécu *multo tempore clastro peculiaris cellae conclusus* (128.5), ou alors, dans la préface, la cellule désigne le degré supérieur de clôture à l'intérieur du monastère (*in coenobio etiam clastro peculiaris cellae*, 2.11). Mais un glissement semble bien s'opérer dès lors, la cella pouvant désigner non plus seulement la cellule individuelle, mais un monastère, plutôt petit, partie constituante d'un réseau. Chez les Bénédictins, on qualifie ainsi les petites maisons qui ne comprennent pas plus de six religieux et servent à assurer le contrôle des possessions lointaines.²⁰ Le mot *cella* a subsisté en français uniquement pour désigner les monastères de l'Ordre de Grandmont, fondé par les disciples d'Etienne de Muret (mort en 1124). Lors de la réforme

de l'ordre en 1317, les «celles» grandmontaines sont regroupées sous l'autorité d'un nombre réduit de prieurés, devenant ainsi des monastères ruraux de rang inférieur.²¹

VII. Deux développements comparables sur l'autre versant du Jura: Baume-les-Messieurs et Saint-Lothain

Pour revenir au IX^e siècle, il est intéressant de constater que Saint-Imier ne constitue un cas isolé ni de l'usage du terme *cella* ni de ce phénomène d'incorporation d'une *cella* à une entité plus puissante. En 869 en effet, sur l'autre versant du Jura, le roi de Lotharingie, Lothaire II, peu avant sa mort, fait don à l'archevêque de Besançon de l'*abbatiola* de Château-Chalon et de la *cellula* de Baume, en compensation de la perte de trois *villae* dans la région.²² Nul indice encore d'une vie monastique en ce lieu, cependant le lien que la *cella* ou *cellula* entretient avec un établissement religieux est confirmé au plus tard en 890, au moment où un acte émis par la chancellerie royale de Provence confirme la possession de la *cella* de Baume à Bernon²³, abbé de Gigny, monastère qu'il avait fondé quelque vingt ans plus tôt, soit à peu près en même temps que Baume faisait sa première apparition dans les textes.

C'est toujours sous cette désignation de *cella* que Baume est mentionnée parmi les possessions de l'abbaye de Gigny en 903. Mais Rodolphe I^{er} de Bourgogne y ajoute alors une autre *cellula*, à Saint-Lothain. Enfin, et la mutation lexicale n'est sans doute pas insignifiante, Baume est qualifiée de *coenobium*, monastère, au même titre que Gigny, dans le testament de Bernon. On peut donc penser que Bernon a fait de cette simple dépendance rurale un authentique monastère, même si celui-ci reste juridiquement dépendant de Gigny. A partir de là, on pourrait aussi donner à la *cella* ce sens purement profane d'unité d'exploitation rurale, mais elle recouvrirait alors le même sens que la *villa*, tandis que les mêmes actes citent les deux notions, qui ont donc un sens différent. En outre, nous ne rencontrons la *cella* qu'en relation avec un établissement religieux (canonial ou monastique) existant. La définition proposée par Gérard Moyse peut donc être retenue: «une manière de colonie installée par l'établissement principal

17 M. Besson, Contribution, p. 85-119, en partic. 118.

18 G. Moyse, A propos de Saint-Imier, p. 25.

19 Les références sont données par A. Wildermann, Saint-Imier, p. 303.

20 A. Zák, Cella; J. Gribomont, Cella.

21 Voir le volume L'Ordre de Grandmont. Art et Histoire; J. Dubois, Les Ordres monastiques, p. 58-59.

22 Il s'agit de Baume-les-Messieurs, près de Lons-le-Saunier (Jura), tout comme Château-Chalon. Pour toutes ces questions touchant Baume et Saint-Lothain, voir G. Moyse, Aux origines de Cluny: Baume dans l'orbite de Gigny, in R. Locatelli et al., L'Abbaye de Baume-les-Messieurs, p. 24-34; R. Locatelli, Sur les chemins de la perfection, p. 44-46.

23 Celui-là même qui, après ses séjours à Gigny et à Baume, deviendra le premier abbé de Cluny.

pour gérer une exploitation rurale»²⁴, étant entendu qu'il s'agit d'un établissement religieux.

En supposant qu'en 884 – date du reste singulièrement proche des événements qui ont mené aux origines de Cluny – Saint-Imier n'était qu'un petit domaine rural ou un hameau que l'on donne à une abbaye, Moutier-Grandval, d'où le recours à l'expression *cella*, on ne résout même pas la moitié du problème, car nonobstant le fait que l'abbaye se voit aussi octroyer des *villae* – qui sont sans doute des établissements laïques, un peu plus peuplés, dans lesquels on mentionne parfois une chapelle²⁵ – le saint auquel on se réfère, Himerius, n'a pas pu être inventé pour cette circonstance au fond purement juridique. Si le récit de la vie du saint tel qu'il nous est parvenu contient, nous l'avons vu, bien des éléments suspects de travestissements à mettre au compte des luttes d'influence entre les évêchés de Bâle et de Lausanne, nous ne voyons pas ce qui pourrait expliquer l'apparition de ce saint sinon la mémoire d'une tradition locale non écrite. Cela d'autant plus que son culte, comme nous le verrons, semble déjà répandu dans le Jura en cette fin du IX^e siècle et en dépit de l'ambivalence qui existe au lieu même du fondateur entre les cultes des saints Martin et Imier, Imier a – selon son biographe – introduit dans la vallée de la Suze l'un des cultes les plus anciens et les plus populaires de la Gaule: il n'y a là rien que de très naturel et cette ambivalence ne contredit pas notre propos.

Mais pour donner un peu plus de consistance historique au personnage, il ne nous paraît pas risqué de tenter un parallèle avec le cas de Saint-Lothain. En 903, nous l'avons vu, Saint-Lothain apparaît comme *cellula* aux côtés de Baume. En 929, tandis que la reculée jurassienne abrite un véritable monastère (*coenobium*), Saint-Lothain reste à l'état de *cella*. Ce n'est pas le développement ultérieur du site qui nous intéressera ici, mais au contraire ses origines. La personne du fondateur se laisse en effet mieux appréhender que celle de notre saint Imier: on sait que Lothain, moine d'Autun presque contemporain des Pères du Jura, s'était retiré en cet endroit qui s'appelait jusqu'alors Silèze et qu'il y avait fondé à la fin du V^e siècle une communauté de solitaires, qui sombre ensuite dans le complet oubli des textes. Mais, qu'il y ait eu continuité d'occupation ou non, qu'il y ait eu ou non continuité du sanctuaire, l'essentiel est ici de remarquer la force de la tradition orale qui, relayée par la population sans doute peu à peu formée autour de l'ermitage – la *cella* du X^e siècle ne peut être un endroit désert – a perpétué le nom de l'ermite fondateur, reconnu comme saint et protecteur de l'église locale.

A la chronologie près, le même schéma peut s'être réalisé à Saint-Imier et si le personnage n'a pas laissé de témoignage écrit plus authentique que sa douteuse biographie, cela tient à la modestie de l'établissement qu'il a fondé et au hasard de la conservation des documents concernant un ermitage demeuré longtemps tranquille et sans histoire(s). Nous avons déjà évoqué les cas de Baulmes VD et de Saint-Ursanne, où un ermitage semble avoir donné nais-

sance, directement ou indirectement, à une communauté monastique. Saint-Ursanne est aussi qualifiée de *cella* dans les textes antérieurs à la fondation de la collégiale. Ces exemples ont été assez bien étudiés par ailleurs pour nous dispenser d'y revenir ici.²⁶

Pour Saint-Imier aux IX^e/X^e siècles, nous retiendrons donc l'image d'une exploitation rurale comprenant plusieurs bâtiments (*cum suis adjacentiis*, est-il dit en 884). En 968, une confirmation en faveur de Moutier-Grandval cite la «*capella Sancti Ymerii*»²⁷, preuve de l'existence d'un sanctuaire, dont on ne peut affirmer qu'il s'agit de celui dont la tradition attribue la construction à Imier lui-même et qui est toujours dédié à saint Martin, *Sancti Ymerii* désignant alors la localité.

VIII. La chronologie

Pour dater les événements de la vie de saint Imier, sa biographie ne nous fournit qu'un seul indice. Il s'agit de la mention du siège de l'évêché à Lausanne, dont le transfert depuis Avenches est traditionnellement attribué à l'évêque Marius, inhumé à Lausanne en 594. C'est en tout cas chose faite au milieu du VII^e siècle, avec la mention d'Arricus, évêque de Lausanne depuis 650. On pourrait donc admettre que c'est vers le tournant du VI^e et du VII^e siècle au plus tôt qu'Imier, déçu de sa première expérience d'ermite, entreprend sa démarche auprès de l'évêque dont il reconnaît la souveraineté spirituelle. Que la biographie ne mentionne pas de liens entre Imier et l'abbaye de Moutier-Grandval n'a pas de signification chronologique et l'on ne saurait en déduire nécessairement que saint Imier a précédé la fondation de l'abbaye. Enfin, à l'autre extrémité de la fourchette chronologique, 884 constitue le terminus ante quem: Imier figure déjà parmi les saints et son culte est répandu.

IX. L'ermitage de saint Imier à l'origine du peuplement de la vallée de la Suze?

Nous avons déjà fait le point sur le peuplement à l'époque gallo-romaine, en nous fondant sur l'archéologie et la toponymie. Après avoir traité la question de la *cella* de Saint-Imier, il n'est pas inutile de tenter de mesurer l'impact de cette fondation sur le peuplement régional, dans la faible mesure de la documentation historique disponible. On constate d'abord que le culte du saint s'est diffusé dans les environs, pour atteindre, à des dates qu'il n'est pas possible de préciser, Courtelary (église paroissiale), Cerlier (deux chapelles, aujourd'hui disparues), et, plus loin,

24 G. Moyse, in R. Locatelli et al., L'Abbaye de Baume-les-Messieurs, p. 32.

25 Ainsi par exemple la chapelle de Péry dans ce même acte de 884.

26 G. Coutaz, Baulmes; A. Wildermann, Saint-Ursanne.

27 P. Zaeslin, St-Imier, p. 434.

Courchapoix, près de Delémont.²⁸ Pour qu'il y ait culte, il faut aussi des fidèles: les villages de Sonceboz-Sombeval et de Courtelary font leur apparition dans les textes encore au premier millénaire, en 866 et 962 respectivement.²⁹ Ces données sont en soi bien faibles, mais ajoutées aux observations de l'archéologie et de la toponymie, elles tendent à montrer l'apparition progressive de villages qui ne doivent rien à des antécédents antiques, mais ont au contraire peut-être quelque chose à voir avec l'ermitage de Saint-Imier. La vocation érémitique du lieu n'est nullement incompatible avec le voisinage d'une population laïque, dont au contraire on peut apprécier les services en qualité de colons, défricheurs et cultivateurs.³⁰

X. La mainmise progressive de Bâle et le conflit de souveraineté avec Lausanne

Après 884, le moment clef de l'histoire régionale est l'année 999: pour restaurer la puissance temporelle de l'évêché de Bâle, le roi Rodolphe III de Bourgogne lui cède l'abbaye de Moutier-Grandval avec toutes ses dépendances, au nombre desquelles figure toujours la *cella* de Saint-Imier.³¹ Cet événement, fondateur de la souveraineté territoriale de l'évêché de Bâle sur le Jura (fig. 5), est suffisamment connu pour que sa portée n'ait pas à être

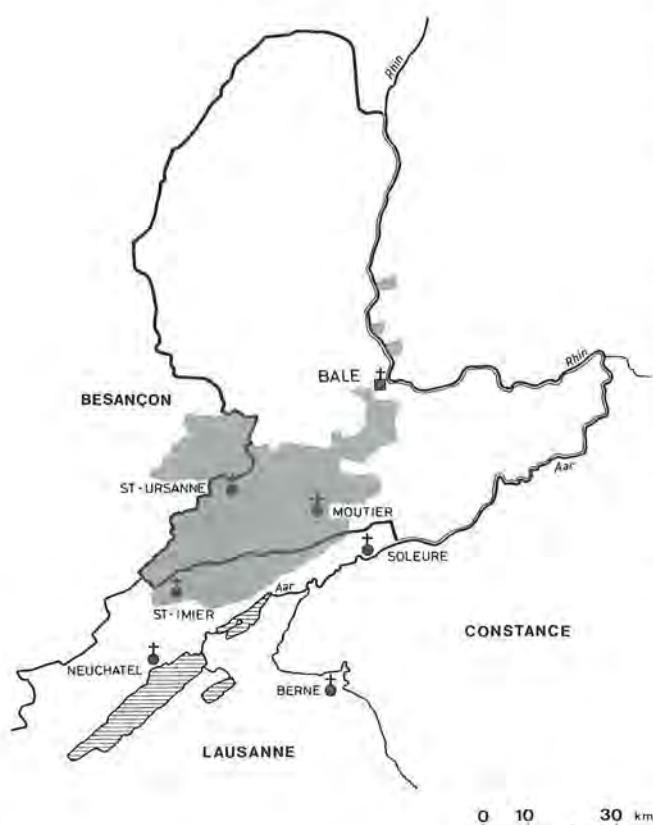


Fig. 5: Limites du diocèse et de l'évêché de Bâle à la fin du Moyen Âge.

■ Domaine temporel de l'évêché de Bâle

✝ Collégiale de chanoines

rappelée ici dans le détail. Un seul point nous intéressera ici, c'est celui des interférences entre les ressorts spirituels des évêques de Bâle et de Lausanne. Sur le plan temporel en effet, l'acte de 999 réglait la situation sans équivoque. Sur le plan spirituel, la situation devait sembler claire depuis 859 au moins, selon les termes d'un acte de reconnaissance du roi Lothaire II en faveur de son frère Louis III le Germanique.³² Le vallon de Saint-Imier fait partie du décanat de Soleure; à partir du XIII^e siècle, le doyen s'intitulera même souvent doyen de Saint-Imier. Mais on peut se demander si cette appellation n'est pas le reflet de l'insistance de l'évêché de Lausanne à rappeler ses prérogatives sur l'Erguël à un moment où elles lui étaient contestées par Bâle. En effet, il se produit avant 1177 un événement qui manifeste les intentions de l'évêché de Bâle dans la région: la fondation de la collégiale de Saint-Imier.

XI. La fondation de la collégiale

La fondation de la collégiale de chanoines, marquée par la construction de l'église romane consacrée à l'ermite fondateur, ne peut pas être datée précisément. Elle est assurément antérieure à 1177, date de la mention du premier prévôt. Peut-être remonte-t-elle encore au XI^e siècle, d'après le style architectural de l'église. Comme on ignore la situation, à tous égards, de la *cella* de Saint-Imier au moment de cette fondation, il est à notre avis difficile d'affirmer qu'il s'agit d'une transformation d'un premier monastère en collégiale, sur le modèle de ce qui s'est produit à Moutier-Grandval. Si l'on retient, pour la *cella*, l'idée d'une exploitation économique, qui a peut-être même disparu à la fin du X^e siècle puisqu'on ne connaît plus qu'une *capella* en 962, il serait alors plus indiqué de parler de nouvelle fondation. Quoi qu'il en soit, cette création témoigne de l'intérêt de l'évêché de Bâle pour une région qui est alors sans doute en phase de croissance démographique et constitue, dans un processus de colonisation, une réserve de territoire.

28 De la même manière, le culte de saint Germain de Trèves s'était rapidement répandu, dès le milieu du VIII^e siècle au plus tard déjà: S. Stékoffer, La crose mérovingienne de saint Germain, p. 44.

29 A. Moser et I. Ehrensperger, Jura bernois, Bienne et les rives du lac, p. 150 et 153.

30 A une époque plus tardive, nous avons pu suivre avec précision la manière dont un établissement religieux s'entoure d'une population laborieuse tout en préservant la solitude de son domaine propre: il s'agit de la chartreuse d'Oujon (commune d'Arzier VD), fondée vers 1146-1149. L'analogie paraît d'autant plus justifiée que l'on se trouve là aussi dans un processus de colonisation de la montagne jurassienne. La chartreuse d'Oujon est véritablement à l'origine de la commune et de la paroisse d'Arzier, qui ont survécu au monastère. Voir la contribution de J.-D. Morerod dans L. Auberson et al., Notre-Dame d'Oujon, à paraître en 1999.

31 Sur l'acte de 999, voir A. Chèvre, A propos des origines du pouvoir temporel des princes-évêques de Bâle.

32 La démonstration est donnée par M. Besson, Les droits des évêques de Bâle et de Lausanne, p. 17.



Fig. 6: Saint Imier et le griffon sur le gros bourdon de la collégiale, 1512 (aujourd'hui dans la tour Saint-Martin).



Fig. 7: Saint Imier et le griffon sur une peinture murale de l'ancienne collégiale Saint-Pierre de Bâle. Vers 1500. Photo Peter Heman.

Alors que les curés de l'église paroissiale de Saint-Imier – c'est-à-dire l'ancienne église Saint-Martin – dépendent de l'évêque de Lausanne, il semble bien en effet que la collégiale ait été fondée à l'instigation de Bâle, puisque ce sont ces évêques qui nomment les chanoines au XV^e siècle. Sur la base de cette hypothèse, Maxime Reymond attribue la fondation de la collégiale à l'évêque Berthold de Neuchâtel (1122–1134), ce qui expliquerait ses possessions neuchâteloises.³³ Mais Lausanne n'avait pas pour autant renoncé à ses droits sur le chapitre de Saint-Imier, allant jusqu'à engager des procédures judiciaires pour les faire valoir.

Au fond, l'évêché de Bâle avait agi à Saint-Imier avec les mêmes intentions qu'à Moutier-Grandval et à Saint-Ursanne, ces deux établissements ayant été transformés en collégiales, le second même soustrait à la souveraineté spirituelle de l'archevêque de Besançon. Notons encore que vis-à-vis de Moutier-Grandval, Saint-Imier accède ainsi à l'indépendance, en devenant collégiale directement subordonnée à l'évêché. Le procédé consistant à créer des collégiales de chanoines soumises au contrôle de l'évêché

est particulièrement fréquent dans cet évêché de Bâle dont, comme nous l'avons vu, la stabilisation et l'essor temporel furent tardifs et qui ne pouvait s'appuyer sur un réseau de monastères clunisiens. Même vis-à-vis des ordres nouveaux, les évêques de Bâle parviennent à exercer leur autorité: c'est ainsi qu'on les voit, dès 1142, avoués de l'abbaye des Prémontrés de Bellelay, récemment fondée à l'instigation de l'évêque Ortlieb et, notons-le, placée sous le vocable de saint Imier.³⁴

Gérard Moyse a supposé que la *Vita sancti Himerii* avait été «fabriquée» par le milieu diocésain de Lausanne afin de justifier ses droits sur le vallon de Saint-Imier.³⁵ Au vu de l'insistance de l'auteur de la *Vita* à citer l'église épiscopale de Lausanne et les redevances qui lui étaient dues³⁶, cela est fort vraisemblable. Un parallèle intéressant peut être

33 M. Reymond, *Les droits des évêques de Bâle et de Lausanne*, p. 22.

34 J.-Cl. Rebetez, *Bellelay*.

35 G. Moyse, *A propos de Saint-Imier en 884*, p. 25.

36 *Vita scti Himerii*, 2.



Fig. 8: Saint Imier et le griffon sur une peinture murale de l'église de Courtelary. Vers 1400. Photo Christophe Gerber, SAB.

établi entre les situations de Saint-Ursanne, que l'évêque de Bâle tente d'incorporer à son diocèse en le détachant de celui de Besançon, et de Saint-Imier, où la même pression se serait fait sentir à l'égard de l'évêque de Lausanne. L'apparement avec Saint-Ursanne se voit encore valorisé par la similitude de l'arme que l'archevêque de Besançon et l'évêque de Lausanne choisissent pour se défendre contre les prétentions bâloises: la rédaction d'une vie de saint. Hugues I^{er}, archevêque de Besançon (1031–1066), avait en effet manifesté un grand intérêt pour la personne de saint Ursanne en faisant rédiger sa biographie. Dans un contexte analogue, le même schéma peut s'être réalisé à Lausanne, avec plus de succès puisque le vallon de Saint-Imier demeurera dans le diocèse de Lausanne, tandis que la prévôté de Saint-Ursanne est, au début du XIII^e siècle, définitivement rattachée à Bâle.

S'il n'est pas possible à notre sens de parler d'une véritable transformation d'un monastère en collégiale de chanoines pour le cas de Saint-Imier, il n'en reste pas moins que la nouvelle collégiale investit la mémoire de l'ermite fondateur en accaparant le vocable et les reliques, ce qui signifie aussi l'accueil des pèlerins, le service du culte et les revenus qui y sont associés.

XII. La paroisse de Saint-Imier

Il n'est malheureusement pas possible de fixer précisément les origines de la paroisse médiévale de Saint-Imier. Elle est peut-être antérieure à la fondation de la collégiale: c'est en effet déjà une *ecclesia S. Imerii* qui est citée en 1146³⁷ et non plus une *capella*. En 1228, dans tous les cas, la liste des paroisses du diocèse de Lausanne mentionne le «*capi-*

tulum sancti Ymerii cum parrochia sancti Martini».³⁸ On peut imaginer la création de la paroisse au IX^e ou au X^e siècle, à l'instigation de l'évêché de Lausanne ou en réponse à une demande que lui aurait adressée une population déjà suffisamment nombreuse pour justifier ce service spirituel.

XIII. Le bas Moyen Age et la Réforme

Le temps allait rapidement montrer l'inanité de ces querelles entre évêchés. En effet, le bas Moyen Age voit l'émergence des villes comme force politique: tandis que les évêques ont de plus en plus de démêlés avec la bourgeoisie de Bâle, un nouvel acteur politique fait son apparition: la ville de Bienne, dont le chapitre est combourgeois depuis 1335 et qui obtient en 1479 l'avouerie du chapitre de Saint-Imier et le droit de confirmer les nouveaux chanoines.³⁹

Mais l'influence croissante prise par la bourgeoisie sur les affaires religieuses allait surtout favoriser la pénétration des idées nouvelles et l'introduction de la foi réformée. En 1530, deux ans après l'adoption de la Réforme par Berne, le Conseil de la ville de Bienne réussit, non sans se heurter à une forte résistance, à imposer la nouvelle confession, en s'appuyant sur la prédication de Guillaume Farel. Le chapitre est dissous, trois chanoines passent à la Réforme, tandis que les autres trouvent refuge à Soleure. Les restes de saint Imier sont brûlés et les biens du chapitre confisqués.⁴⁰ Après arbitrage, une partie sera affectée au salaire des pasteurs et à l'entretien de l'église, le reste étant laissé aux chanoines. L'église collégiale devient paroissiale, tandis que l'ancienne église Saint-Martin est peu à peu désaffectée, servant encore aux baptêmes et à l'instruction religieuse, jusqu'à sa démolition en 1828. Malgré le passage de l'Erguël à la Réforme, la région restera soumise à la souveraineté temporelle de la principauté épiscopale de Bâle, selon les termes du traité de Baden de 1610, qui mettra fin au litige avec la ville de Bienne.⁴¹ La suite de l'histoire est connue, jusqu'au partage de 1815 puis à la création du canton du Jura. C'est un autre chapitre, bien sûr, mais on a pu voir à travers l'exemple de Saint-Imier jusqu'où la «question jurassienne» plonge ses racines.

37 P. Zaeslin, Saint-Imier, p. 434.

38 Cartulaire du Chapitre Notre-Dame de Lausanne, éd. Roth, 15c, p. 12.

39 Résumé des événements dans A. Beuchat et al., La collégiale de Saint-Imier.

40 Parmi les reliques, la griffe de saint Imier, au moins, a pu être préservée un temps, puisque le pasteur Théophile Rémy Frêne l'a vue dans la sacristie de la Grande Eglise de Delémont: Journal de ma vie, p. 1686. Pour la liste des reliques connues, voir E. A. Stückelberg, Geschichte der Reliquien, p. 49.

41 Amtliche Sammlung der ältern Eidgenössischen Abschiede 5/1, n° 730, p. 984–987.



Fig. 9: Saint Michel et saint Imier sur un retable trouvé à Mullen (Tschugg BE) et provenant peut-être de l'abbaye Saint-Jean de Cerlier. Vers 1490. Déposé au musée historique de Berne. Photo Stefan Rebsamen.

Résultats des investigations archéologiques

Peter Eggenberger et Philippe Jaton

I. Méthode et documentation

Les investigations archéologiques se sont déroulées en deux campagnes, et ont connu plusieurs étapes déterminées par le nombre de niveaux de chantier encore en place.

Dans un premier temps, l'ensemble de la surface du bâtiment de 1828 a été fouillé jusqu'au terrain naturel, en cinq secteurs délimités par les divisions intérieures de la construction du XIX^e siècle. Remarquons encore que la surface présentait, par endroits, quelques zones entièrement per-



Fig. 10: Saint-Imier, cadastre du Jura, relevé entre 1805 et 1833, lequel montre encore l'ancienne église Saint-Martin avant sa démolition.

turbées par des aménagements effectués lors de la transformation du bâtiment en moulin: la lecture des anciennes structures s'en est trouvée ainsi interrompue. Cette fouille fut immédiatement suivie par une intervention complémentaire menée à l'extérieur du bâtiment, vers l'est, dans une zone également perturbée en profondeur par la pose de diverses conduites; le but était de retrouver le prolongement des structures débordant du cadre de la construction actuelle. En élévation, aucune analyse systématique n'a été menée sur le clocher, seul élément médiéval encore en place, à l'exception des maçonneries à l'intérieur du bâtiment, enfouies dans le sous-sol.

Dans un deuxième temps et en relation avec une modification du projet architectural, une partie de la zone extérieure correspondant à l'ancien cimetière, au sud du bâtiment et en liaison avec les constructions qui le bordent en contrebas, fut l'objet d'une fouille complémentaire, justifiée par la présence de nombreuses sépultures.

Sur place, les travaux de la première campagne ont été menés par Heinz Kellenberger. Il était assisté d'une part de Michel Vuilleumier, qui s'est chargé de toute la documentation graphique (remplacé ponctuellement par Alain Muller), d'autre part de fouilleurs du Service archéologique du canton de Berne, Janet Lechmann †, Pius Peter, Daniel Salzmann, Valérie Steiner, Wilhelm Tschannen, Erika Ueltschi, ainsi que du personnel de l'entreprise Fontana et Giovannoni, de Saint-Imier. Les travaux de la

seconde campagne ont été conduits par Markus Gerber, épaulé par des fouilleurs et dessinateurs du Service cantonal, Roland Bürki, Andreas Hostettler, Christa Jost, Adrian Lanzenrein, Richard Zeiter.⁴² La documentation photographique et la mensuration ont été effectuées par Urs Kindler, Arthur Nydegger, Fritz Reber et Alex Ueltschi. L'ensemble de ces investigations était placé sous la responsabilité scientifique et la direction de Peter Eggenberger.

Les travaux ont été régulièrement suivis par Philippe Jaton, en vue de la présente publication, qui s'est faite en étroite collaboration avec Peter Eggenberger. La mise au net des relevés est l'œuvre de Heinz Kellenberger et Franz Wadsack. Le texte de présentation archéologique tient compte de diverses études annexes relatives au mobilier découvert dans la fouille, aux monnaies, aux données anthropologiques, ainsi qu'à un décor peint retrouvé dans une tombe.

II. Situation de l'église et nature du terrain

Les bâtiments du bourg de Saint-Imier se développent en alignements étagés sur le versant sud du Mont-Soleil. On savait que la «Tour de la Reine Berthe» était adossée au

⁴² La documentation est déposée aux archives du Service archéologique du canton de Berne.



Fig. 11: Vue de Saint-Imier, par Louis Wallinger.

mur ouest de la nef d'une ancienne église, qui avait disparu au profit du bâtiment actuel (fig. 10–12). Cette église, portant le patronyme de Saint-Martin, occupait donc un emplacement devenu le centre de l'agglomération, légèrement en contrebas de la route cantonale longeant le Vallon pour conduire de Bienne à La Chaux-de-Fonds.⁴³ Elle fut construite sur une petite terrasse interrompant la pente relativement importante qui descend du nord au sud vers la Suze. Elle se trouve ainsi proche de l'emplacement de l'actuelle église collégiale, éloignée d'à peine 100 m vers le nord. L'édifice est plus ou moins orienté suivant un axe longitudinal très légèrement décalé sud-ouest/nord-est. Nous adopterons toutefois, dans la description qui va suivre, une orientation régulière, en situant comme le veut

la tradition le chœur à l'est et la façade principale, avec la tour, à l'ouest.

Le terrain naturel est constitué d'une couche de terre de couleur brune, jaunâtre, comprenant de nombreux éclats de calcaire jurassique, qui recouvre une couche de limon de teinte beige à verdâtre. Les divers terrassements qui se sont succédé au cours des siècles ont fait totalement disparaître la couche de terre végétale.

43 CN 1124, 566 475/222 425, alt. 809 m.



Fig. 12: Vue générale de la tour, vers le nord.

III. Les premières constructions, entre le haut Moyen Age et le XIV^e/XV^e siècle

Des témoins des plus anciennes constructions sont conservés dans la partie orientale du bâtiment actuel, respectivement de l'église démolie, soit à l'est de la «Tour de la Reine Berthe». Ils caractérisent au moins trois étapes distinctes; si la définition de la première demeure aléatoire, les deux suivantes témoignent toutefois chacune, en l'état actuel de nos connaissances, d'un bâtiment de même plan. En outre, comme ces trois chantiers ont conservé des structures extrêmement limitées dans les possibilités qu'elles offrent pour leur reconstitution, nous les aborderons dans un seul et même chapitre, tout en distinguant le développement chronologique de ces structures entre elles.

1. La situation archéologique

a) Les maçonneries du premier chantier

La plus ancienne étape de construction reconnaissable est concrétisée par les vestiges d'un mur transversal, disposé dans le sens nord-sud, ainsi situé perpendiculairement à l'axe de l'église (fig. 13, 14, 16, 20 et 21).

Conservé sur trois à quatre assises, il ne peut être repéré que sur une longueur de 5,65 m, interrompu au nord et



Fig. 14: Le premier mur, détail de la maçonnerie.

au sud par les fondations des murs latéraux du chœur de l'église gothique. Son épaisseur est de 0,9 m à la base de la fondation, soit au niveau de la première assise; dès la deuxième, sur son versant est, le mur présente un retrait d'une quinzaine de cm, son épaisseur étant dès lors de 0,75 à 0,8 m. La semelle de fondation suit la pente naturelle du terrain, du nord au sud.

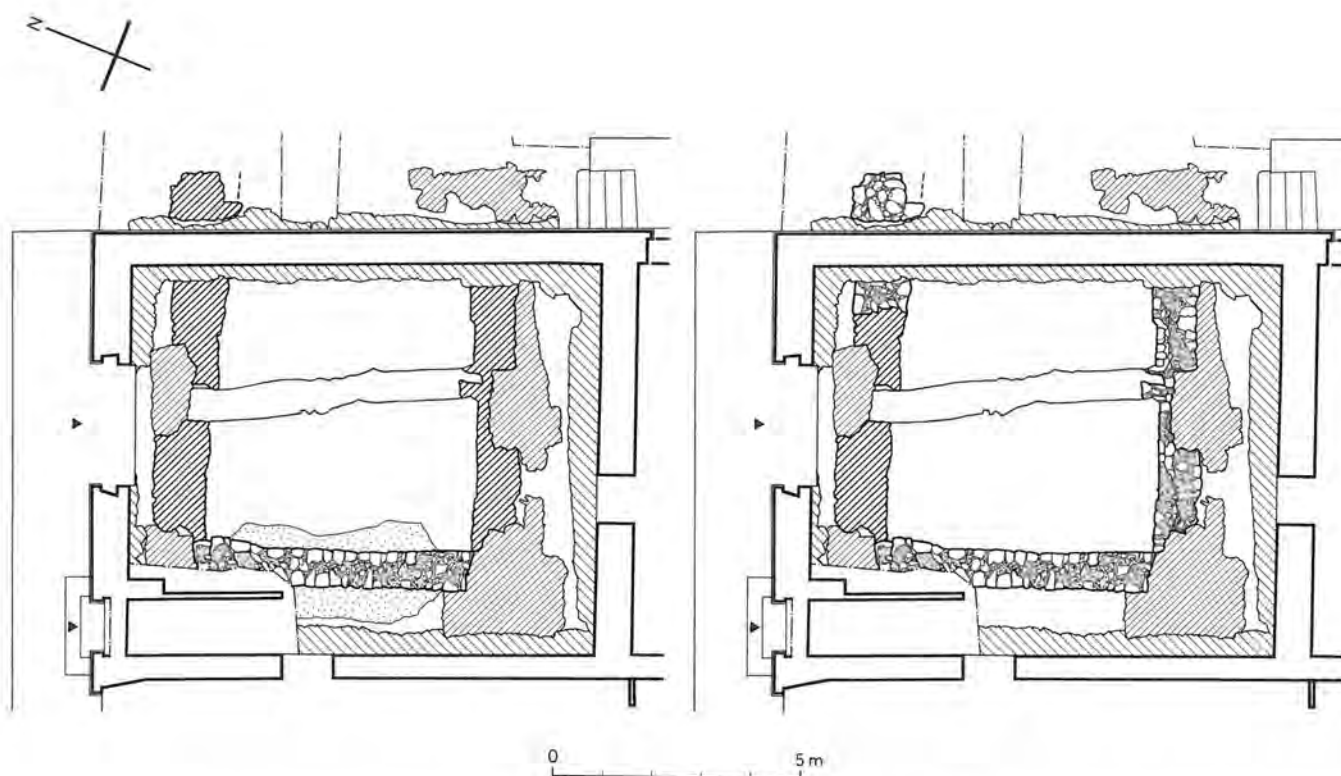


Fig. 13: Les structures du premier chantier (mur transversal le plus ancien), éch.: 1:150.

Fig. 15: Les structures du deuxième chantier, avec les structures du premier chantier; éch.: 1:150.

Maçonné dans une large fosse évasée dont le fond correspond pratiquement à la semelle de fondation, le mur présente un matériau composé de moellons de calcaire, de pierres cassées et de quelques boulets; les parements, aux assises régulières, sont constitués de pièces relativement grosses, de 0,25 à 0,35 m. Le liant est un mortier à la chaux, beige, très fin et homogène, extrêmement friable, contenant très peu, voire aucun gravier, avec de petits éclats de calcaire et des fragments de charbon.

Le remblai comblant la fosse de part et d'autre de la maçonnerie diffère nettement selon le versant considéré. A l'est, il consiste en un matériau terreux, de couleur grisâtre,

et contenant de petites pierres et de petits fragments de mortier blanc-beige. A l'ouest, en revanche, la fosse, visible sur une profondeur de 0,3 m environ, est entièrement comblée d'une couche du mortier de la construction, pure et homogène, qui bute contre la fondation et pénètre à l'intérieur de la maçonnerie.

A chaque extrémité du mur conservé, aucun indice ne parle pour d'éventuels retours d'angles aux endroits où les structures des chantiers ultérieurs viendront buter contre son parement oriental. Mais rien ne peut prouver un éventuel prolongement primitif de ce mur vers le nord ou le sud, où il est interrompu par les fondations de l'église gothique.



Fig. 16: Le premier mur (à droite), vu vers le sud.

b) Les maçonneries du deuxième chantier

Les vestiges de deux murs de direction ouest-est, soit dans l'axe de l'église, situés respectivement au nord et au sud de la zone considérée, sont les témoins de la deuxième étape de construction; le mur sud bute contre le versant oriental du mur du premier chantier (fig. 15 et 17).

Conservé sur 5 à 6 assises, le mur sud (fig. 17, 20 et 21) est visible sur une longueur totale de 5,25 m. A l'ouest, il bute partiellement contre les structures du mur antérieur, avec lesquelles il formait un angle qui sera par la suite coupé par les fondations de l'église gothique. A l'est, il est

aujourd'hui interrompu par la fondation orientale du bâtiment de 1828; il n'a pas été constaté au-delà, à l'extérieur de la construction, car il fut vraisemblablement démolí à cet endroit soit par les structures visibles du chevet de l'église gothique, soit déjà auparavant par les structures du troisième chantier qui en reprenaient partiellement les maçonneries.

Les fronts de la fondation, irréguliers, ont été conservés intégralement au nord et partiellement au sud, où la maçonnerie a été coupée longitudinalement, voire recouverte par endroits, par les structures du mur sud du chœur de l'église gothique. L'épaisseur du mur est ainsi de 1,10 m à sa base



Fig. 17: Les maçonneries du mur sud du deuxième chantier, vues vers le sud-est.

(exceptionnellement de 1,25 m suite à certaines irrégularités).

Le matériau consiste en des moellons de calcaire de toutes dimensions, travaillés au marteau essentiellement pour les assises supérieures, et disposés en assises relativement régulières. Le mortier à la chaux qui le lie est jaune, fin et homogène, compact et passablement friable; il contient de la terre limoneuse qui lui confère une consistance pâteuse, des grains de molasse et quelques petits fragments de chaux non fusée. Ces fins débris de molasse, moulus pour entrer dans la composition du mortier, peuvent provenir des quelques dépôts tertiaires du fond de la vallée, on n'est pas obligé de leur trouver une origine plus lointaine (sur le Plateau). Rien ne nous permet non plus de penser qu'ils témoignent d'une activité de taille de cette pierre pour la construction, car nous n'avons trouvé aucun moellon de molasse, ni dans les maçonneries existantes ni dans les couches stratigraphiques correspondantes.

La semelle de fondation s'incline légèrement d'ouest en est; dans son épaisseur, elle suit également la pente du nord au sud. Le mur a été maçonné dans une large fosse dont n'est conservé que le versant nord, et dont le fond se situe au niveau supérieur de la première assise: celle-ci en effet, faite de gros moellons, a été posée à sec dans une petite fosse plus étroite, et souligne un ressaut important sur le parement nord, de l'ordre de 20 cm, par rapport au reste de la maçonnerie. Au-dessus, quatre assises forment actuellement la suite de la fondation, présentant un front quelque peu taluté. Enfin, seuls trois moellons témoignent d'une

assise supérieure: travaillés avec soin sur le parement, et en retrait de 8 cm par rapport à l'assise précédente, ils semblent marquer le départ de l'élévation. Cependant, une fois la construction achevée, cette assise a vraisemblablement dû se trouver encore au-dessous du niveau du sol, non repéré, puisque le remblai comblant la fosse d'implantation bute contre les moellons qui en subsistent; ce remblai consiste en un matériau beige très compact, et contient de nombreux fragments de mortier provenant du premier chantier ainsi que des fragments de crépis peints.⁴⁴ Il faut remarquer que ces observations n'ont pu être faites que sur le parement nord. Mais il faut supposer que le parement opposé était droit, conférant au mur en élévation une épaisseur de l'ordre de 80 cm; au cas où un ressaut de même importance aurait marqué la base de la fondation sur son versant sud, on pourrait conclure à une épaisseur en élévation de 60 à 65 cm.

Ces caractéristiques, à savoir l'irrégularité de la fosse d'implantation et de la fondation elle-même, comme la présence de démolition dans le remblai des fosses, laissent entrevoir que ces structures en ont remplacé de plus anciennes sur un même tracé.

Le mur nord présente un matériau et un mortier identiques à ceux de son correspondant au sud, mais il a été conservé dans des proportions moindres. Il n'a été retrouvé qu'à l'extrémité orientale du bâtiment de 1828, intégré et recouvert à cet endroit par des structures postérieures issues du troisième chantier; en revanche, il se poursuit vers l'est, à l'extérieur de la construction actuelle. On l'a ainsi découvert sur une longueur fragmentaire de 2,85 m. Il a été coupé à l'ouest par les maçonneries du troisième chantier qui reprendront son alignement, et à l'est, soit à l'extérieur de la construction, par la pose d'une conduite moderne.

Le mur nord est ici visible dans la totalité de sa largeur, de l'ordre de 1,30 m, voire 1,40 m si l'on considère le vestige conservé à l'extérieur. Vu l'importance de la reprise lors du chantier suivant, toute trace de sa fosse d'implantation a disparu, de même que les remblais qui l'ont comblée.

c) Les maçonneries du troisième chantier

La troisième étape de construction est définie par les vestiges d'un mur de direction est-ouest, reprenant les structures de l'ancien mur nord de l'édifice. En effet, aligné sur son tracé, il repose sur l'ancienne maçonnerie dans la partie est alors que vers l'ouest, soit vers la jonction avec l'ancien mur transversal du premier chantier, il l'a remplacée sur la totalité de sa hauteur. La limite de la reprise est clairement visible transversalement sur la fondation (fig. 18).

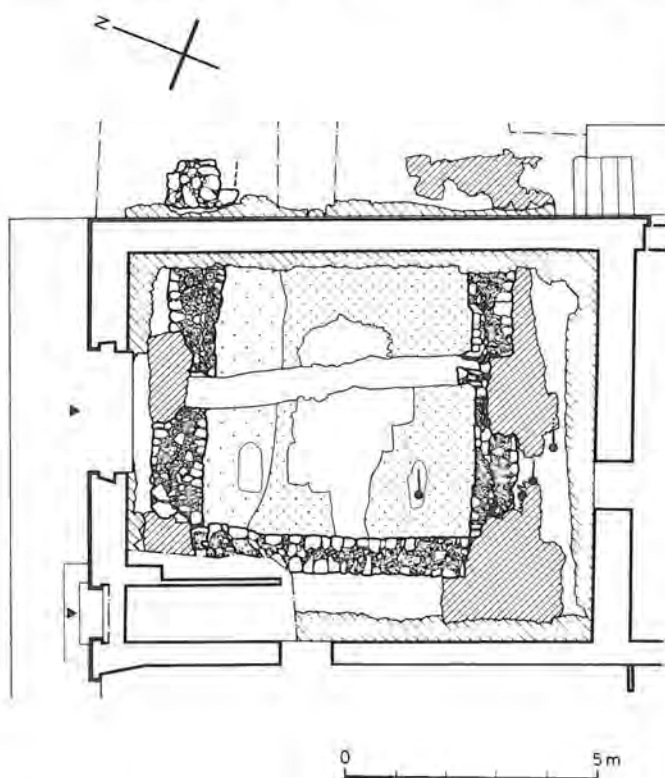


Fig. 18: Les structures du troisième chantier, avec les structures des premier et deuxième chantiers, éch.: 1:150.

44 N° inv.: ST187/17913, 17914, 17920.

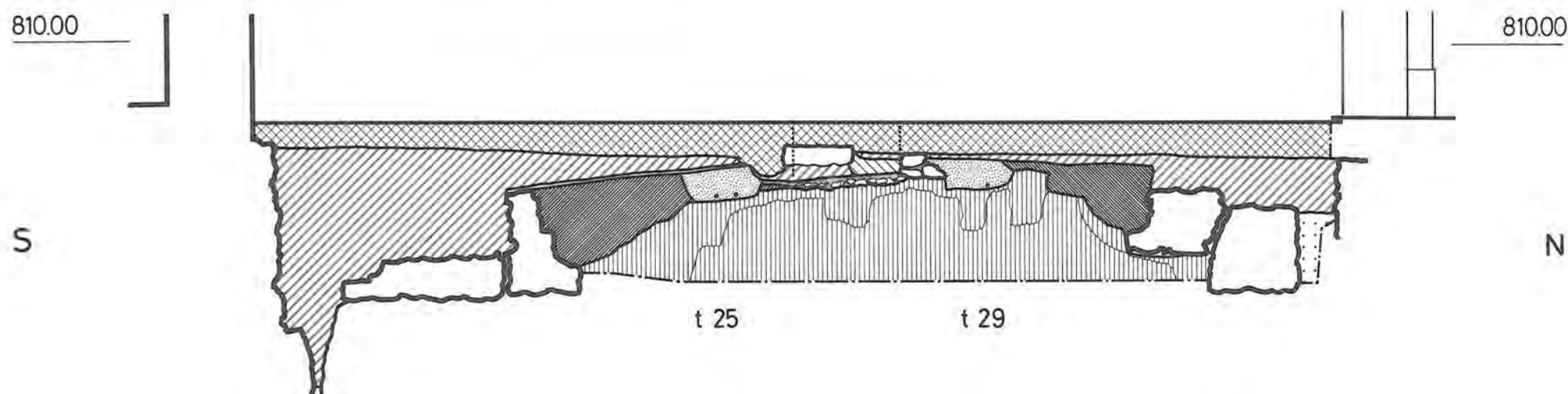
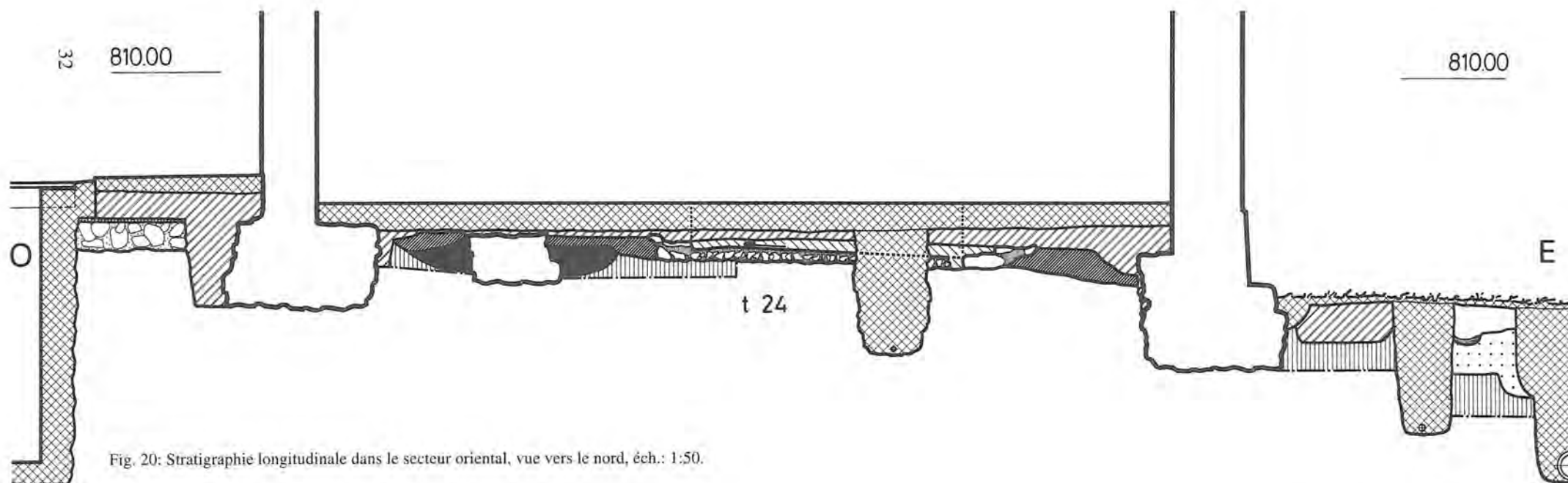
Conservé sur 6 à 7 assises et sur une longueur de 5,20 m, il butait à l'ouest contre les structures du mur transversal du premier chantier, formant un angle qui a été en grande partie détruit par les fondations de l'église gothique. À l'est, il est coupé par le mur oriental du bâtiment de 1828. L'épaisseur de cette fondation est de l'ordre de 1,30 m (fig. 19).

Le mur a été maçonné dans une large fosse, évasée, dont on ne perçoit plus que le versant sud. La maçonnerie semble avoir été élevée en deux temps. Tout d'abord a été aménagée une première assise posée en fond de fosse sur un remblai brun foncé contenant beaucoup d'humus: de très

gros moellons de calcaire y forment un ressaut (jusqu'à 20 cm) par rapport au reste de la fondation, surtout dans la partie ouest (fig. 20 et 21). Entre ce fondement et le reste de la structure, on perçoit un remblai beige contenant de nombreux fragments de crépi. Les assises supérieures sont faites de moellons moyens à gros, certains travaillés au marteau, et de rares boulets. Le mortier à la chaux liant le tout est gris-verdâtre, relativement dur, très fin et sablonneux, passablement compact et homogène, peu ou pas débordant; il contient des fragments de chaux non fusée, beaucoup de sable et très peu de gravier, quelques éclats de calcaire et des fragments de charbon; s'y mêlent parfois des fragments de mortier de la maçonnerie antérieure du



Fig. 19: Les maçonneries des deuxième et troisième chantiers, sur le versant nord, vue vers l'est.



mur. Toute cette structure est très irrégulière, d'abord sur le plan des assises qui laissent par endroits de grands vides entre les pièces, sur celui du tracé ensuite, défini par un parement sud légèrement incurvé dans sa partie ouest, et formant un fruit relativement important en même temps que l'ensemble de la structure penche en direction du nord; cette particularité semble avoir été corrigée à partir des 4^e/5^e assises. Il est possible que cette situation soit due à la position malaisée que la fosse imposait au bâtisseur. Le remblai qui est venu combler la fosse de construction est successivement constitué, de bas en haut, d'un matériau brun, gras, terreux, avec humus et quelques petites pierres, puis d'un matériau compact beige foncé, contenant beaucoup de fragments de crépi peint, d'un matériau relativement semblable, mais plus clair, contenant quelques boulets et, comme le remblai de la fosse du mur sud, de la démolition de l'ancien mur transversal du premier chantier, concrétisée par des fragments de mortier et de crépi peint.

2. Reconstitution et éléments de datation

Le mur transversal procédant du premier chantier est chronologiquement la plus ancienne maçonnerie retrouvée sur le site. Mais celle-ci est aussi la seule à appartenir à cette étape, et proposer une reconstitution sur la base de cet unique vestige se révèle par conséquent périlleux. Long actuellement de 5,65 m, ce mur présentait à l'origine une extension nord-sud qu'il est actuellement impossible de déterminer puisque aucun retour formant un angle n'a pu être situé; ceci interdit a priori de nous faire une idée sur le plan qu'il dessinait.

La première question que l'on doit se poser est de savoir si ce mur est une maçonnerie isolée, telle une clôture, ou s'il est l'unique vestige d'un bâtiment fermé. En réalité, la présence, dans les remblais des chantiers postérieurs, de démolition contenant de très nombreux fragments de crépi peint d'une qualité remarquable nous incite à exclure l'hypothèse d'un mur de clôture, et à penser qu'il faisait partie d'un ensemble bâti. Dès lors, cette proposition entraîne une deuxième interrogation, qui est de savoir si ce mur constituait l'une des façades d'un bâtiment qui se serait développé dans un sens ou dans l'autre, ou si sa fonction était celle d'un refend à l'intérieur d'une construction plus étendue. Sur ce point, les observations parlent pour la première éventualité: en effet, les vestiges de la démolition de ce mur n'ont été retrouvés que dans des couches occupant la zone orientale du site, à l'intérieur du plan délimité par les constructions ultérieures (deuxième et troisième chantiers), et sont absents vers l'ouest, dans la surface correspondant à celle de la future église gothique qui s'étendra vers l'ouest. C'est la raison pour laquelle notre hypothèse de reconstitution découle a posteriori des observations portant sur les structures plus tardives qui, elles, semblent se référer au tracé du premier aménagement.

Nous pouvons donc admettre que la construction se développait vers l'est; elle présentait vraisemblablement une largeur correspondant au moins à celle des édifices suivants qui intégreront dans leur plan l'ancien mur transversal comme limite occidentale. On peut même imaginer que le bâtiment présentait des dimensions à peu près semblables à celles de ses successeurs, du moins pour cette partie rectangulaire qui en est conservée: en effet, aucun indice d'un autre tracé éventuel n'a pu être repéré dans le terrain naturel. Le tracé de la fondation posée au cours du deuxième chantier, irrégulier par le fait qu'elle vient remplacer une maçonnerie préexistante, tend à le confirmer (fig. 22).

Ce premier édifice devait mettre en évidence, au moins à une certaine période, une exécution de grande qualité si l'on se réfère à la nature des déchets de démolition conservés dans les remblais des chantiers postérieurs. Ces vestiges de crépi peint peuvent être datés entre l'époque carolingienne et la première période romane, datation présentée par Gabriele Keck dans sa contribution à la présente publication.⁴⁵ Il est important de noter que cette peinture a été appliquée sur un badigeon couvrant une première couche. Ce décor ne date donc certainement pas du premier temps de l'édifice, mais a été créé plus tardivement. Ainsi, selon cette fourchette de datation, le premier mur isolé devait faire partie d'un bâtiment construit au haut Moyen Age.

Nous disposons d'un autre élément de datation, par un fragment de charbon qui était pris dans le mortier de la fondation, dont l'analyse radiocarbone offre une fourchette nous situant au haut Moyen Age, entre 561 et 956 de notre ère.⁴⁶ Cette date *terminus post quem* renvoie à celle de deux tombes mises au jour vers l'ouest, 6 à 9 m en avant des anciennes maçonneries. En effet, les deux tombes isolées 61 et 62 ont été retrouvées intégrées au périmètre d'une église beaucoup plus récente, du XIV^e/XV^e siècle.⁴⁷ Leur datation radiocarbone livre un résultat très clair: les sujets ont été inhumés entre le V^e et le VIII^e siècle, à savoir – selon les fourchettes les plus larges – entre 408 et 761 pour la tombe 61 et entre 437 et 790 pour la tombe 62.⁴⁸ Par leur datation, ces deux tombes représentent les indices les plus anciens retrouvés sur le site. Cette chronologie rejoint celle des fragments de peinture trouvés dans la tombe 62 et présentés dans la contribution de Carola Jäggi à la présente publication.⁴⁹ On arrive là à une

45 Voir pp. 85–90.

46 Fragment de charbon dans la fondation: UZ – 2325/ETH – 3122, 1320 ± 95 BP = 649–788 (1s AD cal)/561–896, 913–956 (2s AD cal), 1s cal AD 649 (680) 788, 2s cal AD 561 (680) 956.

47 Voir chapitre IV.

48 Tombe 61: UZ–2326/ETH–3242, 1475 ± 95 BP = 534–660 (1s AD cal)/408–716, 742–761 (2s AD cal), 1s cal AD 534 (607) 660, 2s cal AD 408 (607) 761; tombe 62: UZ–2327/ETH–3243, 1410 ± 95 BP = 567–577, 593–683 (1s AD cal)/437–780 (2s AD cal), 1s cal AD 567 (651) 683, 2s cal AD 437 (651) 790.

49 Voir pp. 73–84. STI87/17915.

fourchette comprise entre la fin du VII^e et la seconde moitié du VIII^e siècle, avec un éventuel *terminus ante quem* en 761, donné par les relations stratigraphiques des tombes.

Les tombes peuvent donc être antérieures au mur primitif, distant de moins de 10 m vers l'est et dont la datation – selon la même méthode – se situe entre le VI^e et le X^e siècle. Les deux écarts chronologiques se recoupent sur une période comprise entre 561 et 761, mais il n'est pas possible de déterminer qui, des tombes ou de la maçonnerie primitive, détient l'antériorité.

Fort heureusement, les aménagements correspondant au deuxième chantier permettent d'apporter quelques précisions sur le plan puisqu'ils constituent clairement les murs nord et sud d'une construction se développant vers l'est du site bâti. À l'origine, ces deux murs butaient contre le parement oriental du mur précédent, ceci n'étant confirmé que pour le mur sud. La surface ainsi définie présente une largeur de l'ordre de 5,20 m. Aucun vestige d'une limite orientale n'ayant été retrouvé, la longueur demeure inconnue; en considérant l'extension maximale des structures conservées au nord, on peut affirmer que la longueur intérieure était de 7,40 m au moins (fig. 23).

S'il n'est pas possible d'affirmer que le second chantier reprend exactement le plan de la construction précédente, c'est en revanche le cas pour le chantier suivant. En effet, on ne peut dégager aucun changement fondamental quant à la reconstitution suite aux interventions du troisième chantier, concrétisées par une réfection du mur nord de l'édifice (fig. 24). Tout au plus pouvons-nous compléter les données relatives aux dimensions en remarquant que la largeur intérieure du plan semble se rétrécir quelque peu d'ouest en est. On constate néanmoins que la reprise du mur nord, repérée à partir de l'angle nord-ouest où les anciennes structures ont complètement disparu, peut n'avoir été que partielle: en effet, le nouveau mur présente une limite nette vers l'est, où il bute contre l'ancienne fondation conservée dans son prolongement, et la recouvre. La construction des deux derniers bâtiments prend place entre l'époque carolingienne ou le début de l'époque romane – datation des peintures murales de l'édifice précédent – et le XIV^e/XV^e siècle environ, date de la construction de l'église gothique. En supposant un rythme normal, sans accident, nous pouvons imaginer la succession des deux édifices entre le IX^e/X^e et le XIV^e/XV^e ou entre le X^e/XI^e et le XIV^e/XV^e siècles.

Mais nous ne pouvons nous contenter de ces seules considérations sur la chronologie et le plan incomplet des bâtiments sans nous poser la question de savoir si nous sommes dès le premier chantier en présence d'un édifice de culte, voire d'une église et, dans l'affirmative, si les structures conservées en délimitent la nef ou le chœur. En premier lieu, il faut tenir compte de la présence de tombes sur le site, parmi lesquelles certaines – fort peu nombreuses il est vrai – prennent place au haut Moyen Âge. Ce sont les

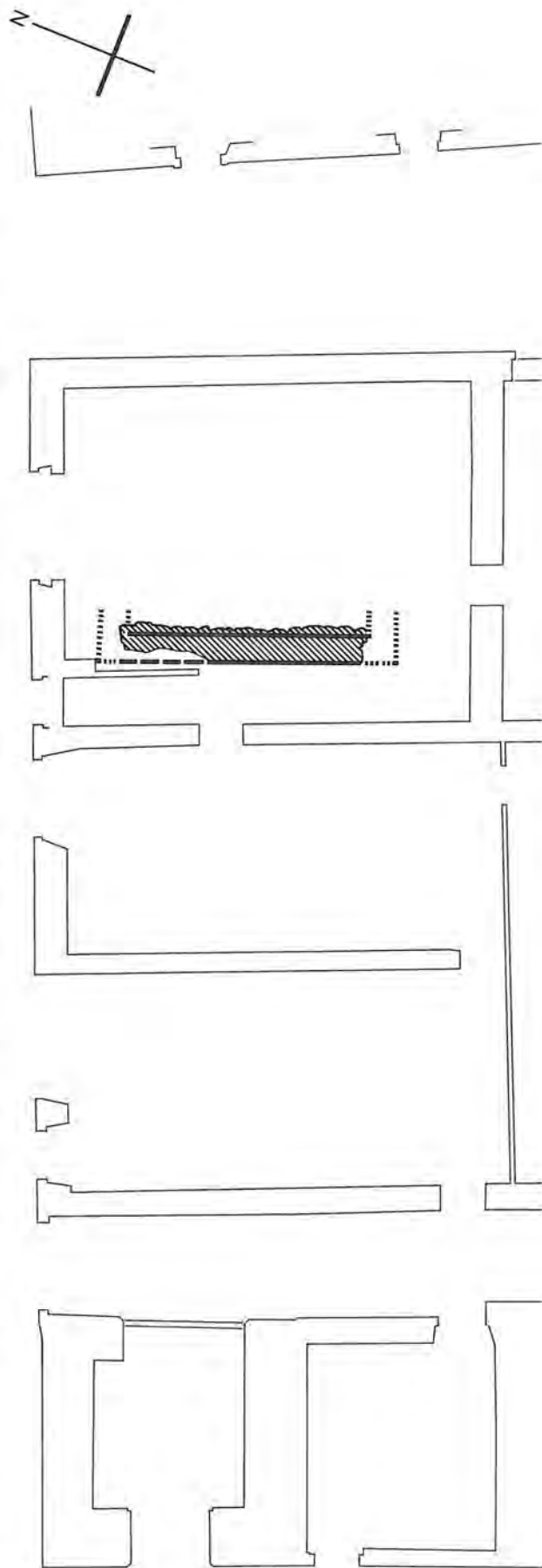


Fig. 22: Plan schématique d'un premier bâtiment issu du premier chantier, éch.: 1:150.

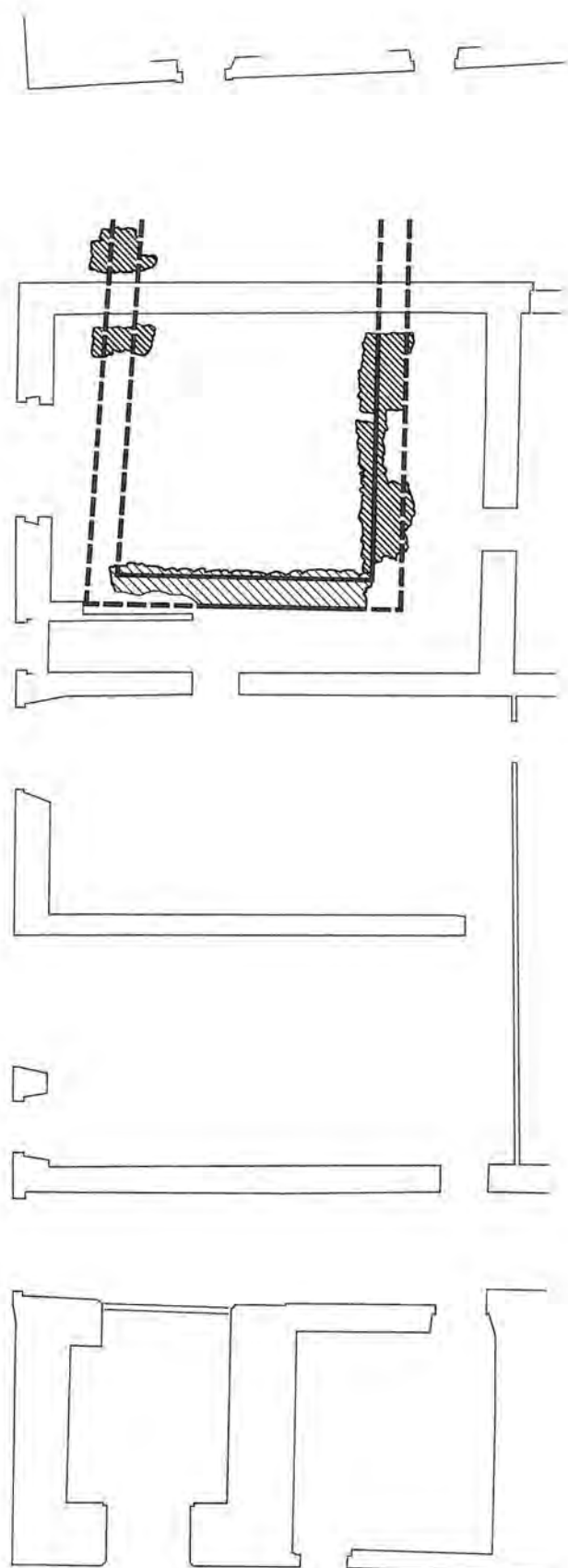


Fig. 23: Plan schématique de l'édifice issu du deuxième chantier, éch.: 1:150.

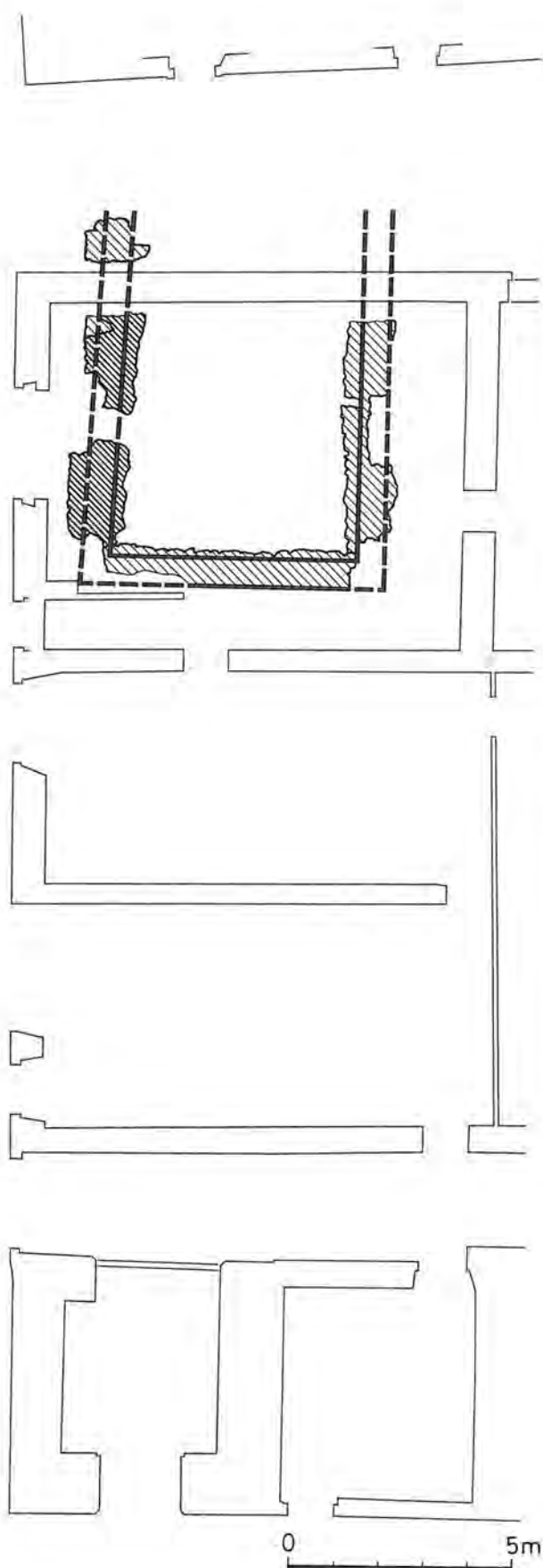


Fig. 24: Plan schématique de l'édifice issu du troisième chantier, éch.: 1:150.

deux tombes 61 et 62, mentionnées plus haut, qui par leur ancienneté témoignent du caractère religieux du site. Les tombes d'enfants (tombes 26, 27 et 31) qui sont antérieures à l'église gothique et qui se situent au sud de l'édifice issu du deuxième chantier ne sont pas datées et leur installation peut avancer jusqu'au deuxième millénaire. Mais elles témoignent aussi de la présence d'un site religieux. Cette situation est corroborée par l'intégration de l'ensemble de l'établissement reconnu dans la surface de la future église gothique.

En revanche, les maçonneries conservées délimitant un plan fort partiel, les indices ne sont guère suffisants pour nous permettre d'affirmer d'emblée que les maçonneries mises au jour constituent le tracé d'une église. D'après la documentation historique du moins, le dernier des trois bâtiments, remplacé par l'église gothique du XIV^e/XV^e siècle, devait déjà avoir cette fonction, puisque le Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne mentionne en 1228 une église paroissiale à côté de la collégiale. Le constat archéologique cependant, par l'absence de bâtiment caractérisé montrant une nef et un chœur bien définis, nous interdit toute affirmation et toute comparaison typologique. Il est en effet difficile de savoir si les structures conservées correspondent à une nef ou au contraire à un chœur. Penchons-nous d'abord sur le plan, mieux conservé, des deux derniers édifices, qui définit un rectangle dont la fermeture orientale, où devrait se situer normalement le sanctuaire, se trouvait à l'extérieur du bâtiment actuel et a malheureusement disparu.

A priori – l'église gothique qui englobera ultérieurement ces structures présentant un sanctuaire quadrangulaire qui occupe en gros la surface délimitée par l'ancienne construction telle qu'on la connaît actuellement – on pourrait penser que nous ne sommes en présence que du chœur des deux édifices antérieurs, l'ancien mur transversal n'étant dès lors qu'un mur de chaînage, enfoui dans le sol, et marquant par conséquent la limite le séparant d'une nef, plus à l'ouest. En effet, après l'an 1000, cette limite entre nef et chœur d'un édifice ne change habituellement pas, quelles que soient les transformations et modifications que puisse subir son plan au cours des siècles. Et cette constante s'observe dans la plupart des cas. Elle est sans doute liée à la règle consignée dans les documents dès le Moyen Âge tardif. Nous savons que jusque-là une église est entièrement soumise au droit administratif attribué au seigneur décimateur; plus tard ce droit ne comprendra que la zone du chœur/sanctuaire et éventuellement de l'avant-chœur, jusqu'à la limite du chancel ou de l'arc triomphal, la nef étant gérée par la communauté des fidèles. Ce droit, dit de patronage (*ius patronatus*) est en principe dévolu à l'évêque et règle pour l'essentiel l'administration de l'usufruit des biens rattachés à l'église, permettant l'entretien du bâtiment, la rémunération du prêtre, etc. Mais il continuera pratiquement de rester propriété du teneur qui peut en jouir à son gré, le léguer, le vendre ou le diviser. Au Moyen Âge tardif, outre les seigneurs, les couvents, les chapitres ou les

évêques, voire de riches bourgeois peuvent en être les détenteurs.⁵⁰

Toutefois, un certain nombre de constats vont à l'encontre de cette hypothèse. Tout d'abord, les grandes dimensions de cette partie de l'édifice (5,20 m env./7,40 m au moins) n'autorisent guère à y voir le chœur d'une église, dont les dimensions, pour ces époques, auraient été exceptionnellement vastes. Ces dimensions sont plutôt caractéristiques d'une nef de petite église rurale du premier ou du début du second millénaire, plaçant même Saint-Imier parmi les plus grandes de cette catégorie. Et si l'on veut y voir malgré tout un chœur, la nef aurait dû avoir, en regard de ces proportions, des dimensions pratiquement semblables à celles de la future église gothique (fig. 25); mais dans la zone de cette dernière, aucun vestige de démolition n'a été retrouvé, contrairement à ce qui fut abondamment constaté dans la zone orientale.⁵¹ Aussi sommes-nous amenés à supposer que la construction mise au jour, au moins dans ses dernières étapes, correspond au vaisseau plutôt qu'au chœur d'une église dont le sanctuaire a disparu (fig. 26). Il est évidemment impossible de trancher entre chevet quadrangulaire ou abside semi-circulaire.

Finalement, la fonction d'église est corroborée par la présence d'une tombe (tombe 29) installée à l'intérieur de la nef et couverte par le terrassement du troisième chantier. Les inhumations se limitant généralement à la nef, cette sépulture conforte de plus l'hypothèse que le plan retrouvé formait bien la nef.

Si pour les deux derniers chantiers, nous disposons d'indices en faveur d'une reconstitution comme église, la fonction du premier édifice se laisse bien moins appréhender. Nous pouvons supposer que le bâtiment présentait des dimensions plus ou moins semblables à celles de ses successeurs, du moins pour les parties conservées. Nous avons vu que la peinture dont des fragments ont été trouvés dans les remblais du deuxième chantier ne remonte pas aux origines mais a été appliquée dans un second temps, à l'époque carolingienne ou au début de l'époque romane. Si Gabriele Keck attribue sans hésitation ce décor à une église, cela n'exclut pas une autre fonction initiale, certes religieuse, et une transformation ultérieure en église. Cette possibilité n'est même pas entravée par l'existence de deux tombes anciennes (tombes 61 et 62) qui – selon la datation par la méthode du radiocarbone (entre les V^e et VIII^e siècles) – ont pu être installées avant ou après la construction de ce premier bâtiment.

50 On consultera à ce sujet Eggenberger, Jaton, Santschi, et al., L'église de Saint-Prex; pour le canton de Berne, voir: Gmür, Der Zehnt im alten Bern.

51 Il faut considérer toutefois que, lors de la construction de l'église gothique, le terrain a vraisemblablement été nivelé, avec pour conséquence la disparition d'éventuelles structures anciennes.

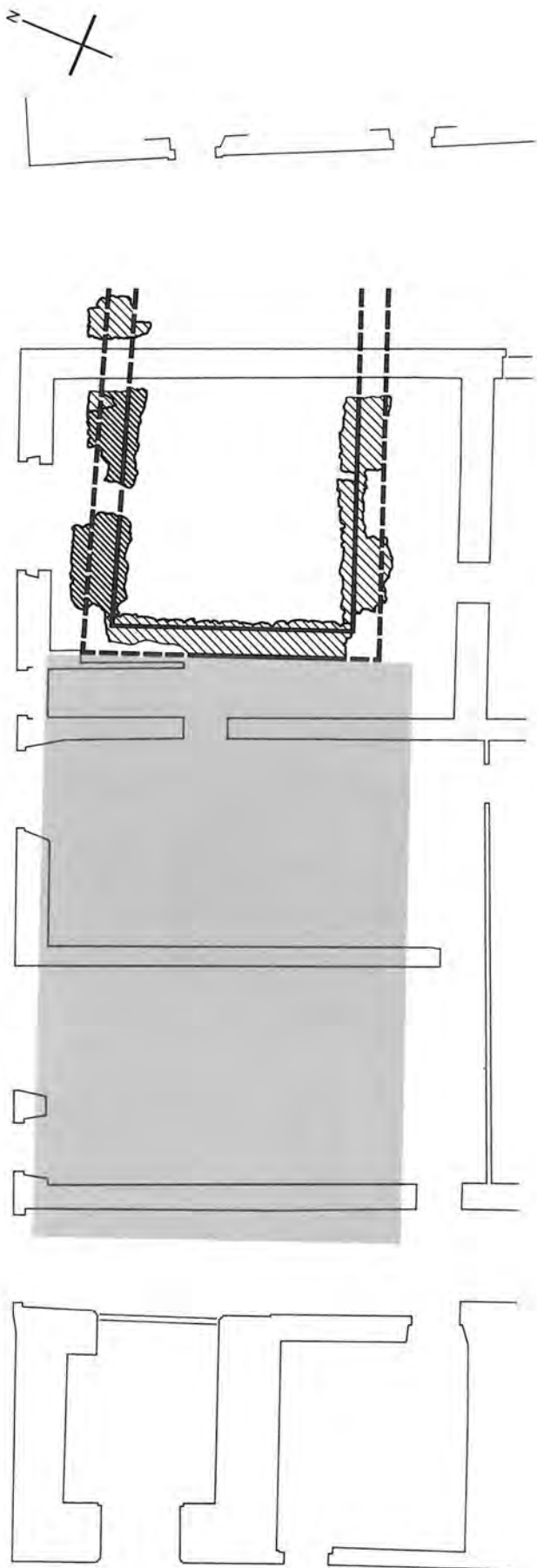


Fig. 25: Plan hypothétique des proportions de l'édifice si les structures dégagées sont celles du chœur, éch.: 1:150.

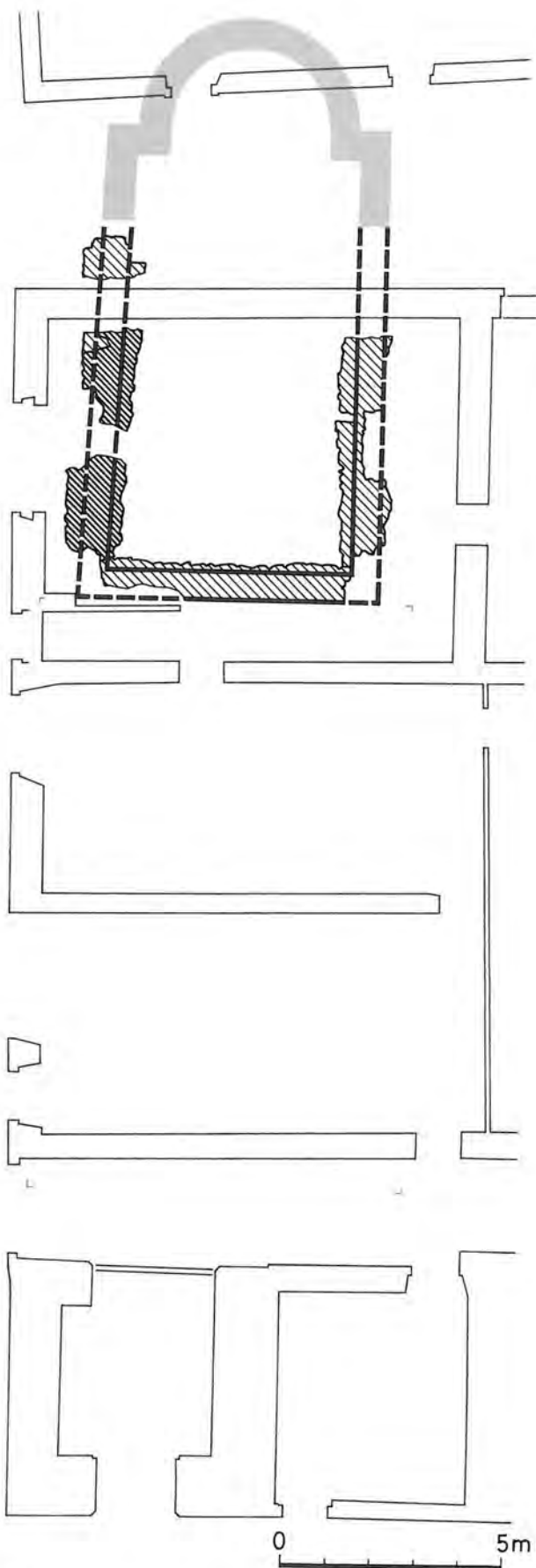


Fig. 26: Plan hypothétique des proportions de l'édifice si les structures dégagées sont celles de la nef, éch.: 1:150.

Si l'on considère la date la plus reculée que la méthode du radiocarbone permet d'assigner aux débuts des constructions, à savoir le VI^e siècle, on est étonné de ne pas rencontrer à Saint-Imier de ces formes de tombes en dalles typiques des faciès funéraires de l'espace culturel romano-burgonde jusqu'au début du VIII^e siècle, ou ces tombes maçonnées que l'on rencontre dans les édifices religieux du haut Moyen Âge jusqu'au VIII^e/IX^e siècle.⁵² Cela nous incite à dater la construction du premier édifice au plus tôt à la fin du VIII^e siècle. Même s'il est démontré que la plupart des 142 tombes retrouvées dans l'église et à ses alentours se réfèrent à la construction gothique, il est vraisemblable que le cimetière des églises antérieures devait contenir davantage de sépultures que les quelques-unes que nous pouvons aujourd'hui leur attribuer.

En dépit des résultats non négligeables auxquels les voies tortueuses des finesses de l'interprétation archéologique nous permettent de parvenir en partant d'un constat aussi lacunaire, il faut admettre que la question des origines de Saint-Imier se dérobe encore partiellement à notre connaissance et ne peut trouver d'explication absolument probante. La réalité continue donc à se dissimuler derrière ce terme de *cella* qui, dans l'acte de 884, désigne un ou des bâtiments, dont nous ne pouvons affirmer au terme des investigations archéologiques, qu'ils s'identifient avec les vestiges dégagés. Ces recherches ont du moins permis d'établir l'occupation du site pendant le haut Moyen Âge, au plus tard au VIII^e siècle, soit à peu près au temps où, en nous fondant sur la *Vita sancti Himerii*, on peut situer l'action du saint ermite. Et même si cette présence conserve un caractère nébuleux, ce récit, comme tous ceux du genre, possède au moins une parcelle de vérité: l'occupation de la vallée de la Suze dans le secteur de Saint-Imier, telle que l'archéologie nous permet d'en retrouver les origines, remonte effectivement à cette période précoce évoquée par l'hagiographie.

Revenons aux réalités archéologiques. Si par la suite, nous parlons des «églises anciennes» nous sommes conscients de la précarité de la reconstitution du plan des trois premiers bâtiments. Mais, comme nous l'avons déjà souligné, il est extrêmement rare qu'une église paroissiale gothique ne succède pas, sur le même lieu, à un édifice qui n'avait pas lui aussi fonction d'église. On voit plus couramment un édifice conserver jusqu'à une période avancée son plan initial, au moins celui de la nef.

IV. Le chantier de l'église gothique

1. Description de la situation archéologique

Avec la période gothique et le chantier qui s'y déroule, l'édifice change radicalement dans la mesure où les constructions de l'ancienne église disparaissent au profit d'une nouvelle, considérablement plus grande que précédemment. Compte tenu de la configuration du terrain, en pente



Fig. 27: Vue frontale de la fondation dégagée du mur sud de l'église gothique, à son extrémité ouest, vue vers le sud.

vers l'est et le sud, l'édifice semble se développer surtout vers l'ouest du site anciennement bâti (fig. 20, 21, 28, 56 et 57).

La lecture des vestiges s'est parfois révélée délicate en raison de leur aspect fragmentaire – dû au fractionnement de la surface suite aux reconstructions de 1828 – d'une part, de leur réutilisation partielle à cette occasion, essentiellement dans la partie nord, d'autre part. Néanmoins, les structures sont suffisamment nombreuses pour qu'il soit possible de déterminer le tracé d'un plan avec quelque précision. Le nouvel édifice est caractérisé par une nef rectangulaire prolongée à l'est par un chœur quadrangulaire, de largeur très légèrement inférieure au vaisseau. Ses dimensions intérieures étaient de l'ordre de 13,60/7,00 m pour la nef et de 7,20/5,80 m au moins pour le chœur. Remarquons que l'emplacement exact de la façade occidentale n'a pas été retrouvé, ce qui nous empêche d'en reconnaître la longueur primitive.

En ce qui concerne la nef, les fondations du mur de façade ouest ont en effet entièrement disparu au profit d'une nouvelle construction en relation avec la construction plus tardive du clocher, raison pour laquelle l'évaluation de la longueur primitive demeure hypothétique. La fondation du mur nord n'est pratiquement plus visible, sauf en de rares endroits, puisqu'elle a été remplacée par le mur nord de la construction de 1828; en revanche, le mur sud, intégré dans

52 Voir par exemple Eggenberger, Jaton, Santschi, et al., *L'église de Saint-Prex*, p. 158–191; J.-P. Urlacher et al., *La nécropole mérovingienne de la Grande Oye à Doubs (fouille récente d'une nécropole du haut Moyen Âge en milieu jurassien)*.

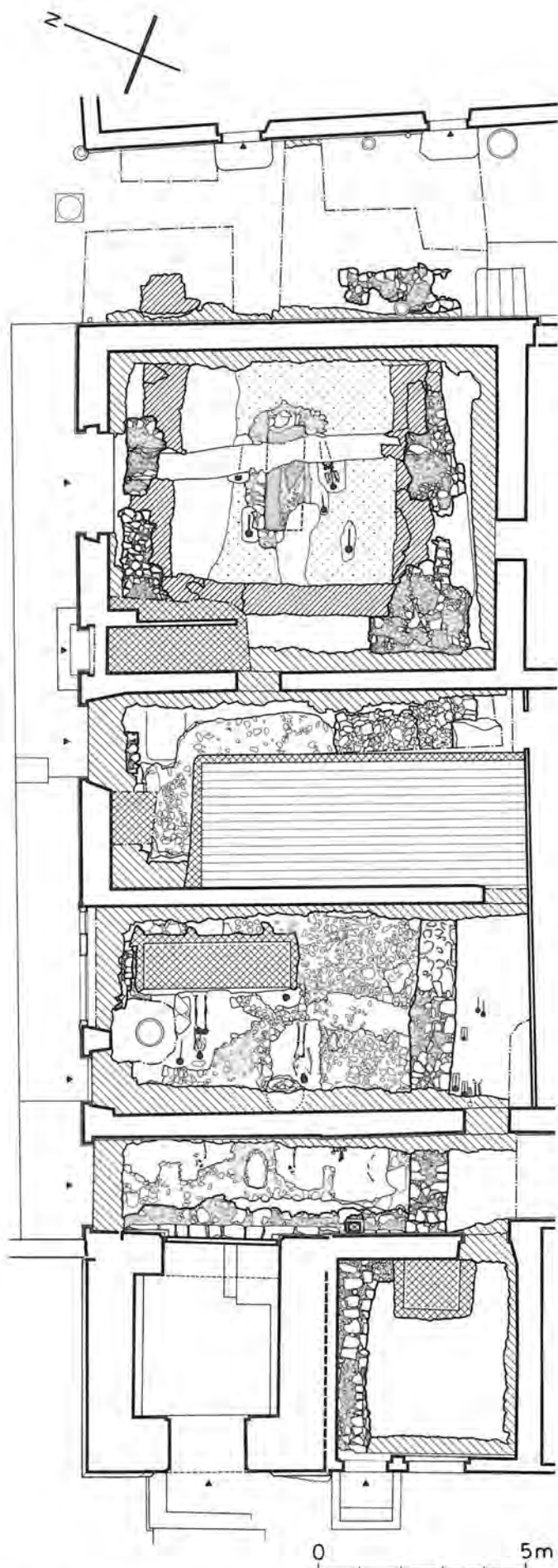


Fig. 28: Les structures de l'église gothique, avec les maçonneries de la tour, plus tardive, éch.: 1:150.

la surface du bâtiment actuel, est visible fragmentairement sur environ la moitié de sa longueur, essentiellement à l'ouest de la construction. En ce qui concerne le chœur, ses murs latéraux, légèrement en retrait par rapport aux murs correspondants de la nef, sont en grande partie conservés; le chevet, situé à l'extérieur de la construction actuelle, a presque entièrement disparu, sauf à son angle sud-est. D'une manière générale, les structures qui nous sont parvenues présentent un matériau fait essentiellement de moellons de calcaire, relativement gros aux parements, et de quelques boulets. Il est lié dans un mortier brun-beige, très dur, contenant un gravier assez gros (jusqu'à 1 cm), des éclats de calcaire et de petites pierres, quelques fragments de terre cuite et quelques rares fragments de chaux.

a) Les structures de la nef

Le mur sud de la nef nous est parvenu de manière morcelée, surtout dans sa moitié ouest, et à son extrémité orientale où il est passablement perturbé par les aménagements de 1828. Si par endroits la maçonnerie proprement dite a disparu, on constate toutefois le fond de la fosse de construction, avec les négatifs des pierres de sa première assise (fig. 27 et 29). Compte tenu de la pente du terrain, le versant extérieur du mur, vers le sud, présente à sa base une assise faite de gros moellons débordant de 40 cm environ par rapport au nu du reste de la fondation. L'épaisseur de la fondation est de l'ordre de 0,90 à 1,00 m.

L'extrémité ouest du mur ne laisse plus voir l'angle intérieur sud-ouest de la nef; en effet, il a été partiellement coupé et recouvert par les structures de la reprise du mur occidental, contemporaine de la construction du clocher.

On a pu constater que la fondation présente ponctuellement des massifs plus importants, en profondeur comme en épaisseur, celle-ci étant ici de l'ordre de 1,40 m. Ce constat a pu se faire à l'extrémité ouest du mur et à son premier tiers occidental; et l'on devine l'amorce d'un tel renflement à son extrémité orientale. Une césure constructive marque chaque fois le point de rencontre de ces massifs sur leur versant oriental avec le mur correspondant, indice que la fondation a été posée d'ouest en est.

Le mur nord de la nef est nettement moins bien conservé du moment que les structures de l'aménagement de 1828, situées sur le même alignement, l'ont perturbé sur la totalité de sa longueur, la fondation gothique servant dès lors de fondement à la dernière construction. Toutefois, deux vestiges du front intérieur de la fondation sont encore visibles. Le premier se situe au premier tiers occidental et le second dans le dernier tiers oriental de la nef; ils permettent de confirmer l'alignement du mur nord de la nef, plus ou moins au niveau de son élévation. A l'extrémité occidentale et aux deux tiers de la longueur vers l'est, se trouvent également deux vestiges de massifs, identiques à ceux décrits pour le mur sud, en grande partie recouverts



Fig. 29: Vue zénithale des vestiges du mur sud, dans sa partie ouest.

par les structures de 1828; le premier permet de faire le même constat qu'au sud quant à la relation chronologique du mur gouttereau avec le mur ouest, postérieur; le second présente une extension plus importante vers le sud.

D'une façon générale, la qualité des maçonneries montre que les fondations ont été élevées dans une fosse, dont les traces ont actuellement disparu au profit d'une fosse de démolition en relation avec la construction de 1828; le remblai qui la comblait comportait de nombreux déchets de démolition ainsi que, par endroits, des fragments de crépi peint.⁵³ Au sud, seul endroit qui permette ce type d'observation, le remblai extérieur butant contre la fondation et recouvrant la saillie de la première assise est de couleur brune à noire, contient beaucoup d'humus ainsi que des ossements, et constitue le terrain du cimetière qui entourait l'église.

L'ensemble de la surface laisse voir en grande partie la nature de l'aménagement intérieur à l'origine. Disposé directement sur la terre naturelle et butant contre les fondations, un empierrement de boulets, moellons et éclats de calcaire couvre sur deux couches régulières l'entier de la nef; il est lié dans une terre grasse, limoneuse, de couleur verdâtre (fig. 30). Nous ne connaissons pas la qualité du matériau qui complétait cet aménagement en surface pour constituer le sol de l'édifice. En de nombreux endroits, l'empierrement a été dérangé pour l'inhumation de sépul-

tures, puis reconstitué. Le niveau supérieur de l'empierrement présente une légère pente du nord au sud.

Dans la partie occidentale de la nef, le vestige d'une fondation circulaire se trouvait à environ 3 m de la façade occidentale. Aujourd'hui partiellement conservée, cette fondation doit situer les fonts baptismaux, à un emplacement qui demeurera le même jusqu'à la Réforme.

À l'extrémité orientale de la nef, dans une zone malheureusement en grande partie détruite par l'installation d'une grande fosse bétonnée destinée à recevoir la machinerie d'un moulin, on a pu constater dans l'angle sud-est un grand massif qui fait pratiquement corps avec la fondation du mur sud. Il est composé de moellons de calcaire et de quelques boulets, et a probablement été aménagé à sec. Seule sa limite nord est claire, où l'on distingue nettement le front de sa fosse dans le terrain naturel, à 2,10 m du parement intérieur du mur sud; à l'est, il a été coupé par la fondation du mur de refend de la construction de 1828, et l'on ne connaît par conséquent pas sa relation avec les structures de l'épaulement de la nef; à l'ouest, il a été coupé par la grande fosse du moulin, et son extension demeure ainsi inconnue.

53 N° Inv.: STI87/17618-2, 17910.

b) Les structures du chœur

Le mur sud du chœur est partiellement conservé, sur l'entier de sa longueur (fig. 31). Son aménagement a ponctuellement provoqué la coupure longitudinale du mur sud des églises antérieures, ainsi préservé uniquement sur son parement intérieur; à d'autres endroits, la nouvelle fondation a recouvert en partie l'ancienne maçonnerie. Cette alternance sur le plan constructif correspond au principe déjà constaté pour les murs de la nef, à savoir la présence régulière de massifs ou renflements, plus importants en largeur comme en profondeur, ponctuant le tracé; on les constate ici à l'ouest, à l'endroit où devait se situer

le piédroit de l'arc triomphal, ainsi qu'au centre du mur; on le devine à l'angle sud-est, mais là les structures ont passablement souffert de l'aménagement de la fondation du XIX^e siècle d'une part, de la pose de conduites modernes d'autre part.

L'alignement du mur est très irrégulier: le parement intérieur s'appuie contre ce qui reste du mur de l'église précédente; à l'opposé, le front extérieur a été passablement perturbé par la fosse de fondation de 1828. Apparemment, et compte tenu de la pente du terrain, un soin particulier a été apporté à la base de la fondation sur son versant extérieur, comme pour les structures du mur sud de



Fig. 30: Vue de l'empierrement constituant le support du premier sol de l'église gothique, vue vers le nord.

la nef: les premières assises y formaient un ressaut relativement important par endroits. On a pu constater que le tracé du mur du chœur présente un retrait par rapport au tracé correspondant du mur de la nef, retrait de l'ordre de 40 à 50 cm. Les niveaux de semelle confirment la déclivité du terrain d'ouest en est. La fondation présente, entre les parties maçonnées correspondant aux renflements, une épaisseur de l'ordre de 1 m.

A l'ouest, la pose des nouvelles maçonneries coupe l'extrémité connue du mur transversal primitif, ainsi que l'angle qu'il formait par la suite avec le mur sud de l'ancienne église. Non seulement la fondation s'appuie

contre ces vestiges, mais elle se retourne contre le front ouest du premier mur transversal, s'étendant ici vers le nord sur environ 1 m par rapport au nu intérieur supposé du mur sud du chœur; elle constitue ainsi le fondement d'un piédroit pour l'arc triomphal, à la rencontre du chœur et de la nef.

A l'est, la fondation du mur sud du chœur est détruite suite à l'aménagement du mur oriental de la construction de 1828. En revanche, à l'extérieur de cette dernière, l'angle sud-est a pu être partiellement repéré, où l'amorce du mur de chevet a été conservée sur environ 2 m en direction du nord (fig. 32). La fondation ne se présente plus ici dans



Fig. 31: Vue générale du mur sud et de la zone du chœur gothique, vue vers le nord-est.

sa largeur totale: en effet, si le front extérieur n'a pas été touché, le parement intérieur a été détruit par la fondation du XIX^e siècle. Plus au nord, le mur de chevet a disparu, mais le fond de sa fosse de construction est encore perceptible. Dans l'angle proprement dit, on constate le même phénomène que sur l'ensemble des structures de cette église, à savoir la présence d'un massif plus important, avec une première assise en pierres sèches.

Le mur nord du chœur présente, dans une moindre mesure puisque moins bien conservé, les mêmes caractéristiques que le mur sud (fig. 33). En effet, cette structure double également les vestiges de l'ancienne construction vers l'extérieur; par ailleurs, vers l'intérieur, elle réutilise l'ancienne fondation comme appui. Son parement nord est ici clairement visible, longeant le parement intérieur de la construction de 1828; par contre, la structure a été perturbée vers le sud, et son front intérieur a ici disparu. On peut néanmoins émettre l'hypothèse d'un retrait par rapport au mur correspondant de la nef semblable à la situation au sud. Vers l'ouest, à son extrémité conservée, on distingue l'amorce d'un renflement qui a été perturbé lors des aménagements du moulin, et qui était probablement lié comme au sud à la fondation du piédroit de l'arc triomphal, disparue; ce massif a coupé l'angle formé par les structures de l'ancienne église. Au centre du mur, à un endroit perturbé par la pose d'une conduite de gaz, on constate la présence d'un autre massif faisant face à l'élément semblable au sud; ici la structure a provoqué une démolition partielle du mur de l'ancienne église sur son parement extérieur.

2. Reconstitution

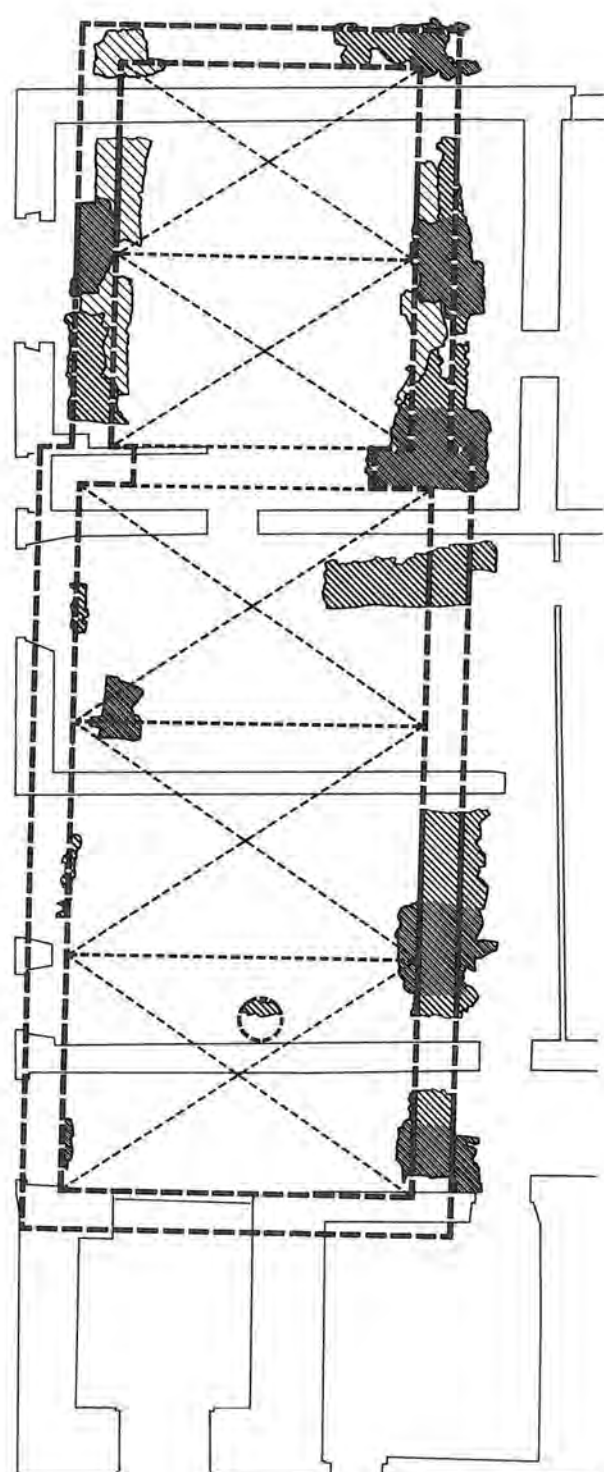
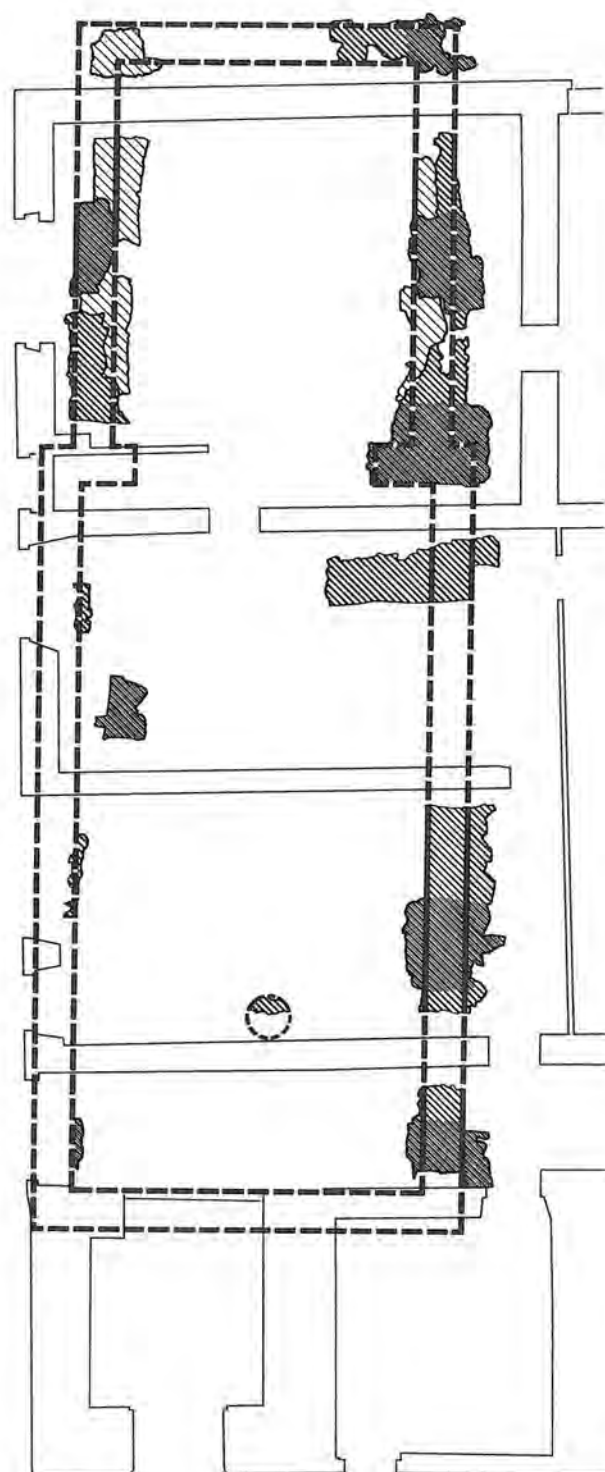
Bien que les vestiges de l'église gothique n'aient finalement pu être observés qu'au sud dans leur totalité, les indices sont suffisants pour reconstituer le plan de l'édifice. Dans un premier temps, on aurait pu croire être en présence d'une église (ou d'un projet d'église) se développant primitivement sur trois nefs, proposition suggérée par la présence des renforts dans la fondation des murs gouttereaux, dont l'importance laissait imaginer l'existence de piliers supportant des arcades ouvertes plutôt que de simples piliers engagés. Mais au sud, où les fondations ont pu être dégagées sur toute leur épaisseur, nous n'avons retrouvé aucune trace de construction fermée vers l'extérieur, ni de bas-côté. En effet, le terrain butant contre les fondations est celui du cimetière. Il fut très partiellement fouillé au cours de la première campagne, et le secteur concerné par la seconde campagne a confirmé l'absence d'aménagement bâti, à l'exception d'un petit pan de mur, à environ 6 m au sud du mur sud, et parallèle à ce dernier (fig. 68 et 69). Mais l'existence du cimetière empêche d'y voir un reste de mur d'une église qui aurait été conçue sur un plan à nef et bas-côtés à l'origine; et le rapport d'un bas-côté délimité par ce pan de mur avec la largeur de la nef centrale serait trop grand. Il devait donc plutôt s'agir d'un mur de soutè-



Fig. 32: Vue du mur de chevet du chœur (à l'extérieur du bâtiment actuel), vers le nord.



Fig. 33: Vue du mur nord du chœur, vers l'est.



0 5m

Fig. 34: Plan schématique de l'église gothique dans son premier état, éch.: 1:150.

Fig. 35: Plan schématique de l'église gothique dans son premier état, avec reconstitution de ses différentes travées, éch.: 1:150.

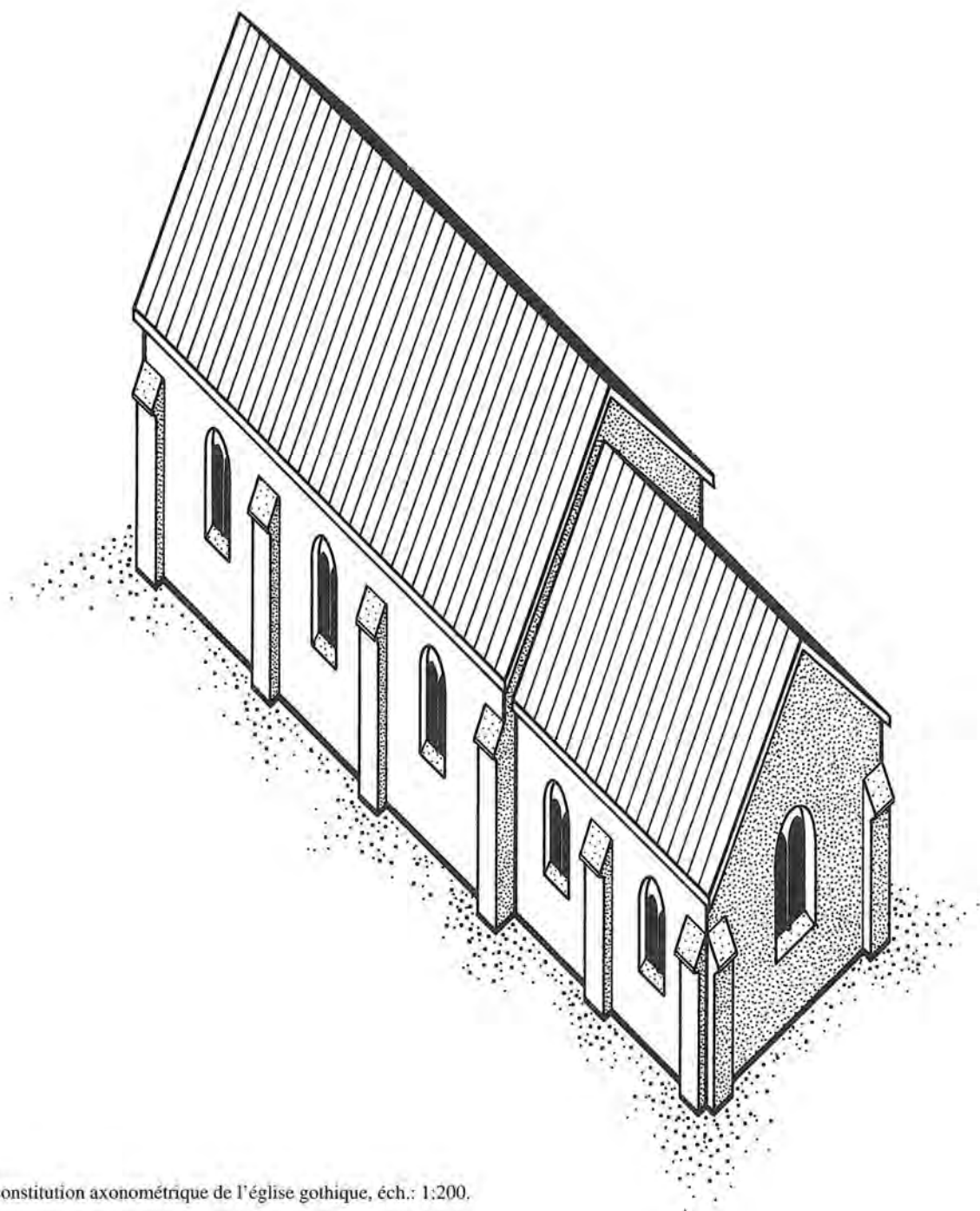


Fig. 36: Reconstitution axonométrique de l'église gothique, éch.: 1:200.

nement, de terrasse, qui ceinturait le site. Nous n'avons d'ailleurs aucun argument à faire valoir pour émettre l'hypothèse d'une église primitivement édifiée sur un plan à trois vaisseaux, et qui aurait été réduite à sa seule nef centrale par la suite, par exemple après la Réforme, transformation qui aurait permis d'agrandir le cimetière sur la surface correspondant à un ancien bas-côté sud. Par ailleurs, toutes les sépultures qui ont été mises au jour le long du mur sud montrent une disposition relativement dense et peu ordonnée, laquelle caractérise un cimetière extérieur plutôt que des tombes installées à l'intérieur d'un édifice, en l'occurrence dans un bas-côté.⁵⁴ Ainsi, le plan de l'édifice gothique est celui d'une église à vaisseau unique terminé par un chœur quadrangulaire (fig. 34 et 36).

A l'ouest, la situation de la façade occidentale avant la construction du clocher n'a pu être déterminée avec exactitude; elle devait sans doute se trouver en gros au même emplacement qu'actuellement. Vers l'est, un décrochement de part et d'autre formant épaulement, ainsi que la découverte des fondements de piédroits pour l'arc triomphal, situent la limite entre la nef et le chœur. Ce dernier est également de plan rectangulaire; son mur de chevet n'a été situé que par l'un de ses angles et par les traces de sa fosse

⁵⁴ Au nord, nous ne pouvons actuellement faire aucune extrapolation, car le parement extérieur de la fondation, au niveau de la nef en tous cas, n'a pas été dégagé.

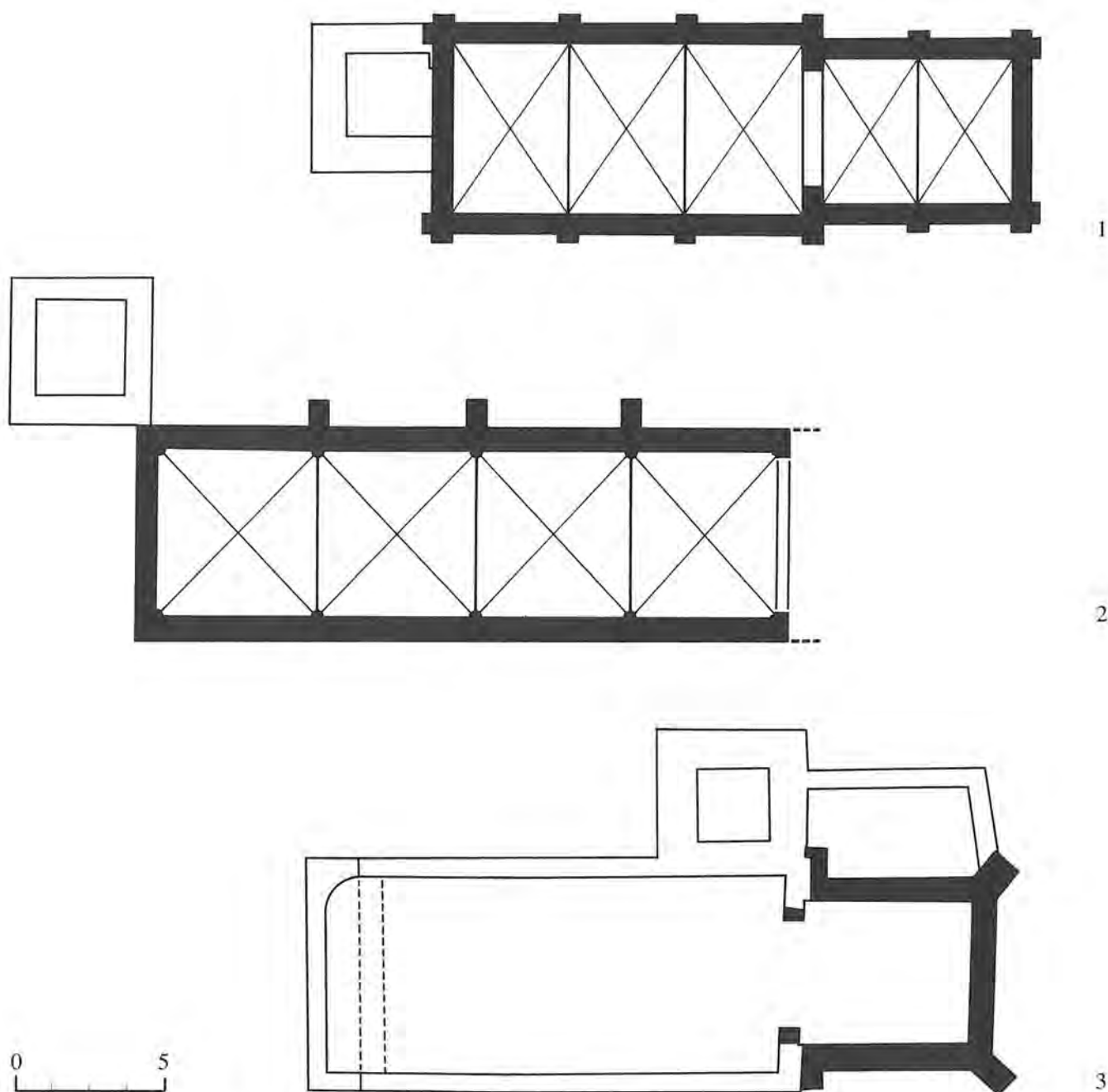


Fig. 37: Plan de reconstitution des églises de Saint-Martin à Saint-Imier (1), de l'église du couvent des Prémontrés de Gottstatt (Orpund, 2), de l'église de Pieterlen (3), éch.: 1:250.

de fondation, à l'extérieur de la construction de 1828. Cette situation confirme la présence d'un chevet plat, bien que certains auteurs l'évoquent en parlant d'une abside semi-circulaire qui aurait terminé l'édifice, et dont aucune trace n'a été retrouvée.⁵⁵

Si le plan peut clairement être déterminé, les vestiges autorisent aussi, mais dans une moindre mesure, une reconstitution de l'élévation de l'édifice. Nous avons vu que des renflements rythment et renforcent les fondations selon un rythme régulier, aussi bien dans la nef que dans le chœur. Ces éléments, légèrement plus larges que le reste de la structure et aménagés plus profondément, sont manifestement

conçus pour recevoir une charge particulière, sans doute sous la forme de piliers engagés soutenant la voûte de l'édifice, lesquels répartissent également les diverses travées. La régularité de leur position permet de reconstituer un rythme de trois travées pour la nef, de l'ordre de 2,25 m de portée; le chœur était doté, lui, de deux travées, un peu plus courtes puisqu'elles présentent une portée de 1,75 m (fig. 35). L'ampleur de ces renflements doit laisser penser que la voûte était en croisées d'ogives. Compte tenu

55 Saurer, *Les églises romanes de St-Imier*; Amweg, *Les arts dans le Jura bernois et à Bienne*.

des fondations, un important arc triomphal devait marquer la limite entre la nef et le chœur. Aucune donnée n'existe, en revanche, concernant une ou des ouvertures d'accès à l'édifice.

3. Interprétation

Par la sobriété et les proportions de son plan, l'ancienne église gothique entre dans un contexte architectural fort connu (fig. 37/1). Nombreux en effet sont les édifices qui, dès le tournant des XIII^e et XIV^e siècles, adoptèrent une expression épurée, une modestie de conception en parfait accord avec leur situation. On peut voir aussi dans le choix du vaisseau unique une influence de l'architecture des ordres mendiants. Si, dans les régions septentrionales, ceux-ci s'inspirèrent du type basilical, à trois nefs, leurs réalisations dans le bassin lémanique vont plutôt chercher leurs modèles dans la vallée du Rhône, réduits le plus souvent à un seul vaisseau. Ainsi, dans leur généralité comme dans leurs détails, les bâtisseurs des églises paroissiales s'en inspirèrent, tendant à réduire le modèle. De

plus, laissant le chœur polygonal aux églises conventuelles, il adoptèrent plus facilement un chœur quadrangulaire que l'architecture cistercienne avait contribué à propager.

En plaine, dans la région biennoise, deux édifices entrent dans le même contexte que l'église de Saint-Imier. L'église de l'ancienne abbaye des Prémontrés de Gottstatt (Orpund) ne présente plus que sa nef, le chœur ayant disparu sans doute peu après la Réforme au XVI^e siècle (fig. 37/2, 39). On sait que cet édifice fut construit au XIII^e/XIV^e siècle et peut-être reconstruit suite à sa démolition lors du conflit entre Enguerrand de Coucy et les Habsbourg (épisode de la guerre des Gugler, en 1375).⁵⁶ Actuellement, le vaisseau conservé présente quatre travées, voûtées sur croisée d'ogives retombant sur des colonnes semi-cylindriques engagées, dotées de bases et de chapiteaux cubiques qui diffèrent d'un pilier à l'autre.⁵⁷ Une analyse archéolo-

⁵⁶ Lang, *Der Guglerkrieg*.

⁵⁷ A. Moser et I. Ehrensperger, *Arts et Monuments*, p. 71–72.



Fig. 38: Intérieur du chœur de l'église de Pieterlen, vue vers l'ouest.



Fig. 39: Intérieur de la nef de l'ancienne église de Gottstatt (Orpund), vue vers l'est.

gique a récemment démontré que cet édifice a comporté un seul vaisseau.⁵⁸

Elevée sur des vestiges romans, l'église paroissiale Saint-Martin de Pieterlen, à l'inverse de l'église d'Orpund, a conservé de l'époque gothique son chœur quadrangulaire. Soutenu aux angles extérieurs par deux contreforts, il se développe sur deux travées, voûtées sur croisée d'ogives qui retombent sur des demi-colonnes fasciculées, dotées d'un chapiteau décoré de feuillages et s'appuyant sur un rebord assez haut. L'édifice est daté du deuxième quart du XIV^e siècle (fig. 37/3, 38).⁵⁹

Parmi les objets découverts dans les contextes stratigraphiques de l'église gothique, il n'en est pas un qui puisse nous fournir une datation plus précise. En effet, les deux monnaies recueillies dans et sur l'empierrement du sol n'y ont pas échoué obligatoirement lors de ce chantier gothique, mais peuvent avoir été perdues plus tard, au cours d'autres travaux.⁶⁰ Les dates de frappe, 1400–1421 environ et 1387–1414 environ, ne sont cependant pas trop tardives pour un chantier qu'on peut croire proche de la construction de l'église de Gottstatt, dès le XIII^e/XIV^e siècle. Une datation au XIV^e siècle, ou au plus tard au début du XV^e, soit à l'époque gothique tardive, nous paraît par conséquent vraisemblable.

V. Un aménagement important à l'intérieur de l'édifice

1. Description

Outre un certain nombre de fosses de tombes, que nous aborderons par la suite⁶¹, un élément important occupe la surface intérieure soit du chœur de l'église gothique, soit de l'édifice délimité par les maçonneries des deux premiers chantiers; cette incertitude quant à la relation architecturale s'explique par le fait que les données concernant la stratigraphie et la chronologie relative sont malheureusement extrêmement ténues. Cet élément apparaît sous la forme d'une grande cuve rectangulaire, disposée longitudinalement, pratiquement sur l'axe de l'église (fig. 40, 41 et 42). La fosse de son aménagement a été creusée dans le remblai comblant le niveau du deuxième chantier, ce fait témoignant de son installation au moins à partir de cette étape de construction. Les bords de la cuve, malheureusement perturbée transversalement par la fosse d'une conduite moderne, consistent en une murette maçonnée, en moellons de calcaire et en boulets, dont deux assises au maximum ont été conservées. Le tout est lié dans un mortier gris, légèrement verdâtre, relativement grossier et solide, contenant de gros fragments de chaux, des fragments de terre cuite jusqu'à un diamètre de 1 cm, très peu de gravier mais quelques éclats de calcaire, et de très petits grains de charbon. La murette est essentiellement conservée au nord, de manière interrompue; elle est encore visible aux angles sud-est et nord-ouest. Il est ainsi



Fig. 40: Vue d'ensemble de la zone du chœur, avec l'aménagement intérieur, vue vers le sud-est.

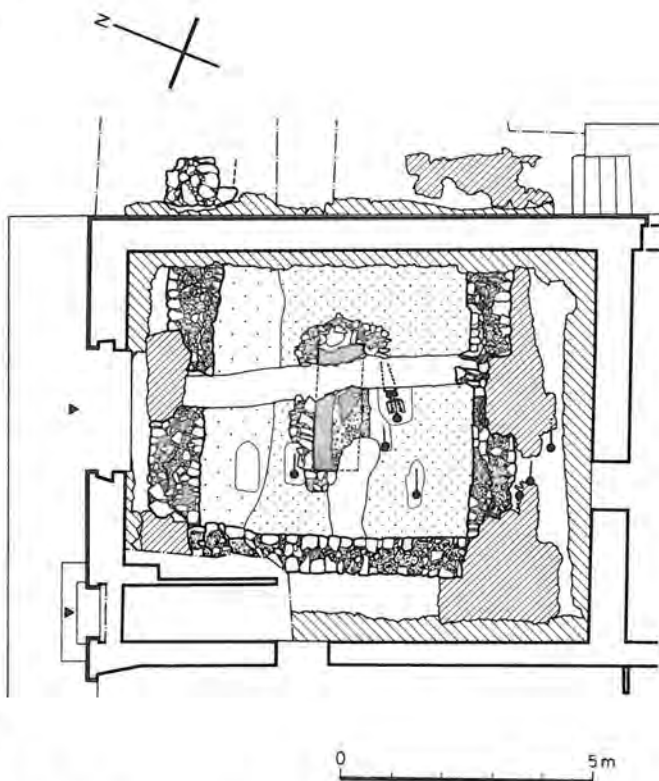


Fig. 41: Plan des structures de la cuve-reliquaire, dans la nef des premiers édifices ou le chœur de l'église gothique, éch.: 1:150.

58 Voir Eggenberger et Keck, «Orpund, ehemaliges Prämonstratenserstift».

59 A. Moser et I. Ehrensperger, *Arts et Monuments*, p. 67–68.

60 N° cat. 4 et 12.

61 Voir le chapitre sur les sépultures, p. 62–72 et suiv.

possible de donner les dimensions intérieures de la cuve, de 2,45/0,90 m.

Le fond de la cuve est fait d'un empierrement lié par du mortier identique à celui utilisé pour la construction des murettes; au-dessus se trouve une chape de mortier lissé, comportant du tuileau en surface. Les parois de la cuve supportent un crépi lui aussi lissé, mais sans tuileau. La limite orientale de la cuve se distingue du reste de l'aménagement, dans la mesure où la bordure consiste ici en une fondation un peu plus importante, actuellement irrégulière: il s'agit vraisemblablement des vestiges de la base d'un petit massif, lié aux structures de la cuve, qui devait

supporter un élément en élévation. La rupture visible actuellement entre ce massif et le fond lissé de la cuve doit s'expliquer par l'ancien arrachement du matériau formant la partie supérieure du massif de fondation.

Il est difficile de se prononcer sur la reconstitution de cet élément dans son élévation. Il semble qu'il fut retrouvé lors de la démolition de l'église en 1828, et alors interprété comme sarcophage⁶²; il était fait de «plusieurs morceaux

62 Quiquerez, *Monuments de l'ancien évêché de Bâle*, p. 75; Saurer, *Les églises romanes de St-Imier*, p. 2-3.



Fig. 42: Vue d'ensemble de la zone du chœur, avec l'aménagement intérieur, vue zénithale.

de tuf, mais il ne renfermait plus d'ossements». Nous n'avons malheureusement aucun détail sur sa facture, et sur la présence ou non d'une éventuelle couverture. Le seul constat est que le niveau du fond de la cuve se situait relativement profondément par rapport au niveau du sol supposé de la construction.

Mais il faut se demander si c'est bien cet élément qui fut mis au jour lors de la démolition au XIX^e siècle. En effet, le fond de la cuve n'a alors pas pu être repéré, car en cours de dégagement nous avons constaté qu'il était recouvert d'un remblai grisâtre, terreux et compact, lequel contenait les ossements d'un squelette d'enfant (tombe 24) ainsi que divers objets, tels que plaquette et fragment d'os gravés, plaquette et bandes décoratives en métal⁶³, tous datés du Moyen Âge (voire du haut Moyen Âge pour les objets en os). Il faut remarquer également qu'il servit d'appui à une petite fondation supportant un grand bloc de calcaire, probablement en relation avec la construction de 1828 ou l'aménagement ultérieur du moulin. Il a par ailleurs été perturbé par ces constructions modernes qui impliquèrent un abaissement des niveaux.

2. Reconstitution et essai d'interprétation

Cet aménagement, entouré de sépultures, présente des dimensions importantes, puisque la cuve est longue de 2,45 m et large de 90 cm à l'intérieur. L'importance et la profondeur de la fosse interdisent d'y voir des fonts baptismaux avec leur *sacrarium*, c'est-à-dire le récipient dans lequel s'écoulait l'eau bénite, alors que justement de tels aménagements sont souvent entourés de sépultures d'enfants décédés avant d'avoir pu être baptisés.⁶⁴ Ici, l'entourage de tombes qui accompagne la cuve devrait nous permettre de reconstituer, non une simple tombe maçonnée, mais un aménagement destiné à abriter des reliques, objet de vénération.

La tentative de donner une interprétation pour cet élément est fort malaisée, car les relations stratigraphiques étaient très restreintes, et il nous est en réalité impossible de trancher entre une installation à l'intérieur de l'édifice défini par les structures qui font suite au deuxième chantier, soit dans ce que l'on considère comme la nef d'une des premières églises, et une installation à l'intérieur du chœur de l'église gothique. Rien, dans les relations stratigraphiques, n'interdit de reconstituer une cuve située d'abord dans la nef des églises anciennes, puis dans le chœur de l'église gothique.

A priori, l'emplacement d'une tombe-reliquaire dans la nef d'un des premiers édifices, au haut Moyen Âge, n'aurait rien d'exceptionnel. Pareille tombe objet d'une vénération particulière peut se trouver non seulement dans le chœur – dans ce cas surtout s'il s'agit des reliques du saint patron de l'église – mais souvent aussi dans l'entrée. On rencontre des situations similaires dans d'autres égli-

ses, comme à Saint-Prex VD, à la Madeleine à Genève et au Grossmünster de Zurich, par exemple.⁶⁵ Remarquons cependant que la tombe-reliquaire de Saint-Imier se serait trouvée très proche de la façade ouest de la nef telle que nous l'avons déterminée, façade au centre de laquelle s'ouvre habituellement le portail principal (fig. 43) une telle situation aurait en réalité laissé peu de place pour les manifestations liées à la vénération des reliques et peut-être faut-il envisager l'éventualité d'un accès latéral à l'édifice.

On a évoqué la présence de quelques sépultures (tombes 25, 28, 29, 30, 33 et 44), presque exclusivement d'enfants, disposées au plus près de la cuve. D'une manière générale, les tombes étaient, à l'époque, rarement installées dans un chœur et prenaient plus fréquemment place dans la nef d'un édifice. Deux de ces tombes (25 et 30) sont assurément antérieures à la cuve qui les recouvre. Une troisième (29) a même précédé la couche de terrassement mise en place lors du troisième chantier.⁶⁶ Le fait qu'une sépulture au moins, parmi celles qui sont groupées autour de cet endroit, est plus ancienne que l'église gothique, voire même que l'église précédente, suggère l'idée que le lieu abritait depuis longtemps déjà un objet de vénération. Dans les constructions primitives de Saint-Imier, le lieu de vénération se trouvait donc dans la nef, entouré de tombes, comme c'est fréquemment le cas sur d'autres sites. La proximité des reliques des saints renforçait la croyance des fidèles en leur salut. En substituant, dans la nouvelle construction gothique, le chœur à l'ancienne nef, on conservait la cuve-reliquaire, qui se trouvait désormais à l'entrée du sanctuaire, devant le maître-autel (fig. 44). Cet objet de vénération trouvait ainsi une place dans une zone liturgique privilégiée sans avoir subi de déplacement.⁶⁷ On peut même supposer que c'est ce qui a motivé la transformation de l'ancienne nef en chœur à l'époque gothique. En raison du partage des ressorts de compétence entre le seigneur décimateur et la communauté des fidèles, pareil transfert constitue, du moins pour une église paroissiale, un phénomène tellement rare qu'il ne peut avoir été provoqué que par une raison majeure.

Il nous paraît donc vraisemblable que la cuve, antérieure à une tombe au moins, a remplacé dans l'église gothique un aménagement plus ancien. Dans ce sens, parmi les quelques sépultures retrouvées autour de cet aménagement, il en est une qui peut nourrir quelque peu la discussion. En

63 N° Inv.: STI87/17631-1, 17634-1, 17635-1 et 17639-1/-2/-3.

64 Voir notamment P. Eggenberger, M. Rast Cötting, S. Ulrich-Bochsler und E. Schaublin, Rohrbach, p. 86-87.

65 Pour Saint-Prex: Eggenberger, Jaton, Santschi, et al., L'église de Saint-Prex; pour La Madeleine: Bonnet, Les édifices chrétiens de la Madeleine; pour Zurich: Gutscher, Grossmünster.

66 Dans la stratigraphie (fig. 21), le remblai de la tombe recouvre la cuve: ce matériau a été déplacé lors de l'installation de la conduite.

67 Sur les reliques en général, voir N. Herrmann-Mascard, Les reliques des saints; en particulier p. 168-189 sur l'emplacement et les transferts des reliques.

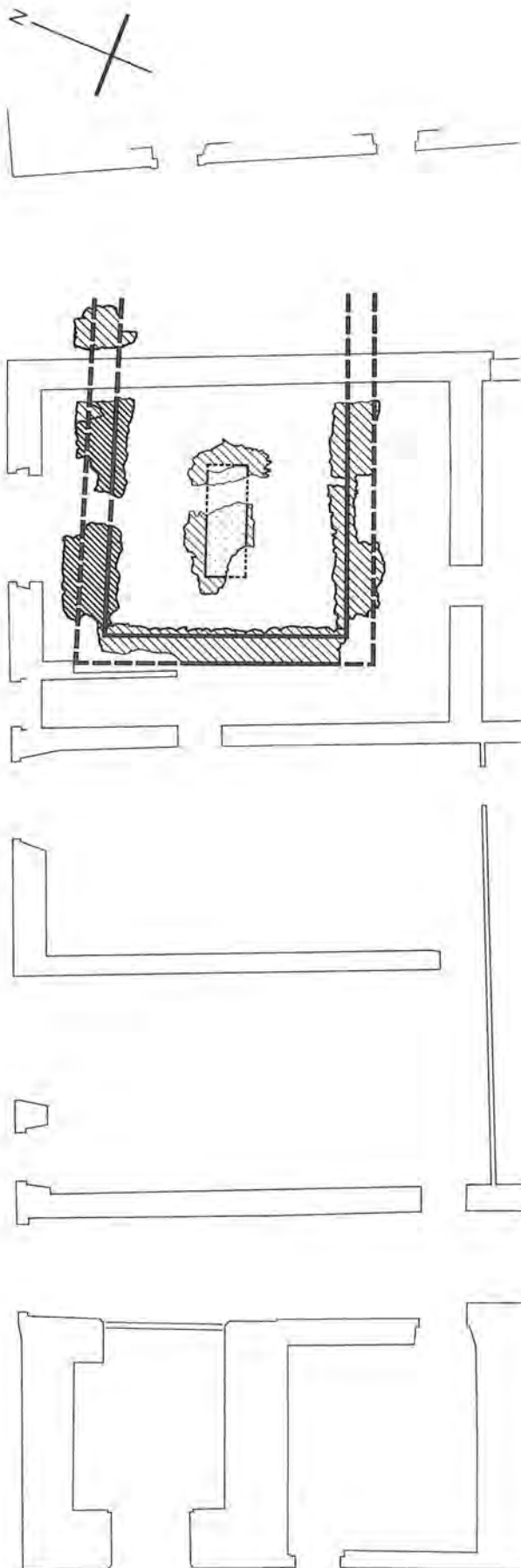


Fig. 43: Plan schématique d'une cuve-reliquaire hypothétiquement située dans la nef des premiers édifices, éch.: 1:150.

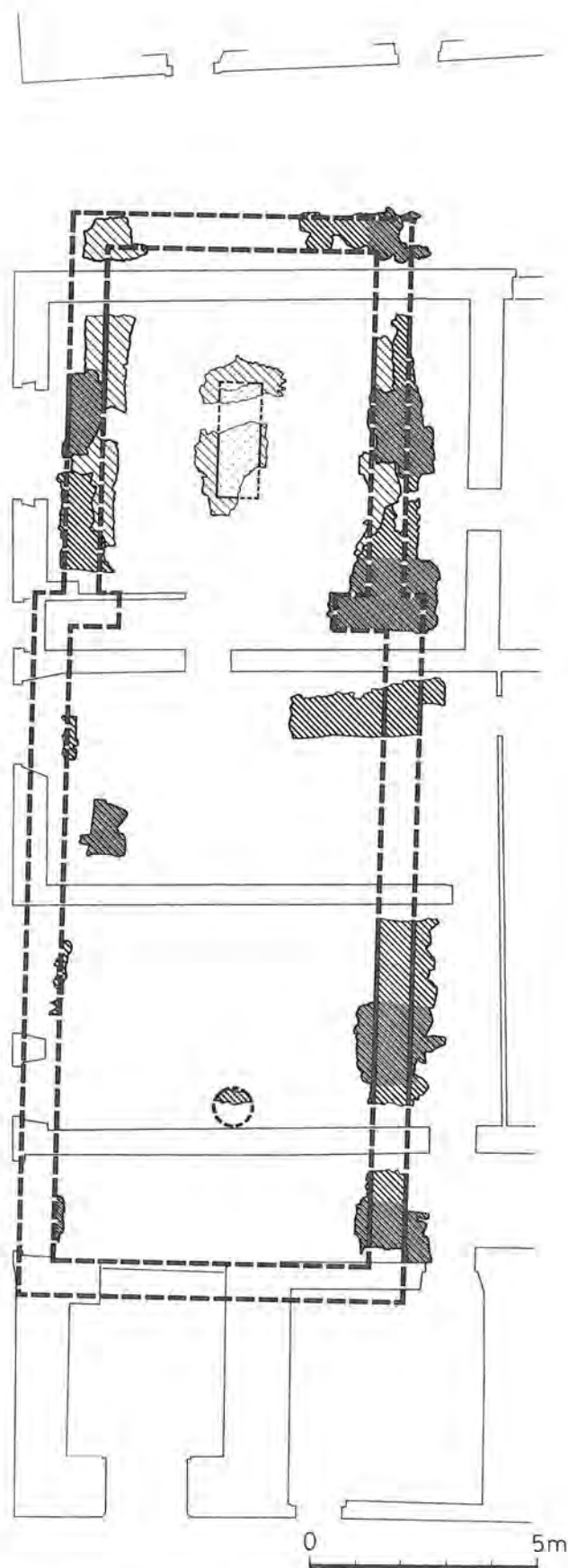


Fig. 44: Plan schématique de la cuve-reliquaire située dans le chœur de l'église gothique, éch.: 1:150.

effet, la tombe 30 se trouve partiellement sous la murette nord de la cuve. Si la relation d'antériorité semble ainsi évidente, la date de frappe (1400–1421 environ) d'une monnaie trouvée dans le remblai de la tombe repousse à une date très tardive l'installation de la cuve elle-même. Si celle-ci a bien été aménagée lors de la construction de l'église gothique, cet édifice ne pourrait pas être antérieur à 1400 environ, date des premières frappes du type monétaire. Cela ne contredit pas la chronologie que nous avons proposée sur la base d'un examen typologique (XIV^e ou début du XV^e siècle), mais on se situe à la limite la plus avancée. Il faut néanmoins faire remarquer que l'épaisseur conservée du remblai comblant la tombe est très peu importante, et couverte d'épais remblais tardifs. L'éventualité demeure que, dans le cas précis, cette monnaie a pu être accidentellement déplacée sur et dans les remblais couvrant la tombe lors des importants travaux du XIX^e siècle.

Pour clore cette argumentation, il faut encore se réserver la possibilité d'un aménagement de la cuve-reliquaire après l'achèvement du chantier gothique. On rencontre parfois, mais c'est l'exception, des inhumations d'enfants dans le chœur des églises, en principe réservé aux sépultures de religieux. A Saint-Imier, la tombe d'enfant 30 pourrait donc avoir été déposée dans le chœur de l'église gothique, déjà achevée depuis un certain temps. L'aménagement de la cuve serait dans ce cas plus tardif encore, bien postérieur au chantier gothique.

Quoi qu'il en soit, l'agrandissement considérable du sanctuaire et la situation centrale donnée à la cuve-reliquaire dans le chœur semblent témoigner d'un accroissement de la vénération populaire dont les reliques étaient l'objet. Il ne serait certes pas aberrant, a priori, d'y voir les restes de saint Imier, dont le culte s'était répandu bien au-delà du vallon. Par sa forme de tombeau maçonné propre à recevoir la dépouille entière du saint, la cuve peut parfaitement avoir été le lieu de sépulture de saint Imier. Cela signifie que le corps aurait été élevé à cet endroit même, soit que l'on connaissait encore l'emplacement du tombeau, soit que l'on ait cru plus tard le découvrir. Cependant, nous ne nous trouvons pas ici dans un de ces nombreux cas de conservation des reliques du saint patron sous le maître-autel, puisque l'église n'était pas dédiée à saint Imier, mais à saint Martin. Cela pourrait expliquer la situation initiale dans le nef, surtout si l'église a été bâtie sur l'emplacement du tombeau. Pour la même raison, la tombe, dans l'église gothique, ne se trouvait pas à l'emplacement du maître-autel, mais juste en avant.

Cette reconstitution se heurte toutefois aux indications que nous fournissent d'une part un document de 1493, selon lequel le tombeau de saint Imier se trouvait alors dans la grande église (collégiale), où il avait été transféré, et d'autre part l'inventaire des reliques dressé par la Ville de Bienne en 1528, inventaire selon lequel la collégiale aurait notamment offert à la vénération des fidèles le corps de

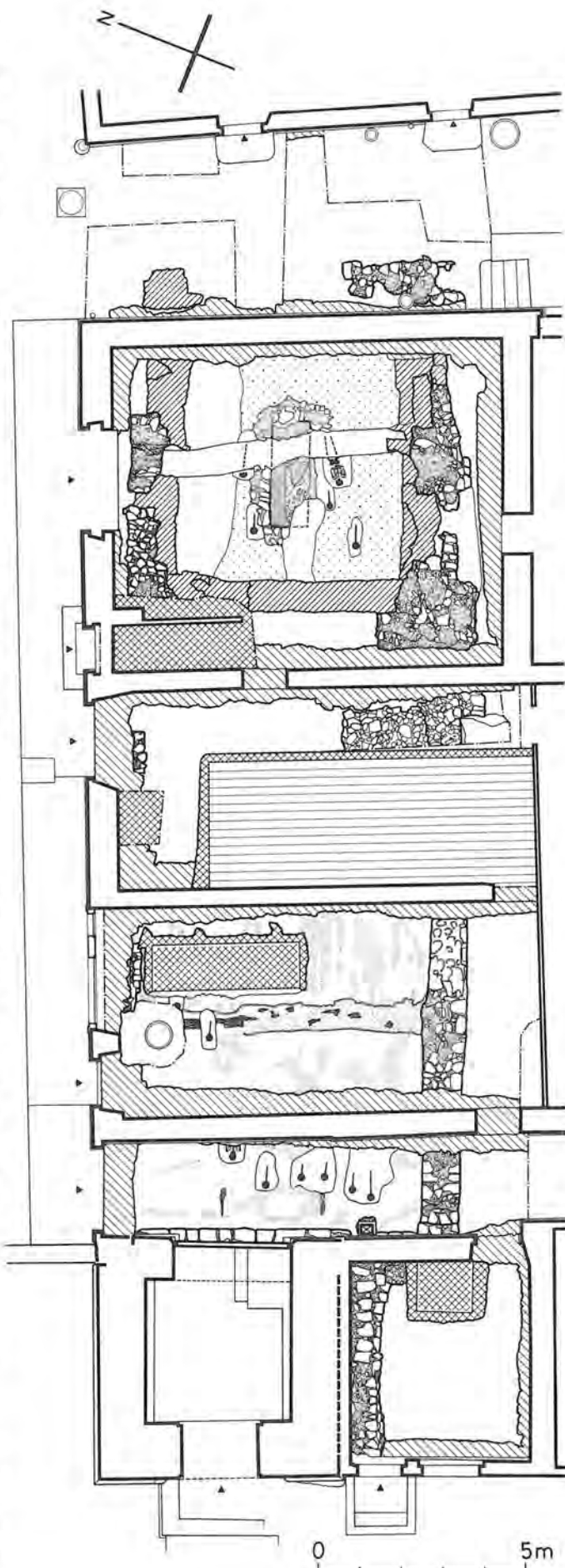


Fig. 45: Plan des structures du chantier du clocher, éch.: 1:150.

saint Imier «tant en la tombe comme es reliquaires». ⁶⁸ Au XV^e siècle, les reliques étaient présentées une fois par an aux habitants de Bienne, soit dans la collégiale, soit dans la ville même où les apportaient les chanoines.

L'interprétation des données archéologiques semble donc se heurter à une contradiction, dans la mesure où l'ancienne église paroissiale présente bien, au XV^e siècle encore, les vestiges de reliques importantes que l'identification la plus évidente rattache à la tradition de saint Imier. Cette contradiction s'explique peut-être par une répartition des

ossements entre la collégiale et la paroissiale. Quelle qu'en soit la nature exacte – peut-être un droit de patronage exercé par le chapitre des chanoines sur l'église paroissiale – un lien étroit existe entre les deux églises, puisque l'inventaire des reliques de la collégiale mentionne aussi des reliques de saint Martin, patron de l'église paroissiale.

68 Voir Schwab, *Les églises de Saint-Imier*, p. 217–218 et J. Trouillat, *Monuments*, vol. V, p. 903; A. Beuchat et al., *La Collégiale de Saint-Imier*, p. 6.



Fig. 46: Vue de la nouvelle façade occidentale, liée à la construction du clocher, et venant s'appuyer sur le mur sud, vue vers le nord.

VI. Les transformations de l'église gothique

1. Le chantier du clocher

a) Description

La première grande intervention modifiant l'église gothique est en relation avec la construction du clocher (actuelle tour dite «Tour de la Reine Berthe»). Cette construction implique une reprise importante à l'ouest de la nef, puisqu'elle est accompagnée d'une réfection de l'entier de sa façade. En parallèle, une rénovation du sol de l'église complète ce chantier (fig. 45, 56 et 57).

Le mur ouest actuel bute de part et d'autre contre le front intérieur des murs gouttereaux de la nef. Au sud, cette jonction s'observe au niveau des assises inférieures; par contre, au niveau supérieur, les nouvelles structures ont coupé l'extrémité du mur sud de l'église, le nouvel angle de la nef s'appuyant ainsi sur l'ancienne fondation (fig. 46). Au nord, la jonction devait se faire de manière similaire, mais l'angle a ici été partiellement perturbé par les reprises ultérieures en relation avec les transformations modernes.

La fondation de la façade occidentale, importante puisqu'elle supporte la poussée du clocher, se développe verticalement sur deux parties relativement distinctes. La tranche inférieure, largement en saillie par rapport au nu de l'élévation (env. 80 cm), présente un matériau très irrégulier, fait de gros moellons de calcaire de toutes dimensions, les plus gros atteignant 60 cm; la tranche supérieure, en retrait par rapport à la précédente et formant une saillie de 20 à 25 cm par rapport au nu de l'élévation, est faite de gros moellons équarris (jusqu'à 70 cm), et de quelques boulets essentiellement aux angles, aux points de rencontre avec les anciennes structures. La maçonnerie est liée dans un mortier à la chaux de couleur beige à jaune, très dur, contenant un gravier moyen, quelques fragments de chaux non fusée, des fragments de charbon, des points de sable rouge et de petits éclats de calcaire; remarquons que le mortier de l'élévation est identique, mais contient moins d'éclats de calcaire. La fouille du secteur au sud du clocher nous a permis de retrouver le front ouest de la nouvelle façade dans ses assises supérieures: la maçonnerie présente ainsi une épaisseur minimum de 1,70 m. La nouvelle structure a comblé la totalité de la fosse creusée pour recevoir la fondation, aménagée à travers une couche de remblai correspondant entre autres à la démolition de l'ancienne façade. En élévation, la façade ouest n'est conservée que sur la portion correspondant au clocher; ailleurs, elle a été remplacée par les maçonneries de 1828.

Les maçonneries du clocher sont parfaitement liées à la fondation du nouveau mur ouest. Il faut remarquer qu'en plan la tour n'est pas centrée sur l'axe longitudinal de l'édifice, mais couvre la partie septentrionale de la façade, son mur nord se trouvant dans le prolongement du mur



Fig. 47: Vue de la tour, de l'extérieur, vue vers le sud.

nord de la nef. Les raisons d'un tel choix de la part des bâtisseurs doivent résider dans la forte déclivité du terrain en direction du sud; et l'importance de la fondation du mur sud du clocher, dégagée sur son versant extérieur, vient renforcer cette hypothèse, puisque la maçonnerie présente ici une épaisseur d'au moins 2,20 m. En élévation, le clocher s'ouvre sur la nef par une arcade en plein cintre, décalée vers le milieu de la façade pour tenter de compenser le décentrement du clocher; ainsi, si l'arcade présente un piédroit au nord, elle n'en est pas dotée au sud, et se trouve ici sur l'alignement du parement intérieur du mur sud du clocher. L'ouverture a pour dimensions 2,70/3,80 m; l'encadrement présente un chanfrein se terminant en congé à la base des piédroits. Pour accéder à la nef, on devait vraisemblablement franchir au moins une marche depuis le rez-de-chaussée du clocher, formant porche (dont le niveau primitif ne nous est pas connu). Le matériau de l'élévation est fait de moellons de calcaire, soigneusement disposés en assises; l'encadrement de l'arcade se compose de claveaux de calcaire réguliers. Tous ces vestiges présentent d'importantes traces d'incendie: certaines pierres ont éclaté sous l'effet du feu et de la chaleur, et les claveaux de l'arc comme le mortier sont fortement rubéfiés.

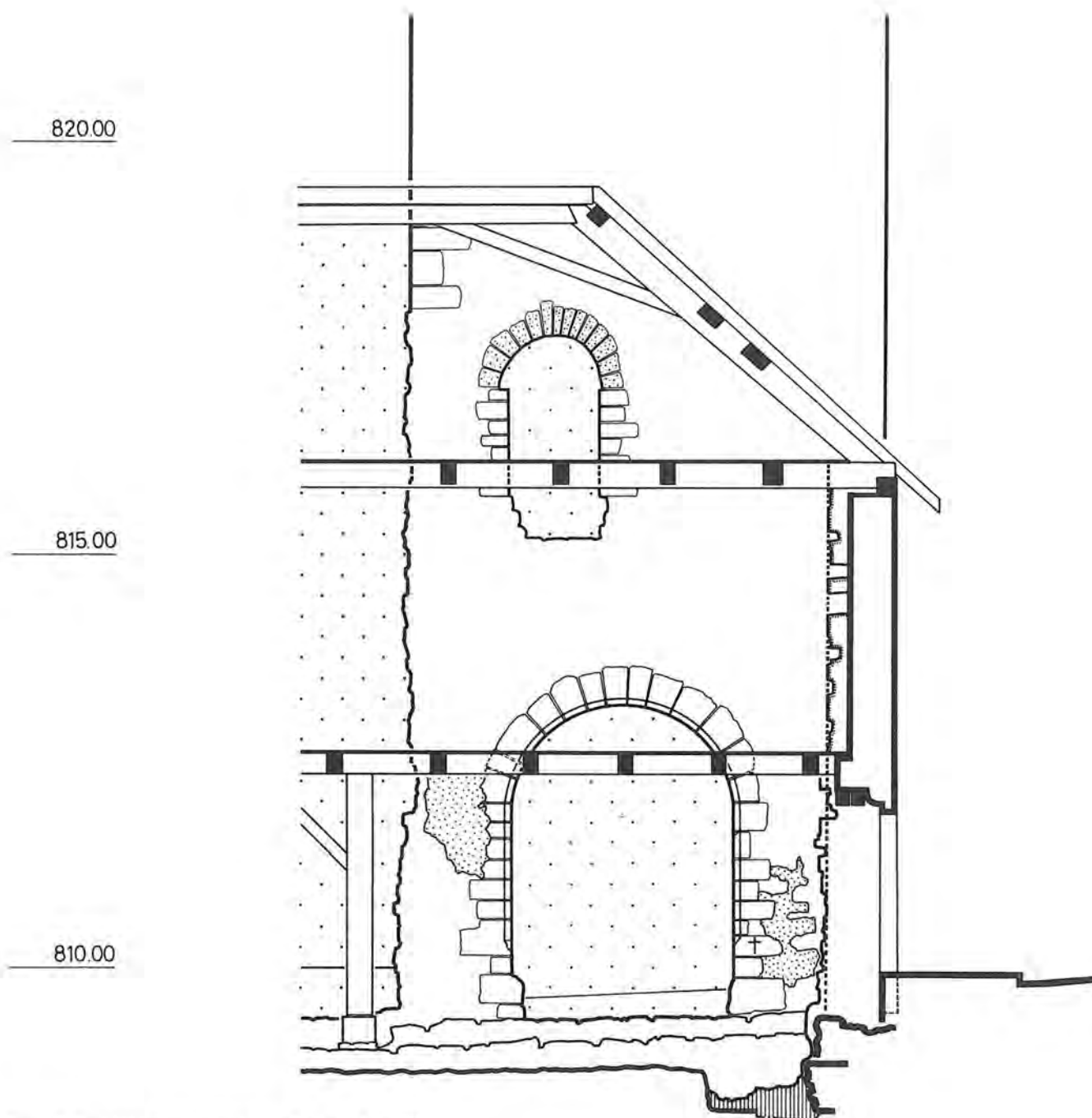


Fig. 48: Vue de la face orientale du clocher, éch.: 1:75.

Si les maçonneries en élévation de la tour n'ont pas été analysées dans le détail, on a toutefois pu constater sur son versant oriental la présence d'une ancienne ouverture qui devait donner accès au beffroi et à la charpente de l'église gothique (fig. 47 et 48). Ses montants sont en blocs de calcaire, son arc en plein cintre, relativement irrégulier, en blocs de tuf. L'axe de cette ouverture est décalé vers le sud par rapport à l'axe de l'arcade ouverte sur la nef, de façon à se trouver au plus près du milieu du vaisseau, là où la toiture était la plus élevée.

A l'intérieur de l'église, on constate que la pose d'un nouveau sol vient compléter les interventions sur le gros

œuvre. Il s'agit d'un plancher de bois, dont des vestiges ont été conservés uniquement dans la partie ouest de la nef. A cet aménagement sont liés des remblais provenant de la démolition de l'ancienne façade occidentale, dont une partie a été dispersée sur le sol avant l'implantation de la nouvelle façade, le reste du remblai ayant servi à égaliser le niveau après son élévation. Ce niveau présente encore les traces d'une seule poutre transversale, calcinée, située à environ 5 m de la façade ouest: son installation a nécessité une large fosse qui a entamé l'empierrement du niveau précédent, fosse comblée par un remblai verdâtre, fin, comportant quelques petites pierres et des zones calcinées en surface. Il est surprenant de ne pas constater de traces

concrètes de poutre transversale semblable à l'extrémité occidentale de ce remblai, dans lequel a été creusée la fosse de fondation de la nouvelle façade; par contre, dans la même zone, deux vestiges de poutres longitudinales laissent penser que l'organisation du plancher se faisait différemment dans le tiers occidental de la nef.

Ailleurs, sur toute la surface encore occupée par ce niveau, aucune autre poutre n'est visible, le tout ayant disparu lors du nivellement pour l'aménagement du sol suivant; ce constat, lié à l'observation des niveaux relatifs, impliquerait une pente passablement importante en direction du chœur, puisqu'il existe une différence de 30 cm entre le remblai présent à l'ouest, où toute trace de poutre a disparu, et le niveau inférieur de la poutre conservée. La surface du remblai présente en quelques endroits de nombreuses zones calcinées qui rendent parfois perceptible l'emplacement d'anciennes poutres, et surtout d'anciennes planches du sol, longitudinales dans les deux tiers orientaux, probablement transversales dans le tiers occidental.

Ces vestiges ne nous sont parvenus que dans la moitié ouest de la nef; à l'est, zone considérablement perturbée par les transformations modernes, seule une fine couche du remblai tassé, formant la surface actuelle de ce niveau, est conservée sur l'ancien empierrement, mais apparemment sans traces de l'aménagement du plancher.

Si, dans la nef, les vestiges du sol sont suffisamment nombreux pour donner une idée de son organisation, rien n'a été retrouvé dans le chœur, probablement suite au terrassement plus important lié aux aménagements modernes.

b) Interprétation

Les données archéologiques sur la succession des chantiers permettent de placer la construction du clocher-porche dans une phase chronologique tardive, soit entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle. Cette situation entre donc en contradiction avec tout ce que l'on a pu dire et écrire à ce jour au sujet de la «tour de la Reine Berthe», image emblématique de Saint-Imier que l'on se plaisait à dater du XI^e siècle en se référant sans doute aux caractéristiques romanes de son élévation (fig. 49 et 50). On sait en effet que la tradition attribue de nombreuses fondations d'églises à Berthe, épouse du roi Rodolphe II de Bourgogne, décédée entre 953 et 961.⁶⁹

En réalité, la tour s'inscrit parfaitement dans un contexte général qui voit, à la fin de l'époque gothique, la floraison de clochers témoignant de choix architecturaux fort ar-

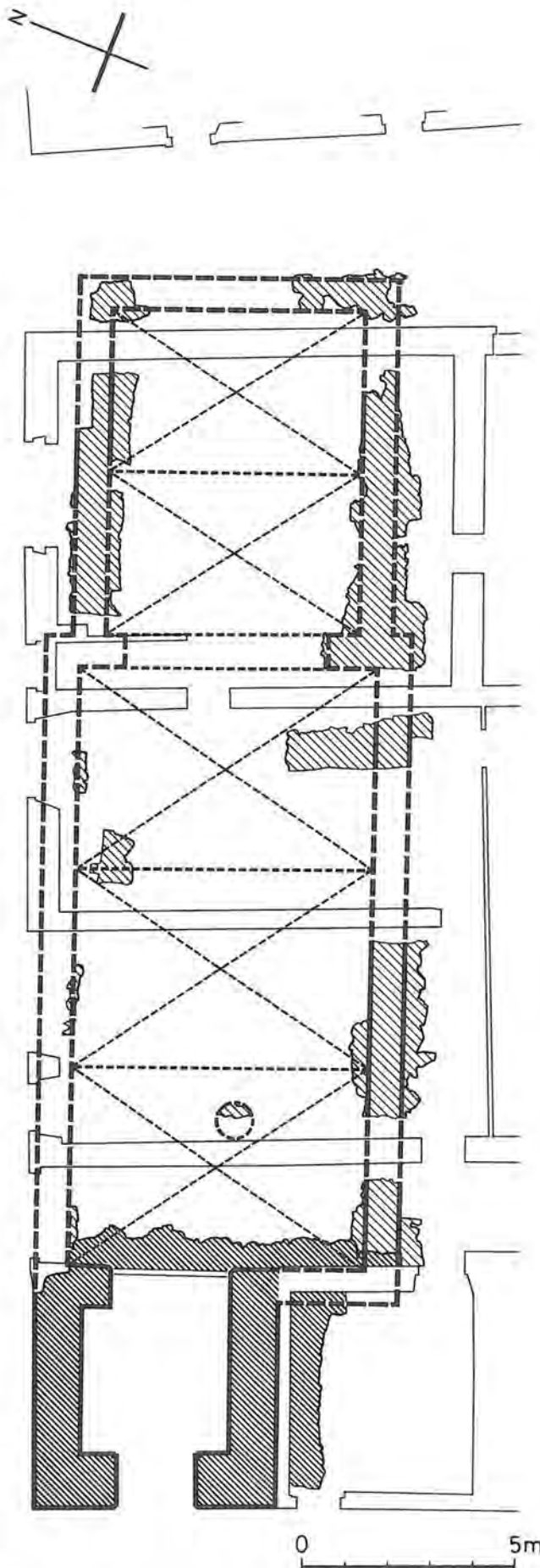


Fig. 49: Plan schématique de l'église gothique et de son clocher, avec reconstitution des diverses travées, éch.: 1:150.

69 Sur les traditions liées à la reine Berthe, voir C. Santschi, *Le haut Moyen Age. Le second royaume de Bourgogne*, p. 38.

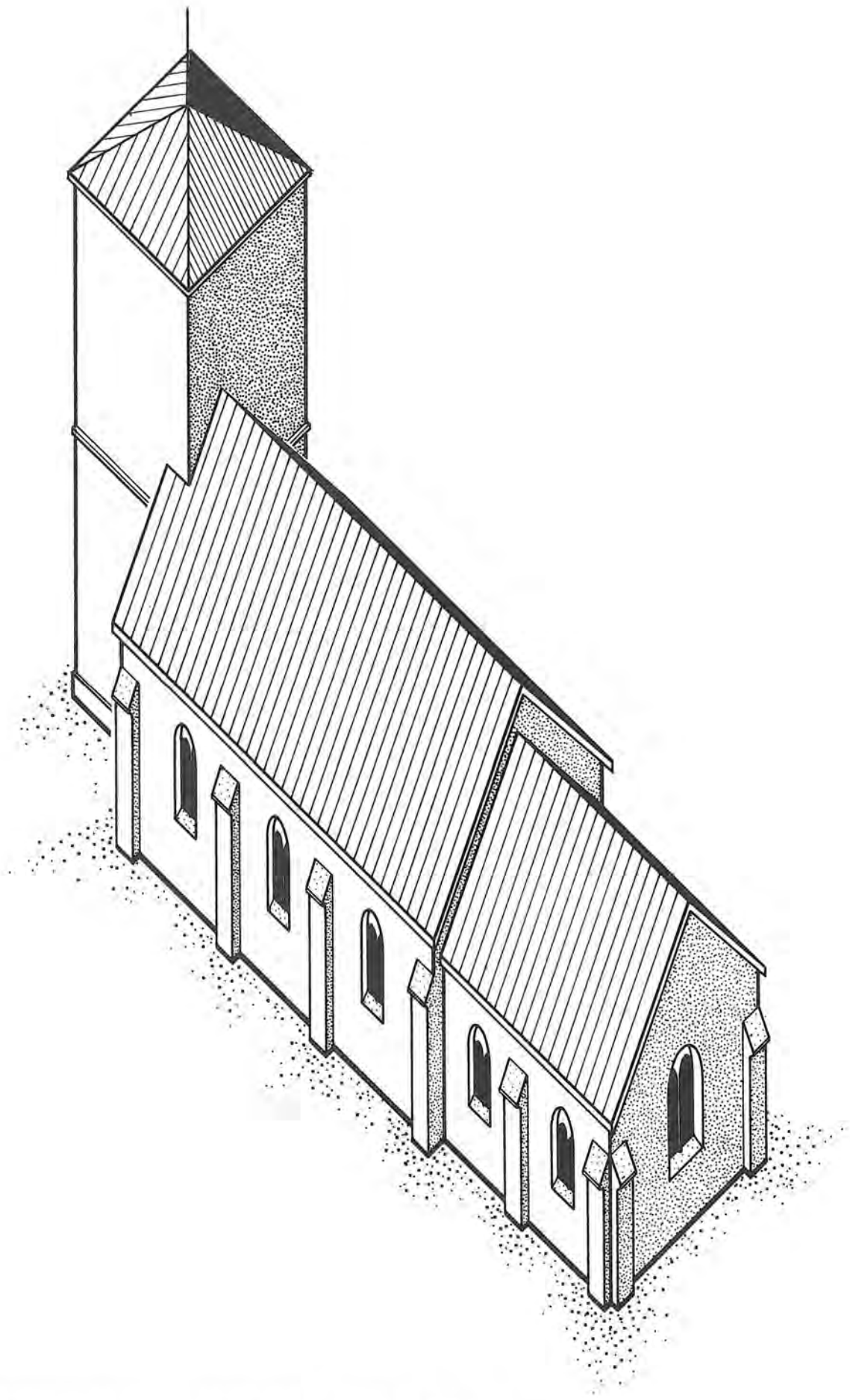


Fig. 50: Reconstitution axonométrique de l'église avec son clocher, éch.: 1:200.

châssants. Les cas sont en effet nombreux, certains dans la région même de Saint-Imier. Outre les exemples neuchâtelois, on connaît ceux de Twann (fig. 51) et de Saint-Ursanne, vers le milieu du XV^e siècle, dotés pour la plupart de baies géminées en plein cintre à leur sommet.⁷⁰ On mentionnera également ceux de Pieterlen (fig. 52), du début du XV^e siècle, et de Bellelay de la seconde moitié du même siècle; le clocher de Gottstatt, du Moyen Âge tardif, a été surélevé en 1605 (fig. 53).⁷¹ D'autres, plus tardifs, présentent un aspect plus franchement gothique: il s'agit notamment des clochers de Bienne, La Neuveville, Ligerz.⁷²

2. Une réfection tardive: un nouvel aménagement de sol

Suite à un incendie dont on a constaté de multiples traces, sur les maçonneries en élévation du clocher et sur les niveaux de remblais, un nouveau sol vient recouvrir le précédent, constituant le dernier aménagement à l'intérieur de l'église avant sa démolition définitive. Ces vestiges ne sont conservés, une fois de plus, que dans la partie occidentale de la nef (fig. 54 et 55).

Le terrassement pratiqué pour recevoir le sol consiste en plusieurs fines couches de remblais superposées, variant parfois d'un secteur fouillé à l'autre. Ainsi, à l'extrémité ouest, au-dessus des remblais liés au précédent sol, on peut distinguer successivement une couche jaunâtre contenant du sable et quelques petites pierres, une couche de teinte brune à verte, compacte, contenant des matériaux calcinés, et une couche grise verdâtre, compacte, contenant de la démolition; plus à l'est, le remblai présente une qualité légèrement différente, avec une couche brune à jaune, compacte, contenant un peu de démolition et quelques petites pierres, et une couche beige contenant de la démolition, de la poudre de mortier et quelques petites pierres. Sur l'entier de la surface conservée, le tout est recouvert d'un remblai brunâtre, fin et poussiéreux, dans lequel sont pris les vestiges, eux aussi calcinés, du nouveau sol (fig. 56 et 57).



Fig. 51: Vue du clocher de Twann.



Fig. 52: Vue du clocher de Pieterlen.



Fig. 53: Vue du clocher de Gottstatt.

70 Pour le canton de Neuchâtel: Courvoisier, «Sur la persistance des clochers «romans» en pays de Neuchâtel». Twann: Eggenberger et al., Twann. Reformierte Pfarrkirche; A. Moser et I. Ehrensperger, Arts et monuments, p. 105–107. Saint-Ursanne: Berthold, Arts et monuments, p. 99–101.

71 Pieterlen: A. Moser et I. Ehrensperger, Arts et Monuments, p. 67–68. Bellelay: Wyss et de Raemy: L'ancienne abbaye de Bellelay; pour ce dernier exemple, mentionnons que la partie supérieure de la tour procède d'une reconstruction du début du XVIII^e siècle. Gottstatt: A. Moser et I. Ehrensperger, Arts et Monuments, p. 71–72.

72 Bienne: A. Moser et I. Ehrensperger, Arts et Monuments, p. 24 et suiv. La Neuveville: A. Moser et I. Ehrensperger, Arts et Monuments, p. 124 et suiv.; voir également Archéologie dans le canton de Berne. Chronique archéologique et textes, 2A, p. 149–150. Gléresse: A. Moser et I. Ehrensperger, Arts et Monuments, p. 113 et suiv.

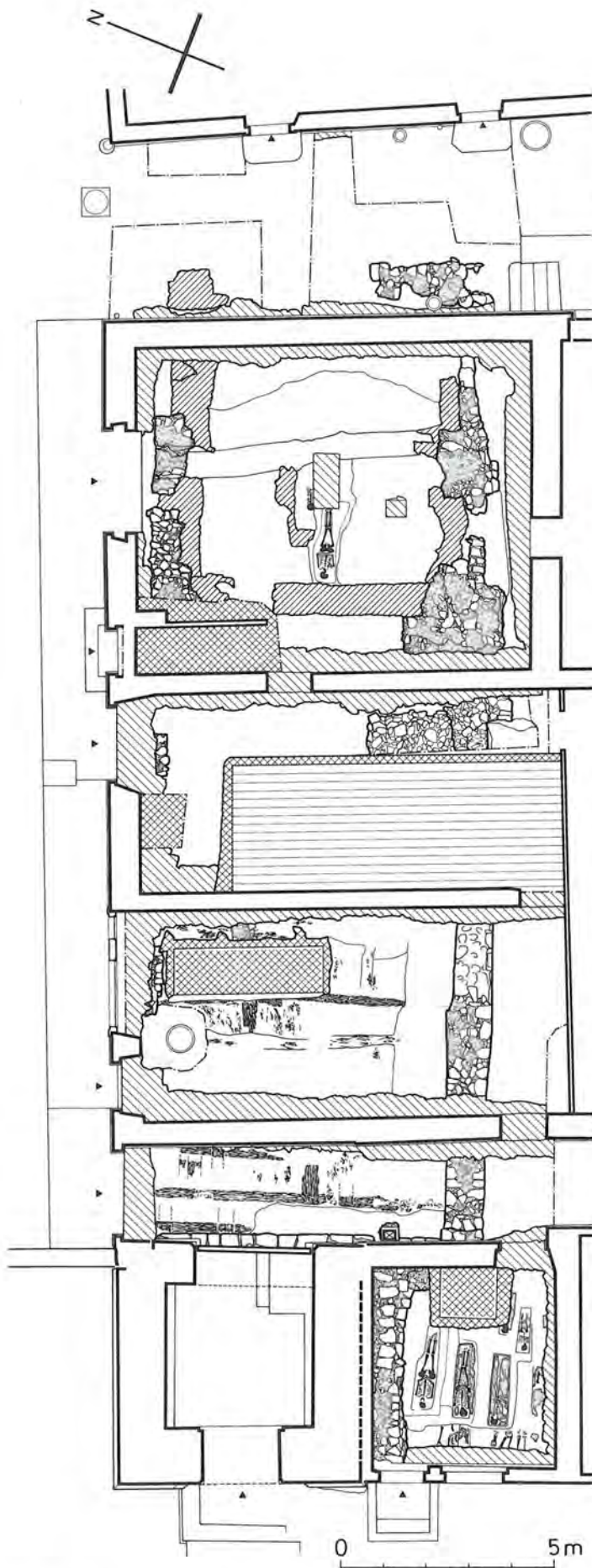


Fig. 54: Plan des structures de la dernière transformation de l'église gothique, éch.: 1:150.



Fig. 55: Vue des vestiges du dernier plancher aménagé dans l'église, vue vers le sud.

Six poutres transversales sont encore visibles, très légèrement désaxées nord-est/sud-ouest par rapport au bâtiment de 1828; elles marquent un espacement de 0,8 à 1 m. De nombreuses traces de planches longitudinales ont été conservées, se superposant parfois aux poutres transversales. Il ne semble pas que ce sol ait été caractérisé par une pente prononcée en direction de l'est.

A l'extrémité orientale des vestiges de ce plancher, dans une zone considérablement perturbée par les constructions récentes, un fragment de maçonnerie se développant en sens longitudinal est manifestement en relation avec ce nouveau sol puisqu'une des poutres lui est liée. Cette structure est faite de petites pierres et de moellons liés dans un mortier à la chaux de couleur beige. Large de 0,5 à 0,6 m, elle a été coupée vers l'ouest par une cuve en rapport avec les aménagements du moulin, et vers l'est par un mur de refend de la construction de 1828. Cette fondation occupe une fosse de tombe remblayée (tombe 75). Ces vestiges n'ont été conservés ni dans la moitié orientale de la nef, ni dans le chœur, pour les mêmes raisons que celles évoquées plus haut, en relation avec le sol précédent.

Il est possible que cette réfection du sol à la suite d'un incendie date d'avant l'introduction du culte réformé, qui a été marquée par le transfert à la collégiale, sécularisée, de la fonction d'église paroissiale, mais rien ne permet de le prouver. Même les cinq pièces de monnaie trouvées dans ce contexte et frappées entre le milieu du XV^e siècle et 1562 ne nous aident pas à une datation plus précise.⁷³ Les plus

73 N° cat. 8, 9, 11, 15 et 16.

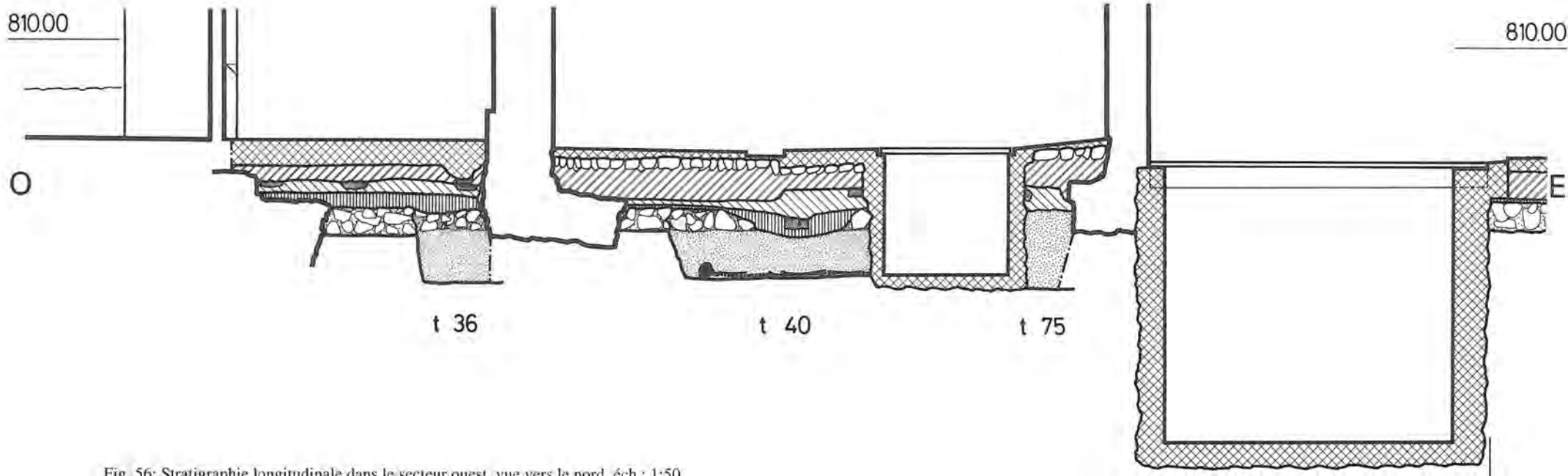


Fig. 56: Stratigraphie longitudinale dans le secteur ouest, vue vers le nord, éch.: 1:50.

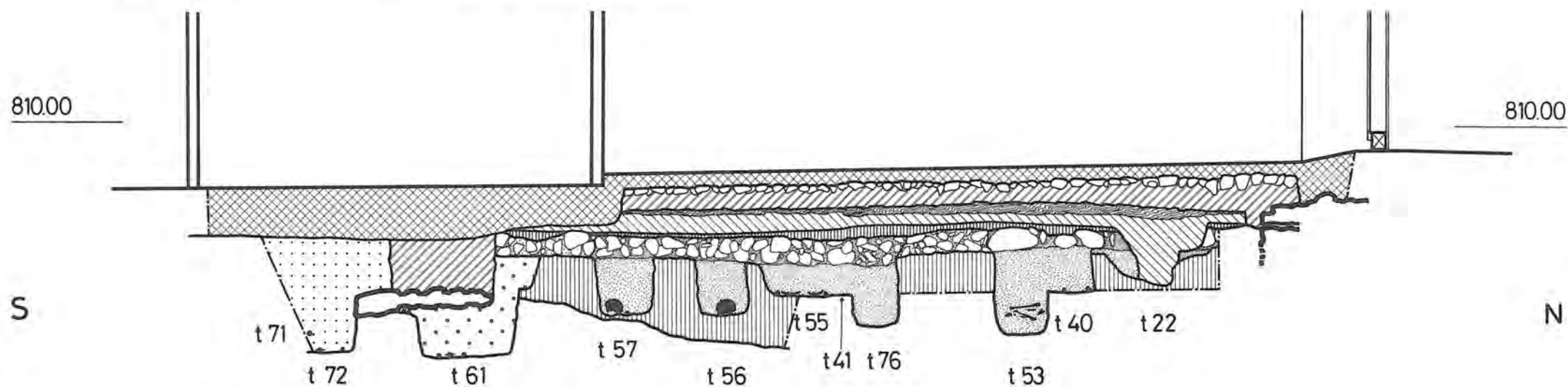
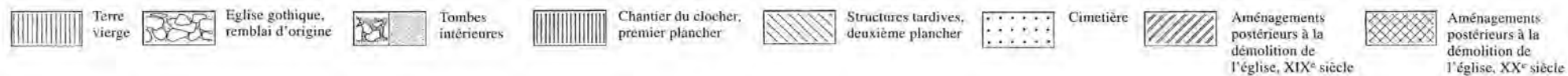


Fig. 57: Stratigraphie transversale dans le secteur ouest, vue vers l'ouest, éch.: 1:50.



anciennes ont pu se perdre durant la période d'utilisation du plancher antérieur et se trouver mêlées aux remblais du nouveau sol. Quant aux plus récentes, on ne peut pas affirmer qu'elles n'ont pas été déplacées et n'ont pas échoué accidentellement à la surface des remblais lors de chantiers ultérieurs. Dans tous les cas, on sait que l'ancienne église a continué à servir à des usages religieux occasionnels.

VII. Les aménagements postérieurs à la démolition de l'église

Les auteurs sont unanimes pour dire qu'au début du XIX^e siècle l'édifice servait encore au baptême et à l'instruction religieuse des enfants. Mais, après avoir servi de salpêtrière puis d'écurie, de hangar et de remise pendant la période napoléonienne, l'église Saint-Martin fut définitivement vendue à un particulier en 1825. Elle fut démolie trois ans plus tard, et une nouvelle construction, connue pour abriter des dépendances de l'Hôtel de Ville, occupa son emplacement, dont les structures existent encore aujourd'hui.

Si ce bâtiment obéit dans son orientation aux structures de l'ancienne église, ses fondations ne s'appuient que très partiellement sur les fondements antérieurs, et les ont de plus perturbés dans une large mesure, de même que les niveaux en relation avec les anciens édifices religieux. Il est délimité par un plan rectangulaire de 22,50/16 m. Le mur nord du bâtiment repose sur le mur correspondant de l'ancienne nef. À l'ouest, le périmètre est fermé par un nouveau mur dans le prolongement du mur ouest du clocher, le nouveau bâtiment intégrant ce dernier. Au sud, la limite se situe en contrebas, dans la pente du terrain, dans une zone appartenant à l'ancien cimetière extérieur à l'église. Enfin à l'est, le plan est fermé par un mur situé en deçà de l'ancien chevet.

À l'intérieur, le nouveau bâtiment est divisé en plusieurs locaux, et un seul de ses quatre murs de refend réutilise une fondation existante, sur les vestiges de la façade occidentale. Les nouvelles structures ont ainsi considérablement perturbé les niveaux archéologiques et réduit dans de grandes proportions la surface observable. Les fondements présentent un matériau très irrégulier, provenant essentiellement du remploi de moellons de l'ancienne construction. Leur épaisseur n'a pas été constatée systématiquement, puisque les murs de façade n'ont pas été repérés de l'extérieur, sauf à l'est; plus facilement visible sur les structures des murs de refend, on constate que la

fondation est variable et irrégulière, de l'ordre de 1,40 m, probablement plus importante au sud compte tenu de la forte pente du terrain.

La surface intérieure du bâtiment sera complétée au XIX^e siècle par une série d'aménagements liés à l'exploitation d'un moulin. Là encore, et dans une plus ample mesure, les niveaux et la surface seront irrémédiablement perturbés par deux grandes fosses bétonnées en relation avec la machinerie du moulin, et par une fouille transversale pour la pose de conduites; en outre, un nouveau sol fait d'une chape de béton sur empierrement est aménagé sur l'ensemble de la surface intérieure.

VIII. Les sépultures

Les fouilles menées à l'intérieur du bâtiment au cours de la première campagne ont permis de mettre au jour les restes de 76 sépultures, réparties sur l'ensemble de la surface fouillée. Au cours de la seconde campagne, qui se limitait à une zone appartenant au cimetière extérieur, 66 sépultures ont été dégagées, numérotées de 101 à 166 afin de les distinguer des sépultures mises au jour en 1987.⁷⁴ Cependant, si l'on considère la portion très partielle du cimetière extérieur sur laquelle ont porté les recherches, et la densité des tombes occupant ce cimetière au sud, le nombre de 142 est loin d'équivaloir à la totalité des sépultures installées dans le sous-sol de l'église ou dans ses abords immédiats, dès les origines et jusqu'à la désaffectation en 1828. Une grande partie a dû disparaître lors des aménagements successifs conduisant au dernier état de l'église, ou a été touchée aussi bien par la reconstruction du XIX^e siècle que par les transformations liées à l'établissement du moulin.

Si les 66 sépultures prenant place sur le versant sud du bâtiment appartiennent sans exception au cimetière extérieur de l'église gothique, les 76 tombes dégagées au cours de la première campagne témoignent d'une répartition en plusieurs groupes chronologiques à partir du haut Moyen Âge. À l'exception de six individus qui demeurent indéterminés pour diverses raisons, elles ont toutes pu trouver une classification au sein d'une des catégories que nous présentons ci-après.

⁷⁴ Les numéros des sépultures intérieures sont ceux qui leur ont été attribués lors de leur découverte; les numéros des sépultures dégagées lors de la deuxième campagne ont été attribués dans un second temps. Dans les deux cas, cette numérotation ne reflète pas l'ordre chronologique de l'installation des sépultures.

IX. Annexe: Inventaire des sépultures

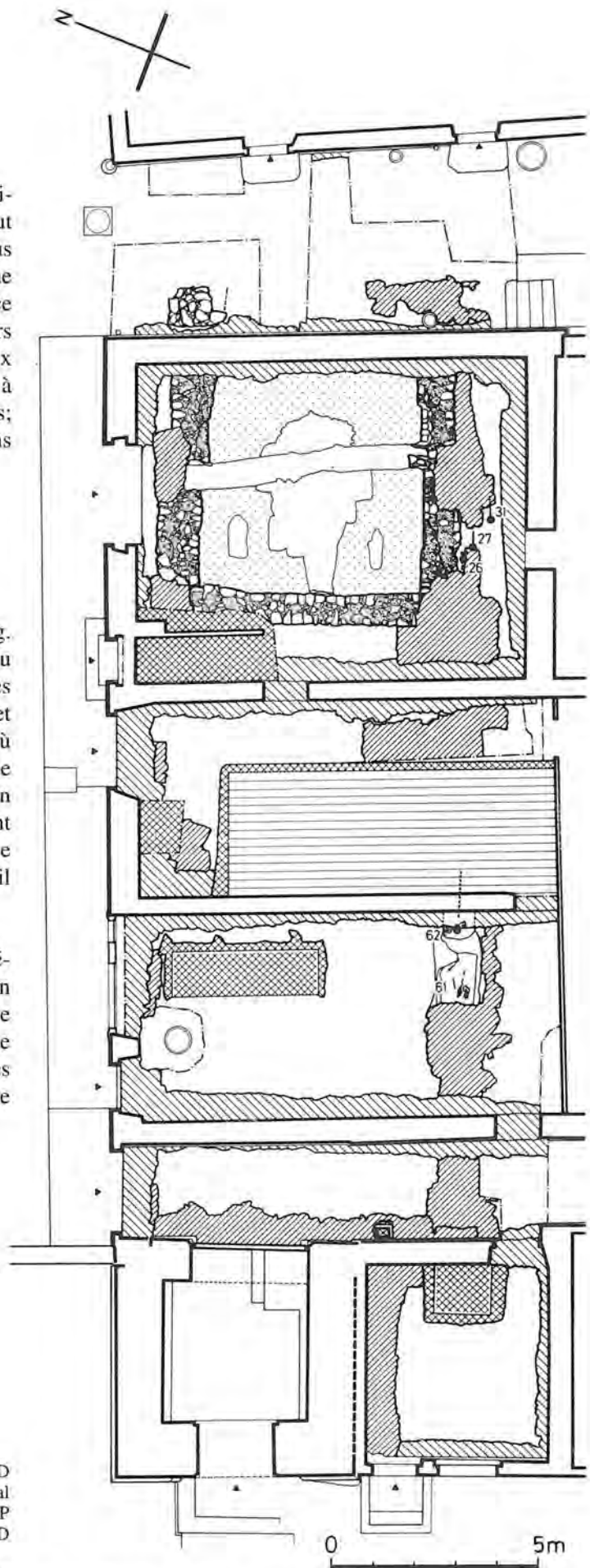
1. Les sépultures entre le haut Moyen Age et le XIV^e/XV^e siècle

Les sépultures pouvant être situées antérieurement à l'église gothique, soit en rapport avec l'édifice construit au haut Moyen Age, sont extrêmement peu nombreuses: nous attribuons en effet cinq tombes à cette grande tranche chronologique, qui occupent toutes l'extérieur de l'édifice dont le tracé est défini par les maçonneries des premiers chantiers. Une situation particulière est illustrée par six autres tombes qui pourraient faire partie de ce groupe, à l'intérieur du périmètre défini par les structures primitives; mais les réserves sont telles que nous les aborderons dans un paragraphe distinct.

A. Les tombes à l'extérieur de l'édifice issu d'un des trois premiers chantiers

Le cas de deux des cinq tombes extérieures à l'édifice (fig. 58), soit les tombes 61 et 62, retrouvées sous le tracé du mur sud de l'église gothique, est relativement clair car elles ont été datées par analyse radiocarbone entre les V^e et VIII^e siècles.⁷⁵ Si la tombe 61 est simple, dans la mesure où elle ne consiste qu'en un squelette fragmentaire, la tombe 62 (fig. 59 et 60) présentait la particularité d'être en relation avec les fragments d'une plaque de crépi portant un décor ornemental peint, qui fut laissée en place lors de l'inhumation. Ces tombes sont présentées plus en détail dans la contribution de Carola Jäggi.⁷⁶

Les tombes 26, 27 et 31 sont des tombes d'enfants, antérieures à l'église gothique dans la mesure où la fondation du mur sud du chœur semble les avoir préservées. Elles se situent au sud du mur méridional de l'édifice du deuxième chantier, à un niveau inférieur à celui de la semelle des maçonneries. La tombe 26 présente la particularité d'être orientée est-ouest.



75 Tombe 61: UZ-2326/ETH-3242, 1475 ± 95 BP = 534–660 (1s AD cal)/408–716, 742–761 (2s AD cal), 1s cal AD 534 (607) 660, 2s cal AD 408 (607) 761; tombe 62: UZ-2327/ETH-3243, 1410 ± 95 BP = 567–577, 593–683 (1s AD cal)/437–780 (2s AD cal), 1s cal AD 567 (651) 683, 2s cal AD 437 (651) 790.

76 Voir pp. 73–84, STI87/17915. L'article de P. Eggenberger, Ph. Jaton et B. Maurer: «La peinture sépulcrale de l'ancienne église Saint-Martin à Saint-Imier», a esquissé un premier aperçu de ce décor.

Fig. 58: Plan des sépultures extérieures de l'édifice issu d'un des trois premiers chantiers, éch.: 1:150.

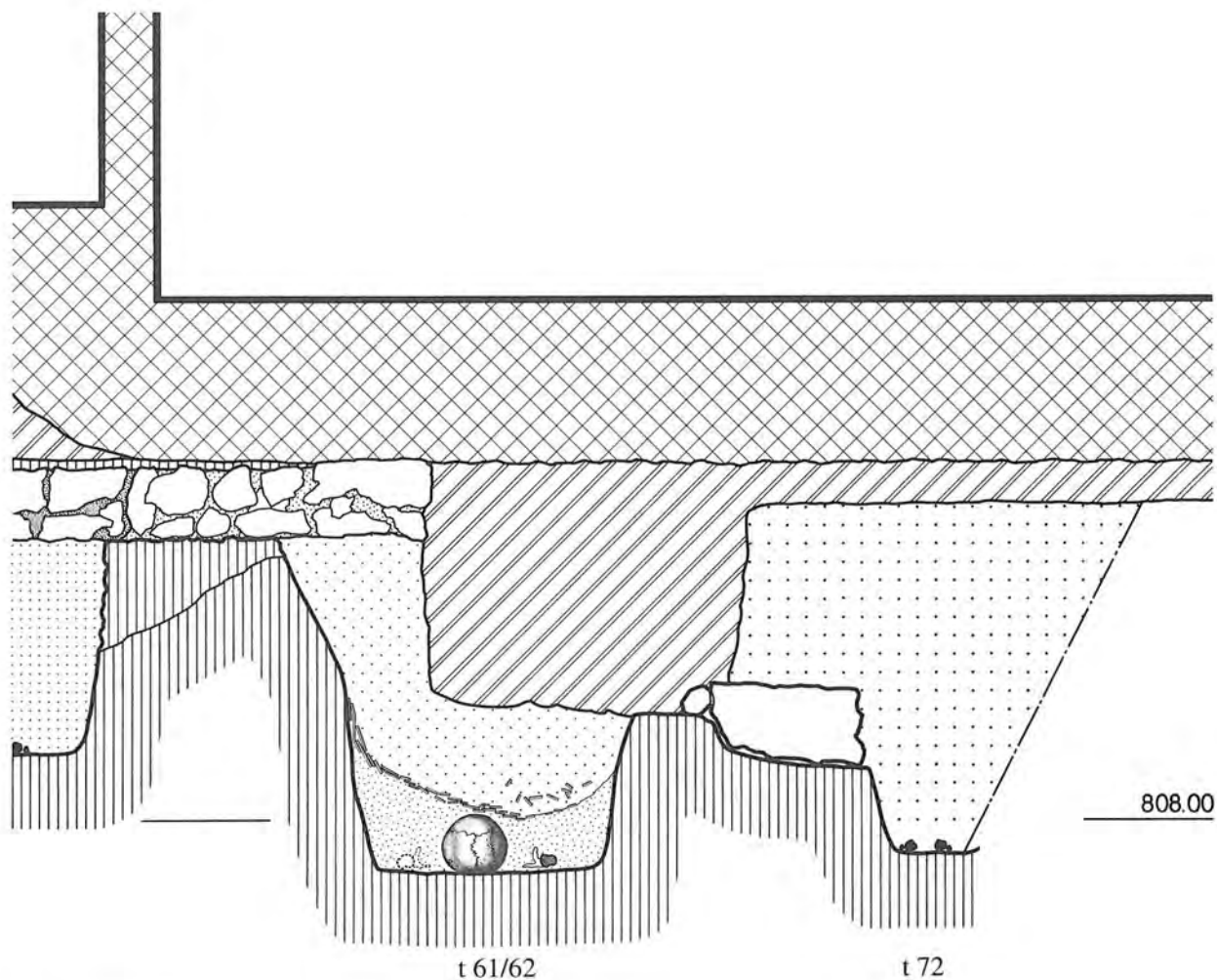


Fig. 59: Détail (coupe) de la fosse des tombes 61 et 62, éch.: 1:20. Vue vers l'est.



Fig. 60: Vue de la tombe 62.

B. Les tombes retrouvées autour de la tombe-reliquaire

Les tombes mises au jour à l'intérieur du périmètre de l'ancien édifice, respectivement du chœur de l'église gothique, sont au nombre de six, et posent un problème délicat par leur relation directe avec la tombe-reliquaire (fig. 61). Il s'agit des sépultures 25, 28, 29, 30, 33 et 44. La fosse de la tombe 25 a été dégagée dans les remblais comblant la surface de l'édifice du second chantier. Si la partie inférieure du squelette a disparu lors de la creuse d'une tranchée transversale, sa situation et la comparaison des niveaux indiquent clairement que cette inhumation précède l'aménagement de la murette sud de la cuve-reliquaire. La tombe 28 est une tombe d'enfant qui se trouve légèrement à l'ouest de la précédente, laquelle a partiellement perturbé sa fosse. Elle a été installée dans les mêmes remblais, plus ou moins sur le tracé futur de la murette sud de la cuve. La tombe 29 est également une tombe d'enfant; elle borde la murette nord de ladite cuve. Elle est installée dans les mêmes remblais, et sa fosse est partiellement recouverte par des matériaux en relation avec les travaux du troisième chantier, portant sur la reprise du mur nord de l'édifice. Elle a été perturbée par la tranchée qui a recoupé la tombe 25.

Les tombes 30, 33 et 44 sont toutes trois des tombes d'enfants, creusées dans les mêmes remblais. Si les tombes 33 et 44 ne sont pas directement liées à la cuve-reliquaire, la tombe 30 se trouve, elle, partiellement sous son muret nord.

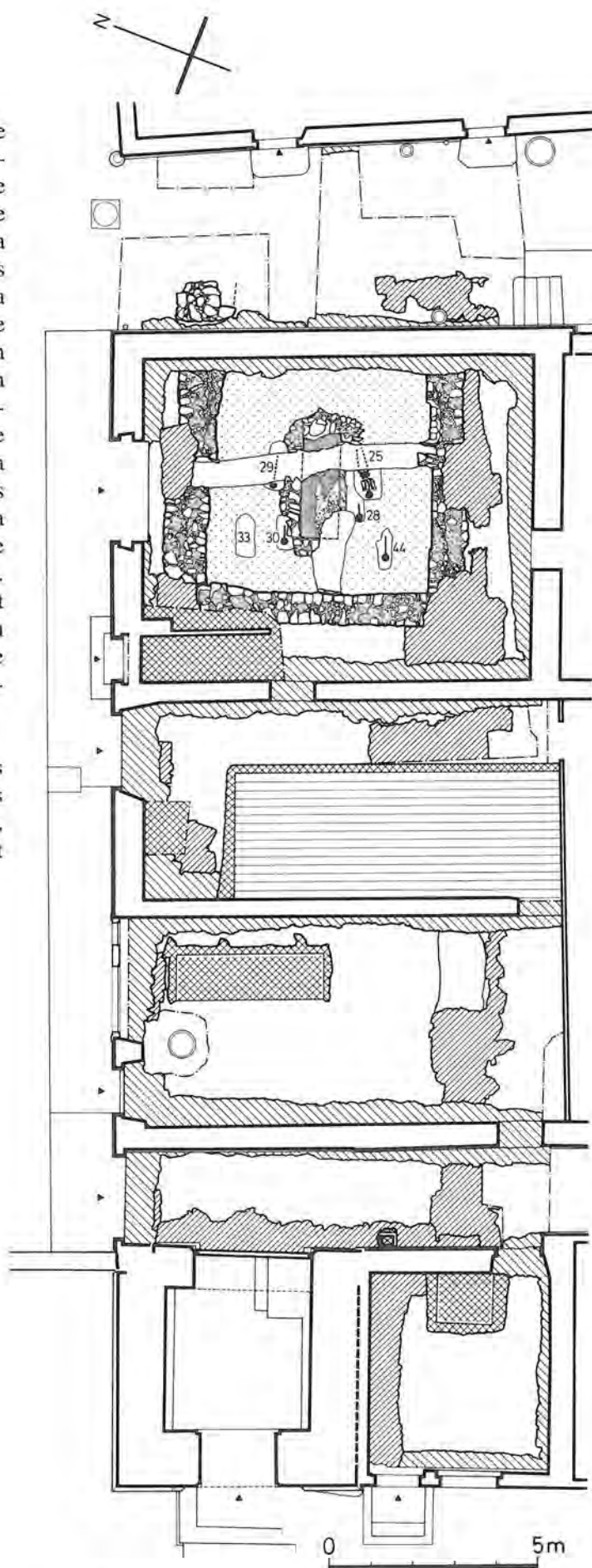


Fig. 61: Plan des sépultures disposées autour de la cuve-reliquaire. éch.: 1:150.

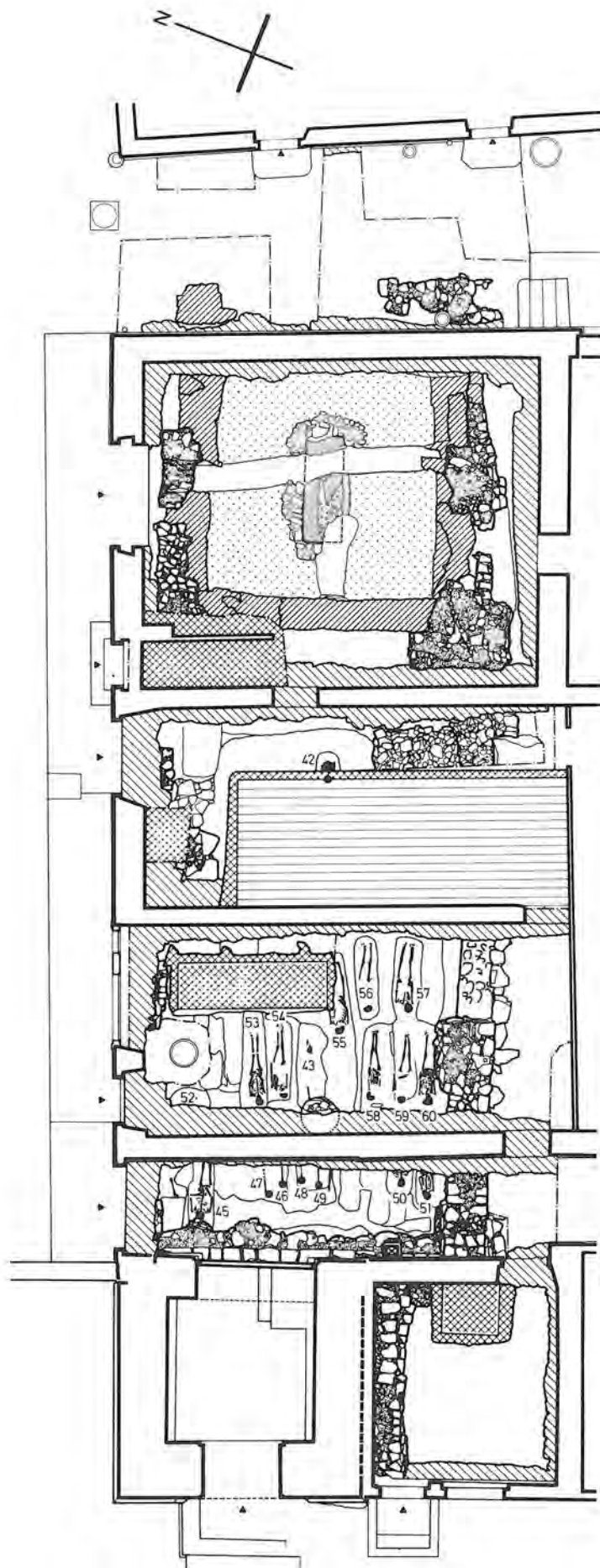


Fig. 62: Plan des sépultures installées à l'intérieur de l'église gothique dès le XIV^e/XV^e siècle, avec réfection de l'empierrement, éch.: 1:150.

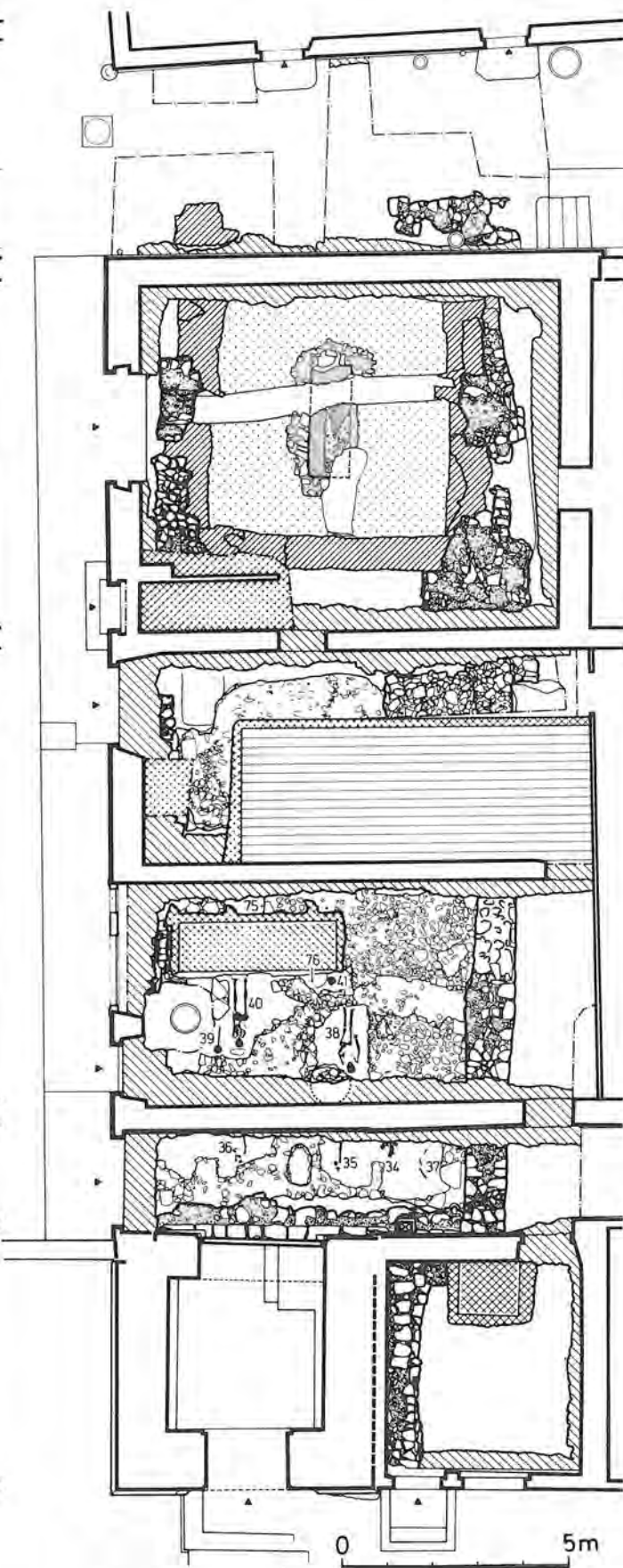


Fig. 63: Plan des sépultures installées à l'intérieur de l'église gothique dès le XIV^e/XV^e siècle, sans réfection de l'empierrement, éch.: 1:150.

2. Les tombes installées à l'intérieur de l'église gothique, dès le XIV^e/XV^e siècle

La chronologie permet de distinguer deux groupes à l'intérieur de cette grande catégorie. Le premier correspond au premier état de l'église, et est antérieur à la réfection du sol au XVI^e siècle. Le second est postérieur à ce sol puisque l'aménagement des sépultures le perturbe.

A. *Les sépultures entre le XIV^e/XV^e et le XV^e/XVI^e siècles*

Les tombes intérieures que l'on peut situer entre le XIV^e/XV^e et le XV^e/XVI^e siècles sont au nombre de 27 (tombes 34–41, 43, 45–60, 75 et 76). Elles se concentrent dans la moitié occidentale de la nef gothique, là où des vestiges des sols successifs ont été conservés; rappelons que la moitié orientale de la nef présente une surface gravement perturbée par des fondations des bâtiments du XIX^e siècle, et surtout par l'aménagement d'une grande cuve dépendant du moulin. Si l'installation de 16 d'entre elles (45–60) a engendré une réfection de l'empierrement constituant le premier sol de la nef (fig. 62 et 64), les autres ont perturbé cet empierrement (fig. 63).



Fig. 64: Vue d'une partie des sépultures installées dans l'église gothique, vue vers le sud-est.

B. Les sépultures à partir du XV^e/XVI^e siècle

Concentrées dans la partie occidentale de la nef, pour les mêmes raisons que celles évoquées ci-dessus, huit tombes sont postérieures aux aménagements du XV^e/XVI^e siècle puisqu'elles perturbent le plancher installé lors de la réfection de l'édifice, en relation avec la construction de la tour (fig. 65). Il s'agit des tombes 16–23, toutes situées à des niveaux équivalents, supérieurs à ceux des tombes de la première période gothique. Après la Réforme, la fréquence des inhumations à l'intérieur des églises est nettement moins élevée que durant la période catholique. Dans le chœur, nous avons observé deux tombes (13 et 24) postérieures à la cuve-reliquaire. Si l'on admet que la cuve a disparu lors de la Réforme et non plus tôt, ces deux tombes prouvent la poursuite, sans doute très occasionnelle, des inhumations à l'intérieur de l'église Saint-Martin, alors que les offices paroissiaux avaient été transférés dans la collégiale.

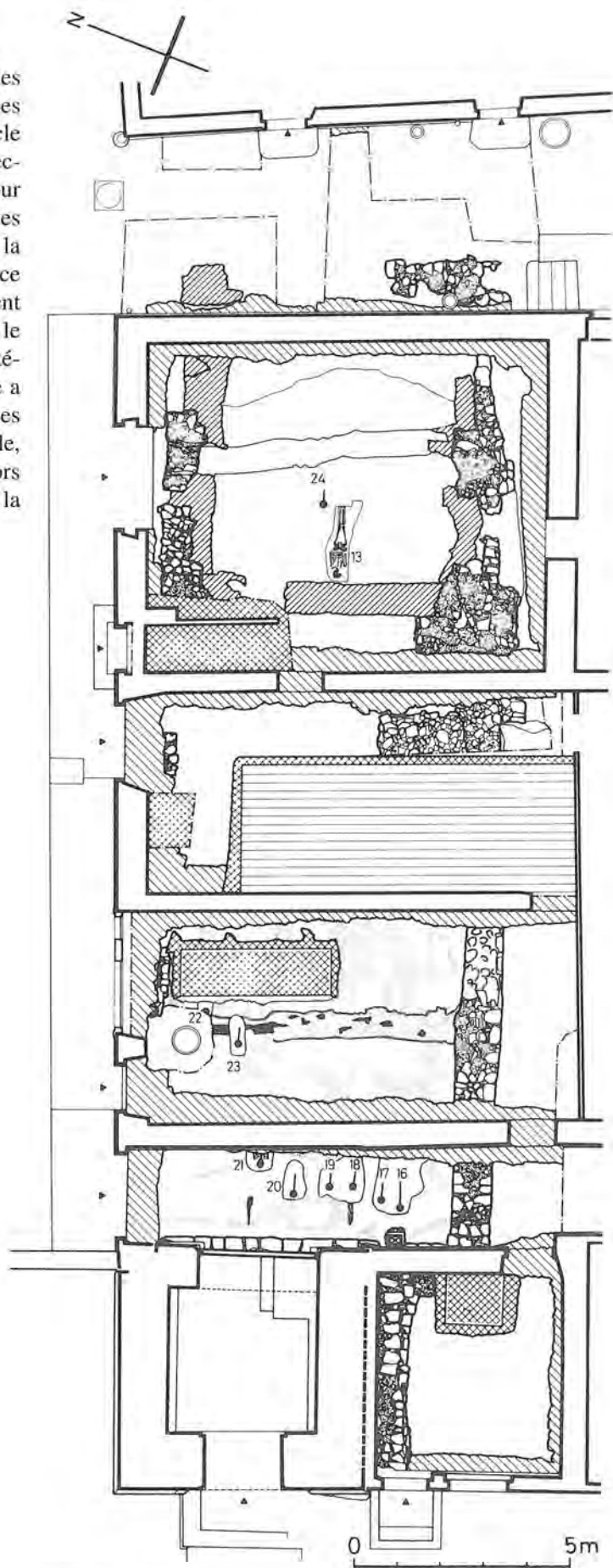


Fig. 65: Plan des sépultures installées à l'intérieur de l'église gothique, après les transformations du XV^e/XVI^e siècle, éch.: 1:150.

3. Les tombes aménagées à l'extérieur de l'église, dans le cimetière

Ce dernier groupe est le plus nombreux. Il est en effet composé des 24 tombes dégagées dans le périmètre des bâtiments de 1828 au cours de la première campagne et des 66 tombes mises au jour à l'extérieur lors de la seconde campagne, ce qui représente un total de 90 sépultures.

Les tombes dégagées à l'intérieur du bâtiment lors de la première campagne sont les tombes 1-12 et 63-74 (fig. 66). Les tombes 1-12 se situent toutes dans la portion de cimetière extérieur au pied de la façade sud de la tour, surface intégrée au périmètre des bâtiments du XIX^e siècle lors de la démolition de l'église. La plupart présentent une fosse clairement définie, avec des traces du cercueil.

Les tombes 63-73 occupent toutes le cimetière extérieur le long du mur sud de la nef, dans ce cas également concentrées dans la partie occidentale du site. Les plus anciennes, avec les niveaux les plus bas, sont les tombes 69, 71, 72 et 73. Les tombes 63-66, 68 et 70 sont des tombes d'enfants.

La tombe 74, très fragmentaire, est la seule à avoir été retrouvée à l'extérieur du chevet. Son niveau inférieur de plus de un mètre à celui des précédentes, témoigne de la pente naturelle du terrain en direction de l'est.

A ces 24 tombes occupant l'intérieur du bâtiment actuel, il convient d'ajouter les 66 sépultures qui furent dégagées en 1990 sur le versant sud de l'ancienne église, dans le cimetière extérieur (fig. 67, 68 et 69). Celles-ci se concentrent sur une portion relativement réduite du cimetière, et témoignent de la grande densité des inhumations. Elles se répartissent entre le local intégré aux constructions de 1828, dans lequel le terrain du cimetière est relativement plat, et la zone extérieure au bâtiment, où la pente est fortement inclinée en direction du sud. L'épaisseur du terrain de cimetière, entre les remblais liés à la construction du XIX^e siècle et le terrain naturel, varie de 0,7 à 1 m. Toutes les sépultures sont régulièrement orientées, à l'exception de la tombe 160, de direction nord-sud. Nombre d'entre elles ont conservé des vestiges de cercueil.

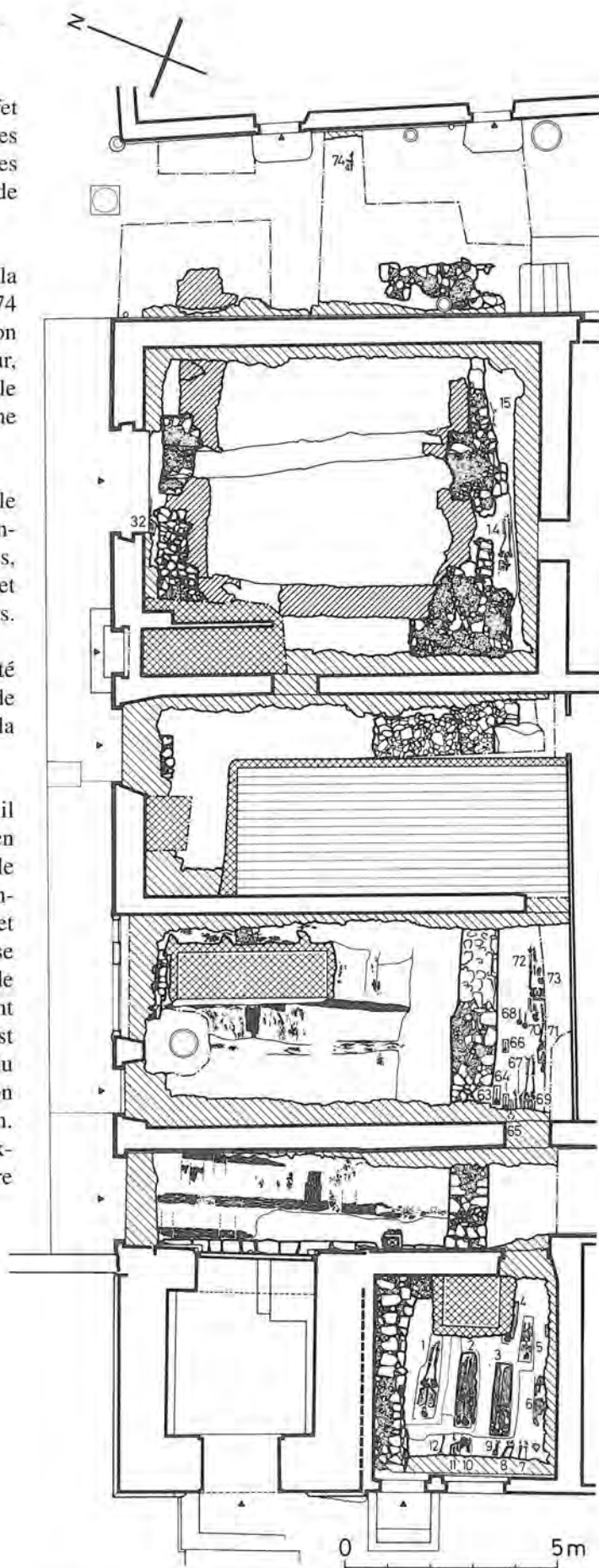


Fig. 66: Plan des sépultures installées à l'extérieur de l'église gothique, (retrouvées à l'intérieur du bâtiment actuel), éch.: 1:150.

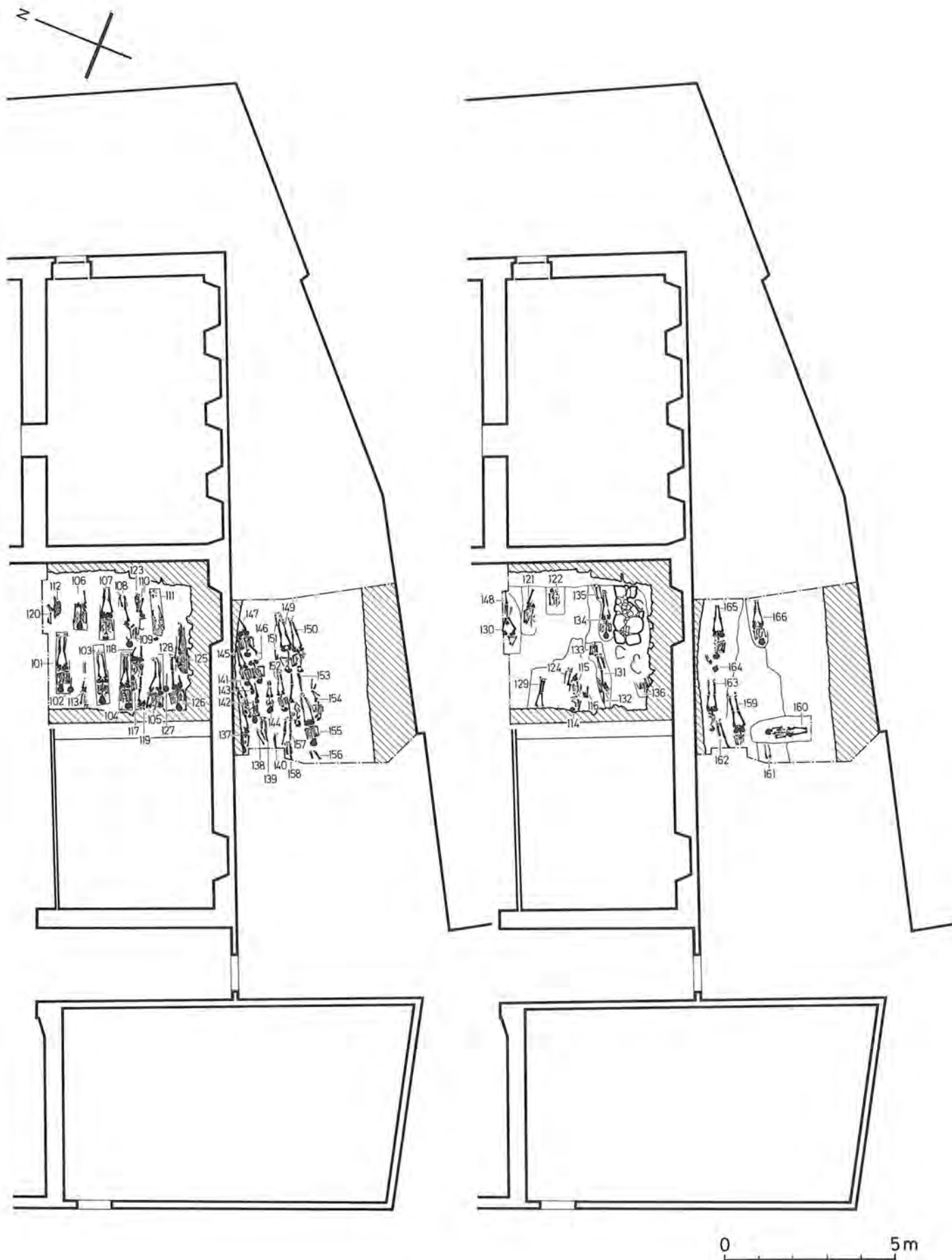
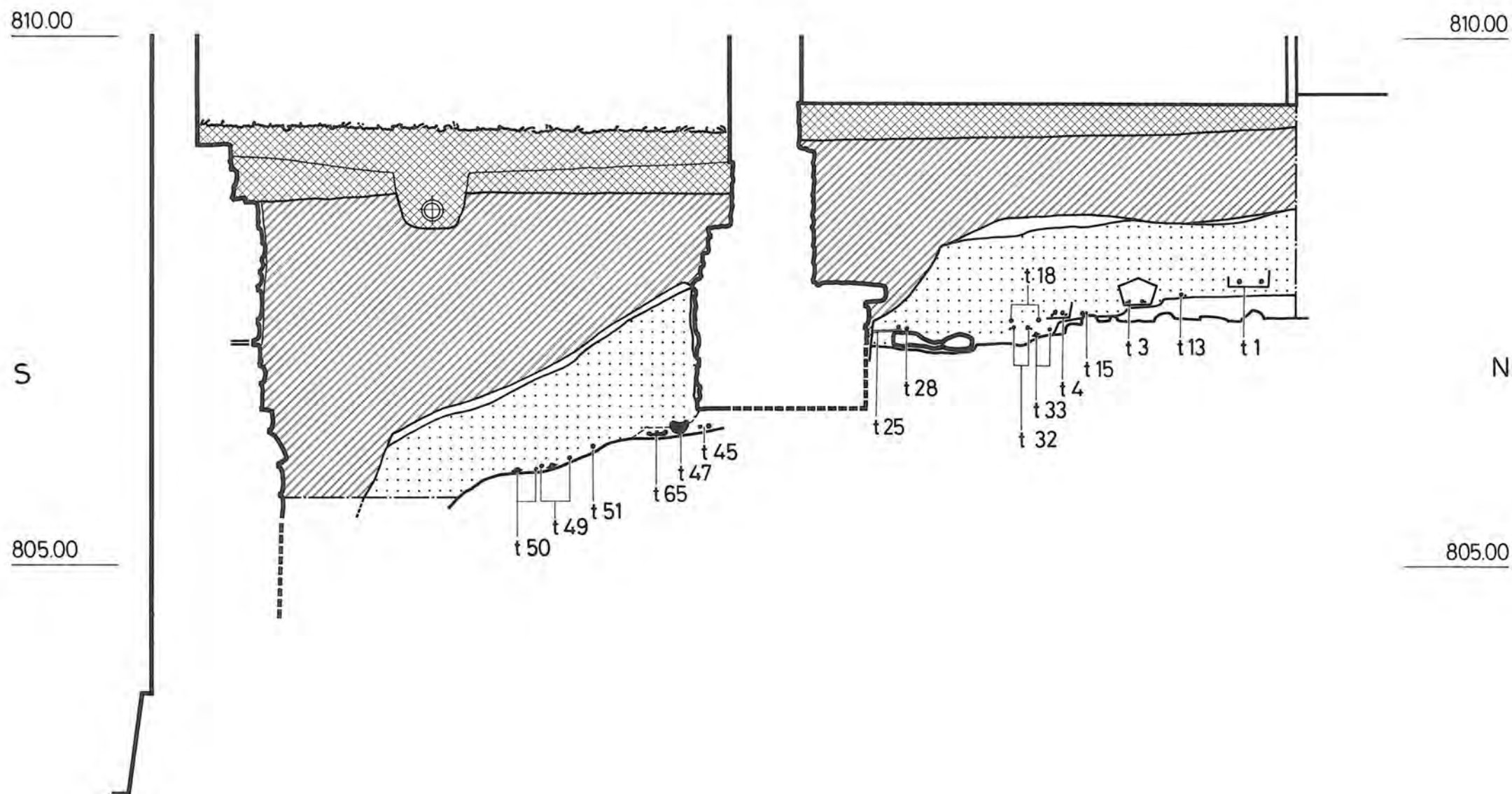


Fig. 67: Plan des sépultures installées dans le cimetière extérieur de l'église gothique (retrouvées à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment actuel), premier niveau, éch.: 1:150,

Fig. 68: Plan des sépultures installées dans le cimetière extérieur de l'église gothique, (retrouvées à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment actuel), deuxième niveau, éch.: 1:150



4. Tombes indéterminées

Six sépultures, à savoir les tombes 13–15, 24, 32 et 42 (fig. 62, 65 et 66), demeurent difficiles à intégrer à l'un des groupes décrits, soit en raison d'un état de conservation très fragmentaire, soit par leur situation très isolée, soit encore par les risques d'erreur que pourraient induire une classification erronée qui aurait des conséquences sur la datation des phases de construction. La tombe 13 occupe la surface correspondant au chœur de l'église gothique, donc le périmètre de l'édifice primitif. Touchant au versant oriental du mur transversal du premier chantier, sa fosse a provoqué une destruction partielle de la cuve-reliquaire. Le défunt a probablement été inhumé à l'intérieur du chœur gothique, mais sans doute après la Réforme et la disparition de la tombe-reliquaire.

Cela est valable aussi pour la tombe d'enfant 24 qui occupe l'ancienne cuve-reliquaire. La tombe 42, qui est la seule à

occuper la partie orientale de la nef gothique, a été en grande partie détruite par l'installation de la grande fosse liée à l'aménagement du moulin. Le cas des tombes 14 et 15 n'est pas absolument clair: d'une part leur situation est similaire à celle des tombes 26, 27 et 31, antérieures à l'église gothique, d'autre part il est possible que leur mise en place ait déstabilisé la fondation du mur sud du chœur gothique, au vu des affaiblissements constatés en plusieurs endroits. Dans ce dernier cas, les tombes seraient ultérieures à l'église gothique, mais le constat ne nous paraît pas assez probant pour nous permettre de trancher. La tombe 32, enfin, est la seule sépulture à avoir été dégagée sur le versant nord de la construction. Extrêmement fragmentaire, elle se trouve au nord du mur septentrional du chœur gothique, en grande partie recouverte par le mur nord de la construction actuelle.

Une «tumba» du temps des premiers moines? Des fragments d'enduit peint de la tombe 62 de Saint-Imier

Carola Jäggi⁷⁷

I. Découverte, prélèvement et consolidation

La tombe 62, datée par radiocarbone (C14) entre le V^e et le VIII^e siècle, constitue sans doute la découverte la plus spectaculaire survenue lors des fouilles de l'église Saint-Martin à Saint-Imier, ceci en raison notamment des quelques 2000 fragments d'enduit peint retrouvés dans son remplissage (fig. 70–72).⁷⁸ La tombe est située 6 m au sud-ouest de l'église primitive et fut recouverte par le mur sud de l'édifice religieux gothique.⁷⁹ Au cours du haut Moyen Age déjà, la sépulture fut touchée par l'implantation de la tombe d'enfant 61, située immédiatement à l'ouest. En effet, quelques fragments du même enduit ont été trouvés dans le remplissage de cette tombe, datée elle aussi du V^e–VIII^e siècle (C14).⁸⁰ Des déprédations plus profondes,

⁷⁷ Je tiens à remercier Suse Baeriswyl (Berne/Fribourg en Br.), Hilde Claussen (Münster), Albert Dietl (Munich), Peter Eggenberger (Lucerne) et Wilfried Kettler (Fribourg).

⁷⁸ Echantillon n° UZ-2327/ ETH-3243. Voir Rapport préliminaire Eggenberger/Jaton/Maurer 1993, 91–92. L'expression «peinture sépulcrale» ne me paraît pas très heureuse, dans la mesure où elle fait trop penser aux peintures tombales, c'est-à-dire aux chambres mortuaires à l'intérieur peint, telles qu'on les connaît dans l'Italie du haut Moyen Age; à ce sujet Hodges/Mitchell/Watson 1997, 455 (avec mentions bibliographiques). Il semble que des tombes du haut Moyen Age avec intérieur peint, resp. inscriptions, aient également existé dans l'espace alpin; Jörg 1977, 102–103 (n° 33*).

⁷⁹ Voir p. 74.

⁸⁰ Voir Liste des positions, n° 35: «Remblai fosse du squelette n° 61, avec ossements remués, quelques boulets, de petits fragments de crépis peints (idem tombe 62, mais beaucoup moins nombreux), terre assez légère et très mélangée.» (Documentation de fouille SAB). Quant à la datation de la tombe 61, voir p. 63f.



Fig. 70: Tombe 62 après décapage du remblai supérieur; au-dessus du crâne dégagé, on remarque les fragments d'enduit peint in situ.

touchant en particulier la partie inférieure du squelette, intervinrent au XIX^e siècle lors de la construction du bâtiment actuel et de l'installation de la meunerie dans la Salle 3. Ainsi, seuls la zone de la tête, des éléments de la ceinture scapulaire, les vertèbres cervicales et thoraciques, ainsi que les bras, étaient conservés.⁸¹

Après l'évacuation de la partie supérieure du remplissage de la fosse, les fouilleurs dégagèrent contre son bord nord – 15 à 40 cm au-dessus du fond – une couche, inclinée vers le centre de la fosse, constituée de nombreux fragments d'enduit beige clair décorés de motifs monochromes brun-rouge. La grandeur des fragments varie de particules de quelques millimètres carrés à morceaux de la taille d'une main, pour une épaisseur de 0,5 à 1,5 cm (fig. 73, 74 et 80). Toutefois les plus grandes pièces ont en général été cassées

par le poids du remblai terreux qui les recouvrait. Lors du dégagement et du relevé in situ par le restaurateur Urs Zumbrunn, on a remarqué que les fragments de crépi se chevauchaient pêle-mêle sans ordre apparent, c'est-à-dire que la partie décorée reposait tantôt face contre terre, tantôt face au ciel. Cette disposition désordonnée était confirmée par les revers, dont les traces de support ne révélaient aucune régularité.

Une première stabilisation des fragments fut réalisée sur place par l'application de papier japon, non-tissé de polyamide et toile de lin, au moyen d'une colle animale. Bernhard Maurer procéda ensuite à la consolidation à l'ester d'acide silicique dans son atelier de restauration. Après séchage, les bandelettes ont été retirées à l'eau chaude et les fragments correspondants immédiatement recollés au moyen de gel de cyanoacrylate.⁸²

II. Structure du support et technique de peinture

Sur la base des empreintes marquant le dos des fragments d'enduit (fig. 73, 74 et 80), on doit admettre que le support était végétal, peut-être en bois ou en feuilles de roseau disposées en parallèles, éventuellement une combinaison des deux. Des essais réalisés par Maurer avec ces matériaux ont apparemment conduit sur la bonne piste, mais

81 Voir p. 63.

82 Je me réfère au rapport technique interne de Bernhard Maurer en allemand résumé en français dans l'article précité d'Eggenberger/Jaton/Maurer 1993.

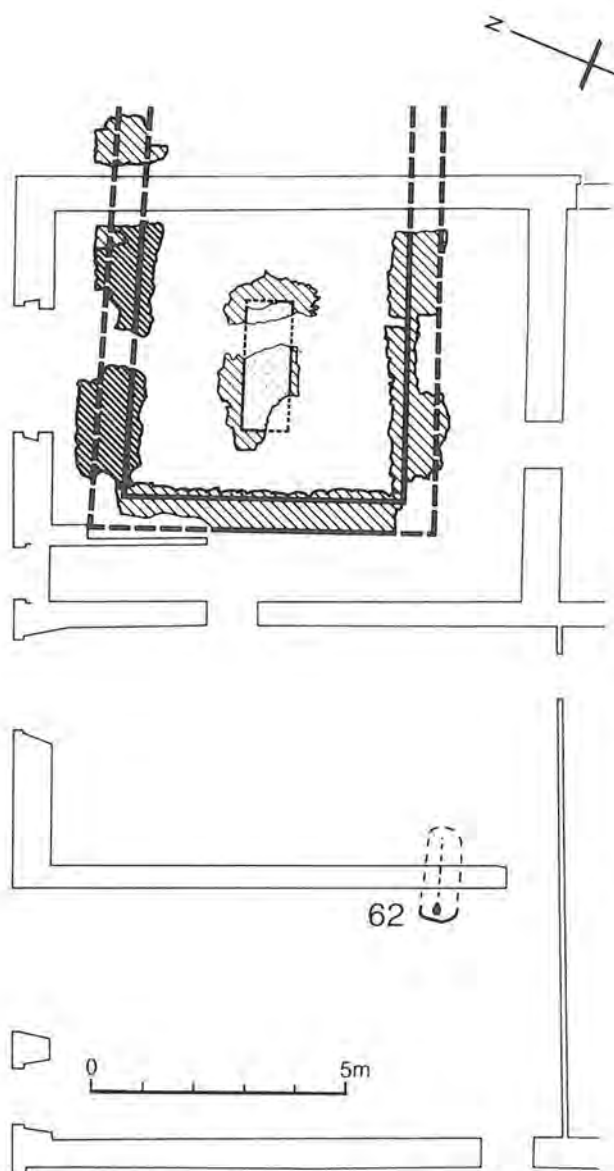


Fig. 71: Edifice du haut Moyen Âge ayant précédé l'église Saint-Martin avec situation de la tombe 62. éch.: 1 : 150.

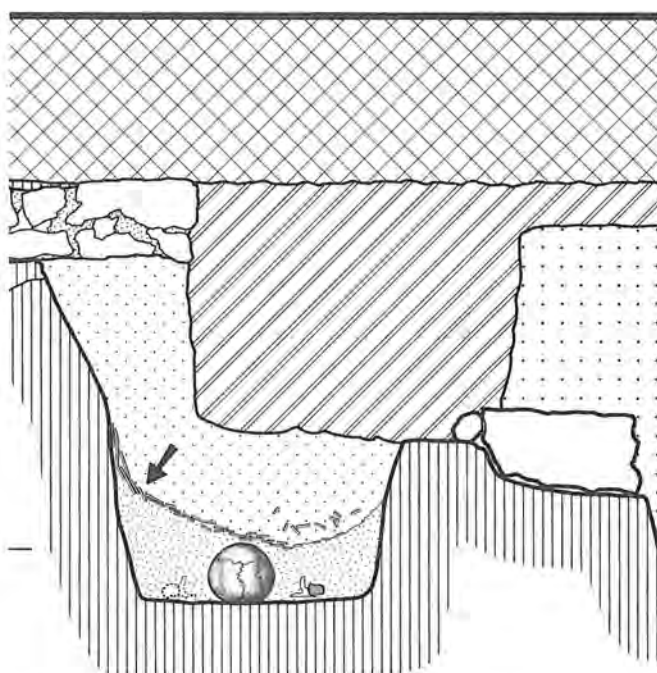


Fig. 72: Coupe de la tombe 62; la flèche signale l'emplacement des fragments d'enduit. éch.: 1 : 50.

sans résultat définitif.⁸³ Comme il manque des traces perpendiculaires ou diagonales à l'orientation des fibres, on peut exclure l'existence d'un tressage végétal, à l'image des plafonds de l'époque romaine et du haut Moyen Âge.⁸⁴ Par ailleurs, les impressions sur le dos des fragments ne permettent pas de décider, si la peinture était étendue sur une planche verticale ou sur une surface plus ou moins horizontale, peut-être revêtue de feuilles de roseau, ou encore si elle ornait l'intérieur ou l'extérieur du support. Des restes de bords conservés sur quelques pièces semblent indiquer que la structure décorée était à l'origine posée sur un cadre de bois (fig. 75.2–3). Toutefois, cela ne paraît pas être une constante, puisqu'un autre fragment

révèle un bord original, dont la surface granuleuse s'est visiblement désagrégée au contact de l'air ou même de la terre (fig. 75.1).

Les cassures des fragments de mortier montrent que l'enduit fut réalisé en deux temps. Tout d'abord le support a reçu une couche de mortier assez fin, beige clair, de

83 Rapport Maurer, p. 3 (SAB); Eggenberger/Jaton/Maurer 1993, 91–92.

84 Barbet 1997, Fig. 22–25b; Weber 1984, 14–15; Claussen 1994, 295–303.



Fig. 73: Avers et revers de quelques fragments d'enduit trouvés dans la tombe 62; on remarque les variations de la structure du support qui se dessine sur le dos des pièces (SAB).

5–10 mm d'épaisseur, lissé à la truelle, sur laquelle on a appliqué – après séchage partiel – un badigeon à la chaux de 0,5–1 mm d'épaisseur qui sert de fond à la peinture.⁸⁵ L'artiste a gravé dans ce badigeon les contours de la peinture et l'a réalisée peu après au moyen d'un pigment brun-rouge.

III. Le décor: éléments, reconstitution, datation

Déjà lors de la fouille, il avait été noté que les fragments présentaient pour l'essentiel des éléments ornementaux: diverses bordures décorées avec succession de damiers hachurés ou pointillés, losanges grillagés parfois enrichis de points, ou encore des bouts d'arcs, dont l'encadrement imitant une maçonnerie faisait immédiatement penser aux arcades aveugles (fig. 76, 77 et 78).⁸⁶ L'espoir émis par les fouilleurs de voir reconstitué, après remontage, l'ensemble du décor peint⁸⁷ n'est désormais que partiellement réalisé. L'énorme travail de reconstitution entrepris sur une table de verre surélevée, placée au-dessus d'un miroir, afin de permettre l'observation simultanée des deux faces, a contribué à préciser l'idée des arcades aveugles, puisque plusieurs segments d'arcs pouvaient être interprétés, après

remontage, comme deux médaillons accolés ou plutôt deux champs d'arcs outrepassés (fig. 79), qui paraissent reposer sur des colonnettes peintes (fig. 76 et 77).⁸⁸

Dans un de ces segments au moins, on peut reconstituer une croix aux branches galbées; là aussi l'ornementation consiste en carreaux alternativement vides et décorés. Les fragments conservés ne permettent pas d'aller plus avant dans l'interprétation. L'absence de monuments comparables empêche tout parallèle. Bien sûr que certains motifs

85 Voir Rapport Maurer (cf. note 82): «Der Mörtel muss eine gewisse Zeit ohne Weiterbearbeitung (angetrocknet) gestanden haben oder durch einen stark wasserabsorbierenden Untergrund partiell angetrocknet sein. Die daraufliegende dicke Tüncheschicht ist in der Folge durch die Vorritzung entweder in Plättchen wieder abgesprungen oder nur leicht vertieft. Starke Vertiefungen, auch im Mörtel, sind ebenso häufig zu beobachten.» Voir aussi Eggenberger/Jaton/Maurer 1993, 92.

86 Eggenberger/Jaton/ Maurer, 92.

87 Eggenberger/Jaton/ Maurer, 91.

88 Dans le médaillon gauche de la fig. 77, on remarque clairement un élargissement de décor de l'encadrement au niveau de la cassure inférieure, comme si l'arc reposait sur une verticale ou une horizontale (bord inférieur du cadre?); voir fig. 78. Le remontage fut réalisé par Regula Tschanz (SAB) qui œuvre avec une grande sensibilité.

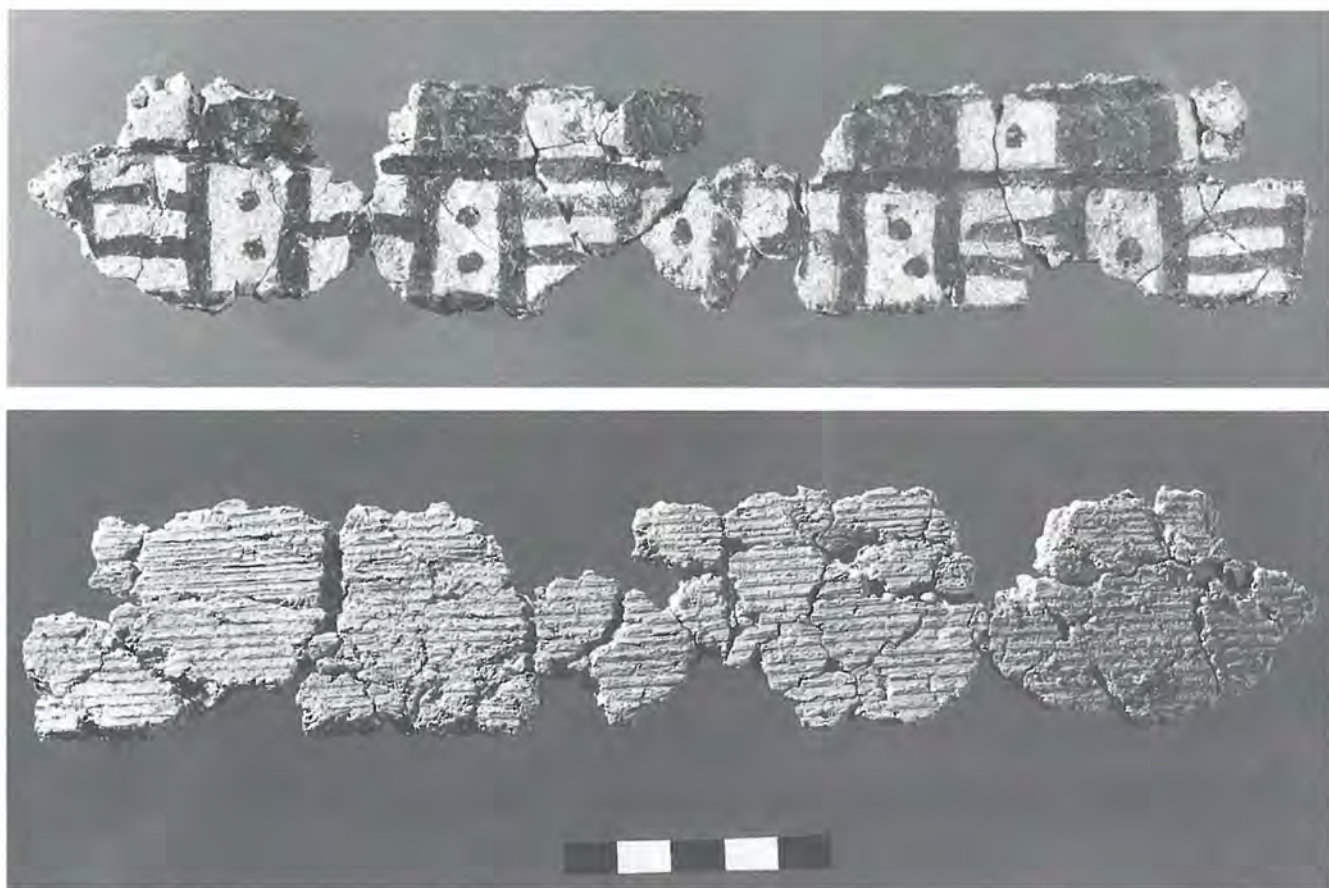


Fig. 74: Avers et revers de quelques fragments d'enduit trouvés dans la tombe 62; on remarque les variations de la structure du support qui se dessine sur le dos des pièces (SAB).

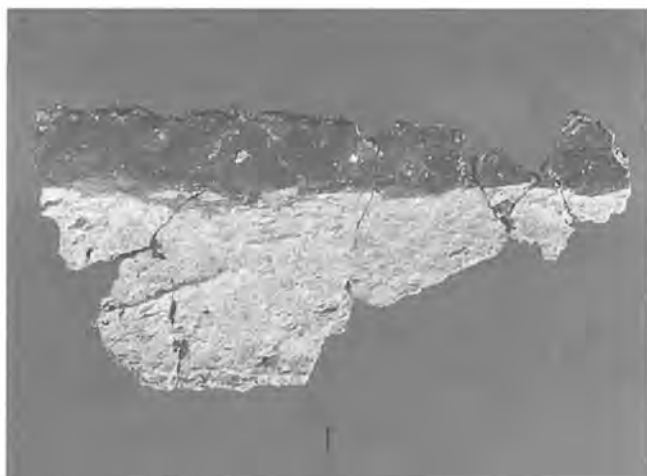
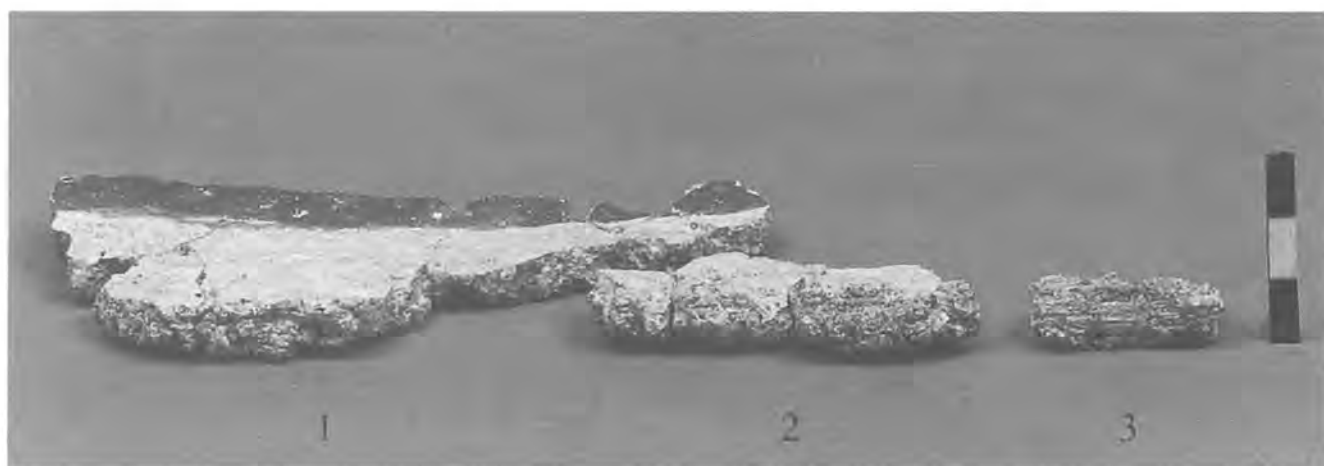


Fig. 75: Bords originaux sur lesquels on remarque que la structure enduite devait reposer sur un cadre de bois (voir 2 et 3), respectivement s'est désagrégée au contact de la terre (fragment 1).

isolés tels la croix dans un médaillon⁸⁹, respectivement la croix sous une arcade⁹⁰, ou le cadre qui feint un changement de matériau⁹¹, ou encore les «briques» marquées de points⁹², ne manqueraient pas de trouver des parallèles, mais leur dispersion géographique et chronologique est trop grande pour être d'une quelconque utilité. Du point de vue stylistique et technique on pourrait renvoyer à diverses décorations murales du premier art roman du nord et centre de l'Italie⁹³, toutefois cette ressemblance tient plutôt au fait qu'il s'agit dans les deux cas de fresques peu élaborées,

89 Voir le motif central de la bordure supérieure du plat d'ivoire du livre de Saint-Lupicin (2^e moitié du 6^e s.) ou de l'Evangélaire de Lorsch (début du 9^e s.); Volbach 1976, pl. 77, n° 145 et pl. 104, n° 223. Voir aussi le couvercle du sarcophage de l'évêque Felix à S. Apollinare in Classe près Ravenne (7^e s.); cf. Kollwitz/Herdejürgen 1979, pl. 85,2 et 86,3. Voir aussi plus bas note 120 (manuscrit du 7^e/8^e s. du cercle de Luxeuil). Dans la plupart des cas, le médaillon est clairement rendu comme couronne, alors que la composition de l'encadrement du médaillon imérien imite plutôt une maçonnerie ou représente sous une forme un peu abstraite une bordure en pierres précieuses, telle qu'elle apparaît dans l'encadrement du médaillon de la grande croix, dans l'abside de S. Apollinare in Classe (6^e s.); cf. Deichmann 1969, fig. 387.

90 A Ravenne, ce motif apparaît – toutefois en relief – fréquemment dans la plastique des sarcophages du 6^e/7^e s.; Kollwitz/Herdejürgen 1979, passim.

91 Voir les arcades dominant les apôtres assis dans la scène du Jugement dernier sur la paroi ouest de l'église carolingienne de Saint-Jean à Müstair; Exner 1989, 285 et fig. 79. Voir également plus haut, note 89.

92 Par exemple dans les escabeaux des douze prophètes trônants sur la paroi nord de l'église paroissiale de Burgfelden (fin 11^e s.); Hecht 1979, vol. 2, Fig. 353–354.

93 Voir les décorations des niches à S. Pietro in Gemonio (Varese, 11^e s.) ou dans les embrasures de fenêtres à S. Sisto in l'Aquila (Abruzzes, fin 11^e s.); Bertelli 1994, 62, fig. 77 et 262, 334.

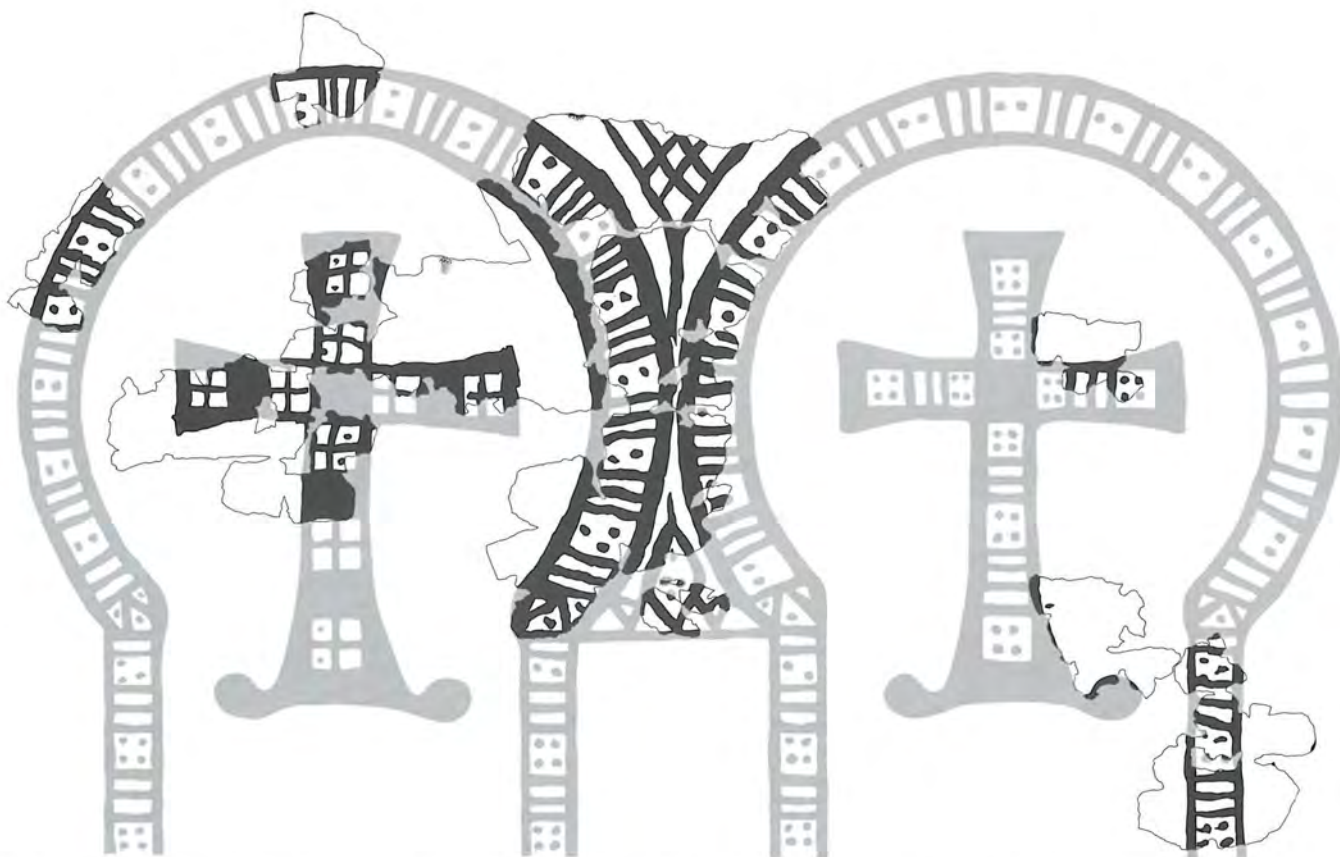


Fig. 76: Essai de reconstitution du motif à partir de la fig. 77 (dessin Carola Jäggi, Eliane Schranz et Max Stöckli, SAB).

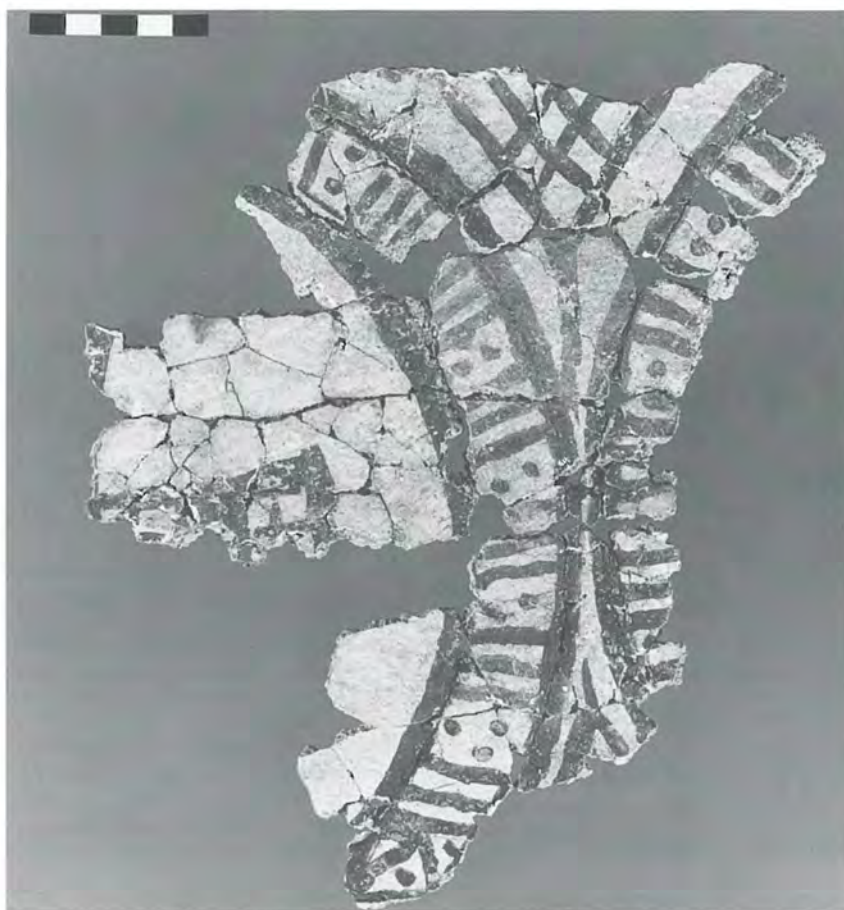


Fig. 77: La plus grande surface recollée laisse apparaître deux médaillons, respectivement deux arc en fer à cheval, accolés. Dans le champ gauche, on distingue une croix décorée de carreaux.



Fig. 78: Page décorée d'un manuscrit de l'est de la France (Luxeuil?), vers 770/ 780; Cambridge, Corpus Christi Coll. MS 304 (Iuvencus-MS), fol. 1r (tiré de: Ernst H. Zimmermann: Vorkarolingische Miniaturen, Berlin 1916, pl. 74c).

souvent jugées comme «populaires». Assurément, on ne peut pas parler de ressemblance stylistique; ces comparaisons n'apportent donc aucun élément chronologique à la discussion.

Par contre, une inscription qu'Eggenberger/Jaton/Maurer ne signalent pas dans leur rapport préliminaire apporte un éclairage chronologique plus précis. Elle a dû appartenir à la structure enduite découverte dans la tombe 62, mais malheureusement son état fragmentaire rend sa restitution et sa lecture difficile (fig. 80). Sur un des plus gros fragments conservés on peut lire en capitales soignées, quoiqu'inclinées vers la gauche, les lettres CEL[I?], d'une hauteur de 2,6 à 2,8 cm. Au-dessous, séparée par une ligne gravée reprise à la couleur, une deuxième ligne de même hauteur, où l'on remarque un O en forme de losange, ainsi qu'un M oncial. D'autres fragments livrent quelques lettres supplémentaires, parfois groupées: un S (2,4 cm de haut), un PE (2 cm de haut) ou encore ME(?) (1,7 à 2 cm de haut). Il serait hardi de vouloir restituer un texte cohérent sur la base de ces indices, même si le sens CEL[I?] comme génitif de C(a)elum (le ciel) paraît plausible, à

l'image des formules Regina caeli ou Ara caeli.⁹⁴ Toutefois, on peut tirer de cette inscription fragmentaire une datation grossière par la paléographie. Les deux lettres les plus significatives sont le O en forme de losange et le M oncial en forme de double arche, dont le jambage médian est raccourci. On retrouve ces formes de lettres, parfois en combinaison, dans quelques inscriptions suisses des VII^e et VIII^e siècle, par exemple sur les deux pierres tombales d'Eufrazia (Yverdon) et de Landoalda (Baumes)⁹⁵ liées à la sphère d'influence de Luxeuil, sur la châsse de Teuderigus dans le trésor de l'abbaye de Saint-Maurice⁹⁶ ou encore sur le reliquaire de Warnebertus dans le trésor de la collégiale de Beromünster.⁹⁷ Si nous y joignons l'observation du caractère général de l'inscription et relevons le soin de son exécution, la «relative régularité dans l'ordonnement des lettres» et «la taille égale des capitales» comme «indices d'une volonté de régularité et d'ordre»⁹⁸, nous croyons y pressentir le souffle de l'écriture carolingienne. Toutefois, l'inscription ne peut être antérieure à la fin du VII^e siècle pour des raisons paléographiques⁹⁹, ce qui restreint passablement l'intervalle chronologique fourni par la datation au radiocarbone du squelette (437–790). La tombe d'enfant 61, creusée au plus tard en 761, fournit pour sa part un terminus ante quem, puisque lors de son implantation de menus fragments de la structure enduite (tombe 62) sont parvenus dans la fosse.¹⁰⁰

Aussi bien l'inscription que l'ornementation sont exécutées par des traits rapides qui trahissent une main exercée.¹⁰¹ Epure et passage à la couleur semblent s'être déroulés rapidement, sans qu'on ait trop prêté attention aux détails. On ne peut s'empêcher de penser que cette structure ornée n'était pas conçue pour durer; ce qui nous invite à réfléchir sur son aspect initial et sa fonction.

IV. Interprétation de la découverte

Fouilleurs et restaurateurs émirent tout d'abord l'idée que les fragments d'enduit découverts dans la tombe 62 provenaient d'une plaque de mortier ayant servi de couverture à

94 D'autres mots en lien avec caelum seraient possibles, comme c(a)elicola (= homme de dieu); Mittellateinisches Wörterbuch, vol. II, 1^{re} livr., Munich, col. 30–31; 3^e livr., col. 435; mais il pourrait également s'agir d'une déformation de cele(berrimus) ou cele(brare); id. 3^e livr., col. 428–429 et 435. Du Cange, vol. II, 1842, 266 signale encore celibatus (= le chaste homme).

95 Koch 1994, 25; Jörg 1984, 93–98 (n° 46 et 47).

96 Jörg 1977, 89–91 (n° 28).

97 Kettler/ Kalbermatter 1997, 21–24 (n° 3); Pfaff 1986, 75 et suiv.

98 Citations tirées d'une lettre d'Albert Dietl, Munich, du 14.12.1997 (traduction Ch. Gerber, SAB).

99 Alors que Wilfried Kettler (lettre du 7.11.1997) se prononce pour une datation dans la 2^e moitié du 7^e s. ou au début du 8^e s., Walter Koch (amicale communication transmise par A. Dietl, cf. remarque 98) plaide pour une datation carolingienne, peut-être au début du 9^e s.

100 Voir ci-dessus, p. 71 et note 80.

101 Rapport Maurer, p. 3 (SAB).



Fig. 79: Regula Tschanz (SAB) lors du remontage des fragments; comme surface de travail, elle se sert d'un plateau de verre surélevé au-dessus d'un miroir, qui permettait de visualiser simultanément les deux faces d'un même fragment.

la sépulture du défunt, et que la forte fragmentation découlait du poids des sédiments comblant la fosse.¹⁰² Mais l'emplacement des vestiges montre clairement que la fragmentation de la plaque est survenue avant le comblement, respectivement *avant* l'apport de la partie supérieure du remblai de la fosse. Cette observation contraint déjà Eggenberger/Jaton/Maurer à rejeter l'hypothèse initiale et à postuler l'existence d'une construction éphémère liée au rite d'inhumation du haut Moyen Age. Ils supposaient que les fragments étaient parvenus dans la tombe en même temps que le mort et que les pièces furent soigneusement réparties sur un premier remblai couvrant le corps du défunt, avant le comblement définitif de la fosse sépulcrale. Malheureusement, aucune source écrite ni aucune fouille archéologique ne nous a transmis les «couillises» de tels rites d'inhumation pour l'époque du haut Moyen Age¹⁰³, à l'exception peut-être du *feretrum* – apparemment une manière de brancard sur lequel on transportait le défunt de la chambre mortuaire à l'église, où il était mis en bière avant d'être enseveli – mentionné dans de nombreuses ordines mortuaires médiévales.¹⁰⁴ Mais, le dépôt du *feretrum* dans la fosse sépulcrale n'est attesté nulle part.¹⁰⁵ La situation des vestiges permet encore d'autres interprétations. Ainsi, n'est-il pas impérieux que les parties inférieure et supérieure du remplissage de la tombe soient contemporaines, à plus forte raison si l'on en juge par leur composition différente.¹⁰⁶ Comme ça, on pourrait imaginer comme second scénario, que le corps ait été déposé dans la fosse, puis recouvert d'une faible couche de terre, et qu'ensuite on ait dressé au-dessus de la tombe une *memoria*¹⁰⁷ respectivement une «tumba», constituée d'un cloisonnage (?) recouvert d'enduit (fig. 81). Cette *memo-*

ria – étant *sub divo* ou tout au plus protégée des intempéries par une construction légère en bois¹⁰⁸ – s'est peu à peu désagrégée et les fragments d'enduit se sont entassés à la surface du remblai couvrant le corps du défunt. La dépression remise à nu après l'effondrement de la structure protectrice fut alors définitivement comblée. Par rapport à la première hypothèse, ce scénario a un avantage, puisque des *memoriae* et des *tumbae* en matériaux légers et éphémères sont attestées par des sources écrites datant du haut Moyen Age.¹⁰⁹ Certes, la plupart de ces *tumbae* étaient construites en pierre et se trouvaient dans une église. Mais nous ne devons pas perdre de vue que dans le cas de Saint-Imier, nous nous trouvons à la périphérie au sens propre, et que nous devons tenir compte de probables transpositions locales de coutumes citadines. On se rappellera à cet égard la présence tout à fait singulière d'une mosaïque funéraire du VII^e siècle dans l'église de Saint-Jacques à Sissach BL, dont les parallèles les plus proches sont à rechercher dans le bassin méditerranéen.¹¹⁰ Une autre découverte inhabituelle réalisée voici cinq bonnes années à S. Susanna de Rome, offre malgré son éloignement géographique une meilleure comparaison avec celle de Saint-Imier. On y découvrit une fresque carolingienne représentant la Madonna, dont les fragments furent soigneusement déposés sur le mort, faces peintes contre le corps.¹¹¹ Le défunt fut-il le donateur de cette peinture murale et a-t-il émis le vœu

102 Eggenberger/Jaton/ Maurer 1993, 91–92.

103 Selon un survol de Duval/Picard 1984 et Paxton 1990.

104 Voir à ce sujet Sicard 1978, 112–113, 178, 254. L'aspect de ce *feretrum* demeure énigmatique. Voir aussi Du Cange, vol. III, 1844, 229.

105 Ou doit-on l'interpréter dans le sens d'un passage d'un pontifical romain-germanique du 10^e s., dans lequel l'officiant, après avoir refermé la tombe, fixe la croix «super feretrum»? *Feretrum* pouvant ici aussi signifier le sarcophage, comme on le suppose pour le *feretrum* de saint Fridolin à Säkingen mentionné dans la Vita Fridolini, du 10^e s. également (MGH SS. Rer. Merov. 3, 369); F. Jehle in ZAK 32, 1975, 4.

106 La partie inférieure du remplissage est décrite comme «remblais humides», la partie supérieure comme «remblais». A cet égard, la localisation précise du tesson de verre à vitre coloré, datant du Moyen Age tardif, trouvé dans le remplissage de la Tombe 62 serait un indicateur précieux (cf. p. 99, cat. n° 110).

107 Au sens d'un «lieu de mémoire».

108 Comme aucune trace d'altération n'est perceptible sur les fragments d'enduit, nous devons imaginer un abri éphémère en bois, dont les traces ont été lessivées ou détruites par les interventions postérieures.

109 On pense ici à la «cellula minutis contexta virgultis» au-dessus de la tombe de l'évêque Medard de Soissons, mort vers le milieu du 6^e s.; Greg. de Tours, In glor. conf. c. 93 (MGH SS. Rer. Merov. I, 807–808); Claussen 1950, vol. II, 64 (note 2 du vol. I, p. 194). La *memoria* dressée vers 770 au-dessus de la première tombe de saint Othmar sur l'île de Werd pouvait être de bois elle aussi; Knoepfli/Sennhauser 1964, 67. Suite à sa translation vers Saint-Gall, saint Othmar fut inhumé au sein de l'église conventuelle dans une tumba aux parois maçonnées, fermée par des tablettes (de bois?) («...tabulis, quarum grossitudo trium vel quatuor erat digitorum») disposées en rangées perpendiculaires et jointoyées au mortier («...in transversum positis coemetoque desuper litis»); MGH SS II(1829), 46; Claussen 1950, 244–245; Straub 1983, 80.

110 Marti 1998, 295–301.

111 La découverte n'est pour l'heure pas publiée, mais j'ai eu la chance de visiter la fouille en 1991 et je tiens ici à remercier les responsables du chantier.

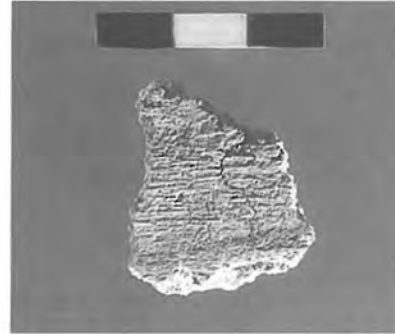


Fig. 80: Fragments avec restes d'une inscription de deux lignes et lettres isolées.

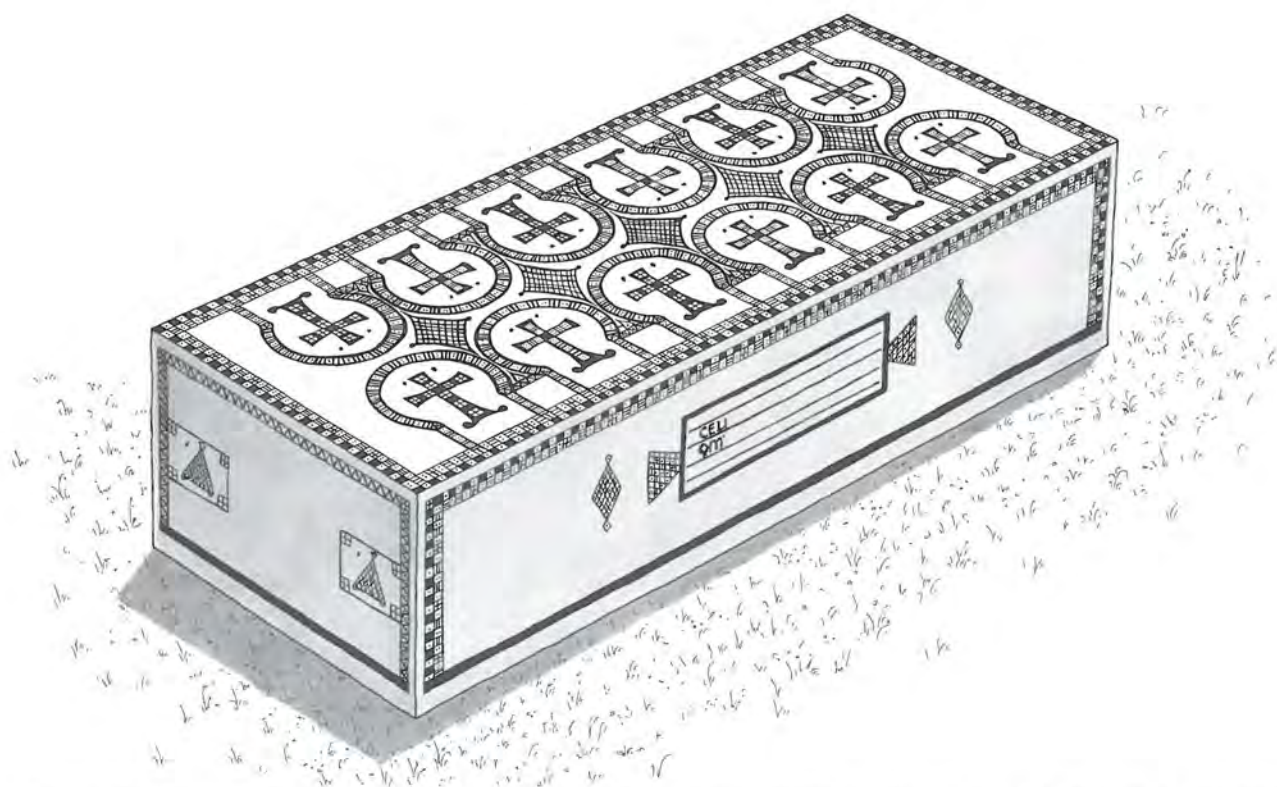
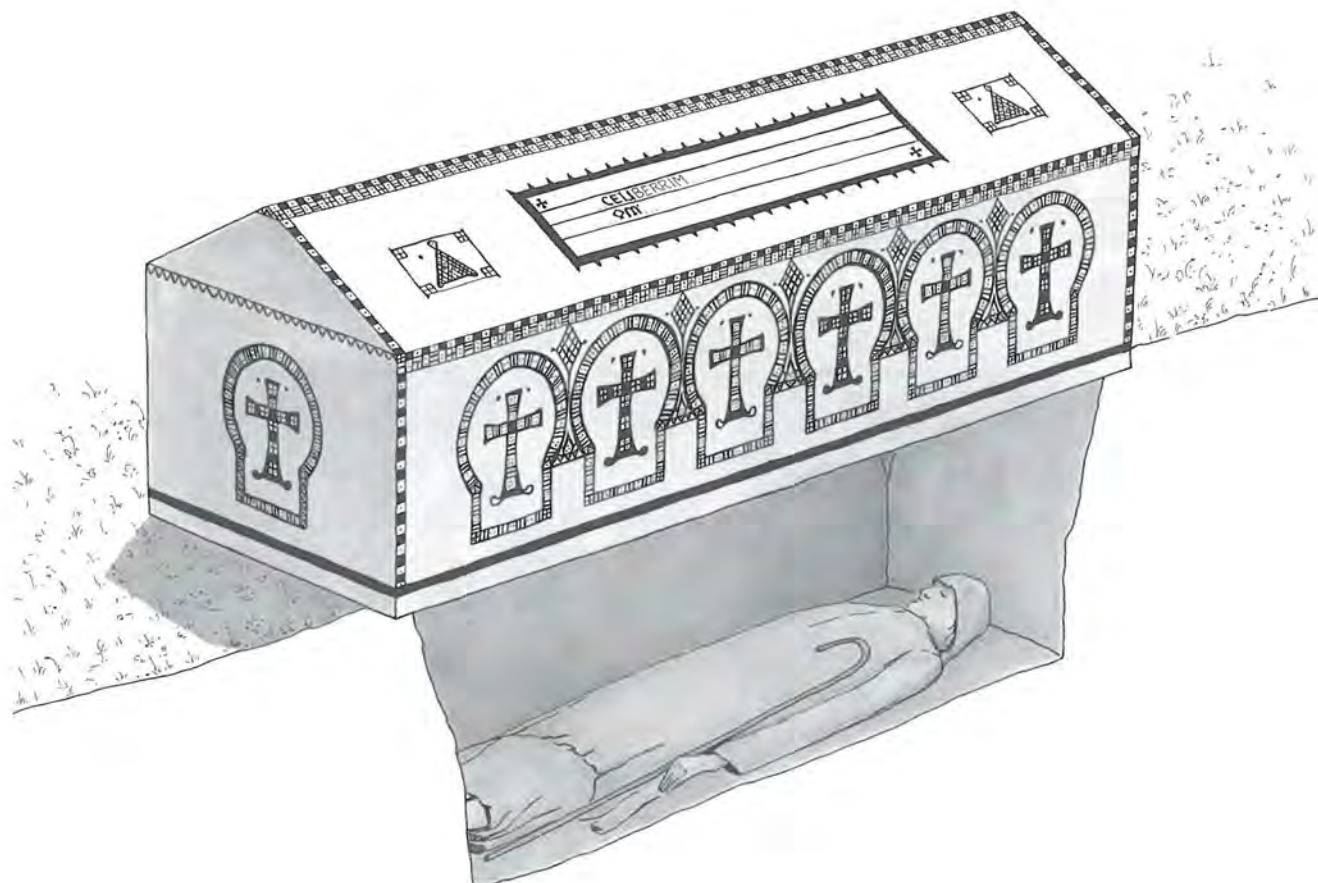


Fig. 81: Deux reconstitutions possibles de la tumba du haut Moyen Age ayant recouvert la tombe 62 (dessin: C. Jäggi, E. Schranz, M. Stöckli). Il est probable que cette structure en matériau léger recouverte d'enduit fut à l'origine abritée des intempéries par un toit de bois.



dans son testament qu'à sa mort «sa» Madonne soit détachée de la paroi et le rejoigne dans sa tombe? Dans le cas de Saint-Imier une telle interprétation demeure plutôt peu probable en raison de la qualité d'exécution et du sujet de la peinture. En outre, la peinture découverte à Saint-Imier était exécutée sur un mortier enduit accroché sur un support végétal, technique qui n'est pas attestée dans la peinture monumentale, si ce n'est pour des plafonds peints appliqués sur claies de bois.¹¹²

V. Essai de classification historico-culturelle

Aussi bien le support que l'exécution des fragments d'enduit peint retrouvés dans la tombe 62 de Saint-Imier font penser soit à une construction éphémère liée à un rituel inconnu du haut Moyen Âge et ensevelie dans la tombe avec le défunt, soit – plus vraisemblablement – à une *tumba*, respectivement une *memoria*, en matériau léger couvrant la fosse sépulcrale, qui se désagrégea après un certain temps, pour finalement tomber en miettes dans la fosse en partie comblée. Remise à nu, la fosse fut alors définitivement remblayée. Malheureusement, l'inscription trop fragmentaire ne donne aucune indication sur l'identité du défunt. Sur la base de l'étude anthropologique, on sait tout de même qu'il s'agit d'un homme adulte ou mature, de taille moyenne, plutôt gracile.¹¹³ Susi Ulrich-Bochsler a sans doute raison lorsqu'elle parle d'un «homme de statut social plutôt élevé», alors qu'elle tient pour peu probable l'identification de la sépulture comme étant la tombe du fondateur ou du saint Himerius.¹¹⁴ Le fait même que la sépulture ait été touchée en son bord par le creusage de la tombe 61 indique que nous ne sommes pas en présence d'une tombe vénérée. En outre, le squelette était demeuré inviolé jusqu'à sa destruction partielle par des travaux modernes, la zone de la tête restant même intouchée jusqu'à nos jours, alors que les ossements de saint Imier ont dû être transférés de sa tombe initiale, peut-être une simple sépulture à l'extérieur de l'église¹¹⁵, vers un nouvel emplacement, au plus tard à la suite de l'aménagement de la grande *forma* dans le sol de la première église.¹¹⁶

Qui a donc pu bénéficier à la fin du VII^e ou au VIII^e siècle de ce monument ou rite funéraire? Marius Besson a prouvé de manière convaincante, qu'il fallait voir dans l'expression *cella sancti Hymerii*, mentionnée pour la première fois en 884, une petite communauté monastique.¹¹⁷ Le défunt enterré dans la tombe 62 était-il un moine faisant partie de cette communauté ou encore un pèlerin? Nous ne

le savons pas. Cependant, le fait qu'un enfant soit enterré à peu près à la même époque dans la tombe 61, indique que dans ces années-là, Saint-Imier ne comptait pas seulement des moines.

L'ultime question se rapporte à l'artiste qui réalisa nos peintures. La remarque de Besson, selon laquelle la *cella sancti Hymerii* n'était sans doute pas un monastère à proprement parler, mais «plutôt la dépendance d'un monastère»¹¹⁸, renvoie au couvent-mère et par là même à l'arrière-fond culturel des moines. Les sources écrites sont peu bavards et signalent seulement qu'en 884 Saint-Imier dépend de Moutier-Grandval.¹¹⁹ Qu'en était-il avant cette date? Doit-on imaginer sur la base des éléments luxoviens de l'inscription un lien avec l'important monastère colombanien de Luxeuil, dans le Jura bourguignon (voir aussi fig. 78)?¹²⁰ Aucun lien de ce type ne transparait dans l'hagiographie de saint Himerius, mais la *Vita* persiste dans les indications topiques, ce qui empêche toute approche historique du personnage même de cet ermite.¹²¹ Les fouilles de 1986–1990 dans l'église Saint-Martin de Saint-Imier ont toutefois permis de préciser quelque peu la sphère culturelle imérienne. Certes nombre d'éléments demeurent spéculatifs, ce qui est absolument normal pour une époque qui comme le haut Moyen Âge a laissé peu d'écrits. Seules la publication d'autres «anomalies» archéologiques de ce type seront à même de tester le bien-fondé de ces spéculations, de les vérifier, réviser ou même de les rejeter.

Traduction: Christophe Gerber, SAB

112 Voir ci-dessus, note 84.

113 Voir p. 119.

114 Voir p. 17.

115 Claussen 1950, 76 (saint Germain) et 125 (saint Wigbert, 738, fut enterré «ante ecclesiam in conditorio nullius ambitionis»; MGH SS XV, 41); Straub 1983, 44 et aussi 25; Paxton 1990, 63.

116 Voir p. 49–54.

117 Besson 1908, 81. Au sujet de la source de 884, cf. ci-dessus, p. 118.

118 Comme note 117. Au sujet de «cella» comme dépendance d'un monastère, voir Büttner 1964, 15.

119 Voir ci-dessus, p. 118.

120 Au sujet des éléments «luxoviens», voir Koch 1994, 17 et suiv. Il est remarquable que le motif de la croix dans un médaillon se retrouve à plusieurs reprises dans des manuscrits de la mouvance de Luxeuil – là aussi un indice de lien avec le monastère jurassien; voir fol. 6r du Missale Gothicum de la Bibl. Vat., Reg. lat. 317, vers 700 (Zimmermann 1916, 168–169 et pl. 45a); fol. 1v du MS de Hieronymus à Valenciennes, 2^e quart du 8^e s. (Zimmermann 1916, 174–175 et pl. 63a; fol. 17v, 62r et 98v du Cod. Bonif. 2 à Fulda, milieu du 8^e s. (Zimmermann 1916, 175–176 et pl. 45a, 68a et 69a).

121 Besson 1908, 110–111.

Fragments d'enduit peint polychrome d'une décoration murale du haut Moyen Âge

Gabriele Keck

La campagne de fouille de 1986/87 a permis la mise au jour d'environ 550 fragments d'enduit peint polychrome, dont la plupart n'excèdent pas la taille de la main. Ils se présentaient en divers contextes: dans une couche de remblai appuyée contre le mur sud du troisième chantier¹²², couche qui contenait les débris des deux phases antérieures¹²³, dans le remplissage de tombes entourant la tombe-reliquaire¹²⁴, ainsi que dans des remblais du XIX^e siècle¹²⁵ (fig. 20, 21 et 41).

Malgré leur dispersion au moment de la découverte, les fragments peints présentent des caractéristiques homogènes quant à la composition du mortier de pose et de l'enduit, à la technique picturale, au décor et à la palette de couleurs utilisée (fig. 82). Sur aucun fragment il n'a été observé d'écart qui permette, au premier regard, de mettre en doute son appartenance à l'ensemble. Cette homogénéité est confirmée aussi par la situation archéologique, la plus grande partie des fragments ayant été trouvés dans des couches contemporaines. Comme il s'agit de remblais apportés au cours du troisième chantier, les fragments d'enduit sont sans doute les restes de la décoration murale de l'une des étapes de construction précédentes, vraisemblablement la deuxième, qui a fait table presque rase de la première bâtisse.

I. La couche de fond et la technique picturale

Les peintures n'ont jamais été recouvertes par une autre couche et étaient visibles au moment de leur destruction. Les fragments présentent d'abord une couche préparatoire, d'une épaisseur maximale de 9 cm, qui était appliquée contre la maçonnerie. Ce mortier est de texture dense et de teinte gris clair une fois mouillé. Il se compose de beaucoup de chaux, parfois en nodules, de sable gris fin mêlé à des éclats de molasse gris-vert émoussés et de tuf. Le sable gris semble provenir de molasse pulvérisée pour entrer dans la composition du mortier. On n'a pas observé de tuileau.¹²⁶ Le recours à la molasse ne manque pas de surprendre dans une région de calcaire où l'on ne connaît aucun gisement de molasse. En outre, cette roche n'apparaît ici ni comme pierre de taille dans la maçonnerie, ni dans les remblais. Cette molasse ne serait donc pas le produit d'une taille effectuée sur place. Il s'agit du reste, ici, d'un matériau très tendre et friable, impropre à un usage constructif. Ce sable pouvait être disponible sur place dans les sédiments tertiaires qui recouvrent le fond du vallon de Saint-Imier.¹²⁷

Sur la face postérieure, les morceaux montrent l'empreinte des moellons de la maçonnerie. Sur la face antérieure, la plupart des fragments présentent un premier enduit à grain fin, d'une épaisseur d'un centimètre au maximum; ce premier enduit est appliqué sur la surface, grossièrement lissée, de la couche préparatoire. Ils ne se distinguent pas l'un de l'autre par leur teinte. L'application de ce premier enduit avait pour but d'égaleriser la surface du mur, raison pour laquelle il n'est pas présent partout. Sur la surface de l'enduit, soigneusement lissée à la truelle, on a appliqué un badigeon de chaux, assez épais par endroits, qui sert de support à la couche peinte. Il a laissé la structure striée du pinceau. En quelques endroits, le badigeon sec, non peint, a été doublé d'une seconde couche précédant la peinture. Là où la couche inférieure est visible, il n'existe aucune trace d'un décor peint plus ancien. Le procédé ne prévoyait apparemment pas de tracer des sillons comme ce fut le cas sur les fragments de mortier peint en rouge de la tombe 62, où ils semblent avoir servi de première esquisse aux dessins du décor.¹²⁸ Sur quelques fragments toutefois, on observe des sillons correspondant au décor, mais ce constat reste ponctuel et ne permet pas de penser à une technique systématiquement appliquée.¹²⁹

II. Polychromie et décors

Par l'aspect de leur surface, les fragments d'enduit proviennent tous, presque sans exception, de surfaces murales planes. On peut donc admettre que les parois peintes

122 n° trouv. 17920.

123 n° trouv. 17911, 17912, 17913, 17914.

124 n° trouv. 17619-2 (remblai de la tombe 13), 17901 (remblai de la tombe 25) et 17902 (remblai de la tombe 30). – En outre, la tombe 62 a fourni un important ensemble de fragments d'enduit (n° trouv. 17915); il s'agit de débris d'un lit de mortier peint en rouge dont on avait recouvert la tombe, vraisemblablement au VII^e siècle. Voir la contribution de Carola Jäggi, p. 73–84.

125 n° trouv. 17618-2 et 17910. – Les fragments sont présentés ici de manière synthétique et ne sont pas traités en notices individuelles dans le catalogue. Les indications exhaustives sur le contexte de découverte des fragments sont conservées au Service archéologique du canton de Berne.

126 Cette composition de mortier n'est pas identique à celle des quelques fragments d'enduit peint trouvés en 1990.

127 Voir la carte géologique dans l'Atlas, pl. 4.

128 Voir note 124.

129 Cette technique était largement répandue au haut Moyen Âge, ainsi qu'en témoignent par exemple, sur un décor de guirlande de fleurs de Saint-Jean de Münstair, des cercles gravés pour soutenir la peinture. Schmid 1998, p. 14 et 15, fig. 5.

constituaient une partie de l'aménagement intérieur de l'église. Quelques fragments d'angles chanfreinés signalent certainement d'anciennes embrasures de porte ou de fenêtre. Aucun fragment ne présente une surface concave qui serait l'indice sûr d'une voûte peinte. On a observé seulement quelques fragments légèrement incurvés que leur décor peint et leur coup de pinceau distinguent nettement des autres. Il s'agit d'une peinture de faible étendue, il y manque le coup de pinceau généreux des autres fragments; on la verrait plutôt décorer de petites surfaces comme des encadrements ou des embrasures.¹³⁰ La palette de couleurs utilisée est très restreinte: rouge tirant parfois sur le rose, en diverses nuances, et noir sur fond blanc. Comme motifs décoratifs, on peut reconnaître des raies noires et rouges de différentes largeurs et des bandes qu'encadrent des rangées de points ou de perles tamponnés.

Pour le reste de l'échantillon, numériquement plus important, les couleurs principales sont le rouge et le gris, puis le noir et l'ocre jaune. Elles ont été appliquées d'un vigoureux coup de pinceau sur un fond blanc. Le rouge a été utilisé dans de nombreuses nuances qui vont du rouge clair au brun-rouge (*caput mortuum*). Les tons intermédiaires donnent l'impression que les effets de polychromie ont été obtenus par la juxtaposition ou la superposition d'un petit nombre de teintes. Le gris se présente également sous diverses nuances: gris clair, gris-blanc, gris-noir et gris-bleu. En quelques endroits, le gris est soutenu par un rose ou un jaune¹³¹, ce qui crée encore d'autres tons intermédiaires. Dans ce cas, on a ménagé une petite marge qui laisse apparaître la couleur de fond. Il est important de souligner qu'il s'agit ici, selon toute vraisemblance, d'un procédé stylistique permettant de renforcer la profondeur de l'image et même de donner une certaine luminosité à des couleurs froides. On a surtout recouru aux tons de gris là où il fallait tracer la limite entre des teintes plus claires ou renforcer un décor. Le noir couleur de suie et le blanc fréquemment utilisé pour rehausser une autre teinte, contribuent aussi à cet effet plastique. Le jaune et l'ocre jouent un rôle secondaire tandis que le vert et le bleu font totalement défaut. La matière des couleurs est friable et a donc été appliquée *a secco*.¹³²

La reconstitution du décor représenté sur les parois s'est vite avérée problématique, la plupart des fragments ne présentant plus de motif reconnaissable au premier examen. En regard d'un résultat que le caractère dispersé et lacunaire de l'échantillon conservé – des éléments essentiels du décor ont pu disparaître ou se trouver en dehors des zones fouillées – rendait pour le moins aléatoire, il ne paraissait pas possible de tenter une reconstitution dans un délai raisonnable. Nous avons pu néanmoins établir que plusieurs fragments s'accordent par leur combinaison de

couleurs et appartiennent donc incontestablement au même ensemble. Les motifs les plus fréquents sont des bandes plus ou moins larges qui peuvent avoir servi à encadrer des panneaux figurés que la trop grande fragmentation du matériau conservé ne nous permet pas de reconstituer. La comparaison des fragments de peinture murale de Saint-Imier avec le corpus, au demeurant peu fourni, des peintures du haut Moyen Âge, et notamment les peintures carolingiennes de Müstair, révèle des parallèles évidents, par le décor en bandes et le choix des couleurs. On croit reconnaître sur quelques fragments des colonnes torsées comme à Müstair¹³³ ou sur les canons d'évangiles de l'enluminure du haut Moyen Âge. D'autres, par leur petits coups de pinceau dans les tons rouges ou jaunes avec un peu de noir, évoquent une imitation du marbre. Il semble assez sûr qu'il existait un décor de frise. En effet, la comparaison avec des fragments de Paderborn étudiés par Hilde Claussen¹³⁴ laisse supposer que le motif de triangles noirs ou en divers tons de gris, rehaussés de blanc et disposés parallèlement, face-à-face ou l'un sur l'autre, sur un fond rose ou ocre, appartient à un décor de grecques figurant un relief.¹³⁵ Fréquent dans les églises carolingiennes, ce motif jouit encore d'un fort engouement à l'époque ottonienne (St. Georg à Reichenau¹³⁶, Saint-Pierre de Chalières près de Moutier¹³⁷). Au vu de ces analogies et des caractéristiques mises en évidence dans le cadre restreint de cette étude, c'est à cette époque que nous situons la création des peintures murales de Saint-Imier. À ce stade, une datation plus précise n'est pas possible, car elle supposerait l'examen des fragments en comparaison directe avec des peintures conservées. Il est néanmoins établi que ce matériau témoigne d'un ensemble riche et de qualité qui pourrait livrer des informations sur les techniques utilisées par les peintres et mérite d'être pris en considération dans les synthèses sur la peinture murale du haut Moyen Âge.¹³⁸

130 Ce groupe présente en outre deux couches d'enduit appliquées l'une sur l'autre. La composition du mortier est analogue à celle de l'ensemble.

131 C'est le cas sur les fragments au motif de méandres.

132 Les couleurs et les liants n'ont pas été soumis à une analyse chimique.

133 Zemp/Durrer 1906–1911. – Birchler 1954.

134 Voir son étude sur les peintures murales dans: Lobbedey 1986, vol. 1, p. 247–268.

135 Ibidem, p. 253–255, avec des indications sur la diffusion des frises de méandres et une bibliographie.

136 Voir les dessins schématiques de divers motifs de méandres dans Knöpfli 1961, p. 80–85.

137 Castelnovo/Hermanès 1997, p. 523, avec une bibliographie et notamment le renvoi à un récent mémoire de licence: Rais 1995. – Moser/Ehrensperger 1983, p. 196–197.

138 En 1996 a eu lieu à Lorsch un congrès international sur la peinture murale du haut Moyen Âge. Les actes en seront publiés dans le volume XXIII des cahiers du comité national allemand de l'ICOMOS. Schmid 1998.



Conclusions

Laurent Auberson et Peter Eggenberger

Au terme d'une étude archéologique qui nous a permis de renouveler nos connaissances sur le passé de Saint-Imier et ses origines si facilement enveloppées de légende, il est temps de comparer ces nouvelles données archéologiques avec la documentation historique.

En ce sens, le premier constat peut paraître quelque peu décevant, dans la mesure où nous n'avons pas pu identifier avec sûreté l'établissement primitif, celui que les textes désignent comme *cella*, dont la forme précise nous reste donc inconnue. On peut retenir l'hypothèse que les premières constructions repérées sur le site correspondent à la *capella* mentionnée au X^e siècle, mais on ignore tout de son environnement. Quant aux termes utilisés par la biographie de saint Imier, ils sont trop flous pour pouvoir éclairer le témoignage de l'archéologie: ils nous apprennent seulement que la petite communauté fondée avait une vocation hospitalière.¹³⁹

En revanche, l'archéologie a apporté une contribution décisive à notre connaissance des origines du site de Saint-Imier et de la colonisation du Vallon, en fournissant une attestation sûre d'une occupation au haut Moyen Âge, entre le V^e et le VIII^e siècle si l'on prend la fourchette chronologique la plus large obtenue par les méthodes physiques de datation.

Le personnage de l'ermite, qui aurait pu se voir balayé par le vent de la critique, recouvre alors un peu de consistance historique. Il semble bien en effet qu'une petite population se groupe assez rapidement autour d'un noyau primitif dans lequel rien au fond ne nous interdit de voir un ermitage, dont le rayonnement, même discret, a peu à peu engendré – davantage que des vocations – des besoins économiques nouveaux et un afflux de colons pour y faire face.

La rapide diffusion du culte de saint Imier, déjà bien connue, mais aussi la découverte par les archéologues d'un emplacement voué à une vénération particulière à l'intérieur des premières constructions chrétiennes sont là pour nous montrer la réelle ferveur cristallisée sur la mémoire de l'ermite et la permanence du lieu sur lequel elle se manifestait.

Il n'a pas été mis au jour, lors des fouilles, de vestiges bien caractérisés qui nous permettent d'assigner une date précise au début de l'ermitage. Cependant, la datation approximative couramment adoptée jusqu'alors – soit un établis-

sement remontant au VII^e siècle, après l'installation du siège épiscopal de Lausanne – se trouve renforcée. En effet, l'étude des sépultures a révélé au moins une tombe d'enfant datée avec certitude du haut Moyen Âge (tombe 61, avant 761). Pour d'autres sépultures d'enfants ou de nouveau-nés, une datation aussi précoce n'est pas assurée, mais possible. On est donc porté à croire qu'assez rapidement, au plus tard vers le milieu du VIII^e siècle, une population était établie sur un site qui n'était déjà plus l'habitat d'une communauté érémitique fermée. Au VIII^e siècle, le village de Saint-Imier existe donc déjà.

Le développement de Saint-Imier présente du point de vue historique et hagiographique des traits communs avec celui de Saint-Ursanne, comme nous l'avons vu en introduction. Mais sans doute n'est-il pas inutile de rappeler ici qu'à Saint-Ursanne, où la retraite de l'anachorète fondateur n'a laissé aucun vestige, on a néanmoins retrouvé une église (Saint-Pierre) contemporaine de saint Wandrille, en qui la légende voit, vers 630, le fondateur du premier monastère établi dans le clos du Doubs.¹⁴⁰ C'était une église de dimensions assez importantes (environ 22 x 8 m à l'intérieur), avec un chœur rectangulaire à épaulements faiblement marqués. On suppose qu'elle a servi d'église funéraire pour les moines de ce premier établissement, mais ses dimensions et la présence – certes hypothétique – d'une cloison séparant une aire accessible aux laïcs laissent penser qu'elle a pu s'ouvrir peu à peu aux besoins d'une communauté villageoise naissante. L'évolution va de toute façon dans ce sens: l'église Saint-Pierre deviendra plus tard paroissiale Saint-Blaise, tandis que les religieux s'établiront, plus près des reliques du saint, dans un édifice qui a précédé l'actuelle collégiale.

Si la *cella* de Saint-Imier en tant que telle, comme nous l'avons vu, ne se laisse pas reconstituer en une forme précise, la vénération dont le saint est rapidement devenue l'objet pourrait bien trouver quelque résonance dans la réalité archéologique, puisque l'église, d'abord en sa nef

139 ...*domum aedificare, in qua omnibus ad se venientibus caritatis gratia libentissime hospicium praeparabat, ac aeternae vitae desiderio saciabat* (éd. M. Besson, p. 173).

140 H. R. Sennhauser, St-Ursanne. Il s'agit de l'ancienne église St-Pierre, aujourd'hui disparue, qui se trouvait à l'aile nord du cloître de la collégiale. Sur la question historique et notamment la méfiance avec laquelle il faut considérer le récit de la fondation par saint Wandrille et les conflits de juridiction entre Bâle et Besançon, voir G. Moysse, A propos de Saint-Imier en 884, p. 23–24.

puis en son chœur, semble avoir abrité une place particulièrement vénérée, qui a attiré un regroupement préférentiel de sépultures. Quant à savoir si cette vénération est à l'origine même du village ou si une population laïque s'était déjà établie du temps de l'ermitage pour contribuer à l'exploitation agricole, la question doit rester ouverte. Quoi qu'il en soit, ces deux facteurs ont dû jouer leur rôle, l'un spirituel par le rayonnement de la personne et de la mémoire du pieux ermite dont on recherchait la proximité, l'autre économique par l'attrait d'une région possédant, à une altitude tout à fait modérée, des terres à mettre en valeur.

Petit ermitage au cœur d'un hameau rural: c'est ainsi que l'on peut se figurer la *cella* du IX^e siècle. Un siècle plus tard, on ne parle plus que de *capella*, signe très probable d'une régression, et pour le moins de la disparition de tout ce qui pouvait ressembler à une communauté monastique. En cela non plus, les découvertes archéologiques ne contredisent pas l'interprétation que l'on peut donner de la documentation écrite, elles la complèteraient plutôt. Une *capella* suppose déjà un service à une population, même s'il n'y a pas encore de paroisse. C'est bien à la naissance d'un village que l'on assiste, au travers d'indices historiques, archéologiques et anthropologiques.

Vers la fin du XI^e siècle, le village et la région devaient présenter suffisamment d'attrait en termes de valeur économique et de revenus ecclésiastiques pour éveiller les convoitises de l'évêché de Bâle. Cette nouvelle puissance réussit alors non seulement à créer une collégiale de chanoines entièrement soumise à son autorité, mais aussi à mettre la main sur les reliques de saint Imier, dont on peut ainsi mesurer la valeur dans l'imaginaire collectif de l'époque. Les découvertes archéologiques nous suggèrent qu'une partie au moins des reliques a été maintenue ou rétablie dans l'église paroissiale consacrée à saint Martin. Mais le détail de cette répartition n'a pas une importance décisive: ce sont bien les chanoines – dont l'église est

placée sous le vocable de saint Imier – qui contrôlent le culte des reliques. Certes, dans les derniers siècles du Moyen Âge, le collège doit composer avec une nouvelle puissance laïque, la bourgeoisie de Bienne. Dans tout ce processus, l'évêché de Lausanne reste singulièrement absent, son rôle dans le vallon de Saint-Imier restant limité à la nomination des curés de paroisse et à la surveillance de leur ministère. La probable «invention» de la biographie de saint Imier à l'instigation des milieux épiscopaux de Lausanne et l'intitulé du décanat «de Saint-Imier» par préférence à celui «de Soleure» apparaissent comme des tentatives sans suite pour manifester un pouvoir dont la population locale, trop éloignée du siège diocésain, n'avait peut-être qu'une bien vague perception. Quant à l'attitude «conquérante» des princes-évêques de Bâle, elle s'inscrit dans la suite logique de la fondation de la seigneurie temporelle en 999. Dans ces régions de peuplement nouveau, l'évêché de Bâle peut s'établir comme puissance féodale sans rivale. Ce n'est finalement que le pouvoir des villes, en pleine ascension en ce Moyen Âge finissant, qui pourra lui porter ombrage: nouvel acteur dans ce jeu d'influences, acteur laïque qui, par une curieuse et fortuite inversion des rôles, affirmera son existence dans le domaine spirituel, en forçant la conversion du vallon de Saint-Imier à la Réforme. La région vivra désormais ce paradoxe qui fait d'elle, pendant tout l'Ancien Régime, une terre protestante mais toujours soumise au pouvoir temporel des princes-évêques de Bâle établis en exil à Porrentruy.

Ainsi, l'étude de l'ancienne église paroissiale de Saint-Imier, par le recours à toutes les méthodes de la science historique, nous fait entrer dans le vif de la «question jurassienne» et de ses origines. Nonobstant les limites des diocèses, l'extension de la seigneurie temporelle de l'évêché de Bâle a donné des contours précis à ces limites un peu floues qui dans l'Antiquité déjà séparaient les territoires des Helvètes, des Rauriques et des Séquanes. Ce qu'il est ensuite advenu de ces confins et des sentiments d'appartenance des populations concernées est une autre histoire.

Partie B:

Les objets

Suzanne Frey-Kupper, Gabriele Keck, Franz E. Koenig et Werner Stöckli

Trouvailles diverses

Werner Stöckli et Gabriele Keck

I. Introduction

Les deux campagnes de fouilles menées à l'ancienne église Saint-Martin de Saint-Imier, en 1886/87 puis en 1990, ont permis de mettre au jour près de 3500 objets de toutes catégories, comportant au total 730 numéros d'inventaire. Les catégories représentées sont fort diverses en importance. Les 16 pièces de monnaie font l'objet d'une présentation à part.

La catégorie la plus importante est la céramique utilitaire, représentant 1090 fragments au total, l'immense majorité étant de la céramique vernissée. Si l'essentiel trouve place entre les XVII^e et XIX^e siècles, une douzaine de fragments peuvent être datés entre les XII^e/XIII^e siècles et le XVI^e siècle. Par ailleurs, cette catégorie comprend plus de 20 fragments de pipes, datés entre les XVIII^e et XIX^e siècles.

La céramique de poêle est représentée par près de 220 fragments, parmi lesquels de nombreux carreaux plats, avec ou sans décor, quelques pièces de couvre-joint et de corniche, un carreau de socle et des pièces de corps d'ancrage. Si plus de la moitié de ces fragments sont datés entre les XVIII^e et XIX^e siècles, il existe environ 35 pièces trouvant place entre la fin du XV^e et le XVI^e siècle.

La céramique de construction ne comprend que 38 fragments, où l'on trouve essentiellement des tuiles, quelques briques et carreaux de sol. Si deux tubuli et deux tegulae sont datés à l'époque romaine, voire carolingienne, la majorité de ces pièces sont médiévales ou d'époque moderne.

La gobeletterie est représentée par plus de 850 fragments, répartis pour la plupart entre l'époque moderne et les XVIII^e/XIX^e siècles. Un exemplaire est médiéval, un second est daté du XV^e/XVI^e siècle.

La faïence et la porcelaine sont respectivement représentées par près de 250 et de 50 fragments, tous datés entre les XIX^e et XX^e siècles.

Parmi les 334 fragments de verre, la majorité sont des fragments de vitre ou vitrail, datés pour la plupart dès l'époque moderne. Cinq numéros d'inventaire renvoient à des fragments datés du Moyen Âge tardif.

Outre de multiples clous de cercueils (en relation avec des tombes), datés entre les époques moderne et industrielle,

les objets métalliques sont relativement nombreux, représentés par des crochets d'agrafe, barbacanes, épingles, passe-lacets, boutons, etc., d'époque médiévale ou moderne. Parmi les trouvailles les plus importantes, nous pouvons mentionner quelques bijoux, notamment un anneau en or massif, qui entourait la main droite de l'individu de la tombe n° 45, et une chevalière en argent retrouvée à l'annulaire gauche de l'individu de la tombe n° 40, tous deux d'époque médiévale. Une boucle de ceinture, une croix (de chapelet?), une plaque d'entrée de serrure et une broche sertie de perles les complètent, toutes d'époque relativement récente, à l'exception d'un éperon, probablement du XVI^e siècle. Nous mentionnerons enfin tout particulièrement un disque décoratif, appartenant probablement à un attelage de cheval, une applique en cuivre doré, tous deux d'époque médiévale, ainsi que le cadran d'une montre de poche, de la famille Bordier dont plusieurs membres sont attestés à Genève aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Un objet en os est important à signaler, à savoir une plaquette décorée, appartenant sans doute à un reliquaie, éventuellement du haut Moyen Âge.

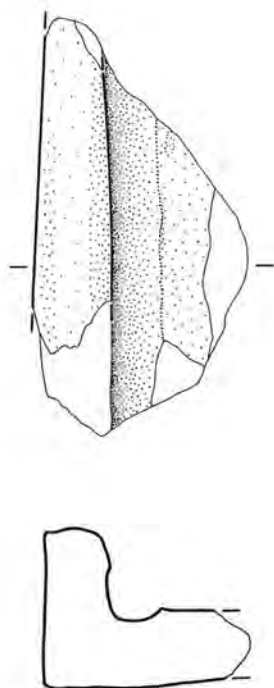
II. Catalogue raisonné

Remarques préliminaires

Les abréviations suivantes sont utilisées pour les dimensions des objets: haut. = hauteur; long. = longueur; larg. = largeur; ép. = épaisseur; int. = intérieur; ext. = extérieur; diam. du bord/panse/fond = diamètre du bord/panse/fond; diam. du bord inf. = diamètre du bord inférieur. Les références bibliographiques à occurrence répétée sont abrégées. Les monographies sont citées par le nom de l'auteur et un mot-clef, les catalogues d'expositions par leur titre. Les références complètes se trouvent dans la bibliographie en fin du catalogue.

1. Céramique de construction

- 1 Fig. Tegula. Fragment de bord à rebord saillant et départ de la surface plate, face int. sablée, face ext. lissée. Céramique, pâte rouge. – haut. rebord 4,5 cm. – dans le remblai de la couche du deuxième chantier des structures orientales. – N° trouv. 17919-1. – Datation: époque romaine ou carolingienne.



cat. 1: 1:2



cat. 14: 1:2



cat. 15: 1:2

- 2 Tegula. 2 fragments avec surface int. sablée et surface ext. lissée. Céramique, pâte rouge. – ép. 2.3–2.5 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38482. – Datation: époque romaine.
 - 3 Tubulus. Fragment. Céramique, pâte rouge. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37557–1. – Datation: époque romaine.
 - 4 Tuile plate. Surface extérieure façonnée avec un outil. Céramique, pâte rouge. – ép. 1.8 cm. – couche tassée au-dessus du cimetière. – N° trouv. 37577–2. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
 - 5 Tuile plate. Fragment avec surface int. sablée et lissée, surface ext. à stries parallèles et élément horizontal dans la partie supérieure. Talon carré. Céramique, pâte rouge-orange. – larg. 16.5 cm, ép. 1.4–1.6 cm, larg. des stries horizontales 8 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37586–1. Même type de tuile sous 37586–2. – Datation: époque moderne (XVII^e–XIX^e siècle d'après l'élément horizontal).
 - 6 Tuile plate à découpe pointue. Fragment avec surface int. sablée et lissée, surface ext. à stries parallèles peu profondes, tirées avec les doigts, celles du bord se terminent en accolade dans la pointe. Céramique, pâte rouge foncé. – angle de la pointe 115°, ép. 1.7 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37586–3. – Datation: époque moderne (probablement XVIII^e/XIX^e siècle).
 - 7 Tuile plate à découpe pointue. Partie inférieure de la tuile avec surface int. sablée, surface ext. à stries parallèles, celles du bord se terminant en accolade dans la pointe. Céramique, pâte rouge foncé. – larg. 16.5 cm, ép. 1.6 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17795–2. Même type sous 17795–4. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
 - 8 Brique. Surface ext. soigneusement lissée, surface int. sablée. Céramique, pâte rouge. – ép. 7.5 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17795–1. – Datation: bas Moyen Age.
 - 9 Brique. Fragment de bord, trois faces badigeonnées blanc. Céramique, pâte rouge brique. – ép. 7 cm. – dans le remblai du cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 17918–1. – Datation: bas Moyen Age.
 - 10 Palet. Rondelle faite à partir d'une tuile plate à stries parallèles verticales, réutilisée. Céramique, pâte rouge. – diam. 5 cm, ép. 1.8 cm. – dans le remblai du cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 17918–2. – Datation: terminus post quem au XVII^e/XVIII^e siècle. – Bibliographie: Schneider et al., Münsterhof, Taf. 35, Nr. 2,4–6 (plaques rondes découpées dans des tuiles à rebords ou des tuyaux et utilisées pour le jeu).
 - 11 Carreaux de pavement. 9 fragments avec surface int. sablée et surface ext. soigneusement lissée. Céramique, pâte rouge. – ép. 3.8–4 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17770–1. – Datation: XV^e/XVI^e siècle.
- ## 2. Céramique de poêle
- 12 Carreau de corniche. Fragment à décor en relief moulé représentant une couverture de tuiles creuses. Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37558–3. Deux autres fragments probablement du même type de carreau sous 17638–15, –16. – Datation: 2^e moitié du XV^e siècle. – Bibliographie: cf. carreau presque identique par son couvrement, au Musée Historique de Mulhouse, Minne, Céramique de poêle, p. 143 (datation probable «1530 environ»); selon Franz, Kachelofen, fig. 154, «um 1500».
 - 13 Carreau de corniche. Fragment de bord à remplage en relief moulé et ajouré. Céramique, pâte rouge, vernis jaune sur engobe blanc. – dans le remblai des couches du XIX^e siècle. – N° trouv. 17637–1. Un autre fragment du même type de carreau (17638–17) a été trouvé dans le remblai de la couche du deuxième plancher. – Datation: fin XV^e/1^{re} moitié XVI^e siècle. – Bibliographie: Roth Kaufmann et al., Ofenkeramik, p. 292, cat. 420.
 - 14 Fig. Carreaux de poêle plats. Plusieurs fragments de carreaux quadrangulaires, partiellement assemblés, à cadre en cavet et filet, décor en relief moulé: rose inscrite dans un cercle et feuilles dans les écoinçons. Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – 18 x 18 cm. – dans le remblai de la couche du deuxième plancher. – N° trouv. 17638–6, –7, –12. D'autres fragments du même type de carreau dont un est vernissé ocre-jaune sur engobe blanc sous 17605–7 (couches XIX^e siècle) et 17637–2 (couches XIX^e siècle). – Datation: 2^e moitié XV^e/1^{re} moitié XVI^e siècle. – Bibliographie: Roth Kaufmann et al., Ofenkeramik, p. 212–213, cat. 248/249.
 - 15 Fig. Carreau de poêle plat. Carreau quadrangulaire fragmentaire, encadré d'un cavet et d'un filet, à décor en relief moulé: scène mythologique (centaure féminin). Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – 18 x 18 cm. – dans le remblai des couches du XIX^e siècle. – N° trouv. 17613–1. Assemblé avec 17638–2,



cat. 16: 1:2

- découvert dans le remblai de la couche du deuxième plancher. – Datation: 1^{re} moitié du XVI^e siècle.
- 16 **Fig.** Carreau de poêle plat. Fragments du corps principal de carreaux quadrangulaires à cadre en cavet et filet, décor en relief moulé: personnage mythologique barbu, tenant une lance (Nephtune ?). Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – N° trouv. 37572-2 (couches XIX^e/XX^e siècle) et 17638-1 (dans le remblai de la couche du deuxième plancher). D'autres fragments du même type: 17605-4, -5 (couches XIX^e siècle), 17621-2 (couches XIX^e siècle), 17613-1, 17638-8, -10 et 37558-12. – Datation: 1^{re} moitié du XVI^e siècle. – Une catelle au motif identique a été présentée dans l'exposition «Wohlige Wärme» à Soleure. Inédite.
- 17 **Fig.** (photo et dessin). Carreau de poêle plat. Plusieurs fragments assemblés d'un carreau quadrangulaire à décor floral en relief moulé, entouré d'un cadre constitué d'un cavet et d'un filet. Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – 18 x 18 cm. – dans le remblai des couches du XIX^e siècle. – N° trouv. 17613-2 à 4. – Trois autres fragments du même type de carreau (17638-3, -5 et -14) ont été trouvés dans des couches du XIX^e siècle. – Datation: 1^{re} moitié du XVI^e siècle.
- 18 Carreau de couronnement. Petit fragment à décor en relief moulé (personnage ?). Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – dans le remblai des couches du XIX^e siècle. – N° trouv. 17605-8. Un autre fragment du même type de carreau a été découvert au même endroit. – Datation: 1^{re} moitié du XVI^e siècle.
- 19 Couver-joint de poêle. Profil en demi-rond sans décor, corps d'ancrage plat, triangulaire, fixé à angle droit sur un des bords. Céramique, pâte rouge, vernis brun. – larg. 2,8 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37552-7. Assemblé avec 17793-11, trouvé dans des couches du XIX^e/XX^e siècle. – Datation: XVI^e/XVII^e siècle.
- 20 Carreau de poêle plat à décor patronné. Fragment de bord d'un carreau à corps principal moulé plat avec décor floral, obtenu à l'aide d'un patron. Le patron a été posé sur le corps principal, puis couvert d'une couche d'engobe, de manière à ce que la glaçure se présente sur les parties engobées en vert clair et sur les parties non engobées en vert foncé. Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – dans le remblai des couches du XIX^e siècle. – N° trouv. 17605-1. Un autre fragment du même type de carreau (17605-2) a été découvert au même endroit. – Datation: XVII^e/XVIII^e siècle.



cat. 17: 1:2

- 21 Carreaux de poêle plats à décor patronné. 4 fragments de corps principal moulé plat à décor floral, appliqué à l'aide d'un patron. Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – larg./long. 18,3 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17793–5. – Datation: XVII^e/XVIII^e siècle.
- 22 Carreau de poêle plat à décor patronné. Corps principal moulé plat à décor floral, appliqué à l'aide d'un patron. Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – couche tassée au-dessus du cimetière. – N° trouv. 37579–1. Comparable avec 37552–2. – Datation: XVII^e/XVIII^e siècle.
- 23 Carreaux de poêle plats à décor patronné, 3 fragments de corps principal moulé plat à décor floral, appliqué à l'aide d'un patron. Céramique, pâte rouge, vernis vert sur engobe blanc. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37585–7. Autres fragments: 37552–4 et 37552–3 (couches XIX^e/XX^e siècle). – Datation: XVII^e/XVIII^e siècle.

3. Faïence de poêle

- 24 Carreau de poêle plat. Fragment de corps principal à décor en relief en forme de cartouche, moulé, décor linéaire peint bleu sur un fond blanc. Faïence, pâte rouge, émail blanc avec peinture bleue. – haut. 18 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17793–10. Même type: 37585–11, découvert au même endroit. – Datation: XVIII^e siècle.
- 25 Carreau de poêle plat. Fragment de bord à corps principal moulé plat et amorce du corps d'ancrage. Faïence, pâte rouge, émail blanc. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17621–1. 15 autres fragments avec émail blanc: 17793–6 (couches XIX^e/XX^e siècle). – Datation: XIX^e siècle.
- 26 Carreau de poêle plat. Fragment du corps principal plat. Faïence, pâte rouge, émail turquoise. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37599–2. – Datation: XIX^e siècle.
- 27 Carreaux de poêle plats. 7 fragments de corps principal moulé plat. Faïence, pâte rouge, émail vert veronèse. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17793–4. – Datation: XIX^e siècle.

4. Céramique utilitaire non vernissée

- 28 Récipient de forme indéterminée. Fragment de panse. Céramique, pâte rouge. – ép. 0,7 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38480. – Datation: protohistorique.
- 29 Fig. Pot. Fragment de bord. Céramique, pâte grise. – diam. du bord 13 cm. – dans le remblai du chantier du clocher (premier plancher). – N° trouv. 17640–1a. – Datation: XII^e siècle.



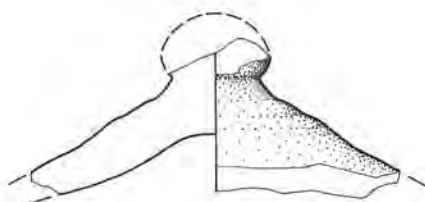
cat. 29: 1:2



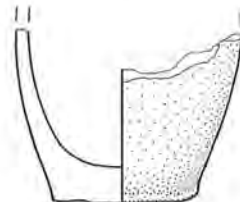
cat. 30: 1:2



cat. 31: 1:2



cat. 32: 1:2



cat. 35: 1:2

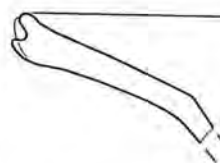
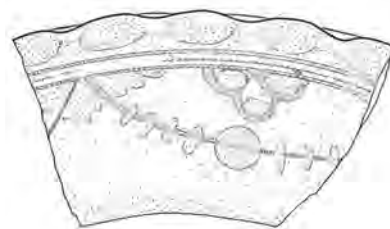
- 30 Fig. Jatte. Fragment de bord. Céramique, pâte grise. – diam. du bord 12,5 cm. – dans le remblai du chantier du clocher (premier plancher). – N° trouv. 17648–1c. – Datation: XII^e/XIII^e siècle.
- 31 Fig. Pot. Fragment de fond. Céramique, pâte grise. – dans le remblai du chantier du clocher (premier plancher). – N° trouv. 17648–1j. – Datation: XIII^e siècle.
- 32 Fig. Couvercle. Fragment de couvercle de forme conique, avec bouton de préhension. Céramique, pâte rouge. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–7. – Datation: XIII^e/XIV^e siècle.
- 33 Couvercle de forme conique (avec bouton de préhension?). Céramique, pâte rouge. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37557–2. – Datation: bas Moyen Age. – Bibliographie: Vivre au Moyen Age, p. 512, cat. 5.92.
- 34 Pot. Anse de section circulaire. Céramique, pâte grise. – larg. anse 1,8 cm, diam. du bord 13 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37584–2. – Datation: XIV^e siècle.
- 35 Fig. Creuset? Fragment de fond à fond plat, paroi de forme conique, légèrement globulaire. Céramique (simili-grès), pâte rouge. – diam. du bord 3,5 cm, ép. 0,5 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37584–3. – Datation: médiéval.
- 36 Creuset. Fragment de fond avec restes de métal fondu (argent?) à l'intérieur. Céramique (?). – diam. du fond 4,2 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37593. – Datation: indéterminée (médiéval?).

5. Céramique utilitaire vernissée

- 37 Lampe. Fragment de panse/fond. Céramique, pâte gris-rouge, vernis ext. et int. brun foncé. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37553–1. – Datation: XV^e siècle.
- 38 Pot tripode. Fragment d'un pied. Céramique, pâte rouge, vernis incolore sans engobe. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17605–15. – Datation: XV^e/XVI^e siècle.
- 39 Pot tripode. Fragment de pied avec l'amorce du fond. Céramique, pâte rouge, glaçure incolore à l'int. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17607–7. – Datation: XVIII^e siècle.
- 40 Pot tripode. Fragment de fond avec l'amorce d'un pied. Céramique, pâte rouge, vernissé brun foncé à l'int. et l'ext. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17605–13. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 41 Caquelon. Pied ourlé vers l'extérieur avec l'amorce du fond. Céramique, pâte rouge, glaçure brune couvrante sur fond d'engobe brun sur les deux faces. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17605–14. – Datation: XIX^e siècle.
- 42 Plat. Fragment de bord à lèvre avec inflexion et épaississement externe. Céramique, pâte gris-rouge, vernis int. brun-vert. – diam. du bord inf. 25 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37557–3. – Datation: XV^e/XVI^e siècle.

- 43 Plat. 2 fragments de bord et 3 fragments de panse assemblés, une partie du bord, imitant un cordon torsadé, est réalisée comme une anse. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun, vernis int. jaune, sans engobe, tirant partiellement sur le vert. – diam. du bord 29 cm. – couche tassée au-dessus du cimetière. – N° trouv. 38457-12. – Datation: XVIII^e siècle.
- 44 Plat. Fragment de bord à gorge interne et extrémité arrondie. Céramique, pâte rouge, décor linéaire à la barbotine blanche devenue jaune sous la glaçure incolore. – diam. du bord env. 32 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17605-11. – Datation: XVIII^e siècle.
- 45 Plat. Fragment de bord à lèvre avec inflexion, sans épaississement. Céramique, pâte rouge, vernis int. brun clair. – diam. du bord 32 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37571-3. – Datation: XVIII^e siècle.
- 46 Plat. Fragment de bord, 2 fragments de panse et un fragment de fond. Céramique, pâte rouge, vernis int. brun caramel avec décor linéaire peint à la barbotine ocre, surface du bord avec une ligne ondulée interrompue. – diam. du fond 21 cm, diam. du bord 34 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-81. – Datation: XVIII^e siècle.
- 47 Plat. 2 fragments de bord. Céramique, pâte rouge, vernis à l'int. rouge-brun avec décor linéaire peint à la barbotine blanche, à la surface du bord décor peint (ligne en S). – diam. du bord 29 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-87. – Datation: XVIII^e siècle.
- 48 Plat. Fragment de fond. Céramique, pâte rouge, vernis int. rouge-brun, décor géométrique peint à la barbotine blanche, dont subsiste une goutte avec décor à sgraffito. – couche tassée au-dessus du cimetière. – N° trouv. 38457-4. – Datation: XVIII^e siècle.
- 49 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis int. ocre, décor linéaire peint à la barbotine blanche, surface du bord avec ligne en S. – diam. du bord 34 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38477-1. – Datation: XVIII^e siècle.
- 50 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, à l'int. décor linéaire à la barbotine blanche, paraissant jaune sous la glaçure brunâtre. – diam. du bord 21 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37598-11. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 51 Plat. Fragment de bord à gorge interne avec extrémité arrondie, paroi évasée. Céramique, pâte rouge, glaçure incolore tirant sur le brun. – diam. du bord 22 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921-8. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 52 Plat. Fragment de bord à lèvre biseautée. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun clair, vernis int. brun tirant sur le rouge, décor linéaire à la barbotine blanche à l'intérieur et sur le bord. – diam. du bord inf. 29 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37571-8. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 53 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun clair, vernis int. brun-noir avec décor linéaire à la barbotine brune et blanche, surface du bord décorée d'une ligne ondulée blanche. – diam. du bord 25 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-5. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 54 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis int. et bord rouge-brun, surface du bord décorée avec une ligne ondulée à la barbotine blanche. – diam. du bord 21 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-12. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 55 Plat. Fragment de bord à lèvre étirée en pointe vers l'extérieur. Céramique, pâte rouge, vernis brun sur les deux faces, décor à la barbotine blanche. – diam. du bord env. 31 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17607-5. – Datation: XIX^e siècle.
- 56 Plat. Fragment de bord à lèvre biseautée et paroi évasée. Céramique, pâte rouge, à l'int. et sur le bord vernis brun foncé avec décor peint à la barbotine jaune, verte et blanche, à l'ext. glaçure incolore sur un fond d'engobe rouge. – diam. du bord env. 19 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17621-5. – Datation: XIX^e siècle.
- 57 Plat. Fragment de fond à fond plat et bourrelet externe. Céramique, pâte rouge, à l'int. glaçure brun-rouge sur engobe rouge et décor d'engobe à la barbotine blanche: motif floral pointillé; à l'ext. glaçure incolore sur un fond d'engobe rouge. – diam. du fond 21 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921-10. – Datation: XIX^e siècle.
- 58 Plat. Fragment de fond à bourrelet externe. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun foncé, vernis int. crème. – diam. du fond 12 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37571-5. – Datation: XIX^e siècle.
- 59 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun clair, vernis int. brun foncé-rouge, décor linéaire à la barbotine jaune et blanche, surface du bord décorée d'une ligne ondulée blanche. – diam. du bord 27 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-10. – Datation: XIX^e siècle.
- 60 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun, vernis int. brun, décor linéaire et pointillé à la barbotine blanche. – diam. du bord 25 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-32. – Datation: XIX^e siècle.
- 61 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun, vernis int. crème, surface du bord avec décor linéaire à la barbotine verte et brune. – diam. du bord 23 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-36. – Datation: XIX^e siècle.
- 62 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, bord avec des sillons horizontaux, vernis ext. jaune pâle. – diam. du bord 24 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-39. – Datation: XIX^e siècle.
- 63 Plat. 2 fragments de bord et 2 fragments de panse. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun-rouge, à l'int. vernis noir avec décor peint à la barbotine rouge brique, verte et blanche, sur la surface du bord décor pointillé et traitillé en noir sur blanc. – diam. du bord 30 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-78. – Datation: XIX^e siècle.
- 64 Plat. 2 fragments de fond et 2 fragments de panse. Céramique, pâte rouge, vernis ext. et int. brun avec décor dégoutté jaune et vert. – diam. du fond 20 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-79. – Datation: XIX^e siècle.
- 65 Plat. Fragment de fond et fragment de panse. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun-rouge, vernis int. noir avec décor géométrique peint à la barbotine: un losange conservé en blanc, contourné d'un trait noir et divisé par deux traits noirs; à côté des traits et à l'opposé trois cercles rouges. – diam. du fond 20,5 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-82. – Datation: XIX^e siècle.
- 66 Plat. 2 fragments de bord et 2 fragments de panse. Céramique, pâte rouge, vernis à l'ext. brun-rouge, vernis à l'int. brun foncé avec un décor peint à la barbotine verte, jaune, rouge et blanche, à la surface du bord décor peint (ligne en S). – diam. du bord 29 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-88. – Datation: XIX^e siècle.
- 67 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun, vernis int. brun foncé, vernis brun sur la surface du bord, avec décor traitillé jaune, au-dessous, le bord est terminé par une ligne horizontale blanche. – diam. du bord 26 cm. – couche tassée au-dessus du cimetière. – N° trouv. 38457-5. – Datation: XIX^e siècle.
- 68 Plat. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis ext. et int. crème, décor pointillé brun foncé, décor linéaire vert à l'int., la surface du bord est ornée d'une ligne jaune en S. – diam. du bord 29 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38477-2. – Datation: XIX^e siècle.
- 69 Terrine. Fragment de bord à lèvre en collerette avec gorge interne, amorce d'une anse plate. Céramique, pâte rouge, à l'int. glaçure incolore tendant au brun, sans engobe. – diam. du bord env. 28 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17605-9. – Datation: XVIII^e siècle.
- 70 Terrine. Fragment de bord à paroi évasée et lèvre biseautée. Céramique, pâte rouge, glaçure incolore sur fond d'engobe rouge à l'int. – diam. du bord 32 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17612-1. – Datation: XVIII^e siècle.
- 71 Jatte. Fragment de bord à bord arrondi. Céramique, pâte rouge, vernis ext. et int. brun clair. – diam. du bord 17 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-48. – Datation: XVIII^e siècle.
- 72 Jatte. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun-rouge, décor linéaire à la barbotine blanche à l'int. – diam. du bord 17 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37598-10. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 73 Jatte. Fragment de fond à bourrelet externe. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun tirant sur le rouge, vernis int. crème. – diam. du fond 13 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37571-7. – Datation: XIX^e siècle.
- 74 Jatte. Fragment de bord avec anse. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun et crème marbré, vernis int. crème. – diam. du bord 11 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-25. – Datation: XIX^e siècle.
- 75 Jatte. Fragment de fond et 5 fragments de panse. Céramique, pâte rouge, vernis int. crème, vernis ext. brun-noir avec décor dégoutté crème sur toute la paroi. – diam. du fond 11 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792-80. – Datation: XIX^e siècle.

- 76 Jatte. Fragment de bord et 3 fragments de panse. Céramique, pâte rouge, vernis à l'ext. brun foncé avec décor pointillé sur la paroi, vernis crème à l'int. – diam. du bord 14 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792–94. – Datation: XIX^e siècle.
- 77 Jatte. Fragment de bord et 5 fragments de panse. Céramique, pâte rouge, vernis ext. et int. brun. – diam. du bord 19 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792–101. – Datation: XIX^e siècle.
- 78 Jatte. Fragment de bord avec anse. Céramique, pâte rouge, vernis brun clair. – diam. du bord 11 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792–102. – Datation: XIX^e siècle.
- 79 Jatte. Fragment de bord. Céramique, pâte rouge, vernis ext. et int. brun, surface du bord décorée avec une ligne à la barbotine blanche. – diam. du bord 17 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792–66. – Datation: XIX^e siècle.
- 80 Jatte ou assiette (?). Fragment de bord sans épaississement. Céramique, pâte rouge, vernis ext. et sur le bord brun, vernis int. crème. – diam. du bord 20 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38477–3. – Datation: XIX^e siècle.
- 81 Assiette. Fragment de bord à lèvre épaissie et paroi évasée. Céramique, pâte rouge, vernis incolore sur les deux faces. – diam. du bord env. 31 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17612–2. – Datation: XVIII^e siècle.
- 82 Assiette creuse. Fragment de bord à marli évasé et lèvre arrondie, fond plat à bourrelet externe. Céramique, pâte rouge, décor peint rouge, bleu et noir sur fond d'engobe blanc. – diam. du bord env. 20,5 cm, diam. du fond env. 18 cm, haut. 3 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17605–16. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 83 Assiette. Fragment de bord à paroi hémisphérique, lèvre arrondie, fond plat avec bourrelet externe. Céramique, pâte rouge clair, glaçure brun foncé sur les deux faces, à l'int. décor d'engobe blanc à la barbotine: lignes blanches diagonales. – diam. du bord env. 24 cm, diam. du fond 18 cm, haut. 4 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17621–7. – Datation: XIX^e siècle.
- 84 Fig. Assiette ou plat. Fragment de bord à lèvre pincée et large marli. Céramique, pâte rouge, à l'int. vernis incolore sur un fond blanc décoré à la barbotine rouge, bleu, noir et vert. – diam. du bord 28 cm, larg. du marli 5,3 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792–58. – Datation: XVIII^e siècle.
- 85 Pichet. Fragment de bord à lèvre arrondie légèrement évasée, amorce de la panse. Céramique, pâte rouge, glaçure altérée sur engobe blanc à l'int., à l'ext. décor à la barbotine blanche tirant sur le jaune sous la glaçure brune. – diam. du bord 16 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17605–12. – Datation: XVIII^e siècle.
- 86 Cruche (?). Fragment de fond. Céramique, pâte rouge, vernis ext. et int. brun. – diam. du fond 16 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792–31. – Datation: XVIII^e siècle.
- 87 Cruche. Fragment de fond à bourrelet externe. Céramique, pâte rouge, glaçure altérée (brune à l'origine ?) sur les deux faces. – diam. du fond 11 cm. – tombes 16/17, dans le remblai. – N° trouv. 17630–2. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 88 Petit pichet. Fragment de bord avec bec. Céramique, pâte rouge, vernis brun-noir sur les deux faces. – diam. du bord env. 7 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17607–6. – Datation: XIX^e siècle.
- 89 Pichet. 2 fragments de bord assemblés, avec un bec. Céramique, pâte rouge, vernis ext. brun, vernis crème à la surface du bord et à l'int., décor pointillé à l'ext. le long d'une ligne ondulée. – couche tassée au-dessus du cimetière. – N° trouv. 38457–19. – Datation: XIX^e siècle.
- 90 Pot. Fragment de bord à lèvre épaissie et paroi verticale. Céramique, pâte rouge, glaçure vert tilleul sur engobe blanc à l'int., sans engobe à l'ext. – diam. du bord 16 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17605–10. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 91 Pot? Fragment de bord à col vertical et lèvre épaissie et aplatie. Céramique, pâte rouge, vernis brun-noir sur les deux faces. – diam. du bord 19 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17621–4. – Datation: XIX^e siècle.
- 92 Bol. Fragment de fond et 2 fragments de panse. Céramique, pâte rouge, vernis à l'ext. crème tirant sur le vert avec décor géométrique peint à la barbotine brun-rouge, bleue, noire et brune sur la paroi, vernis à l'int. crème tirant sur le vert. – diam. du fond 5 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792–84. – Datation: XIX^e siècle.
- 93 Couvercle avec bouton de préhension plat. Céramique, pâte rouge, vernis brun foncé. – diam. 4,5 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37571–13. – Datation: XIX^e siècle.



cat. 84: 1: 2

6. Pipes en terre cuite

- 94 Fourneau de pipe. Fragment avec marque d'atelier: 16 couronné. Céramique, pâte blanche, moulé. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17607–12. – Datation: 1719–1873. – Bibliographie: Duco, Merken van Goudse Pijpenmakers, p. 99, n° 639.
- 95 Tuyau de pipe. Fragment avec inscription répartie sur quatre lignes: ARISTOPH[ANE], Gambier, Paris, M.H. Céramique, pâte blanche, moulé. – long. 9 cm, diam. 0,6–0,7 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17607–13. – Datation: XIX^e siècle. – Bibliographie: Gambier, p. 49–50.
- 96 10 pipes différentes dont 3 fourneaux sans décor, un fourneau noirci à l'int. avec un bord traitillé, à la base de ce fourneau un talon avec deux petits points et un poinçon d'atelier (non identifiable). Un autre tuyau provient d'une pipe de Gouda, avec poinçon d'atelier: 46 avec une couronne. La pipe est datée entre 1720–1879. 5 autres tuyaux de pipe sont sans décor sur les parties subsistantes, un tuyau de pipe conserve une inscription répartie sur trois lignes: I(?)NES · ST(?) · PARIS ·. Céramique, pâte blanche, moulé. – diam. du bord du fourneau 2,1–2,4 cm, diam. du tuyau 0,6–0,75 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37589. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle. – Bibliographie: Duco, Merken van Goudse pijpenmakers, p. 101, n° 669.
- 97 Fourneau de pipe. Fragment sans décor. Céramique, pâte blanche, moulé. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37584–20. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle. – Bibliographie: Schwien, pipes, p. 101–102 et p. 365–367, cat. I.109/1.110.
- 98 Fourneau de pipe. Fragment décoré de sillons à la base du fourneau, poinçon d'atelier sur le talon: cercle surmontant le chiffre 46. Céramique, pâte blanche, moulé. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17773. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 99 Fourneau et tuyau de pipe. Fragment sans décor, la base du fourneau est marquée d'un poinçon d'atelier: couronne et 16. Céramique, pâte blanche, moulé. – diam. du tuyau 0,5–0,6 cm, long. du tuyau 4,8 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17798. – Datation: 1719–1873. – Duco, Merken van Goudse pijpenmakers, p. 99, n° 639.

7. Grès

- 100 Bouteille à eau minérale. Fragment de panse avec inscription dans un double cercle: SELTERS, au centre une coiffe princière et en lettres capitales: N[assau] W[eilburg]. Grès, pâte grise, vernis au sel. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17612–3. – Datation: 1802–1806. – Bibliographie: Brinkmann, Datierung, p. 32.
- 101 Bouteille à eau minérale. Goulot. Grès, pâte grise, vernis au sel. – diam. 2 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17621–8. – Datation: fin XVIII^e/début XIX^e siècle. – Bibliographie: Brinkmann, Datierung, p. 14.

- 102 Bouteilles à eau minérale. 3 anses et 7 pièces de panse. Grès, pâte grise, vernis au sel. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37551–59. – Datation: XIX^e siècle.

8. Faïence

- 103 Assiette (?). Fragment de panse. Faïence, pâte rouge-beige, émail blanc sur les deux faces, décor floral (myosotis) peint bleu avec verset en lettres noires. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37584–24. – Datation: XIX^e siècle. – Bibliographie: Schnyder, Biedemeier-Fayencen, passim.

9. Faïence fine

- 104 Assiette (?). Fragment de bord. Faïence fine, pâte blanche, glaçure incolore. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37571–17. – Datation: XIX^e siècle.
- 105 Assiette. Fragment de fond. Faïence fine, pâte blanche, les deux faces à vernis incolore sur décor bleu; scène de genre. – diam. du fond 9 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17792–109. – Datation: XIX^e siècle.
- 106 Plat. Fragment de fond plat à pied annulaire avec départ de la panse. Faïence fine, pâte blanche, décor floral de vignette imprimé en bleu, émail incolore. – diam. du fond 8.4 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17612–4. – Datation: XIX^e siècle.
- 107 Couvercle. Couvercle plat avec bouton de préhension plat. Faïence, pâte blanche, émail incolore. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17607–9. – Datation: XIX^e siècle.

10. Porcelaine

- 108 Petit pied botté, perforé au centre et muni d'un pas de vis, faisait peut-être partie d'un étui à aiguilles. Porcelaine, pâte blanche. – haut. 2.7 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–12. – Datation: XIX^e siècle.

11. Verre plat

- 109 Vitrail. Fragment avec décor peint en grisaille. Verre noirci par la corrosion. – ép. 0.4 cm. – couche du deuxième plancher. – N° trouv. 17629–3b. – Datation: bas Moyen Âge.
- 110 Vitrail. Fragment avec trois bords grugés. Verre, bleu-turquoise. – ép. 0.2 cm. – tombe 62, dans le remblai de la fosse de la tombe (avec les crépis peints). – N° trouv. 17916–1. Même type: 17794–13 (couches XIX^e/XX^e siècle) et 38452–4 (cimetière au sud de l'église). – Datation: bas Moyen Âge.
- 111 Vitrail. 2 fragments dont un avec deux bords grugés, l'autre avec un bord grugé. Verre de couleur ambre. – ép. 0.18 et 0.25 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38452–5. – Datation: bas Moyen Âge.
- 112 Vitrail. Fragment. Verre jaunâtre, marbré en rouge de cire à cacheter. – ép. 0.15 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38478. – Datation: époque moderne.
- 113 Culs-de-bouteilles. 7 fragments de bord. Verre incolore, soufflé. – diam. env. 9.5 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17606–1. – Datation: époque moderne.
- 114 Cul-de-bouteille. Fragment de bord. Verre incolore, soufflé. – diam. env. 9.5 cm. – couches du XIX^e siècle. – N° trouv. 17604–1. – Datation: époque moderne.

12. Gobeletterie

- 115 Gobelet à côtes verticales. Fragment de panse. Verre incolore, soufflé dans un moule, irisé. – tombe 1, dans le remblai. – N° trouv. 17611–1. – Datation: bas Moyen Âge/début époque moderne.
- 116 Lampe ? Fragment de bord. Verre incolore, tirant sur le bleu-vert. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17919–3. – Datation: médiéval.
- 117 Verre à eau. Fragment de fond avec décor optique soufflé. Verre incolore. – diam. du fond 5 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37600–10. – Datation: XVIII^e siècle.
- 118 Verre à eau. 2 fragments de fond assemblés à décor optique soufflé. Verre incolore. – diam. du fond 6 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 17794–8. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 119 Bouteilles. 2 goulots à cordeline rapportée. Verre vert-olive, oxydé. – diam. du bord 2.8 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37553–5. – Datation: XVIII^e siècle.
- 120 Bouteille. Goulot à cordeline rapportée. Verre brun. – diam. du bord 3 cm, larg. cordeline 0.3–0.7 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37570–5. – Datation: XVIII^e siècle.
- 121 Petite bouteille. Goulot à lèvres ronde. Verre vert. – diam. du goulot 1.6 cm, diam. du bord 2.35 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37600–5. – Datation: XVIII^e siècle.
- 122 Bouteille. Goulot. Fragment de bord à cordeline rapportée. Verre jaune-vert, altéré. – diam. du bord (reconst.) 3.3 cm, diam. du col 2.5 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37600–8. – Datation: XVIII^e siècle.
- 123 Bouteilles. 4 goulots à cordeline rapportée. Verre jaune-vert, irisé. – diam. du bord 3.5 cm, diam. du col 2.6 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37580–5. – Datation: XVIII^e siècle.
- 124 Bouteille. Goulot à cordeline rapportée et lèvres biseautée. Verre vert-brun, irisé. – diam. du bord 3.6 cm, diam. du col 3 cm, larg. cordeline 0.7 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37570–4. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 125 Bouteille. Fragment de goulot à cordeline rapportée. Verre. – diam. 1.8 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17607–17. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 126 Bouteille. Fragment de goulot à cordeline rapportée. Verre brun. – couche du deuxième plancher. – N° trouv. 17638–29. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 127 Bouteille. Goulot à cordeline rapportée et lèvres aplaties. Verre brun. – diam. du bord 3.2 cm, larg. cordeline 1.1 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37570–3. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 128 Bouteille. Fragment de bord à cordeline rapportée à 12 mm du bord. Verre incolore. – diam. 3.4 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17621–9. – Datation: époque moderne.
- 129 Bouteilles. 2 goulots à cordeline rapportée. Verre jaune-vert, irisé. – diam. du bord 3.7 cm, ép. cordeline 0.6 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37580–6. – Datation: XIX^e siècle.
- 130 Bouteille. Fragment de goulot à lèvres évasées et col cylindrique, départ de la panse globulaire. Verre incolore tirant sur le vert. – diam. du bord 0.25 cm, diam. col 0.17 cm, haut. col 0.28 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–13. – Datation: époque moderne.
- 131 Petite bouteille. Fragment de fond avec inscription: „VIE E(?)TER. Verre pressé, incolore. – diam. du fond 3 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37587–14. – Datation: époque industrielle.
- 132 Col d'un vase avec décor poli: médaillon entouré d'un feston et feuilles au-dessous. Verre incolore. – diam. du col (reconst.) 2.5 cm, ép. 0.2 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37587–10. – Datation: XIX^e siècle.
- 133 Figurine en ronde-bosse, représentant un cygne, l'intérieur du corps est percé par un fil en métal dont une partie est conservée. Verre filé. – haut. 1.4 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38455. – Datation: XVIII^e siècle. – Bibliographie: D'après le catalogue Les Saintes Maries, p. 228, cat. 635, les figurines en verre filé ont été souvent utilisées dans la réalisation des boîtes vitrées.



cat. 134: 1:1

13. Objets en os

- 134 **Fig.** Reliquaire ou partie d'un peigne. Plaquette rectangulaire fragmentaire, gravée d'une rangée de cercles pointés et de doubles lignes concentriques en «S», percée de deux perforations pour des rivets servant à fixer la plaquette sur un support (en bois) ou à fixer une rangée de dents et sur la face opposée une deuxième plaquette. Os, travaillé. – long. 16 cm, larg. 3 cm, ép. 0.2 cm. – dans le remblai de la tombe-reliquaire. – N° trouv. 17631-1. – Datation: La datation précise n'est pas aisée car ce type de décor gravé apparaît au haut Moyen Age et perdure jusqu'au début de l'époque romane. – Bibliographie: Boscardin/Meyer, *Burgenforschung*, p. 111, cat. H6; Röber, *Verarbeitung von Knochen*, p. 892-900.
- 135 Reliquaire. Fragment de plaquette gravée de cercles pointés, amorce d'une perforation pour un rivet en fer. Appartenait probablement au 17631-1. Os, travaillé. – long. 4 cm, larg. 0.8, ép. 0.2 cm. – dans le remblai de la tombe-reliquaire. – N° trouv. 17634-1. – Datation: La datation précise n'est pas aisée car ce type de décor gravé apparaît au haut Moyen Age et perdure jusqu'au début de l'époque romane.
- 136 **Fig.** Petite cuillère. Fragmentée. Cuilleron arrondi avec manche rectangulaire à rétrécissement dont l'extrémité n'est pas conservée. Os, travaillé et poli. – long. 4.5 cm, diam. du cuilleron 1.6 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37596. – Datation: XVIII^e siècle?

14. Objets en métal et en fer

a) Horlogerie

- 137 **Fig.** Cadran de montre de poche. Disque émaillé blanc avec chiffres romains pour les heures et chiffres arabes pour les minutes en noir, deux perforations (centrale et périphérique), une inscription sur la face extérieure (marque d'atelier ou du peintre d'émail):

BORDIE[R] A GENEVE. Email blanc sur cuivre (?). – diam. 4.3 cm, ép. 0.1 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37590. – Datation: XVII^e?/XVIII^e siècle. – Bibliographie: La fabrication de montres de luxe de petit format s'est développée à Genève. Un des plus célèbres peintres de portraits miniatures à l'émail est le genevois Jacques Bordier (1608-1684). Preiswerk-Lösel, *Arts précieux*, p. 183-185; à Genève, la peinture à l'émail sur boîtes et sur montres est une activité artistique qui s'est maintenue jusqu'au début du XIX^e siècle. Bättschmann, *Peinture de l'époque moderne*, p. 93; plusieurs membres de la famille orfèvre Bordier sont attestés aux XVII^e/XVIII^e siècles à Genève. Brun, *Künstler-Lexikon* 1, 1982, p. 176-177.

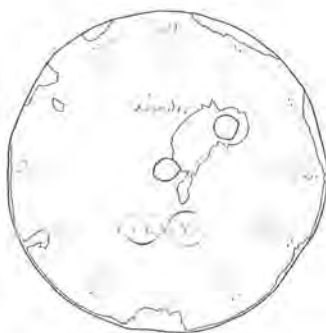
- 138 Cadran de montre. Disque avec perforation centrale et un deuxième petit trou décentré. Métal. – diam. 4.7 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17617-3. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 139 Cadran de montre. Disque émaillé blanc avec chiffres romains peints en noir. Métal. – diam. 3.5 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921-20. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 140 Cadran de montre. Disque avec perforations centrale et périphérique (plus petite). Métal. – diam. 4 cm, ép. 0.01 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37564. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 141 Cadran de montre. Disque émaillé blanc avec chiffres romains et arabes peints en noir. – diam. 3.8 cm, ép. 0.03 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37567. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.

b) Eléments de vêtement

- 142 Boucle de ceinture. Anneau quadrangulaire de section circulaire avec ardillon pointu, roulé autour de la traverse. Fer. – 5.5 x 5.5 cm, long. ardillon 6 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17621-10. – Datation: médiéval.
- 143 Boucle de ceinture rectangulaire. Métal. – long. 3.5 cm, larg. 2.4 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37595. – Datation: époque moderne.
- 144 **Fig.** Boucle rectangulaire à traverse mobile, ardillon muni de trois griffes entourées d'un morceau de cuir avec des trous (de couture).



cat. 136: 1:1



cat. 137: 1:1



cat. 144: 1:1

Métal et cuir. – haut. 5.3 cm, larg. 2.1 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–25. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle selon Inge Diethelm, rapport du 13.3.1988.

- 145 Bouton. Métal. – diam. 0.7 cm. – tombe 39, sur l'individu, à proximité du crâne. – N° trouv. 17646–1. Un autre bouton avec œillet conservé a été trouvé au même endroit (17646–2). – Datation: bas Moyen Age.
- 146 Crochet d'agrafe et barbacane. Métal. – long. (ensemble) 1.8 cm. – tombe 2. – N° trouv. 17780–1. D'autres crochets d'agrafes de ce type ont été trouvés dans les tombes 1 (17779–1), 4 (17783–1), 6 (17609–1), 13 (17620–1), 14 (38463–1), 15 (38462), 18 (38464), 20 (38465–1), 21 (38466–1), 25 (38468–1), 26 (38469), 30 (38471–1), 69 (17917–1). – Datation: difficile à dater; type plus ou moins constant depuis le bas Moyen Age.
- 147 Barbacane de vêtement en fil solide. Métal. – long. 1.3 cm, ép. 0.2 cm. – tombe 2. – N° trouv. 17780–2. – Datation: difficile à dater; type plus ou moins constant depuis le bas Moyen Age.
- 148 Épingle. Avec tête globulaire formée par enroulement de la tige. Métal. – tombe 1, dans le remblai. – N° trouv. 17611–3. D'autres épingles de ce type: 17780–3 (tombe 2), 17643–1 (dans le remblai d'une fosse indéterminée) et 17648–3 (dans le remblai du chantier du clocher). – Datation: médiéval.
- 149 Passe-lacet en tôle enroulée. Métal. – long. 2.6 cm. – dans le remblai de la couche du deuxième plancher. – N° trouv. 17629–4. Un autre passe-lacet a été trouvé dans le remblai du cimetière au sud de l'église (38453–1). – Datation: médiéval.

c) Eléments décoratifs

- 150 Applique. En forme de fleur (rosette) à six pétales, avec trou central. Métal. – diam. 1.4 cm. – tombes 18/19, dans le remblai. – N° trouv. 17628–1. – Datation: médiéval.
- 151 Applique. Étroite plaquette, trouée à une extrémité pour un rivet, décor repoussé: rang d'oves. Métal. – long. 0.27 cm, larg. 0.65 cm. – dans le remblai de la tombe-reliquaire. – N° trouv. 17635–1. – Datation: médiéval.
- 152 Applique. Étroite plaquette percée de deux trous (rivets), avec décor repoussé, déformé. Métal, doré. – long. 5 cm, larg. 1.8 cm. – dans le remblayage de la tombe-reliquaire. – N° trouv. 17639–2. – Datation: médiéval.
- 153 Applique perforée de deux trous et ornée d'un filet torsadé et d'une frise de perles sur chaque côté. Métal (cuivre?). – larg. 0.16 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17606–5. – Datation: médiéval.
- 154 Fig. Disque, appartenant probablement à un attelage de cheval. Disque décoratif, muni de deux perforations rectangulaires de 2.5 x 0.6 cm au centre. Cuivre, doré. – diam. 6.8 cm, ép. 0.1 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17617–2. – Datation: médiéval.
- 155 Bandelette, percée de cinq trous (rivets), avec bords ornés de perles. Métal. – long. 11.3 cm, larg. 1.2 cm. – dans le remblayage de la tombe-reliquaire. – N° trouv. 17639–1. – Datation: médiéval.



cat. 154: 1:1

d) Bijouterie

- 156 Fig. Bague. Chevalière, concave pour le diam. int., avec monogramme DG (?) gravé dans la plaque. Argent? – diam. env. 2.6 cm, haut. env. 1.4 cm. – tombe 40, sur l'annulaire gauche. – N° trouv. 17903–1. – Datation: médiéval.
- 157 Fig. Anneau massif en forme de D, section en forme de D. Or, 22–24 carats. – diam. ext. horizontal 2.7 cm, vertical 2.4 cm, 9.275 g. – tombe 45, sur la main droite. – N° trouv. 17908–1. – Datation: XVI^e siècle selon Inge Diethelm, rapport du 13.3.1988.
- 158 Fig. Broche sertie de huit perles (verre rouge et incolore, taillé), dont deux manquent. Métal et verre. – long. 3 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17616–1. – Datation: XIX^e/XX^e siècle (production industrielle) selon Inge Diethelm, rapport du 13.3.1988.
- 159 Pierre précieuse ou verre d'une bague, de forme ovale et polie en facettes. Bleu-turquoise. – larg. 1.4 cm, long. 1.75 cm, haut. 0.65 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–14. – Datation: milieu du XVIII^e siècle au plus tôt selon Inge Diethelm, rapport du 13.3.1988.
- 160 Chaînette, faite de maillons en «8». Métal. – long. maillon 1.3 cm. – tombe 47, dans le remblai inférieur, en divers endroits. – N° trouv. 17905–1. – Datation: époque moderne.
- 161 Chaînette, faite de maillons en «8». Métal. – long. 0.7 cm. – cimetière au sud de l'église. – N° trouv. 38453–2. – Datation: époque moderne (vraisemblablement XVII^e/XVIII^e siècle).



cat. 156: 2:1



cat. 157: 2:1



cat. 158: 2:1

e) Objets divers en métal et en fer

- 162 Eperon entier (vraisemblablement à roue dentée), branches à face ext. plane, courroies fixées par des rivets en bronze. Boucle de fixation conservée à la courroie. Forme de la pointe indéterminable (restes de fer corrodé). – long. 13,5 cm, larg. 8 cm, diam. de la branche 1,1 cm, larg. de la courroie 1,9 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37563. – Datation: XVI^e siècle (?). – Bibliographie: Koch, Stachelsporen, p. 63–83, en particulier p. 82; Schneider, Alt-Regensburg, p. 85–86 (chapitre «Ross und Reiter») et p. 114, C 35 et C 36.
- 163 **Fig.** Petite cuillère. Manche à spatule avec poinçon du fondeur sur le revers: aigle ?, G en capitale, la suite n'est plus lisible. Alliage d'argent. – long. conservée 9,5 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–18. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.
- 164 Ciseaux. Fer, corrodé. – long. 17 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17607–19. – Datation: XIX^e/XX^e siècle.
- 165 **Fig.** Croix (de chapelet ?). Croix, découpée dans une feuille de tôle à surface granuleuse. Métal. – long. 3,2 cm, larg. 1,9 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–22. – Datation: époque industrielle selon Inge Diethelm, rapport du 13.3.1988.
- 166 Balle de fusil. Plomb. – diam. 2,2, 200 g. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–24. – Datation: époque moderne.
- 167 Tuyau en tôle avec deux bords renforcés; décor: sur une extrémité, un bandeau de 1,3 cm en losanges de 3 mm, à l'intérieur desquels se trouvent neuf perles; appartient probablement à un objet liturgique. Métal, doré. – diam. env. 2,5 cm, long. 2,2 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17621–11. – Datation: médiéval.
- 168 **Fig.** Plaque d'entrée de serrure. Métal. – haut. 5,8 cm, larg. 5,1 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17799. – Datation: XVIII^e/XIX^e siècle.



cat. 165: 2 : 1

17. Crépis peints et mortier

- 173 Mortier. 10 pièces de mortier blanc, riches en chaux, crépis par un mortier rose à base de brique pilée. Le lissage du mortier rose est particulièrement soigné. Plusieurs couches d'enduit à la chaux sur le mortier rose. – ~1,5 x 1,5 à 6 x 5 cm. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37566–1. – Datation: haut Moyen Age (carolingien ?). – Bibliographie: au haut Moyen Age, le mortier mêlé de tuile concassée est utilisé dans des installations hydrauliques des baptistères, comme les piscines liturgiques ou les conduites d'eau. A Glis VS, une tombe était revêtue sur sa face intérieure d'un enduit au mortier rose. Descœudres/Sarott, Glis, p. 387–388; dans l'église Saint-Etienne de Loèche VS, un mortier à base de tuileau a été utilisé pour la construction d'une tombe. De même à Saint-Pierre de Loèche, la couverture d'une tombe maçonnée était enduite au mortier de tuileau. Ces deux tombes paraissent dater de l'époque carolingienne au plus tard. Descœudres/Sarott, Leuk, p. 173, 201 et 215–216.
- 174 Crépis peints. 20 pièces de mortier, lissé à la truelle, riche en chaux. Badigeon noir, rouge vermillon, rouge foncé, ocre; crépi blanc, badigeon blanc sur épais badigeon blanc. – couches XIX^e/XX^e siècle. – N° trouv. 37566–2 à –4.

f) Clous

- 169 Clou de cercueil à tige quadrangulaire et tête carrée, restes de bois. Fer, corrodé. – long. 7,5 cm. – tombe 6. – N° trouv. 17785. D'autres clous de cercueil ont été trouvés dans les tombes 1 (17779–2), 3 (17781), 4 (17783–2), 5 (17784), 7 (17786), 8 (17787), 10 (17788), 11 (17789–1), 14 (38463–2), 20 (38465–2), 21 (38466–2), 22 (38467), 25 (38468–2) et 30 (38471–2). – Datation: époque moderne.

15. Pierre

- 170 Pierre à aiguiser. De section quadrangulaire. Pierre. – 6 x 4 x 1,4 cm. – couches XX^e siècle. – N° trouv. 17921–26. – Datation indéterminée.
- 171 Pierre à aiguiser en forme de navette. Pierre. – long. conservée 15 cm, larg. 4 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17612–5. – Datation indéterminée.

16. Élément architectural

- 172 Voussoir. Tuf. – env. 20 x 25 x 18 cm, rayon d'intrados env. 40 cm. – couches XIX^e siècle. – N° trouv. 17922–1. – Datation: médiéval.



cat. 163: 1 : 1



cat. 168: 1 : 1

Trouvailles monétaires

Suzanne Frey-Kupper et Franz E. Koenig

I. Commentaire (Suzanne Frey-Kupper)

1. Les monnaies et leur contexte stratigraphique

Lors des fouilles de l'ancienne église Saint-Martin à Saint-Imier¹⁴¹, 18 monnaies ont été mises au jour. Onze proviennent de couches archéologiques en rapport avec les constructions successives ou avec l'utilisation de l'église. Cinq pièces ont été découvertes dans des tombes, et enfin deux monnaies résultent des fouilles effectuées dans la zone du cimetière au sud de l'église.

Malheureusement, on ne peut attribuer avec certitude aucune monnaie à une couche archéologique précise, liée à une phase déterminée des bâtiments issus des divers chantiers de l'église. Ainsi, il est difficile de juger si les deux monnaies trouvées dans – respectivement sur – l'empierrement du sol de l'église gothique (nos 4 et 12) ont été perdues durant ou seulement après la construction de ce bâtiment.¹⁴² Il s'agit d'un *haller* émis par la Ville de Berne entre 1400–1421 (n° 4) et d'une angevine de l'évêché de Metz frappée sous Raoul de Coucy, qui date des années 1387–1415 (n° 12). Si ces monnaies avaient effectivement été enfouies dans l'empierrement à l'occasion du chantier gothique, leurs dates d'émission seraient compatibles avec une datation de l'église au début du XV^e siècle. Indépendamment de ces deux monnaies, une telle chronologie est retenue comme probable grâce à des parallèles typologiques de l'église de Saint-Imier avec celle de Gottstatt à Orpund près de Bienne.

Cinq monnaies proviennent du remplissage des tombes. Dans la plupart des cas, ces pièces sont beaucoup plus anciennes que l'installation des sépultures; elles ne fournissent donc aucune information sur leur chronologie des tombes. Le seul contexte dont on pourrait tirer quelques conclusions, celui de la tombe 30, pose également problème, car il n'est pas certain que la monnaie n° 2 recueillie dans les remblais en faisait partie à l'origine. La faible épaisseur de la couche des remblais comblant cette tombe ne permet pas d'exclure que la pièce s'y soit introduite à partir de remblais du XIX^e siècle qui recouvrent la tombe.¹⁴³ Si toutefois la monnaie appartient effectivement aux remblais comblant la tombe, le contexte stratigraphique mérite quelques explications. La tombe 30 se trouve dans le chœur où elle est partiellement recouverte par la murette nord de la cuve qui comportait l'aménagement d'un reliquaire. Cet aménagement est probablement contemporain à la construction de l'église gothique.¹⁴⁴ Si la mise en place du reliquaire eut effectivement lieu en même temps que la construction de l'église gothique, la pièce en question

(n° 2) – un *haller* bernois qui date des deux premières décennies du XV^e siècle (1400–1421) – fournit également un *terminus post quem* pour le chantier gothique. Il est d'ailleurs intéressant de constater que ce *haller* est du même type que celui qui provient de l'empierrement du sol de l'église gothique (n° 4).¹⁴⁵

Contexte stratigraphique des monnaies (couches)

dans l'empierrement du sol de l'église gothique

4. Berne, Ville	Berne	<i>haller</i>	1400–1421 env.
-----------------	-------	---------------	----------------

sur l'empierrement du sol de l'église gothique

12. Raoul de Coucy	Marsal	angevine	1387–1415 env.
--------------------	--------	----------	----------------

dans le remblai du deuxième plancher de l'église
(début XVI^e siècle–1828)

8. Fribourg, Ville	Fribourg	fort	1446–1475
9. Fribourg, Ville	Fribourg	denier ?	milieu XV ^e siècle
15. Josse de Silenen	Sion	quart	1482–1492
16. Soleure, Ville	Soleure	kreutzer	1562

sur le remblai du deuxième plancher de l'église
(début XVI^e siècle – 1828)

11. Lucerne, Ville	Lucerne	schilling	2 ^e moitié du XVI ^e siècle
--------------------	---------	-----------	---

couche du XIX^e s.

3. Berne, Ville	Berne	<i>haller</i>	1400–1421 env.
-----------------	-------	---------------	----------------

remblai du XIX^e s.

5. Berne, Ville	Berne	kreutzer	1622
6. Berne, Ville	Berne	kreutzer	1793
7. Joseph Benoît de Rost	Coire	<i>bluzger</i>	1740

Contexte stratigraphique des monnaies (tombes)

tombe 30 (sous la murette nord de la cuve)

2. Berne, Ville	Berne	<i>haller</i>	1400–1421 env.
-----------------	-------	---------------	----------------

tombe 45 (XVI^e s.)

1. Louis IV d'Outremer	Langres	denier	936–954
------------------------	---------	--------	---------

tombe 2

18. Zurich, Ville	Zurich	<i>rappen</i>	1 ^{er} tiers XVIII ^e s.
-------------------	--------	---------------	---

tombe 17 (à partir des XV^e / XVI^e siècles)

13. Philibert I ^{er}	Chambéry	fort	1473–1475
-------------------------------	----------	------	-----------

tombe 21 (à partir des XV^e / XVI^e siècles)

14. Emmanuel-Philibert	Aoste	quart	1553–1580
------------------------	-------	-------	-----------

141 Mes vifs remerciements vont à mes collègues pour leurs précieuses informations et suggestions: Anne-Francine Auberson, Fribourg; Anne Geiser, Lausanne; Daniel Schmutz, Berne, et Benedikt Zäch, Winterthur.

142 Voir ci-dessus, Eggenberger – Jaton, chapitre IV, 3.

143 Voir ci-dessus, Eggenberger – Jaton, chapitre V, 2.

144 Pour l'interprétation et la datation de la cuve, voir ci-dessus, Eggenberger – Jaton, chapitre V, 2.

145 Geiger, Berns Münzprägung, type 11, 1.

Plusieurs pièces monétaires proviennent des couches de remblais plus récentes, pour lesquelles on ne peut indiquer que des fourchettes chronologiques générales. Le remblai du deuxième plancher, par exemple, se situe entre le plancher précédent qui est daté entre le tournant du XV^e au XVI^e siècle et la couche de démolition de 1828. Quelques-unes des monnaies contenues dans ce remblai (n^{os} 8–9 et 15) pourraient provenir de couches plus anciennes remaniées ultérieurement. Il en va de même pour le denier de Louis IV d'Outremer (936–954) découvert dans une tombe du XVI^e siècle.

2. La composition des trouvailles monétaires: quelques observations

Le nombre de 18 trouvailles monétaires est modeste. L'ensemble, tel qu'il se présente, mène cependant à des observations qui méritent quelques réflexions.

Mis à part le denier carolingien (n^o 1), qui constitue la frappe la plus ancienne de l'ensemble, les monnaies couvrent, par leur date d'émission, quatre siècles environ, de la fin du XIV^e au premier tiers du XVIII^e siècle. À l'intérieur de cette fourchette chronologique, on peut distinguer deux groupes monétaires (fig. 82). Le premier réunit huit monnaies frappées entre les deux dernières décennies du XIV^e siècle et le XV^e siècle. À l'exception des trois *haller* bernois (n^{os} 2–4), toutes ces pièces proviennent d'ateliers «occidentaux»: de Chambéry en Savoie (n^o 13), de Fribourg (n^{os} 8–9), de Sion (n^o 15) et de Marsal en Moselle (n^o 12). Le deuxième groupe est composé de neuf pièces qui sont datées entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Contrairement aux monnaies du premier groupe, celles-ci sont issues d'ateliers qui diffusent plutôt vers l'orient; l'atelier de la monnaie n^o 14, Aoste, mis à part, les lieux de production se situent entre la région de Berne–Soleure et les Grisons (n^{os} 5–7, 10–11, 16–18).

Les commentaires qui suivent touchent ces deux groupes séparément ainsi que le denier carolingien. Accompagnés de quelques considérations typologiques, ils ont pour but d'éclairer certains aspects de la circulation monétaire.

3. Le denier carolingien

Le denier frappé au nom de Louis IV d'Outremer (936–954) est issu de l'atelier de Langres en Francie occidentale. Au moment de la frappe et de la circulation de la pièce en question (n^o 1), le vallon de Saint-Imier appartenait au second Royaume de Bourgogne.¹⁴⁶ Pour cette époque, aucun atelier monétaire d'importance majeure et relativement proche de Saint-Imier n'est attesté dans ce royaume.¹⁴⁷ En Francie occidentale, quelques ateliers étaient actifs sous le règne de Louis IV; leur nombre et leur volume de production avait cependant fortement diminué par rapport aux époques précédentes.¹⁴⁸ Parmi les 15 ateliers attestés entre 936 et 954, ceux de Mâcon, de Chalon-sur-Saône, de Tournus et de Langres sont les plus proches de la vallée de



Fig. 82: Les ateliers représentés parmi les trouvailles monétaires de l'église Saint-Martin à Saint-Imier.

- ✕ Saint-Imier
- X^e siècle
- fin du XIV^e – XV^e siècle
- ▲ XVI^e – XVIII^e siècles

la Suze. Les monnaies de Langres sont les plus nombreuses aussi bien dans les collections que dans les trésors.¹⁴⁹ Si ce phénomène reflète une production plus élevée – ce qui est probable –, il n'est pas surprenant que la monnaie présente à Saint-Imier soit justement un exemplaire issu de l'atelier de Langres.

À juger de la composition des trésors carolingiens découverts en France, les monnaies ont circulé dans des régions assez limitées; en règle générale, les trésors contiennent des monnaies frappées dans les ateliers proches du lieu

146 Pour son extension, voir Morerod, *Les rois rodolphiens*, p. 110–111.

147 L'attribution de certains types monétaires à un atelier situé à Orbe reste, pour l'instant, contestée, voir Geiser, *Acquisition*, p. 37.

148 Voir p. ex. Grierson, *Medieval European Coinage*, p. 247. La tendance vers une diminution des lieux de production se manifeste dès le troisième quart du IX^e siècle; voir Depeyrot, *Numéraire carolingien*, p. 13–18.

149 Voir Depeyrot, *Numéraire carolingien*, p. 147 (Chalon-sur-Saône), 178 (Langres), 189 (Mâcon), 266 (Tournus).



Fig. 83: Monnaies du X^e siècle découvertes dans les régions nord-ouest de la Suisse (trouvailles isolées).

- | | |
|------------------------|-------------------|
| ● lieu de découverte | 4 Bösingen (FR) |
| ■ atelier monétaire | 5 Payerne (VD) |
| 1 Saint-Imier (BE) | 6 Chevroux (VD) |
| 2 Büren sur l'Aar (BE) | 7 Cornol (JU) |
| 3 Belfaux (FR) | 8 Hofstetten (SO) |

d'enfouissement.¹⁵⁰ Actuellement, peu de trouvailles monétaires du X^e siècle sont encore attestées en Suisse; les publications et découvertes récentes de quelques deniers en Suisse occidentale (fig. 83) attirent cependant notre attention. Elles révèlent en effet des tendances semblables à celles observées pour le matériel des trésors susmentionnés.

Il est intéressant de noter qu'en 1997 une pièce du même type de Louis IV d'Outremer a été découverte à Büren sur l'Aar – Chilchmatt¹⁵¹ à quelque 30 km de Saint-Imier. Signalons également deux monnaies de ce type mises au jour récemment lors de fouilles archéologiques dans le canton de Fribourg¹⁵²: une de ces pièces est apparue en 1985 à Belfaux près de Fribourg, l'autre à Bösingen, à mi-chemin entre Fribourg et Berne, en 1997.¹⁵³ Enfin, un exemplaire du même type a été trouvé à Payerne en 1952.¹⁵⁴ Les lieux de découvertes de ces pièces ne sont pas très éloignés les uns des autres; ils sont répartis dans les régions attenantes aux lacs de Bienne et de Morat.¹⁵⁵ A ces monnaies s'ajoute un denier d'Otton I^{er}, émis à Pavie, trouvé en 1898 à Chevroux (VD, rive méridionale du lac de Neuchâtel).¹⁵⁶

En 1982, un denier de Louis IV l'Enfant (900–911) fut fortuitement découvert à Cornol en Ajoie (JU); c'est un des rares exemplaires de ce type frappé à Bâle.¹⁵⁷ Les fouilles archéologiques entreprises en 1980 dans la chapelle Saint-Jean à Hofstetten (SO, à environ 15 km de Bâle) ont produit une monnaie émise à Strasbourg en 913 par Charles le Simple et l'évêque Godefroi.¹⁵⁸ Dans les deux cas, les lieux de découverte et les ateliers sont situés au nord de Saint-Imier et de la chaîne du Jura.¹⁵⁹ Aux Grisons – pour mentionner une région orientale –, on observe un phénomène identique, mais inversé. Ce sont en effet les ateliers italiens (Milan ou Pavie) qui dominent, toutefois quelques rares pièces de villes faisant partie des duchés de Souabe, de Francie et de Lotharingie (p. ex. Constance, Mayence et Cologne) y sont également attestées.¹⁶⁰ Les trouvailles de Wiesendangen (ZH)¹⁶¹ et de Lauterach (A)¹⁶² ont égale-

150 Voir Dumas-Dubourg, *Trésor de Fécamp*, p. 61. Notons, à titre d'exemple, également le trésor de Flacé-lès-Mâcon (Duplessy, *trésors monétaires I*, p. 64–65, n° 140) pour le début du XI^e siècle ainsi que le trésor de Glisy (Duplessy, *trésors monétaires I*, p. 69–70, n° 154) pour la fin du IX^e siècle.

151 SAB, inv. n° 053.0012; 0,875 g. Les trouvailles monétaires de ce site seront publiées dans la monographie consacrée aux fouilles de 1992–1997.

152 Je tiens à exprimer ma reconnaissance à Anne-Francine Auberson du Service archéologique cantonal de Fribourg (SACF) pour ces informations.

153 Belfaux, Pré Saint-Maurice. Inv. SACF 3236; 1,110 g. Bösingen, Cyrusmatte. Inv. SACF 7430; 1,113 g.

154 Martin, Payerne, p. 230. La monnaie est conservée au Cabinet des médailles cantonal de Lausanne (CMCL); 1,144 g, renseignements de Anne Geiser, conservatrice.

155 Deux autres exemplaires de ce type font partie d'un trésor illégalement mis au jour et ensuite proposé à la vente par un marchand genevois. Le lieu de découverte ainsi que le nombre de pièces contenues à l'origine dans cet ensemble sont inconnus. Le lot disponible chez le marchand, soit 1932 pièces, fut par la suite acheté par le Cabinet des médailles cantonal de Lausanne et par le Cabinet de numismatique du Musée d'art et d'histoire de Genève, voir Geiser, *Acquisition*, qui propose une date d'enfouissement dans la première moitié du XI^e siècle.

156 *Revue Suisse de Numismatique* 8, 1898, p. 383; voir aussi Martin, *Trésor et trouvailles monétaires*, p. 56.

157 Schärli, *Basler Denar*.

158 Spycher, *Johanneskapelle Hofstetten*, p. 19 (Fundkomplex 4), 21, fig. 21, 26; Spycher – Vögeli, *Hofstetten*.

159 Un trésor, aujourd'hui dispersé, découvert en 1854 à Bâle suggère une tendance semblable; ses monnaies sont de Strasbourg et de Constance, voir Klein, *Konstanzer Münzprägung*, p. 217–218 et 234. Pour compléter la liste des trouvailles, le trésor de Soleure découvert à l'occasion du chantier de la collégiale de Saint-Ours en 1762 et aussitôt dispersé doit également être mentionné. Ce trésor comptait à l'origine environ 200 pièces. Comparé aux autres trouvailles provenant de Suisse occidentale et septentrionale, il présente une composition particulière; à côté de monnaies issues d'ateliers de Francie occidentale, du Royaume de Bourgogne (Orbe ?), par exemple, on y trouve un bon nombre de pièces du Royaume d'Angleterre. Cette trouvaille a été datée du troisième quart du X^e siècle; voir Pagan, *Solothurn Hoard*. La première publication est due à Blanchet, *Mémoire*.

160 Voir à ce propos, Diaz Tabernero, *Fundmünzen Münstair*, p. 44–45 et 152–154 (Anhang A, liste des trouvailles de Coire St. Nicolai, 1996–1997 qui ont fourni entre autre une bourse).

161 Voir Zäch, *Alpenrheintal*, p. 213–215, note 73. Trésor découvert en 1842 dont sept exemplaires sont conservés: deniers de Bérenger I^{er} (deuxième phase émettrice, Vérone, 898–900).

162 Voir Zäch, *Alpenrheintal*, p. 213 et p. 233, n° 5. Trésor découvert en 1868/1869 (?); 17 pièces se trouvent au Vorarlberger Landesmuseum de Bregenz. Les deux monnaies les plus récentes sont de Bérenger I^{er} (Milan, 902–915) et de Otton I^{er} (Milan, 962–973).

ment fourni des monnaies de provenance exclusivement italienne.

Les tendances esquissées ci-dessus seront à vérifier à l'aide d'une base matérielle plus large, qui fait malheureusement défaut à l'heure actuelle. Retenons toutefois que, grâce à quelques trouvailles récentes dont le denier de Saint-Imier fait partie, on arrive à mieux saisir la monétarisation des régions situées dans la zone nord-est du Royaume de Bourgogne durant le X^e siècle. Ainsi, l'approvisionnement de monnaies frappées en Francie occidentale, et plus précisément à Langres, semble avoir joué – en tout cas dans la zone comprise entre les Franches-Montagnes, l'Aar et la région des lacs – un rôle plus important que l'on ne pouvait penser jusqu'à présent.

Le denier de Saint-Imier provient d'un contexte tardif (XVI^e siècle) qui ne fournit aucune information sur le moment de la perte de la monnaie. L'analyse de la composition des trésors monétaires révèle cependant une circulation de durée limitée pour les monnaies carolingiennes. On peut donc supposer que la pièce arriva à Saint-Imier peu de temps après son émission (936–954), probablement encore au cours du troisième quart du X^e siècle.

4. Les monnaies de la période de la fin du XIV^e et du XV^e siècle

L'ensemble des monnaies de ce groupe chronologique ainsi que celui présenté dans le chapitre suivant, rassemble des pièces de petits numéraires qui se situent tout en bas de l'échelle des dénominations. C'est la petite monnaie utile pour les échanges quotidiens et servant également comme pièces d'offrande dans les églises.¹⁶³ Aussi est-il tout à fait probable qu'une partie de ces monnaies ait été destinée au tronc de l'église de Saint-Imier. Faute de données stratigraphiques bien définies, les circonstances de leur perte demeurent malheureusement peu claires.

Il a déjà été évoqué que le groupe des monnaies datées entre la fin du XIV^e et le XV^e siècle est composé essentiellement de pièces issues d'ateliers «occidentaux». Ces ateliers ont produit des monnaies bifaces qui, contrairement aux bractéates répandues dans les régions alémaniques, portent sur chacun de leurs côtés l'empreinte d'un coin monétaire. La plus ancienne monnaie, une angevine de Marsal (n° 12, évêché de Metz, Raoul de Coucy), a été frappée en 1415 au plus tard. La deuxième moitié du XV^e siècle est représentée par un fort et un denier de Fribourg, émis selon l'ordonnance de 1446 (n°s 8–9), par un fort émis entre 1473 et 1475 à Chambéry sous Philibert I^{er}, duc de Savoie (n° 13) et par un quart frappé pendant la période de 1482–1492 sous Josse de Silenen, évêque de Sion (n° 15). Les monnaies savoyardes du XV^e siècle, abondamment attestées sur tout le territoire de la Suisse romande actuelle¹⁶⁴, sont représentées, en quelques exemplaires également dans plusieurs églises du canton de Berne.¹⁶⁵ Les pièces fribourgeoises frappées dès 1446 selon le modèle biface du monnayage savoyard comportent de nombreuses variantes. Ces monnaies sont loin d'être répertoriées dans

les œuvres de référence actuellement à disposition; aussi les pièces découvertes lors de fouilles archéologiques contribuent-elles à faire avancer notre connaissance de ce matériel varié. Le denier n° 9 (fig. 84), par exemple, se distingue par la petite marque en forme de croisette au-dessus des armes de Fribourg à l'avvers. Une même croisette figure comme séparateur dans la légende du revers.¹⁶⁶ Il semble que la marque et le séparateur dans les coins de l'avvers et du revers soient issus du même poinçon. Jusqu'à présent, seules trois autres pièces de cette variante sont connues: un exemplaire de l'église Saint-Laurent de Winterthour ZH²⁷ et deux exemplaires de l'église Notre-Dame de Compassion à Domdidier FR.¹⁶⁸ Les deniers et mailles émis selon l'ordonnance de 1446 sont très nombreux dans les sites bernois, et la zone de leur circulation s'étend au-delà jusqu'aux régions de la Suisse orientale.¹⁶⁹ La répartition de ces types, dont la production a dû être énorme, est donc remarquable.

Contrairement aux pièces fribourgeoises, les petites dénominations de Metz sont plutôt rares.¹⁷⁰ Cependant, on peut supposer qu'une angevine, telle qu'elle se présente à Saint-



Fig. 84: Fribourg, denier, selon l'ordonnance du 26 mars 1446 (voir catalogue n° 9). Variante avec croisette: à l'avvers au-dessus des armes de la ville et au revers dans la légende du revers. Echelle 3:1.

163 Il a pu être démontré que, contrairement à une idée répandue, le choix de petites dénominations ne s'explique pas par l'«avarice» des fidèles, mais qu'il suit les règles d'un rituel d'offrande régulière, voir Klüssendorf, *Opferverhalten*.

164 Voir p. ex. Dubuis – Geiser, Villarzel, p. 121; Geiser, Bursins, p. 132–133; Martin, *La Madeleine à Genève*.

165 Berne, Eglise française: Amédée VIII (1391–1434), quart (König, *Französische Kirche*, p. 181, n° 7). Köniz: Louis II, Baron de Vaud (1302–1350), obole et Amédée VIII (1391–1434), quart (König, *Büetigen – Köniz – Unterseen*, p. 53, n° 2 et 54, n° 5). Nidau, Chapelle de Saint-Nicolas: Philibert I^{er} (1472–1482), parpaillote (König, *Nidau*, p. 94, n° 2). Saanen: Charles I^{er} (1482–1490), quart (H. Jucker, *Gazette Numismatique Suisse* 10, 1961, p. 104; *Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums* 22, 1943, p. 153).

166 Il s'agit d'une variante du denier Morard – Cahn – Villard, Fribourg, p. 155, n° 9.

167 Von Roten, *St. Laurentius*, p. 264, n° 568.

168 Renseignement de Anne-Francine Auberson: SACF 1259; 0,285 g et SACF 1261; 0,298 g.

169 Dans l'église de Saint-Laurent à Winterthour on a découvert six exemplaires, dont quatre deniers et deux mailles; voir Von Roten, *St. Laurentius*, p. 264, n° 565–571.

170 A ma connaissance, aucun exemplaire n'est attesté en Suisse. Même dans les régions proches du lieu d'émission en Moselle, ces monnaies semblent peu fréquentes. Dans l'inventaire des trouvailles monétaires du Luxembourg, une seule pièce est répertoriée de Dundelange, voir Weiller, *Circulation monétaire et trouvailles numismatiques au Pays de Luxembourg*, p. 487, n° 18.

Imier (n° 12), s'insérait parfaitement dans la circulation. Elle semble à tout le moins compatible avec les deniers fribourgeois (n°s 8–9), car le poids, le diamètre et l'aspect général s'en rapprochent. Mentionnons encore le quart n° 15 de Sion, type monétaire également peu répandu.¹⁷¹ Josse de Silenen (1482–1496) était le deuxième évêque de Sion à battre monnaie. Les frappes épiscopales ont été introduites par son prédécesseur Walter Supersaxo (1457–1482) après la conquête du Bas-Valais en 1475–1476; on est donc amené à interpréter ces monnaies comme une affirmation d'indépendance par rapport à la Savoie.¹⁷² Les fouilles de l'église de Saint-Imier ont fourni également trois *haller* bernois (n°s 2–4) qui se distinguent des monnaies précédemment mentionnées par leur fabrication unifacée. Les trois exemplaires sont du même type défini par le symbole du petit aigle au-dessus de l'ours.¹⁷³ On ne peut cependant pas expliquer la présence des trois bractéates bernoises simplement par la proximité de Berne. La large répartition des *haller* au symbole de l'aigle – on les rencontre dans des sites aussi lointains que Winterthur (ZH), Sempach (LU), Nottwil (LU) ou Schwyz (SZ)¹⁷⁴ – suggère que la diffusion de ces pièces était considérable. Le phénomène de la large circulation de certains types monétaires au XV^e siècle a récemment été décrit par B. Zäch.¹⁷⁵ L'auteur part de l'évolution générale de l'histoire monétaire telle qu'elle est traduite par les trouvailles et rend attentif au phénomène de la «circulation mixte», à savoir à la circulation conjointe de monnaies de type «occidental» (bifaces) et de bractéates (unifaces) à cette même époque dans les régions de la Suisse romande actuelle. Même si les raisons qui ont favorisé l'expansion de certains types monétaires au détriment d'autres demeurent non étudiées, il reste que ces observations relèvent certains problèmes liés non seulement à la monnaie mais à l'histoire en général.

En résumé, la composition des monnaies du bas Moyen Age est de type mixte, fortement marquée par la prédominance de monnaies provenant d'ateliers occidentaux. Parmi ces monnaies, aussi bien les *haller* de Berne que les pièces de Fribourg font partie de quelques types monétaires largement répandus au XV^e siècle.

Vu la situation géographique de Saint-Imier, les particularités de cet ensemble ne surprennent pas. Tenant compte des données historiques¹⁷⁶, notamment de la progressive mainmise de l'évêché de Bâle sur le vallon de Saint-Imier – ce qui entraîne des conflits perpétuels avec l'évêché de Lausanne –, on s'attendrait toutefois à trouver quelques pièces bâloises. On a découvert des monnaies du XIV^e et du début du XV^e siècle émises par l'évêché ou la ville de Bâle non seulement dans le canton de Berne¹⁷⁷, mais aussi dans la trouvaille faite au XIX^e siècle à Jorensens (Haut-Vully, FR).¹⁷⁸ Il s'agit de bractéates que l'on est en droit d'attendre dans l'ensemble de Saint-Imier. Il semble pourtant que les monnaies bâloises du XV^e siècle sont moins nombreuses dans ces régions, et si elles sont présentes, on les rencontre notamment dans de grands complexes.¹⁷⁹ La présence de ces monnaies, respectivement leur absence, dépend non seulement du volume des émissions mais aussi

de la diffusion.¹⁸⁰ Le Jura constitue-t-il une limite pour la circulation de certains types ou groupes monétaires? A notre avis, nous pouvons nous demander si l'absence de monnaies bâloises à Saint-Imier est accidentelle; si le lot de trouvailles était plus important, il n'est pas exclu que les pièces de Bâle y étaient présentes.

5. Les monnaies du XVI^e au XVIII^e siècle

Depuis le bas Moyen Age, le pouvoir de la ville de Bienne commence à se manifester à côté des autorités épiscopales de Lausanne et de Bâle.¹⁸¹ En 1530 cette ville impose la Réforme à Saint-Imier. Suite à ce changement, l'église de Saint-Martin sera, malgré son utilisation pour les baptêmes et pour l'instruction religieuse, peu à peu désaffectée. Dans notre ensemble, neuf monnaies ont été émises peu après la Réforme. Quatre pièces sont datées de la deuxième moitié du XVI^e siècle jusqu'au début du XVII^e siècle: un schilling de la ville de Lucerne du milieu respectivement de la deuxième moitié du XVI^e siècle (n° 11), un quart frappé par le duc Emmanuel-Philibert à Aoste en 1554–1559 (n° 14), un kreutzer de la ville de Soleure de 1562

171 Koenig, Jodocus de Silenen, énumère les quatre seuls exemplaires de ce type connus à ce jour; il en a identifié deux coins d'avvers et quatre coins de revers. Parmi ces monnaies, la pièce de Saint-Imier est l'unique pièce issue d'une fouille archéologique.

172 Voir Elsig, Valais, p. 75.

173 Pour le type et sa datation, voir Geiger, p. 314.

174 Voir Von Roten, Winterthur, St. Laurentius, p. 264, n°s 552–562; Zäch – Warburton, p. 234, n° 99; Cahn, Münzfunde bei Kirchengrabungen in der Schweiz VI, p. 36, n°s 40–46 (Sempach St. Martin); Zäch, Nottwil, p. 53–56, n° 5; Doswald, Schwyz, p. 185, n° 60–62.

175 Pour la discussion de base, voir Zäch, Kirchenfunde als Quellen zum Kleingeldumlauf; ensuite, voir Zäch – Warburton-Ackermann, Winterthurer Altstadt, p. 223; Zäch, Nottwil, p. 51. 54; Zäch, Fremde Münzen, p. 417–419.

176 Voir ci-dessus, Auberson, chapitre X-XI.

177 Par exemple à l'église de Steffisburg (publication en préparation par D. Schmutz).

178 Voir Martin, Trésors et trouvailles monétaires, p. 60–61. Cette trouvaille est dispersée; les pièces restantes seraient conservées dans plusieurs musées: Lausanne, Cabinet des médailles cantonal (CMCL) (nombre indéterminé; 12 pièces mentionnées dans les inventaires du Musée romain d'Avenches sont également parvenues au CMCL: n°s 15–26 de l'inventaire du conservateur Auguste Caspari; selon ce dernier, la trouvaille a été effectuée en 1822). Morat, Musée historique (au moins 8 pièces); voir Kuenlin, Dictionnaire du Canton de Fribourg, p. 102–104 (date de la découverte: 16 mars 1823) et Engelhard, Darstellung des Bezirks Murten (date de la découverte [erronée?]: 16 mars 1832). Selon ces derniers, le trésor aurait contenu 1800 monnaies, dont mille bractéates, environ.

179 Parmi les 375 monnaies de Steffisburg, on trouve six monnaies bâloises dont cinq du XIV^e siècle (émissions de l'Evêché). Une seule pièce, un *stebler*, frappé par la Ville est daté selon l'ordonnance de 1425 (renseignements D. Schmutz). Une pièce du même type provient de l'église de Walkringen qui a fourni 27 monnaies, voir Koenig, Walkringen, p. 75, n° 23.

180 Ainsi, remarque-t-on, pour ce qui concerne le XVII^e siècle, que les *rappen* bâlois émis après 1621/1622 abondent dans le canton de Soleure et dans la Suisse centrale, mais qu'ils sont très rares dans les régions bernoises.

181 Voir ci-dessus, Auberson, chapitre XIII.

(n° 16) ainsi qu'un kreutzer de la ville de Berne de 1622 (n° 5). À l'exception du quart savoyard, ces monnaies proviennent de villes du Plateau suisse. Il n'est pas exclu que ces nouvelles tendances soient liées à l'orientation du vallon de Saint-Imier vers Bienne.

Les tendances d'une ouverture vers la Suisse orientale semblent se renforcer au fil du temps. En effet, les monnaies du XVIII^e siècle proviennent de Berne (n° 6), de Zurich (n° 17–18), de Coire (n° 7) et de Haldenstein près de Coire (n° 10). La plupart de ces monnaies sont même typiques de la circulation monétaire en Suisse orientale et centrale.

Ces types de *rappen* zurichoïses sont représentés dans deux ensembles récemment découverts. L'un d'entre eux, une escarcelle en forme de petite boîte en bois, a été caché dans la poutraison d'une maison à Zoug.¹⁸² Cette trouvaille contenait deux *rappen* de Zurich et neuf *rappen* bâlois du XVII^e siècle ainsi qu'un anneau en argent et un fermoir de vêtement. L'autre groupe monétaire, une bourse, a été mis au jour près du gibet d'Emmenbrücke LU, à côté d'un squelette.¹⁸³ On y compte trois pièces du type de Zurich et un *rappen* de Bâle du même type que celui de l'escarcelle zougnoise. Les *rappen* zurichoïses, dépourvus de millésime, ont pu être datés des premières trois décennies du XVII^e siècle car ce type monétaire a été imité entre 1725 et 1737, respectivement en 1744, à Obwald par le monétaire Karl Franz Krauer.¹⁸⁴

Relevons enfin la présence des *bluzger* de Coire et de Haldenstein (n° 7 et 10). La pièce n° 7 a été frappée sous l'évêque Joseph Benoît de Rost (1728–1754) en 1740, tandis que la monnaie n° 10 a été émise par Gubert de Salis, baron de Haldenstein (1722–1737) en 1725. Dès le début de la production monétaire à Haldenstein, en 1615, les monnaies issues de cet atelier avaient mauvaise réputation en raison de leur piètre alliage. La qualité des *bluzger*, dont un exemplaire a été trouvé à Saint-Imier, a également suscité des réactions: suite aux plaintes de Zurich en 1725 auprès des Trois Liges, la fabrication de ces monnaies a dû être arrêtée.¹⁸⁵ La pièce trouvée à Saint-Imier, ainsi qu'un exemplaire de Berthoud¹⁸⁶ témoignent cependant de la diffusion rapide des *bluzger* de Gubert de Salis.

6. Résumé et conclusions

Parmi les 18 monnaies découvertes lors des fouilles de l'église Saint-Martin à Saint-Imier, aucune ne provient

d'un contexte stratigraphique bien défini pouvant servir à dater une phase des bâtiments. Deux *haller* bernois (1400–1421 env.) et une angevine de l'évêché de Metz (1387–1415), dont l'appartenance aux couches associées à l'église gothique reste néanmoins plausible, ne s'opposent pas à une datation de l'église au début du XV^e siècle.

L'échantillon de monnaies présentes à Saint-Imier se subdivise en plusieurs groupes dont la composition est bien caractéristique et bien typée. La comparaison de ces monnaies avec d'autres trouvailles a permis de faire quelques observations novatrices. La monnaie la plus ancienne, un denier de Louis IV d'Outremer (932–954), a été émise à Langres; elle a servi de point de départ pour dresser un répertoire de plusieurs trouvailles monétaires du X^e siècle effectuées récemment. Il en résulte que la circulation monétaire révèle un caractère local et que la région comprise entre les Franches-Montagnes d'une part, les lacs et l'Aar d'autre part, semble avoir été approvisionnée essentiellement en monnaies de Langres. L'époque de la fin du XIV^e au XV^e siècle est caractérisée par la circulation mixte de monnaies provenant d'ateliers occidentaux et de quelques bractéates bernoises. La question de savoir si l'absence de monnaies bâloises est accidentelle reste ouverte. Contrairement aux siècles précédents, la période du XVI^e au XVIII^e siècle fournit des pièces d'ateliers monétaires situés dans la partie orientale de la Suisse actuelle.

De par sa situation géographique, Saint-Imier se situe au carrefour de plusieurs zones d'influence (parties occidentale et orientale de la Suisse actuelle, régions du nord et du sud du Jura). L'étude des monnaies découvertes dans l'église Saint-Martin a permis de retracer les diverses influences telles qu'elles apparaissent au fil du temps. Les matériaux de futures fouilles ainsi que l'étude d'anciennes trouvailles viendront affiner les tendances esquissées. D'autres recherches se penchant sur la circulation monétaire dans les régions limitrophes compléteront les réflexions amorcées dans la présente contribution.

182 Zeughausgasse 19, voir Doswald, Zug, p. 145–146, CSI 1711–20.1.

183 Le propriétaire de cette bourse, condamné à mort ou suicidé, n'avait pas droit à une tombe dans le cimetière; voir Zäch, Emmenbrücke, p. 80 et 99.

184 Voir Zäch, Emmenbrücke, p. 80.

185 A ce propos, voir Clavadetscher, Haldenstein, p. 152.

186 SACB 068.0122; 0,675 g; cette pièce porte le millésime 1727.187 Cf. le chapitre sur l'archéologie (partie A).

II. Catalogue

(Suzanne Frey-Kupper et Franz E. Kœnig)

Notes préliminaires:

Quand l'état souverain est identique à l'autorité émettrice, celle-ci n'est pas répétée.

L'usure (U) et la corrosion (C) sont indiquées pour chaque monnaie. Les degrés figurent, séparés par une barre oblique, pour l'avvers et le revers individuellement. Pour ces critères et l'échelle des degrés, voir Bulletin ITMS 2, 1995. Supplément.

Royaume franc occidental

Louis IV d'Outremer (936-954)

1. Langres, denier (936-954).



Av.: + HLVD[O]VICVS

Croix fichée, à droite I (déformation du monogramme REX), dans un grènetis; grènetis extérieur.

Rv.: + LINCONIS CVTS

Croix, dans un grènetis; grènetis extérieur.

Grierson – Blackburn, *Medieval European Coinage*, p. 555, n° 1004, pl. 45; Depeyrot, *Numéraire carolingien*, p. 178, n° 474; Morrison – Grunthal, *Carolingian Coinage*, p. 330, n° 1636, pl. 48; Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, p. 220, n° 5827, pl. 135,5.

BI 0,976 g 19,5–20,5 mm 120° U 1/1 C 1/2

Défaut de fabrication: tréflage (av.).

N° de trouvaille: 17904.

Lieu de découverte: dans la tombe 45, remblai, près du squelette.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0015 CSI 443-1.1: 1

Berne, Ville

2. Berne, haller (1400-1421 env.).



Av.: (sans légende)

Ours marchant à gauche, la tête est baissée et touche la poitrine; au-dessus du dos un aigle monocéphale, les ailes déployées, la tête tournée à gauche, dans un tore circulaire.

Geiger, *Berns Münzprägung*, p. 314 (pour la datation), type 11.1.

Coin: groupe A, coin 5, selon la systématique établie par F. E. Kœnig; coin 54, selon le catalogue du monnayage bernois en préparation par H.-U. Geiger (renseignement de l'auteur).

BI 0,187 g 13,9–14,5 mm U 1/1 C 2/2

N° de trouvaille: 17632.

Lieu de découverte: dans la tombe 30, sur le crâne du squelette.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0012 CSI 443-1.1: 2

3. Berne, haller (1400-1421 env.).



Av.: (sans légende)

Ours marchant à gauche, la tête est baissée et touche la poitrine; au-dessus du dos un aigle monocéphale, les ailes déployées, la tête tournée à gauche, dans un tore circulaire.

Geiger, *Berns Münzprägung*, p. 314 (pour la datation), type 11.1.

Coin: coin 9, selon le catalogue du monnayage bernois en préparation par H.-U. Geiger (renseignement de l'auteur).

BI 0,109 g 13,6–14,8 mm U 1/1 C 2/2

Défaut de fabrication: frappe en partie faible, la zone non frappée au bord est remarquablement large.

Détérioration: deux trous, bord endommagé.

N° de trouvaille: 17601.

Lieu de découverte: couche du XIX^e siècle, près du clocher.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0001 CSI 443-1.1: 3

4. Berne, haller (1400-1421 env.).



Av.: (sans légende)

Ours marchant à gauche, la tête est baissée et touche la poitrine; au-dessus du dos un aigle monocéphale, les ailes déployées, la tête tournée à gauche; dans un tore circulaire.

Geiger, *Berns Münzprägung*, p. 314 (pour la datation), type 11.1.

Coin: Groupe A, coin non identifiable selon la systématique établie par F. E. Kœnig.

BI 0,198 g 13,7–14,7 mm 000° U 0/0 C 4/4

Détérioration: cassé en quatre fragments (collés).

N° de trouvaille: 17633.

Lieu de découverte: dans l'empierrement du sol de l'église gothique.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0013 CSI 443-1.1: 4

5. Berne, kreutzer, 1622.



Av.: MON[E · BERNENSIS · 16]22 ·

Ours marchant à gauche; au-dessus du dos un aigle monocéphale, les ailes déployées, la tête tournée à gauche, dans un grènetis; grènetis extérieur.

Rv.: [BERCHT · D · ZERIN] · CON[?] ·

Croix, dans un grènetis; grènetis extérieur.

Divo – Tobler, 17. Jh., p. 85, n° 1152 i; Rüegg, *Ergänzungsband Lohner*, p. 275, n° 900–901.

BI 0,579 g 15,9–17,8 mm 360° U 2/2 C 4/3

Défaut de fabrication: frappe en grande partie faible; déformé.

Détérioration: bord partiellement cassé; un fragment est collé.

N° de trouvaille: 17615.

Lieu de découverte: dans le remblai du XIX^e siècle.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0005 CSI 443-1.1: 5

6. Berne, kreutzer, 1793.



Av.: * MONETA REIPUB. BERNENS.

Armes de Berne ornées, dans un cercle cordelé; grènetis extérieur.

Rv.: DOMINUS PROVIDEBIT *, en bas le millésime 1793

Croix ancrée, dans un cercle cordelé; grènetis extérieur.

Divo – Tobler, 18. Jh., p. 98, n° 528 n; Rüegg, Ergänzungsband Lohner, p. 315, n°s 1381–1386.

BI 0,868 g 17,1–17,3 mm 180° U 2/2 C 3/2

N° de trouvaille: 17614.

Lieu de découverte: dans le remblai du XIX^e siècle.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0004 CSI 443-1.1: 6

Coire, Evêché

Joseph Benoît de Rost (1728–1754)

7. Coire, bluzger, 1740.



Av.: IOS : [BEN.] D : G : (fleur?) EP [C]UR[. S. R. I.] P. *

Armes de l'Evêché et de la famille, écu à cinq champs dans une cartouche; cercle de stries extérieur.

Rv.: [D]OM[INI . EST . RE]GNUM, en haut millésime 17 – 4[0] séparé par une rosette

Croix de bluzger, dans un cercle linéaire; cercle de stries extérieur.

Divo – Tobler, 18. Jh., p. 333, n° 892 b; Trachsel, Münzen und Medaillen Graubündens, p. 84, n° 294.

BI 0,382 g 17,0–18,2 mm 360° U 0/0 C 3/3

Défaut de fabrication: frappe en partie faible; déformé.

Détérioration: bord endommagé ou cassé, surface partiellement éclatée.

N° de trouvaille: 17606.

Lieu de découverte: dans le remblai du XIX^e siècle.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0016 CSI 443-1.1: 7

Fribourg, Ville

8. Fribourg, fort (selon l'ordonnance du 26 mars 1446).



Av.: [+] MONE[TA (?) FRIBVRGI (?) (caractères gothiques)

Armes de Fribourg: trois tours, au-dessus annelet, dans un grènetis; grènetis extérieur.

Rv.: + SA[NCTVS] (?) NICOL[- (?) ? (caractères gothiques)

Croix fourchée, dans un grènetis; grènetis extérieur.

Morard – Cahn – Villard, Fribourg, p. 158, n° 12.

BI 0,353 g 13,5–14,7 mm 270° U 2/2 C 3/3

Défaut de fabrication: flan irrégulier et trop étroit.

Détérioration: bord partiellement endommagé ou cassé.

N° de trouvaille: 17624.

Lieu de découverte: dans le remblai du deuxième plancher de l'église.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0008 CSI 443-1.1: 8

9. Fribourg, denier (selon l'ordonnance du 26 mars 1446).



Av.: + MO[NETA (?) FRIBVRGI ? (caractères gothiques)

Armes de Fribourg: trois tours, au-dessus petite marque en forme de croisette, dans un grènetis (dégénéré); à l'extérieur ?

Rv.: [+ SAN]CTVS (petit séparateur en forme de croisette)

NICO[L]AV[S] ? (caractères gothiques)

Croix fourchée, dans un grènetis (dégénéré); grènetis extérieur.

Cf. Morard – Cahn – Villard, Fribourg, p. 155, n° 9 (var.).

BI 0,247 g 12,5–14,2 mm 240° U 1/1 C 1/2

Défaut de fabrication: flan irrégulier et trop étroit; fissure, bord partiellement endommagé; frappe décentrée et en partie faible (av./rv.).

Rem.: La petite marque et le séparateur en forme de croisette sont probablement du même poinçon dans les coins de l'av. et du rv. (forme caractéristique et irrégulière des bras de la croisette et de leur position respective).

N° de trouvaille: 17627.

Lieu de découverte: dans le remblai du deuxième plancher de l'église.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0011 CSI 443-1.1: 9

Haldenstein, Baronnie

Gubert de Salis (1722–1737)

10. Haldenstein, bluzger, 1725.



Av.: G · V · S · D · I · [HA]LDENST

Armes de Haldenstein, écu ovale dans une cartouche couronnée; grènetis extérieur.

Rv.: SPES ° MEA · EST · DEVS · 1725 °

Croix simple de bluzger, dans un cercle linéaire; grènetis extérieur.

Divo – Tobler, 18. Jh., p. 359, n° 924; Trachsel, Münzen und Medaillen Graubündens, p. 202, n°s 929–931 type.

BI 0,356 g 16,1–17,1 mm 180° U 2/2 C 2/2

Défaut de fabrication: frappe de l'av. en grande partie faible.

Détérioration: bord partiellement cassé.

N° de trouvaille: 17772.

Lieu de découverte: cimetière au sud de l'église.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0017 CSI 443-1.3: 10

Lucerne, Ville

11. Lucerne, schilling (milieu respectivement 2^e moitié du XVI^e siècle).



Av.: [+] M[ON]ETA * LVCERNEN

Armes de Lucerne (le champ gauche avec hachure verticale et diagonale) dans un double quadrilobe, entre L – V, au-dessus un aigle monocéphale, les ailes déployées, la tête tournée à gauche, dans un grènetis; grènetis extérieur.

Av.: MONETA * SOLODOR

Armes de Soleure (rouge damasquiné), écu arqué entre S – O, au-dessus un aigle monocéphale, les ailes déployées, la tête tournée à gauche, dans un grènetis; grènetis extérieur.

Rv.: SANCTVS · VRSVS · 62 ·

Croix fourchée trapue, dans un grènetis; grènetis extérieur.

Simmen, Solothurn, p. 58, n° 29 a.

BI 1,048 g 18,2–19,0 mm 210° U 1/1 C 2/2

Défaut de fabrication: frappe en partie faible.

N° de trouvaille: 17626.

Lieu de découverte: dans le remblai du deuxième plancher de l'église.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0010 CSI 443-1.1: 16

Zurich, Ville

17. Zurich, *rappen* (premier tiers du XVIII^e siècle).



Av.: (sans légende)

Armes de Zurich (bleu damasquiné), dans un écu espagnol, sur un double trilobe, trèfles entre les arcs; grènetis extérieur.

Rv.: M[ONETA / NOVA] / TIGV[RI]/NA

dans une couronne formée par une branche de laurier et une branche de palmier; à l'extérieur ?

Hürlimann, Zürcher Münzgeschichte, p. 261, n° 1137 ?; Divo – Tobler, 18. Jh., p. 55, n° 455 ?.

BI 0,286 g 13,0–14,3 mm 360° U 1/0 C 4/5

Détérioration: bord partiellement cassé.

N° de trouvaille: 37555.

Lieu de découverte: cimetière au sud de l'église.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0020 CSI 443-1.3: 17

18. Zurich, *rappen* (premier tiers du XVIII^e siècle).



Av.: (sans légende)

Armes de Zurich (bleu damasquiné), dans un écu espagnol, sur un double trilobe, trèfles entre les arcs; grènetis extérieur.

Rv.: MONETA / TIGURI/NA

dans une couronne formée par une branche de laurier et une branche de palmier; grènetis extérieur ?

Hürlimann, Zürcher Münzgeschichte, p. 261, n° 1136; Divo – Tobler, 18. Jh., p. 55, n° 456.

BI 0,314 g 14,9–15,2 mm 360° U 1/1 C 3/3

Détérioration: cassé en quatre fragments (collés).

N° de trouvaille: 17603.

Lieu de découverte: dans la tombe 2, sur les genoux du squelette.

Trouvaille monétaire SAB, inv. n° 101.0003 CSI 443-1.1: 18

Partie C:

L'anthropologie

Liselotte Meyer et Susi Ulrich-Bochsler

Introduction

I. La problématique anthropologique

L'anthropologie historique s'attache à l'étude des restes squelettiques d'êtres humains individuels ou de groupes de population. Selon le contexte de découverte, l'anthropologue est confronté à diverses questions, auxquelles il peut donner des réponses plus ou moins complètes, en collaboration avec les archéologues, les historiens et d'autres spécialistes des sciences naturelles.

La documentation historique – très mince – conservée sur Saint-Imier et son église Saint-Martin place l'anthropologue face à deux séries de questions. La première concerne la personne de saint Imier, sa sépulture, sa dépouille et son identification. La seconde touche la population du village. Des conclusions sont-elles possibles sur la démographie, la morphologie, l'origine ethnique ou l'état sanitaire de cette population villageoise? Les vestiges offrent-ils des renseignements sur l'environnement, les conditions de vie et sur l'histoire du peuplement? Comme les tombes déposées à l'intérieur de l'église sont celles d'une couche privilégiée de la population, la question se pose d'éventuels critères de différenciation anthropologiques. Le groupe de population inhumé à Saint-Imier présente-t-il un aspect comparable ou différent de celui des autres populations des régions avoisinantes?

II. Les groupes de tombes et les coutumes funéraires

Les fouilles de 1987 et 1990 ont fait apparaître au total 142 tombes à l'intérieur de l'église Saint-Martin et à ses abords immédiats (fig. 86 et 87: plan des tombes). La période d'utilisation du cimetière va du haut Moyen Age (première église) jusqu'à l'époque moderne (démolition de l'église en 1828). Les 142 tombes se répartissent en 98 tombes du cimetière extérieur, 43 tombes intérieures et une incer-

taine. La stratigraphie et la chronologie relative permettent de distinguer six groupes (tabl. 1).

Groupe 1 (tombes 25–31/33/44/61/62):

Ce groupe comprend les onze tombes les plus anciennes. Les sépultures sont antérieures à la construction de l'église gothique de la première moitié du XIV^e siècle et peuvent remonter jusqu'au haut Moyen Age. Six tombes orientées sont des sépultures intérieures. Cinq appartenaient peut-être au cimetière. Deux d'entre elles (tombes 61, 62) sont datées du haut Moyen Age par la méthode du C14 et par le style des «peintures funéraires» trouvées dans l'une de ces tombes.¹⁸⁷ La tombe 62 se signale en effet par une particularité: la présence de près de 2000 fragments de mortier peint en rouge dans le remplissage de la fosse.¹⁸⁸

Groupe 2 (tombes 1–12/63–74/101–166):

Ce groupe comprend au total 90 tombes du cimetière (90 individus), qui peuvent dater aussi bien du Moyen Age (en relation avec l'église gothique) que de l'époque moderne (jusqu'à la démolition de l'église en 1828¹⁸⁹). Les archéologues n'excluent pas, pour quelques tombes, une datation antérieure à la construction de la deuxième église (XIV^e siècle), voire même du haut Moyen Age. L'échantillon peut donc couvrir une période de 500 ans. Des restes de cercueils ont été observés sur près de la moitié des tombes. La profondeur des tombes était très variable d'un individu à l'autre. On suppose que les sépultures les moins profondes sont les plus anciennes, car souvent les tombes récentes ont été creusées plus profondément (jusqu'à 1.80 m). L'orientation des tombes du cimetière est homogène, toutes les tombes étant disposées ouest-est. Seule la tombe

187 Cf. le chapitre sur l'archéologie (partie A).

188 Cf. la contribution de Carola Jäggi (partie A).

189 La numérotation des tombes a été établie en continu. Les tombes 1–76 ont été dégagées en 1987; en 1990, les tombes 1990/1–66, dont les numéros ont été transformés en 101–166 pour éviter des confusions.

Tabl. 1: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Vue d'ensemble des groupes de tombes (nombre de tombes)

Groupes	Tombes intérieures	Tombes du cimetière	Indéterminé	Total
Groupe 1	6	5	0	11
Groupe 2	0	90	0	90
Groupe 3	16	0	0	16
Groupe 4	11	0	0	11
Groupe 5	8	0	0	8
Groupe 6	év. 2	év. 3	1	6
TOTAL	43	98	1	142

160 était placée perpendiculairement.¹⁹⁰ La position des bras présentait toutes les variantes possibles; seule la position avec les bras étendus le long du corps n'a pas été observée. Le mode de construction de la tombe et la position des squelettes ne sont pas des critères permettant une répartition en catégories plus fines ou une chronologie plus serrée.

Groupe 3 (tombes 45–60):

Il s'agit d'un groupe de sépultures qui ont pu être déposées dans l'église gothique entre la première moitié du XIV^e et le XVI^e siècle. Ces 16 tombes intérieures (17 individus) semblent appartenir au début de cette période.

Groupe 4 (tombes 34–41/43/75/76):

Ces 11 tombes intérieures (8 individus) semblent appartenir plutôt à la phase tardive.

Groupe 5 (tombes 16–23):

Huit tombes intérieures (9 individus) pourraient être plus récentes encore que celles des groupes 3 et 4 et sont datées, avec réserve, du XV^e ou XVI^e siècle.

En raison du petit nombre de sépultures de chacun de ces groupes et de la faible étendue chronologique dans laquelle elle s'inscrivent, nous traitons les 35 tombes des groupes 3, 4 et 5 en un seul échantillon. Trois tombes ne présentaient aucun reste squelettique; deux tombes renfermaient chacune deux sépultures. Ainsi pour l'anthropologie le nombre d'individus est 34. L'orientation générale des squelettes était ouest-est. On n'a pas découvert de restes de cercueils, mais la présence de clous est un indice sûr de l'utilisation de contenants en bois. La position des bras était ici aussi extrêmement variable d'un individu à l'autre. Mais, à la différence de ce qui a été observé dans les tombes du cimetière, on a trouvé ici des avant-bras étendus le long du corps ou ramenés sur les cuisses. Des restes de vêtements et des agrafes en bronze témoignent de l'enveloppement des corps. On a en outre découvert une quantité de dépôts funéraires: monnaies, chaînettes, médaillons, etc.

Groupe 6 (tombes 13-15/24/32/42):

Six sépultures peuvent être attribuées avec certitude, soit à une période, soit à un critère topographique (intérieure/extérieure). Mais comme elles pourraient conduire à une fausse classification chronologique, elles ont été rangées dans un groupe de «tombes indéterminées». Les tombes 13 et 24 sont peut-être des inhumations intérieures postérieures à la Réforme, les tombes 14, 15 et 32 des sépultures du cimetière, plus anciennes ou plus récentes. Le numéro 42 n'a pas pu être attribué avec certitude. On a encore pris en considération une tombe intérieure du XIV^e siècle.¹⁹¹ La plupart des tombes étaient orientées ouest-est. La sépulture de nouveau-né 42 constitue une exception avec son orientation inversée.

Découvertes éparses:

A maintes reprises, des sépultures plus anciennes ont été perturbées par de plus récentes et réinhumées dans des fosses-ossuaires. Ces trouvailles éparses, dans la mesure où elles ont été recueillies, ont fait l'objet d'un comptage et d'une étude des pathologies (voir le chapitre sur les découvertes éparses).

On n'a pas tenu compte de la tombe-reliquaire, qui ne contenait ni restes squelettiques, ni offrandes. On est enclin à mettre cette tombe en relation avec la personne de saint Imier¹⁹² (voir le chapitre sur l'archéologie).

Dans la suite, les plus anciennes sépultures, formant le groupe 1, sont traitées séparément, les tombes du cimetière du groupe 2 et les tombes intérieures des groupes 3 à 5 sont présentées en deux séries distinctes. Le groupe 6, dont les attributions chronologiques et topographiques ne sont pas sûres, est également traité à part.

190 Il s'agit d'un homme de 21–24 ans. L'orientation inhabituelle ne s'explique pas. Cf. la contribution sur l'archéologie.

191 Cf. le chapitre sur l'archéologie.

192 Jaton/Eggenberger/Kellenberger 1989; AKB 2A, 1992, 159.

Méthodes

Enfants:

Pour les enfants (infans I et II)¹⁹³ et les jeunes (iuvenis)¹⁹⁴, l'âge a été déterminé sur la base de l'état de la dentition. L'appréciation du degré d'éruption dentaire et en particulier du développement des dents de lait ou des dents définitives a été faite selon la méthode de Schour/Massler (1941, 1958). Pour les critères d'âge donnés par les os des extrémités, nous avons pris en considération l'état d'ossification des épiphyses, selon Wolf-Heidegger (1961) et la longueur des diaphyses selon Schmid/Künle (1958), Schmid/Moll (1960) et Stloukal/Hanáková (1978). Dans les cas où les ossements étaient mal conservés, l'âge a été estimé par comparaison. Etant donné la variabilité

des stades de croissance, nous avons retenu des catégories d'âge plutôt larges.

Pour les fœtus et les nouveau-nés, l'âge a été déterminé d'après Olivier (1960) et Fazekas/Kósa (1978). Comme la taille des nouveau-nés est variable, seuls les individus de moins de 45 cm ont été qualifiés de fœtus (prématurés),

193 Infans I: 0–6 ans. Infans II: 7–13 ans.
194 Iuvenis: 14–19 ans.

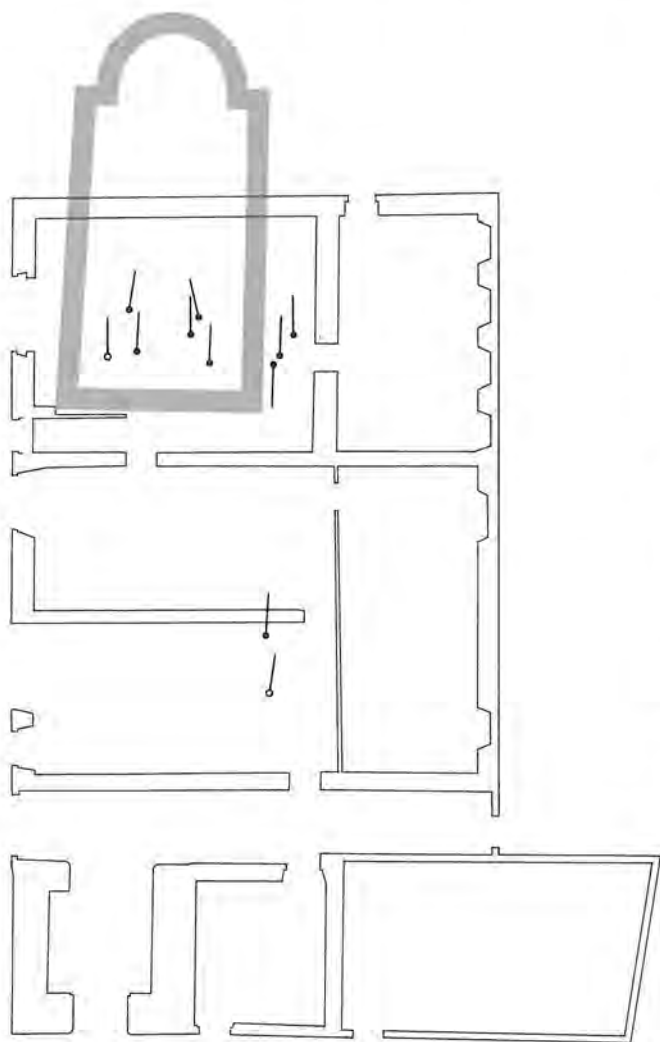


Fig. 86: Plan des tombes à l'extérieur et à l'intérieur de l'édifice issu d'un des trois premiers chantiers.

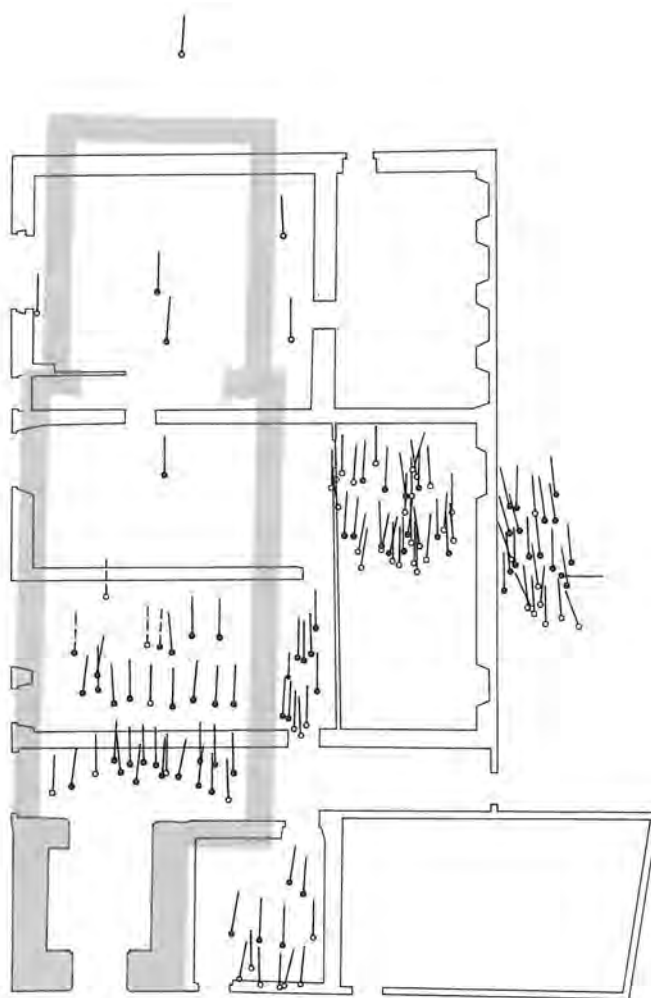


Fig. 87: Plan des tombes à l'extérieur et à l'intérieur de l'église gothique.

ceux qui mesurent jusqu'à 55 cm ont été classés comme nouveau-nés et au-delà de 55 cm comme nourrissons (infans I). Sur les fœtus et les nouveau-nés, la détermination du sexe s'est faite par une méthode métrique, d'après Schutkowski (1989, 1990). En raison des facteurs d'incertitude qui subsistent encore, le diagnostic du sexe est indiqué entre parenthèses dans le tableau des données individuelles. Pour quelques jeunes individus, le sexe a été déterminé sur la base de critères morphologiques.

Adultes:

La détermination du sexe a été opérée selon les procédés morphognotiques élaborés et publiés par le groupe de travail des anthropologues européens (N.N. 1979). L'âge a été estimé selon la méthode polysymptomatique d'Ascádi/Nemeskéri (1970). La méthode prend en compte l'ossification des sutures crâniennes sur la face interne du crâne, l'état du tissu spongieux de l'épiphyse de l'humérus et du fémur et l'altération de la surface de la symphyse pubienne. Sur la base de l'état de la dentition, et en particulier du degré d'usure, ainsi que des traces d'usure sur la colonne vertébrale et les articulations, nous avons procédé à une vérification de l'âge au décès. Pour les squelettes mal conservés ou incomplets, le diagnostic ne donne qu'une attribution grossière dans les catégories d'âge: *adultus*, *maturus*, *senilis* ou, dans les cas les moins favorables, une simple distinction adulte/non adulte.¹⁹⁵

L'estimation de la taille des hommes a été faite selon les formules de Breitinger (1937), celle de la taille des femmes selon les formules de Bach (1965).

Morphologie:

En ce qui concerne les caractères épigénétiques (discrets), le catalogue de Berry et Berry (1967) a été élargi à 50 caractères. L'exploitation des caractères métriques suit les prescriptions de Martin/Saller (1957, 1959) et Knussmann (1957). La classification des crânes se réfère à Martin/Saller (1957) et Hug (1940).

On a renoncé à reproduire toutes les données individuelles. Elles peuvent toutefois être consultées à l'Institut d'anthropologie historique à Berne ou au Service archéologique du canton de Berne.

Observations sur la paléopathologie:

La classification des affections du type arthrose et spondylose est conforme aux travaux de Stloukal/Vyhnánek (1975) et Stloukal/Vyhnánek/Rösing (1970). Toutes les altérations osseuses pathologiques douteuses ont été radiographiées.¹⁹⁶ Quelques cas d'altération difficiles à attribuer ont été soumis pour examen au groupe de travail de paléopathologie clinique, placé sous la direction de Th. Böni¹⁹⁷, ainsi qu'à M. Schultz.¹⁹⁸

195 Catégories d'âge des adultes: *adultus* (20–39 ans), *maturus* (40–59 ans), *senilis* (60 ans et plus), adulte (20–80 ans), non adulte (<20 ans).

196 Division de radiographie de l'hôpital de l'Île, Berne; clinique orthopédique universitaire de Balgrist, Zurich.

197 Dr. Thomas Böni, clinique orthopédique universitaire de Balgrist, Zurich.

198 Prof. Dr. Michael Schultz, institut central d'anatomie, Göttingen/D.

Résultats

I. Les sépultures les plus anciennes

La tombe-reliquaire, qui a pu se situer aussi bien dans la nef de la première église que dans le premier chœur, mais dans tous les cas à l'ouest de l'église gothique, mesurait 245 x 90 cm et était vide (voir le chapitre sur l'archéologie). Aucun indice de reliques, par exemple de saint Imier n'était conservé.

Les tombes du cimetière (?) (tombes 26/27/31/61/62):

Ce petit échantillon de cinq individus comprend deux adultes et trois enfants. Deux des trois sépultures d'enfants, un nouveau-né et un nourrisson, se trouvaient sur le côté sud de l'église. Là se trouvait aussi la tombe d'un adulte dont le sexe n'a pas pu être déterminé. Les tombes 61 et 62 étaient creusées dans un cimetière plus ancien, à l'ouest des plus anciens murs retrouvés. Elles contenaient les restes d'un enfant de 5 à 7 ans et d'un homme de 30 à 50 ans. De cette sépulture, assez bien datée, n'étaient conservés que le crâne, les vertèbres cervicales inférieures, les vertèbres thoraciques supérieures, ainsi que des parties de la ceinture scapulaire, l'humérus gauche et un fragment du droit.

Cet individu de sexe masculin, adulte (*adultus* ou *submaturus*), de la tombe 62, était de taille moyenne et de corpulence plutôt gracile. Son crâne, court et de largeur moyenne, se situe dans la catégorie des *hyperbrachycéphales*. Outre un grand os surnuméraire dans la suture lambdoïde à droite et des foramina pariétaux à droite et à gauche, ce crâne se distingue par des fosses canines (dépressions sur la face externe du maxillaire supérieur). La dentition présente un degré d'usure encore faible, mais beaucoup de tartre et des altérations parodontolytiques moyennes, surtout sur la mâchoire supérieure. Un resserrement de la dentition antérieure de la mandibule a provoqué une légère torsion de la canine droite vers l'extérieur. Les troisièmes molaires manquent, sauf la dent de sagesse inférieure gauche. On remarque en outre un petit ostéome, tumeur osseuse bénigne sur la face intérieure de la mandibule, à droite entre la canine et la première prémolaire. La situation particulière de la tombe (voir le chapitre sur l'archéologie) pourrait être le signe d'une position sociale privilégiée. Mais la tombe ne peut guère pour autant être considérée comme celle d'un fondateur ou encore moins comme celle de saint Imier lui-même.

Les sépultures intérieures (tombes 25/28–30/33/34):

Ces six tombes, plus anciennes que la tombe-reliquaire, ne contenaient que des enfants. Trois sont décédés à peu près

au moment de la naissance, un entre six et douze mois après la naissance et un autre à l'âge d'un an environ. La dernière des tombes de ce groupe est celle d'un enfant de 10 à 12 ans. Les informations plus détaillées sont livrées dans le tableau 4 en annexe (diagnostics individuels). Une caractéristique frappante de ces sépultures est leur disposition groupée en demi-cercle autour d'une construction plus ancienne de tombe-reliquaire(?). Les incertitudes qui grèvent le contexte archéologique de l'intérieur de l'église ou des églises de Saint-Imier font que l'on peut seulement constater cette particularité mais non en tirer des conclusions.

II. Les tombes du cimetière des époques médiévale et moderne

Les 90 tombes du cimetière couvrent une longue période comprise entre 1400 et 1828. L'état de conservation des restes osseux était très variable. Des individus parfaitement conservés côtoyaient de nombreux squelettes très fragmentaires, ce qui a restreint les capacités de détermination de l'anthropologie.

1. Structures démographiques

L'étude démographique est susceptible de fournir des renseignements sur la structure de population en termes de répartition des sexes et d'âge au décès. On peut en tirer aussi des indications sur le contexte social et culturel.

Notre échantillon comprend 90 inhumations qui se répartissent en 64 adultes (71.1%) et 26 enfants (28.9%). Etant donné que les populations des périodes historiques présentent généralement une proportion d'enfants de 45–50% ou plus, les enfants sont nettement sous-représentés à Saint-Imier.

a) Répartition des sexes

On compte parmi les individus adultes 30 hommes et 22 femmes (tabl. 2). Douze des individus de plus de 20 ans n'ont pas pu être déterminés en raison de leur mauvais état de conservation. La répartition laisse entrevoir une plus faible représentation des femmes, mais il faut tenir compte du fait que seule une petite partie du cimetière a été fouillée et que les nombreuses découvertes éparses n'ont pas été

Tabl. 2: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Tombes du cimetière (groupe 2). Répartition des sexes

Hommes	30 = 33,3%
Femmes	22 = 24,4%
Adultes indéterminés	12 = 13,3%
Enfants/Adolescents	26 = 28,9%

prises en compte.¹⁹⁹ Le rapport statistique entre hommes et femmes (30:22) donne un indice de masculinité de 1363, c'est-à-dire de 1000 femmes pour 1363 hommes. Dans des conditions de croissance biologique d'une population, on estime que l'indice est relativement équilibré s'il est compris entre 1050 et 1100. L'échantillon de Saint-Imier présente donc une légère sur-représentation masculine. Cette disproportion peut être en rapport avec la coutume funéraire qui, pour des raisons de prestige, laisse plutôt aux hommes qu'aux femmes les places proches de l'église. Mais la faiblesse de l'échantillon fait aussi que l'on ne peut exclure le produit du hasard. Pour le haut Moyen Age, on postule une prépondérance masculine dans beaucoup de groupes de population.²⁰⁰ Les arguments fournis pour l'expliquer concernent la mise à mort de nouveau-nés qui touchait particulièrement les filles, un risque de mortalité plus élevé chez les femmes – risque lié à l'accouchement – une plus grande mobilité des hommes ou un plus grand effort physique auquel étaient soumis les colons nouvellement établis.²⁰¹ Dans les cimetières du Moyen Age et de l'époque moderne, on observe jusqu'à présent d'autres proportions entre les sexes. On peut rencontrer aussi bien une prépondérance des hommes qu'une prépondérance des femmes. Des populations rurales retirées comme celle de Stans NW²⁰² présentent au Moyen Age une sous-représentation féminine, tandis que des populations urbaines du Moyen Age tardif, comme à Schaffhouse²⁰³, montrent une prépondérance de femmes.

Une des causes de la prépondérance masculine à Saint-Imier pourrait être l'émigration de femmes jeunes, célibataires ou veuves, vers les villes comme Bienne ou Neuchâtel.

b) La mortalité infantile

La forte mortalité infantile est une caractéristique constante des populations du Moyen Age et du début de l'époque moderne. Les risques liés à la naissance, le manque d'hygiène, les carences alimentaires et la vulnérabilité aux infections étaient des facteurs de haute mortalité chez les petits enfants.

L'échantillon de Saint-Imier montre un premier pic de mortalité aux alentours de la naissance (tabl. 3). C'est aux difficultés d'accouchement que l'on peut attribuer le décès de quatre prématurés, de deux nouveau-nés et d'un nourrisson qui n'a vécu que quelques jours ou au plus quelques semaines. Mais avec un taux de 3,5%, la mortalité des nourrissons est bien inférieure à ce que l'on pouvait attendre (par définition, les prématurés ne sont pas pris en compte). Un second pic de mortalité est atteint vers l'âge de 6 à 8 ans. A cet âge, les maladies infectieuses, les affections du tractus digestif et les infections consécutives à des blessures étaient les causes les plus fréquentes de décès. Mais la plus grande proportion de décès d'enfants à Saint-Imier touche les 12–14 ans, ce qui constitue un fait inhabituel, car les données établies à ce jour pour le Moyen Age montrent que, passé l'âge de sept ans, la mortalité n'était plus aussi élevée que dans la petite enfance. Des conditions de vie défavorables au moment de la puberté ont peut-être joué un rôle dans la fréquence de ces décès de pré-adolescents.

Comme beaucoup d'autres cimetières du Moyen Age, Saint-Imier montre une sous-représentation des enfants, et

199 Cf. chap. III.5.

200 Cf. à ce sujet les découverts de Walkringen BE (Ulrich-Bochsler/Meyer 1992) ou de Sézégne GE (Simon 1982).

201 Cf. Etter/Schneider 1982; Schott 1964; Ulrich-Bochsler/Menk/Schäublin 1985.

202 Cueni/Meyer 1989 (manusc.).

203 Cueni/Etter 1990.

Tabl. 3: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Tombes du cimetière (groupe 2). Structure d'âge des non-adultes (en pourcentages des sub-adultes et de l'échantillon total)

classes d'âge (années)	nombre n	% des sub-adultes	% du total
0–0,9 an	3	13,6	3,5
1–2,9 ans	2	9,1	2,3
3–5,9 ans	2	9,1	2,3
6–8,9 ans	4	18,2	4,7
9–11,9 ans	2	9,1	2,3
12–14,9 ans	6	27,3	7,0
15–17,9 ans	3	13,6	3,5
>18 ans	0	0,0	0,0
non-adultes (sans les fœtus)	*22	100,0	25,6
adultes	64		74,4
échantillon total	86		100,0

en particulier des nourrissons. Ce fait est peut-être en relation avec la situation de la portion fouillée du cimetière. A l'examen du plan des tombes (fig. 86 et 87), on est frappé de voir que les inhumations de prématurés et de nouveau-nés se situent au même endroit, à savoir sur le côté nord. Le choix d'emplacements particuliers pour l'inhumation procédait de certaines croyances. En ce qui concerne les petits enfants, le baptême était un critère décisif pour le choix du lieu d'inhumation.²⁰⁴ A Saint-Imier, on a trouvé à proximité immédiate de l'église seulement quatre prématurés et deux nouveau-nés. Mais nous ne savons pas si ces tombes datent d'avant ou après la Réforme, ce qui rend vaine toute tentative d'interprétation.

En résumé, relevons qu'un quart des individus inhumés dans le cimetière n'a pas atteint l'âge adulte et qu'à l'intérieur de ce groupe, 14% des enfants sont décédés déjà avant la fin de leur première année.

c) Structure d'âge des adultes

Dans l'ensemble des 64 adultes, 37,5% sont décédés à un âge compris entre 20 et 40 ans, 39% dans les deux décennies suivantes, 23% ont atteint la soixantième année (tabl. 4). Si l'on distingue dans l'échantillon les hommes et les femmes, on observe qu'un premier pic de mortalité touche les deux sexes entre 20 et 30 ans, respectivement entre 20 et 25 ans. Ensuite, la courbe des femmes suit une progression assez régulière, en s'accroissant légèrement vers 60 puis de nouveau vers 70 ans, tandis que les hommes présentent un maximum entre 50 et 60, respectivement 55 et 60 ans (fig. 88). Ce taux relativement élevé de mortalité dans la soixantaine est conforme à l'espérance de vie d'alors.

Pour les jeunes femmes, la grossesse, l'accouchement, mais aussi la période d'allaitement étaient facteurs de risques. Au décès de jeunes femmes ont sans doute contribué le danger d'infection provoqué par le manque d'hygiène, l'insuffisance ou le déséquilibre alimentaire (p. ex. carence en fer), ainsi que la surcharge de labeur physique. Il est plus difficile de se prononcer sur le nombre élevé de décès d'hommes jeunes: sur 30 hommes auxquels on a pu attribuer un âge, 8 sont décédés avant 25 ans, soit 26,6%. Etant donné la rareté des altérations osseuses dues à des blessures, à des infections ou à des carences alimentaires caractérisées, on ne peut qu'émettre des hypothèses à

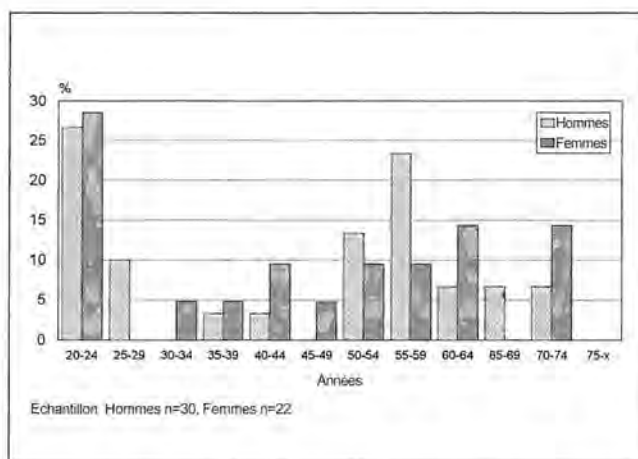


Fig. 88: Tombes du cimetière. Structure d'âge des femmes et des hommes. Chez les hommes, les pics de mortalité se trouvent entre 20 et 25, puis entre 55 et 60 ans. La mortalité des femmes est légèrement moins élevée au début de l'âge adulte. Dès la trentième année, la mortalité féminine suit une courbe ascendante assez régulière jusqu'à la vieillesse.

propos des causes de décès. Peut-être ont-elles un rapport avec les rudes conditions de vie dans la vallée de la Suze.

d) Espérance de vie

Parallèlement à la forte mortalité infantile, l'espérance de vie moyenne était peu élevée au Moyen Âge et au début de l'époque moderne. Dans notre échantillon, l'espérance de vie pour un homme de 20 ans était de 26 ans, pour une femme de 20 ans, de 27 ans (tabl. 5). Les tableaux comparatifs montrent qu'à la même époque, les hommes de Saint-Imier avaient, dans leur jeune âge, une espérance de vie tout à fait comparable à celle des jeunes gens de régions proches (Twann, La Neuveville).²⁰⁵ Mais tous ces groupes de population «jurassiens» se distinguent d'autres ensembles par leur faible espérance de vie. En revanche, les femmes de Saint-Imier avaient, par rapport à tous les autres groupes de population, une espérance de vie légèrement meilleure que les hommes, non seulement à l'âge adulte (20–39 ans), mais sur toute l'échelle des âges. Cet avantage ne s'estompait que vers la soixantième année. Le

²⁰⁴ Ulrich-Bochsler/Meyer 1990a; Ulrich-Bochsler 1983a; Ulrich-Bochsler 1990b; Ulrich-Bochsler 1990c (manusc. non publié); Ulrich-Bochsler 1996.

²⁰⁵ Ulrich-Bochsler 1988; Ulrich-Bochsler 1994b (en préparation).

Tabl. 4: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Tombes du cimetière (groupe 2). Structure d'âge des hommes et des femmes

classe d'âge	hommes	femmes	indét.	TOTAL
adultus (20–40)	12 = 40,0%	8 = 36,4%	4 = 33,3%	24 = 37,5%
maturus (40–60)	12 = 40,0%	8 = 36,4%	5 = 41,7%	25 = 39,1%
senilis (>60)	6 = 20,0%	6 = 27,3%	3 = 25,0%	15 = 23,4%
Total	30 = 100,0%	22 = 100,0%	12 = 100,0%	64 = 100,0%

Tabl. 5: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Espérance de vie des hommes et des femmes adultes. Groupe 2 et échantillons comparatifs

Alters- klasse	hommes					femmes				
	Saint-Imier Friedhof 1400–1828	Twann BE* Friedhof 9./10.–13. Jh.	La Neuveville BE Friedhof 8./9.–14. Jh.	Stans NW Friedhof 14.–17. Jh.	St. Johann SH Friedhof 1340–1600	St-Imier Friedhof 1400–1830	Twann BE* Friedhof 9./10.–13. Jh.	La Neuveville BE Friedhof 8./9.–14. Jh.	Stans NW Friedhof 14.–17. Jh.	St. Johann SH Friedhof 1340–1600
20–29 Jahre	25,7	24,9	24,4	28,8	37,8	27,4	24,9	15,9	18,9	29,5
30–39 Jahre	27,6	31,9	22,0	24,3	28,9	26,3	31,9	11,4	23,6	22,9
40–49 Jahre	18,9	26,8	15,5	15,4	19,7	19,6	26,8	9,0	16,0	17,3
50–59 Jahre	9,7	21,7	11,7	11,4	11,6	14,0	21,7	8,3	17,5	12,1
60–69 Jahre	8,3	16,4	8,3	8,0	6,3	10,0	16,4	5,1	7,7	7,6
70–79 Jahre	5,0	8,3	5,0	0,0	0,5	5,0	8,3	–	0,0	0,8
80–x Jahre	5,0	4,9	–	–	–	5,0	4,9	–	–	–

* Männer und Frauen zusammen

Saint-Imier-Friedhof: diese Arbeit

Twann-Friedhof: Ulrich-Bochsler 1988

La Neuveville-Friedhof: Ulrich-Bochsler 1994b (in Vorb.)

Stans-St. Peter und Paul: Cueni/Meyer 1989 (Mskr.)

Schaffhausen-St. Johann: Cueni/Etter 1990

Tabl. 6: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Classification des tombes du cimetière (groupe 2) selon les caractères et les indices crâniens (d'après Hug 1940; nombre d'individus entre parenthèses)

		hommes	femmes
Mesures/indices d'après Martin/Saller (1957)			
1	Gr. Schädelhöhe	kurz (8) , mittellang (3)	kurz (7) , mittellang (2)
8	Gr. Schädelbreite	mittelbreit (3), breit (7)	mittelbreit (3), breit (5)
9	Kl. Stirnbreite	sehr schmal (2), schmal (1), breit (4) , sehr breit (3)	schmal (2), mittelbreit (4) , breit (2), sehr breit (1)
17	Basion-Bregma-Höhe	niedrig (3) , sehr hoch (1)	niedrig (4)
45	Jochbogenbreite	mittelbreit (2), breit (5)	schmal (1), mittelbreit (6) , breit (1)
47	Ganzgesichtshöhe	mittelhoch (2)	nieder (2), mittelhoch (1)
48	Obergesichtshöhe	nieder (1), mittelhoch (2)	nieder (3), mittelhoch (2)
51	Orbitalbreite	mittelbreit (1), weit (1), sehr weit (2)	mittelbreit (3), weit (2)
52	Orbitalhöhe	mittelhoch (1), hoch (3)	mittelhoch (3), hoch (3)
54	Nasenbreite	schmal (1), mittelbreit (1), breit (1)	schmal (1), mittelbreit (4)
55	Nasenhöhe	nieder (1), hoch (2)	mittelhoch (2), hoch (2), sehr hoch (1)
66	UK-Winkelbreite	eng (3), mittelbreit (2), breit (4), sehr breit (1)	eng (3), mittelbreit (4) , breit (1)
Längen-Breiten-Index		brachycran (4), hyperbrachycran (6)	brachycran (1), hyperbrachycran (7)
Längen-Höhen-Index		orthocran (3) , hyperhypsocran (1)	chamaecran (1), orthocran (3)
Gesichts-Index		mesoprosop (2)	mesoprosop (2), leptoprosop (1)
Obergesichts-Index		euryen (1), mesen (2)	mesen (1), lepten (3)
Orbital-Index		mesoconch (4)	hypsichonch (5)
Nasal-Index		leptorrhin (2), chamaerrhin (1)	hyperleptorrhin (1), leptorrhin (1), mesorrhin (2)
Jugonfrontal-Index		sehr schmalstirnig-breitgesichtig (1), schmalstirnig-breitgesichtig (2) breitstirnig-schmalgesichtig (3) , sehr breitstirnig-schmalgesichtig (1)	sehr schmalstirnig-breitgesichtig (1), mittelbreitstirnig- mittelschmalgesichtig (1), breitstirnig-schmalgesichtig (3) sehr breitstirnig-schmalgesichtig (2)
Jugomandibular-Index		schmalkiefrig-breitgesichtig (1), mittelbreitkiefrig-mittelschmal- gesichtig (2), breitkiefrig-schmalgesichtig (2)	schmalkiefrig-breitgesichtig (4) , mittelbreitkiefrig- mittelschmalgesichtig (1), breitkiefrig-schmalgesichtig (1)

caractère inhabituel que revêt cette espérance de vie plus favorable pour les femmes incite à y voir plutôt l'effet d'une distorsion statistique induite par un trop faible échantillon.

2. Observations sur la morphologie

Les données métriques sur le crâne et le squelette post-crânien ainsi que les caractéristiques morphologiques et les variantes anatomiques permettent des observations sur l'aspect physique de nos ancêtres. Dans certains cas favorables, on peut tirer de ces observations sur la morphologie des conclusions sur la composition et l'origine d'un groupe de population.

Sur les 64 individus adultes, seuls la moitié des crânes et les deux tiers des squelettes post-crâniens ont pu se prêter à une étude métrique.²⁰⁶ Cependant, l'état de conservation des squelettes, mauvais et souvent partiel, n'a permis des mesures complètes que dans de rares cas. De ce fait, les conclusions sur l'aspect physique souffrent quelques restrictions.

a) Le crâne

La majorité des hommes et des femmes inhumés dans le cimetière de Saint-Imier avaient un crâne court, large et bas, entrant ainsi dans la catégorie des brachycéphales ou hyperbrachycéphales et, pour ce qui concerne la hauteur, des orthocéphales (hauteur moyenne) (fig. 89 et 90 et tabl. 6). La face crânienne peut être définie comme moyennement large et basse à moyennement élevée, les crânes féminins se distinguant par une hauteur légèrement moindre. Les cavités orbitales sont, pour les deux sexes, plutôt larges. La formation de l'os nasal est en revanche extrêmement variable en hauteur et en largeur chez les hommes et les femmes. Les diverses formes de menton (anguleux étroit, anguleux large, arrondi) soulignent la variabilité des caractéristiques métriques de la mandibule.

Si pour les deux sexes, la boîte crânienne présente une configuration assez homogène (tabl. 1, annexe), la face révèle une plus grande variabilité.

Si nous comparons les valeurs obtenues sur les inhumations de Saint-Imier à celles d'autres séries de squelettes d'époque identique ou proche ou de même origine géographique (tabl. 7, 8), on est frappé de voir à quel point, dans les mesures de longueur, largeur et hauteur, l'échantillon de Saint-Imier se distingue de la plupart des groupes de comparaison. Pour le proche environnement géographique, on ne disposait que des données comparatives des inhumations du cimetière de La Neuveville. On observe entre les deux échantillons une bonne correspondance des crânes masculins par la longueur, la largeur et la hauteur de la boîte crânienne ainsi que par le rapport longueur-largeur

et largeur-hauteur. Les femmes de ces deux groupes de population présentaient en revanche moins de similitudes, les individus de Saint-Imier ayant un crâne nettement plus court et plus bas. En comparaison avec des populations du Moyen Âge ou du début de l'époque moderne, les hommes aussi bien que les femmes présentent une grande similitude avec le type dit «de Disentis» défini par Hug (1940) et avec les inhumations de l'époque moderne de la Suisse et de l'Allemagne méridionale (époque moderne I: selon Hug 1940). En ce qui concerne la série de crânes du type «de Disentis» de Hug, il faut prendre en considération le fait qu'il s'agit d'une sélection de crânes brachycéphales que Hug a isolés pour les opposer aux dolichocéphales du type «des cimetières en rangées». Les résultats de la comparaison ne montrent donc que quelques tendances. Ainsi l'échantillon de Saint-Imier ne présente-t-il aucune affinité avec les séries de squelettes alamanes. Cela n'est du reste pas une surprise, puisque d'une part le Jura se situe au-delà de la zone d'établissement des Alamans²⁰⁷ et que d'autre part le cimetière de Saint-Imier couvre une période qui s'étend du Moyen Âge à l'époque moderne, et non pas le haut Moyen Âge. On n'a pas non plus décelé de similitude avec les séries de squelettes des populations romanes ou burgondes, bien que Saint-Imier se trouve dans les territoires de colonisation romane, plus tard influencés par les Burgondes²⁰⁸; mais notre échantillon est précisément plus récent. Les crânes des hommes et surtout des femmes de Saint-Imier, qui appartiennent manifestement au type brachycéphale, sont donc parfaitement adaptés à leur situation chronologique au Moyen Âge ou au début de l'époque moderne.

b) Le squelette post-crânien

La population masculine présentait une corpulence moyennement robuste. Les insertions musculaires aux extrémités des os longs étaient en général faiblement à moyennement marquées, à l'exception des fémurs, qui présentaient souvent une forte croissance de la *linea aspera* aux endroits d'insertion de la musculature postérieure. L'aspect des femmes était plus gracile et leurs insertions musculaires moins prononcées.

La taille a pu être déterminée pour 25 hommes et 17 femmes.²⁰⁹ Aussi bien les hommes que les femmes présentaient une stature élevée (fig. 91). La taille moyenne atteignait 170.5 cm pour les hommes et 159.1 cm pour les

206 On a pris au maximum 43 mesures sur le crâne et 36 mesure sur le post-crânien (selon Martin/Saller 1957).

207 Sonderegger 1979.

208 Cf. Martin 1979 (en particulier fig. 30, 33). Les territoires jurassiens à l'ouest de Delémont et au nord du lac de Bièvre sont pour ainsi dire dépourvus de vestiges antiques.

209 Dans un cas, la valeur résulte d'une mesure prise sur le terrain. Dans un autre cas, la taille n'a pu être calculée que d'après une seule valeur, la longueur du tibia, ce qui pourrait conduire à une estimation légèrement sous-évaluée.

Tabl. 7: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Comparaison des mesures et indices crâniens des hommes de Saint-Imier (groupe 2) des échantillons comparatifs (valeurs moyennes)

Mesures/indices d'après Martin/Saller (1957)	St.Im.	AI Gombay	Bu Gombay	HMA Gombay	Stans SMA/NZ	St.Joh. SMA/NZ	Neuv. Friedh.	NZ I Hug	«Dis.» Hug
1 Gr. Hirnschädelänge	176,0	189,3	186,9	177,2	187,9	182,1	179,9	178,4	176,2
8 Gr. Hirnschädelbreite	150,8	141,8	144,7	146,0	144,8	146,9	152,1	149,3	150,9
9 Kl. Stirnbreite	102,6	96,9	98,3	95,8	96,7	98,9	98,0	99,6	100,2
10 Gr. Stirnbreite	127,3	—	—	—	121,8	128,7	124,5	127,2	—
17 Basion-Bregma-Höhe	131,0	134,2	133,3	131,5	135,1	134,2	129,5	133,2	133,0
45 Jochbogenbreite	138,6	133,9	134,6	132,1	132,8	133,8	—	133,2	133,8
47 Ganzgesichtshöhe	119,0	120,7	118,4	—	123,2	—	—	—	120,3
48 Obergesichtshöhe	69,0	71,9	71,0	70,3	70,9	70,9	—	70,5	—
51 Orbitalbreite	43,8	42,0	41,9	—	40,3	42,5	—	40,0	—
52 Orbitalhöhe	35,5	33,8	32,8	—	33,2	34,3	—	33,9	—
54 Nasenbreite	24,7	24,2	24,3	—	23,2	24,0	—	24,4	—
55 Nasenhöhe	51,3	52,8	52,2	—	55,9	50,6	—	50,7	—
66 UK-Winkelbreite	104,7	102,9	104,6	106,1	96,9	101,1	—	—	—
Längen-Breiten-Index	85,9	74,9	77,6	79,0	76,0	80,1	83,8	83,8	85,7
Längen-Höhen-Index	75,6	70,8	71,7	73,6	71,2	73,6	72,6	74,7	75,5
Breiten-Höhen-Index	86,4	95,1	92,1	89,4	93,6	91,2	87,2	89,3	88,2
Gesichts-Index	86,5	89,6	88,8	—	91,4	—	—	—	90,0
Obergesichts-Index	50,0	53,7	53,2	—	52,9	52,8	—	53,1	—
Orbital-Index	81,2	76,5	78,6	78,7	81,3	80,5	—	85,0	—
Nasal-Index	48,0	47,5	47,2	47,6	42,1	48,3	—	48,3	—
Jugofrontal-Index	74,7	72,9	72,9	—	73,7	74,6	—	74,6	75,0
Jugomandibular-Index	74,8	76,5	78,6	—	76,5	75,8	—	—	—
Trans.Craniofacial-Index	91,2	94,4	92,6	—	—	—	—	89,2	88,8

Tabl. 8: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Comparaison des mesures et indices crâniens des femmes de Saint-Imier (groupe 2) avec des échantillons comparatifs (valeurs moyennes)

Mesures/indices d'après Martin/Saller (1957)	St.Im.	AI Gombay	Bu Gombay	HMA Gombay	Stans SMA/NZ	St.Joh. SMA/NZ	Neuv. Friedh.	NZ I Hug	«Dis.» Hug
1 Gr. Hirnschädelänge	166,44	182,4	177,3	171,5	173,9	173,1	174,6	171,1	169,6
8 Gr. Hirnschädelbreite	145,0	139,2	139,5	139,5	138,5	145,7	148,1	143,3	144,4
9 Kl. Stirnbreite	96,6	95,4	95,6	97,3	95,8	96,3	97,4	95,5	96,5
10 Gr. Stirnbreite	123,0	—	—	—	119,1	126,6	124,2	122,2	—
17 Basion-Bregma-Höhe	119,5	128,4	128,4	127,7	126,2	129,8	135,0*	127,7	126,6
45 Jochbogenbreite	124,6	125,6	126,8	126,2	121,1	128,5	130,0*	125,0	125,0
47 Ganzgesichtshöhe	111,7	109,5	109,2	—	109,5	—	—	—	111,6
48 Obergesichtshöhe	67,6	66,9	66,5	64,0	63,8	67,6	64,5	65,7	—
51 Orbitalbreite	40,8	40,6	40,6	—	39,5	41,3	42,3	38,5	—
52 Orbitalhöhe	34,8	33,0	33,3	—	33,8	34,5	31,3	33,6	—
54 Nasenbreite	24,0	23,9	24,3	—	24,2	23,8	23,5	23,5	—
55 Nasenhöhe	52,2	49,9	48,9	—	50,2	48,8	47,0	48,5	—
66 UK-Winkelbreite	91,6	94,7	95,5	94,4	89,0	90,2	92,5	—	—

Längen-Breiten-Index	87,5	76,4	78,8	81,6	79,8	84,3	84,0	83,8	85,2
Längen-Höhen-Index	72,2	71,3	72,5	74,5	72,5	75,4	79,4*	74,7	74,6
Breiten-Höhen-Index	82,3	92,4	91,4	91,6	91,4	89,9	88,2*	89,2	87,8
Gesichts-Index	89,8	87,0	85,1	—	92,5	—	—	—	90,0
Obergesichts-Index	54,9	53,1	52,2	—	52,9	54,7	—	53,8	—
Orbital-Index	86,3	81,7	81,9	84,2	86,0	83,3	74,0	87,4	—
Nasal-Index	45,6	48,2	—	53,8	48,2	48,4	49,1	48,6	—
Jugofrontal-Index	76,6	75,2	74,8	—	79,6	75,8	76,9*	76,3	77,5
Jugomandibular-Index	72,8	74,0	74,0	—	74,8	71,4	67,7*	—	—
Trans.Craniofacial-Index	88,3	90,3	90,7	—	—	—	86,1*	87,1	86,9

* nur 1 Individuum

St. Im.	Saint-Imier, Saint-Martin Gruppe 2 (diese Arbeit): 14. Jh.–1828
Al/Gombay	Alamannen der Schweiz nach Gombay (1976): Frühmittelalter
Bu/Gombay	Burgunder der Schweiz nach Gombay (1976): 5.–8. Jh.
HMA/Gombay	Hochmittelalter der Schweiz nach Gombay (1976)
Stans/SMA/NZ	Stans NW, St. Peter und Paul nach Cueni/Meyer (Mskr.) 1989: Spätmittelalter und Neuzeit (14.–17. Jh.)
St. Joh./SMA/NZ	Schaffhausen, St. Johann nach Cueni/Etter 1990: Spätmittelalter und Neuzeit (1340–1600)
Neuv./Friedh.	La Neuveville, Blanche Eglise Friedhof nach Ulrich-Bochsler (in Vorb.) 1994b: Frühmittelalter bis Mittelalter (8./9.–14. Jh.)
NZ I/Hug	Neuzeit I nach Hug 1940: Schweizerisch-Süddeutsches Gebiet: 16.–18. Jh.
«Dis.*/Hug	«Disentistypus» nach Hug 1940

Tabl. 9: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Tailles moyennes (x), écarts-types (s) et variabilité (V) des hommes et des femmes. Tombes du cimetière (groupe 2), sépultures intérieures (groupes 3, 4, 5) et échantillons comparatifs

Groupe*	Chronologie	n	s	hommes		n	s	femmes	
				x	V			x	V
Saint-Imier-Innenbestattungen (Gr. 3-5)	SMA/NZ: 14.–16. Jh.	9	3,60	170,4	164–175	3	1,70	159,6	156–163
Saint-Imier-Friedhof (Gr. 2)	SMA/NZ: 1400–1828	25	4,39	170,5	161–181	17	4,16	159,1	151–166
Schaffhausen-St. Johann II-Friedhof	SMA/NZ: 1340–1600	30	3,97	169,1	161–176	39	3,88	159,1	152–168
Stans St. Peter und Paul II-Friedhof	SMA/NZ: 14.–17. Jh.	19	5,8	171,9	162–185	9	1,4	160,8	158–162
Twann-Friedhof	FMA/SMA: 9./10.–13. Jh.	4	—	169,5	165–174	4	—	160,4	155–166
Twann-Innenbestattungen	SMA/NZ: 15.–18. Jh.	14	—	169,3	161–176	5	—	159,3	156–163
La Neuveville-Friedhof	FMA/SMA: 8./9.–14. Jh.	26	3,74	169,5	160–178	22	3,22	158,2	149–165
La Neuveville-Kirche	SMA/NZ: 14.–18. Jh.	25	3,68	168,1	160–177	9	3,48	160,4	156–167

*Legende: s, Tab. (Lebenserwartung)

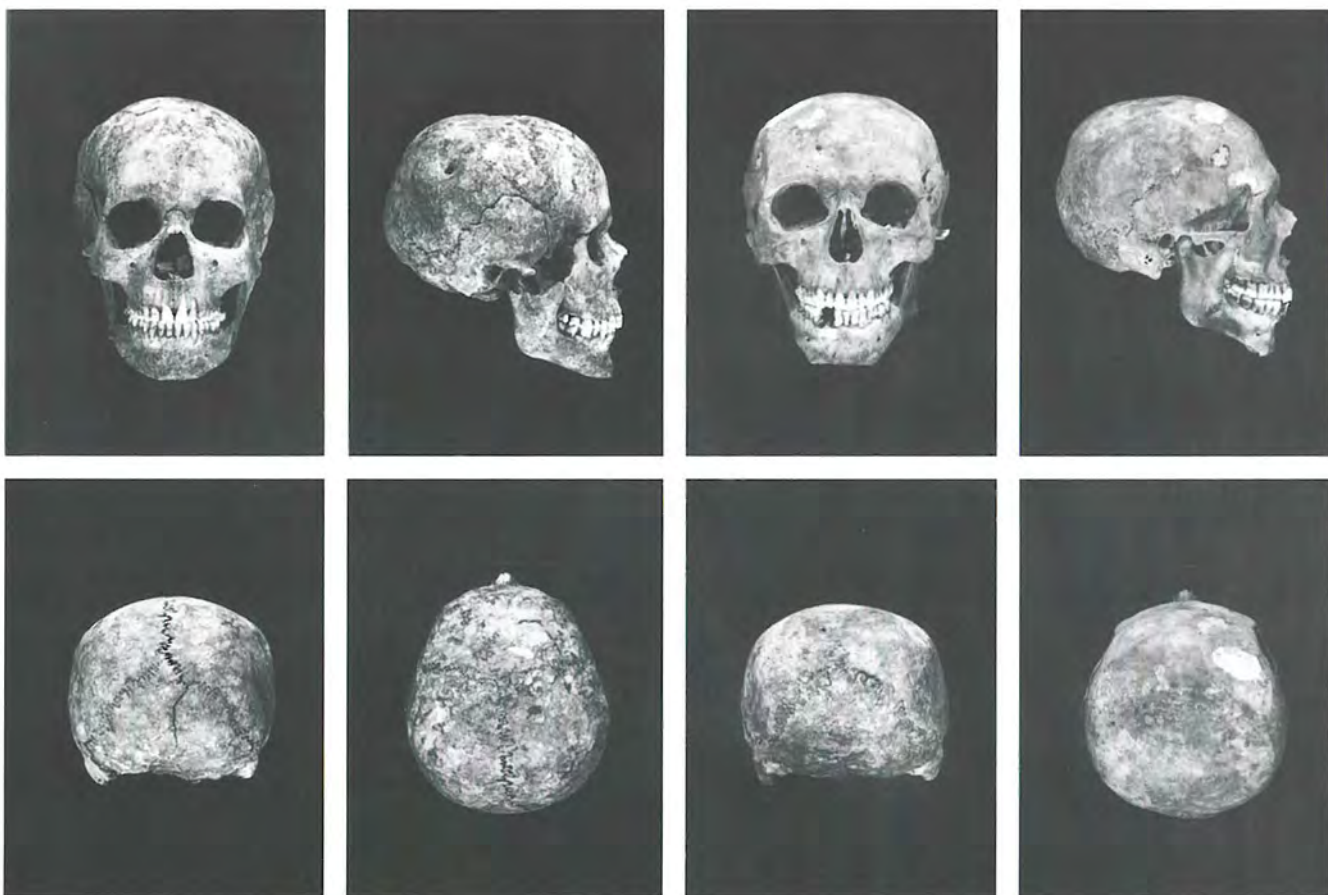


Fig. 89: Crânes masculins en vue frontale, latérale, postérieure et zénithale. A gauche la tombe 53 (intérieure), à droite la tombe 106 (cimetière).

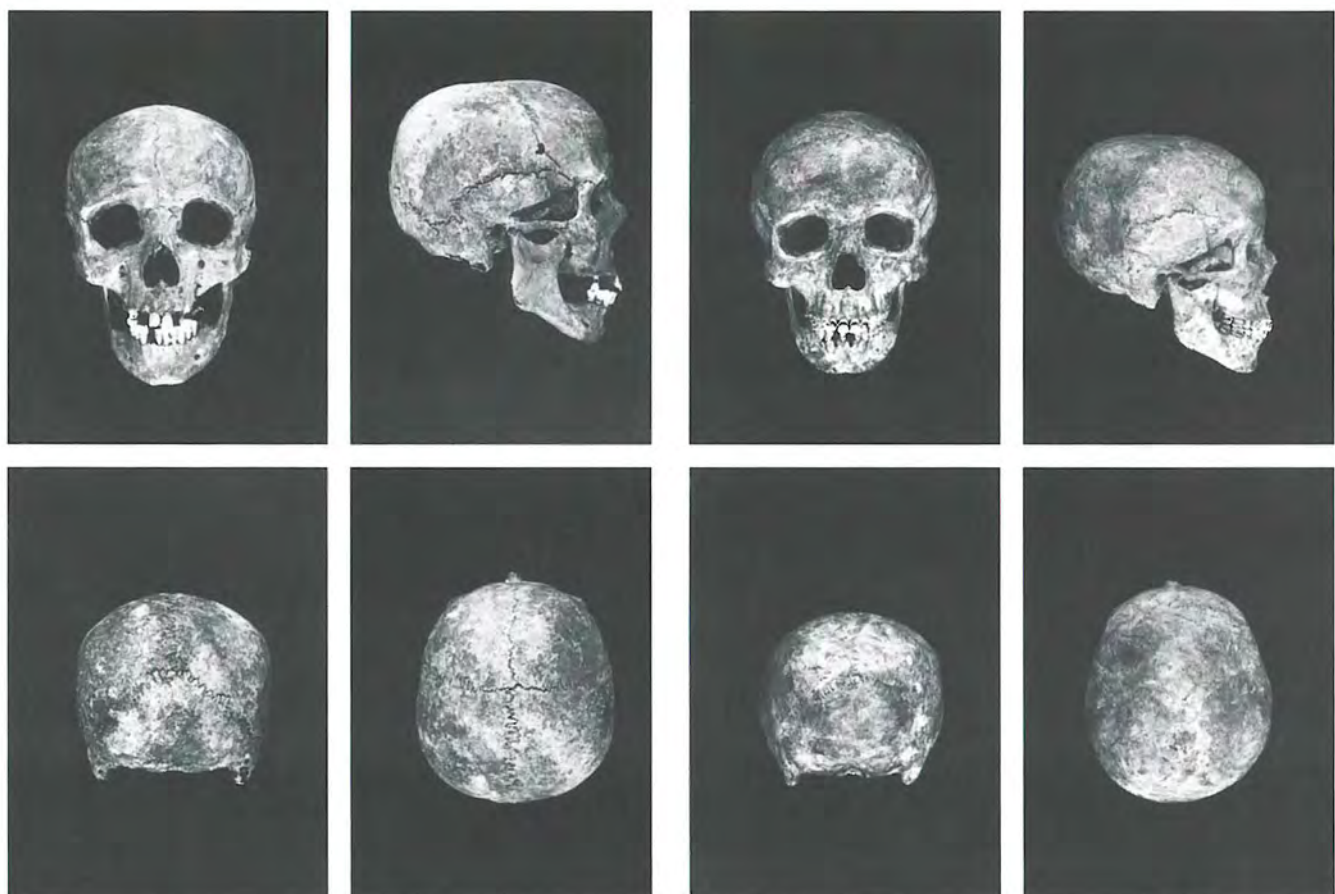


Fig. 90: Crânes féminins en vue frontale, latérale, postérieure et zénithale. A gauche la tombe 3, à droite la tombe 103 (toutes deux du cimetière).

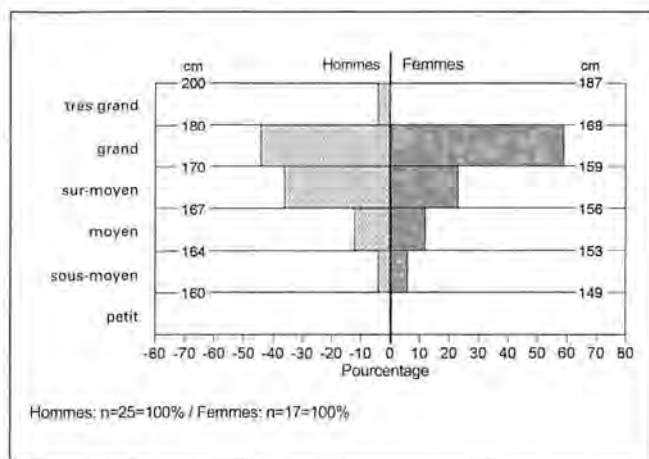


Fig. 91: Tombes du cimetière. Taille des femmes et des hommes. Les hommes et les femmes se répartissent dans les mêmes proportions au sein des catégories des tailles grande et moyenne.

femmes. La différence d'environ 10 cm entre ces moyennes correspond à un dimorphisme sexuel normal, mais la variation individuelle, tant pour les hommes que pour les femmes, est très large. Le rapport entre la longueur du bras et celle de l'avant-bras (mesurée par l'indice huméro-radial) est relativement équilibré chez les hommes et chez les femmes. En revanche, les hommes, et encore plus les femmes, avaient une cuisse plutôt courte (indice fémoro-tibial).

Comparé aux autres séries de squelettes (tabl. 9), l'échantillon de Saint-Imier se situe, en ce qui concerne la taille, juste dans la partie supérieure des valeurs comparatives pour les hommes et plutôt dans la partie inférieure pour les femmes. Les différences dans la stature à l'intérieur des échantillons de population sont moins marquées que les différences dans les mesures et les indices crâniens. En résumé, nous pouvons constater que le spectre morphologique des deux sexes est relativement homogène. Tant les hommes que les femmes se distinguaient par des proportions crâniennes peu harmonieuses, notamment par l'aspect trapu des crânes féminins. Les individus des deux sexes étaient de taille moyenne et généralement de constitution moyennement robuste voire même gracile.

La population du village de Saint-Imier vivait dans une vallée assez retirée au climat plutôt rude qui offrait des conditions d'existence pénible. En dépit de la signification de Saint-Imier comme lieu de pèlerinage (?) au Moyen Âge, il ne faut guère envisager un important afflux de population, ni même de fortes fluctuations parmi les habitants du village. Les observations sur la morphologie semblent aussi être le signe d'une population indépendante plutôt isolée.

3. Observations sur la paléopathologie

Bien que les crânes et les squelettes post-crâniens n'aient pu être examinés, sous l'angle des altérations de nature

pathologique, que dans une proportion comprise entre une moitié et deux tiers, il en est néanmoins résulté un grand nombre d'observations sur la pathologie. Mais donnons tout d'abord un bref aperçu du large spectre des altérations ostéologiques. Il faut remarquer à ce propos que, de toutes les maladies qui affectaient l'être humain dans son existence quotidienne et son environnement social, seule une faible partie peut être appréhendée de cette manière. C'est ainsi que de nombreuses maladies graves, autrefois fréquentes et souvent mortelles (septicémie, pneumonie, dysentrie, peste, etc.) ne laissent aucune trace sur les os. On peut déceler sur les os les altérations dues à des blessures, à l'usure ou à l'âge, ainsi qu'à des maladies inflammatoires. De même des malformations ou des anomalies de la dentition ou du squelette post-crânien laissent des traces bien visibles. Certaines carences peuvent également laisser des symptômes sur les os.

a) Les maladies dégénératives

Dans la série des observations pathologiques faites sur les tombes du cimetière, les maladies dégénératives affectant la colonne vertébrale et les articulations sont les plus fréquentes.

La spondylose est l'un des processus réactifs de réparation entraînant des altérations osseuses sur la colonne vertébrale.²¹⁰ Après usure et resserrement du disque intervertébral, il se forme diverses excroissances osseuses sur le bourrelet marginal du corps de la vertèbre. Dans les cas de spondylarthrose apparaissent des traces d'usure sur les apophyses articulaires des vertèbres, après la destruction du cartilage de l'articulation; ces traces sont comparables aux altérations arthritiques d'autres articulations (fig. 92). L'ostéochondrose – autre processus dégénératif affectant l'ossature et les cartilages – présente comme symptômes, outre des petites excroissances osseuses (les ostéophytes), des lésions sous la forme de caries formant des trous dans la surface supérieure et/ou inférieure du corps de la vertèbre. Sur l'organisme vivant, elle s'accompagne d'un rétrécissement du disque intervertébral. Les nodules de Schmorl, enfin, sont des lésions des disques intervertébraux qui, en formant des épanchements, par des trous ou des canaux, du noyau gélatineux dans la surface du corps des vertèbres (fig. 93), peuvent provoquer des hernies discales. Selon la gravité de l'affection, des vertèbres ou des groupes de vertèbres peuvent subir des modifications de forme et de position, mais les symptômes algiques et les entraves à la mobilité de la zone rachidienne qui en résultent peuvent être très divers.

La colonne vertébrale a pu être observée pour ainsi dire complètement sur 21 des 30 individus masculins et 13 des 22 femmes. Plus de 61% des adultes (61.9% des hommes,

210 Rüttimann/Gugg 1982; Schmorl/Junghanns 1968.



Fig. 92: Tombe 105. Homme, 67–75 ans. Les vertèbres dorsales inférieures (vue oblique depuis dessous) montrent la formation d'un bec en direction du ventre, à la suite d'une forte usure (spondylosis deformans).

61.5% des femmes) présentaient des altérations pathologiques. Dans la plupart des cas, les processus dégénératifs ont été observés à partir de la tranche d'âge 45–50 ans.²¹¹ En revanche, les nodules de Schmorl étaient présents sur quatre individus masculins encore jeunes, âgés de 20–30 ans seulement. Dans deux de ces cas au moins, on peut supposer l'apparition d'une pathologie rachidienne dans le jeune âge déjà. L'homme de la tombe 118, âgé de juste 25 ans, présentait déjà des symptômes de spondylose sous la forme d'étirements sur le corps des vertèbres dorsales. Les vertèbres thoraciques inférieures (Th5–11) montraient de profonds creusements à leur surface (nodules de Schmorl, voir fig. 93). Les vertèbres dorsales, déjà légèrement cunéiformes, ont provoqué une convexité postérieure de la colonne (cyphose). La «cyphose de l'adolescent» (maladie de Scheuermann) est un diagnostic vraisemblable.²¹² Les causes de cette affection peuvent avoir été des facteurs liés à la constitution et/ou des efforts physiques excessifs. L'homme de la tombe 126, âgé d'à peine 20 ans, présentait presque le même faciès pathologique.

On a recensé également toutes les pathologies articulaires dégénératives du genre arthrosis deformans.²¹³ Toutes les articulations réagissent à la surcharge qu'on leur impose, que ce soit à la suite d'une sollicitation excessive, d'un

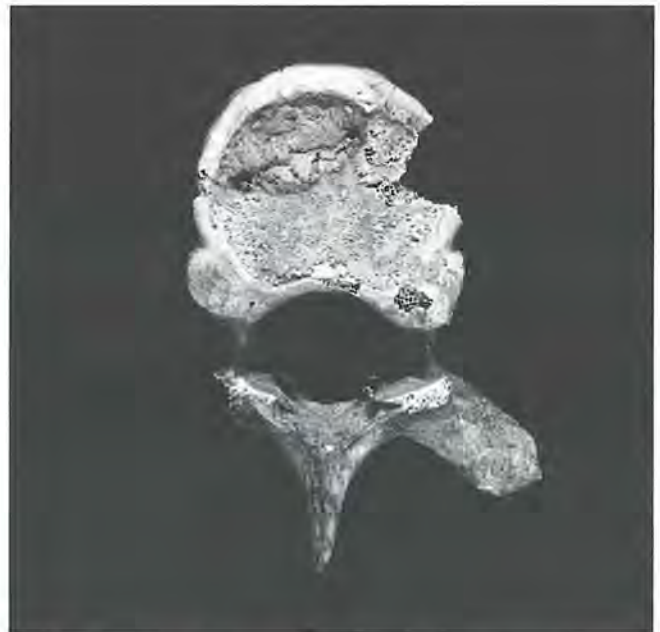


Fig. 93: Tombe 118. Homme, 21–25 ans. La résorption du disque intervertébral entre la septième et la huitième vertèbre dorsale a provoqué la formation de canaux sur la surface articulaire inférieure (nodules de Schmorl).

déplacement des os ou d'une attitude mal adaptée (éventuellement après une blessure). La surface cartilagineuse, point de départ des affections osseuses arthritiques, est alors usée ou complètement détruite. Il en résulte une usure des surfaces articulaires, dans les cas extrêmes une éburnation, des lésions sous forme de kystes et d'ossifications (ostéophytes ou formation de rebords osseux).²¹⁴ Pour 20 des 30 individus masculins et 14 des 22 femmes, la plupart des articulations ont pu être étudiées. On a examiné les articulations de l'épaule, du coude, du poignet, de la hanche, du genou et de la cheville, de la clavicule, des côtes et de la mandibule. 54% de l'ensemble des adultes (60% des hommes, 50% des femmes) présentaient depuis la 50^e année une usure plus ou moins prononcée des articulations. Sur les hommes, ces symptômes ont été observés en particulier aux articulations des épaules et des hanches, ainsi qu'aux poignets et aux chevilles, mais jamais au coude ni au genou. Chez les femmes, les altérations ont touché surtout les hanches et, sur deux individus, la mandibule. Les lésions arthritiques des articulations de l'épaule, du poignet, du coude, du genou ou de la cheville étaient relativement rares voire inexistantes. Nous décrivons encore deux cas de coxarthrose. L'individu masculin adulte (maturus, 40–59 ans) de la tombe 69 souffrait d'une grave arthrose au coxal gauche. La cavité glénoïde de la hanche était fortement agrandie, la surface articulaire partielle-

211 L'appréciation de l'intensité de la spondylose repose sur les critères de Stloukal/Vyhnánek/Rösing 1970, qui prennent en compte les stades initiaux.

212 Schmorl/Junghanns 1968.

213 Sur l'arthrose, cf. Rüttimann/Gugg 1982.

214 Schultz 1988.

ment atteinte d'éburnation et munie d'excroissances osseuses sur sa bordure. La tête du fémur était également fortement grossie et déformée en calotte, la surface articulaire lissée, avec des formations osseuses dans la fossette de la tête du fémur (fig. 94). Chez la femme de la tombe 104, âgée de plus de 60 ans, la coxarthrose était au moins aussi avancée, particulièrement sur le côté droit. La tête du fémur présentait les mêmes symptômes que chez l'individu de la tombe 69. Cependant, la cavité cotyloïde n'était pas seulement élargie et munie d'excroissances marginales, mais était également affectée de porosité, avec formation de kystes sous-chondraux. Dans ce cas aussi, le cartilage articulaire était en majeure partie détruit du vivant déjà de l'individu. L'examen macroscopique laisse penser que cette grave coxarthrose a dû avoir pour conséquence une déformation de l'allure physique de l'individu. La hanche gauche était légèrement tirée vers le haut et le genou gauche légèrement tourné vers l'intérieur. Il est possible que les altérations des vertèbres dorsales 7-9, cunéiformes, ainsi que des vertèbres lombaires, qui présentaient une ostéophytose moyenne (excroissances dites en «bec de perroquet») aient joué un rôle; mais ces altérations peuvent aussi être un symptôme «normal» de vieillissement, dans le sens d'une ostéoporose et d'une spondylose.

La qualité de conservation très inégale des squelettes rend relativement difficile une appréciation de l'étendue des traces d'usure sur la colonne vertébrale et les articulations. On a pu constater des traces d'usure moyennes à fortes, mais qui, comparées à d'autres séries de squelettes, dépassent à peine l'extension habituelle en fonction de l'âge. Toutefois, quelques observations importantes sur la colonne vertébrale de jeunes hommes²¹⁵ semblent être le signe d'une forte contrainte physique imposée pendant la croissance. Il peut s'agir des conséquences d'une intense activité physique pratiquée pendant l'enfance ou la jeunesse. Cette interprétation est cependant en contradiction avec les insertions musculaires, qui ne sont pas très fortement marquées.



Fig. 94: Tombe 69. Homme, 50-60 ans. Tête du fémur gauche (vue antérieure). On distingue bien le polissage de la surface articulaire et la déformation en calotte de la tête du fémur. Il s'agit d'un stade avancé de coxarthrose.

b) Etat de la dentition

Sur près de la moitié des hommes et des femmes, la dentition a pu être examinée sur le plan des caries, de la parodontose, du tartre, des malformations et des anomalies.²¹⁶ Des symptômes pathologiques ont été relevés sur plus de 90% des individus (93% des hommes, 90,9% des femmes). Le symptôme le plus frappant sur la dentition de cet échantillon de population est la parodontose, c'est-à-dire une lésion de l'appareil suspenseur de la dent. Sur l'organisme vivant, c'est surtout la gencive qui est touchée et le processus, par érosion de l'apophyse de l'alvéole dentaire, peut mener à la perte de la dent. Dans de nombreux cas, on a observé des réactions sur le maxillaire à la suite d'un processus inflammatoire, le plus souvent d'extension locale, que ce soit sur la mâchoire supérieure ou sur la mandibule, ou un début d'atrophie de l'os, ainsi que, dans plusieurs cas, un granulome apical. La moitié de l'ensemble des individus adultes présentaient des lésions du parodonte. Ces maladies peuvent avoir eu pour causes des dépôts de plaque, le plus souvent provoqués par une hygiène buccale insuffisante, peut-être aussi par une alimentation malsaine et peu variée. Chez les individus plus âgés, la parodontose peut cependant s'apparenter à une maladie dégénérative liée à l'âge, comme les traces d'usure sur la colonne vertébrale ou les articulations. En ce qui concerne les dépôts de tartre, ils peuvent avoir disparu lors du lavage des squelettes, si bien que les restes observés ne reflètent pas nécessairement l'état réel au moment du décès de l'individu.

c) Fractures et blessures

Cinq des soixante-quatre adultes et un individu de la catégorie d'âge sub-adulte présentaient des fractures soudées. Il s'agit de trois hommes, deux femmes et un individu adolescent (fig. 95 et 96). Sur 14 autres individus des altérations osseuses ont été observées, qui peuvent trouver leur origine dans une blessure (tabl. 10).

Comme de nombreux accidents ne laissent pas de traces sur l'ossature – qu'on pense ici aux lésions des organes internes ou des parties charnues –, notre liste est incomplète. Le tableau cité ci-dessus n'en est pas moins impressionnant, avec sa palette relativement large de fractures et d'autres altérations peut-être liées à des blessures et touchant le crâne, la colonne vertébrale, les os de l'avant-bras et du mollet, à la suite de coups ou de chutes. Ces accidents semblent faire partie d'une vie quotidienne marquée par de rudes conditions de travail. Il manque ici des formes de fractures graves et des blessures dues à des faits de guerre.

215 Tombes, 2, 11, 118, 126, cf. les diagnostics individuels, tabl. 4, en annexe.

216 L'investigation ne s'est faite que dans le cadre d'un examen anthropologique normal. On ne s'est pas arrêté à la localisation ni à l'intensité des caries.



Fig. 95: Tombe 122. Femme, 60-80 ans. Avant-bras gauche (vue côté paume de la main). Formation d'une pseudo-articulation après une fracture au milieu de la diaphyse.

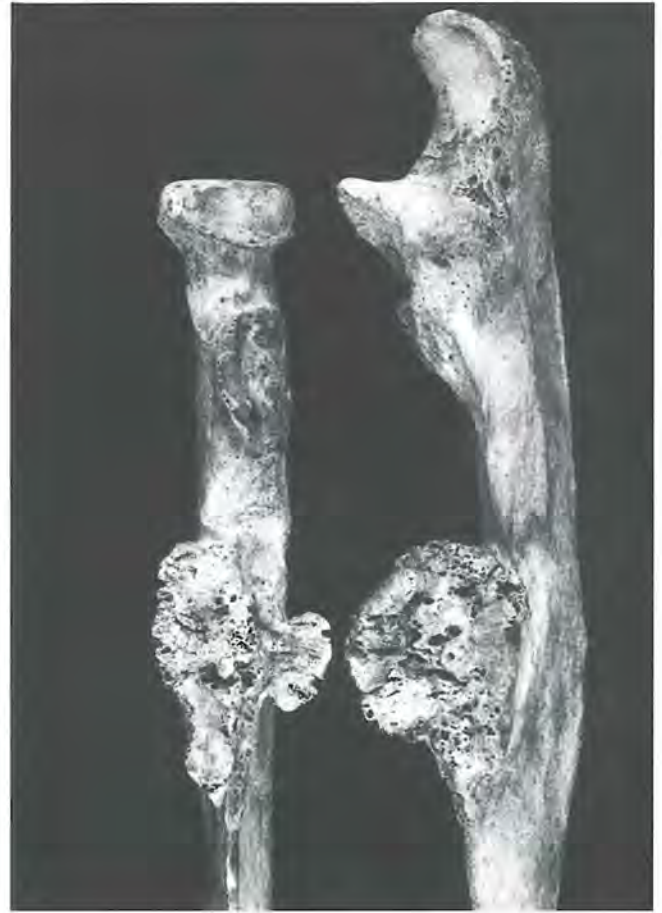


Fig. 96: Vue de détail. On reconnaît la pseudo-articulation, formant un bec en direction de la paume.

d) Malformations et anomalies

La quantité d'anomalies et de modifications particulières que nous avons pu observer sur la dentition et le squelette post-crânien est si faible que nous n'aborderons ce sujet que dans les diagnostics individuels.

e) Troubles carentiels et maladies infectieuses

Tant les os que la dentition peuvent révéler des altérations dont l'origine se trouve dans des carences, notamment des carences alimentaires.²¹⁷ On peut ranger dans cette catégorie des lésions de l'arcade orbitaire donnant une structure criblée (dite *cribra orbitalia*). Ces symptômes sont attribués à une anémie chronique par manque de fer en raison de carences alimentaires ou d'une affection parasitaire.²¹⁸ Des cas d'hypoplasie transverse, des lésions en bandes ou, plus rarement en petites taches peuvent souvent affecter l'émail dentaire lors de troubles du métabolisme du calcium, par exemple lors du passage d'une alimentation par allaitement à une alimentation d'adulte, ou en cas de carence alimentaire chronique, par exemple par manque de protéines.²¹⁹ Il est plus difficile d'apprécier les dépôts sur le crâne ou les extrémités des membres, dépôts particuliè-

rement fréquents ici autour des articulations. Ils signalent généralement une anémie. S'ils se sont formés dans la région des dents ou des mâchoires, on peut soupçonner le scorbut, c'est-à-dire une carence chronique en vitamine C. L'hypovitaminose C provoque surtout des saignements de gencive, mais aussi dans la musculature et le tissu sous-cutané. D'autres altérations sont des symptômes de rachitisme. Lors d'une alimentation insuffisante de l'organisme, c'est-à-dire en cas de grave carence alimentaire en vitamine D, il se produit des troubles du métabolisme et de la minéralisation de l'os, qui peuvent provoquer des déformations des os longs, de la colonne vertébrale, des côtes (déformation appelée *chapelet costal*), des altérations réactionnelles sur le crâne (*caput quadratum*), des lésions de l'émail dentaire, etc. L'hypovitaminose D provoque principalement le rachitisme chez l'enfant et l'ostéomalacie ou l'ostéoporose chez l'adulte. Beaucoup de ces symptômes peuvent apparaître isolément ou cumulés et donc être l'expression de diverses maladies.

²¹⁷ Schultz 1982, 1989, 1990.

²¹⁸ Hengen 1971.

²¹⁹ Schultz 1989, Bach/Bach/Ehmer 1975.

Tabl. 10: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990: Fractures et altérations consécutives à des blessures sur le crâne et le squelette post-crânien. Hommes, femmes et enfants des tombes du cimetière (groupe 2)

Individus	Observations
<i>fractures:</i>	
Grab 108: Mann, senil	Verheilte Fraktur im untersten Schaftdrittel der linken Fibula.
Grab 120: Mann, matur II/senil	Verheilte Fraktur der rechten Wirbelbogenhälfte des fünften Lendenwirbels**.
Grab 122: Frau, senil	Verheilte Bruch in Schaftmitte der linken Ulna (Abb. 95, 96).
Grab 132: indet., juvenil	Phalanx proximal II oder III re: laterale Hälfte des proximalen Gelenks leicht abgesplittet (nach Fraktur).
Grab 147: Mann, matur II	Verheilte Bruch in Schaftmitte der linken Ulna.
Grab 149: Frau, matur II	Fraktur der rechten Unterarmknochen im distalen Drittel.
Grab 160: Mann, adult I	Ulna re: Olecranon stark vergrössert, dorsal Kallusbildung nach Verletzung (?), verheilt. Radius ohne Befund.
<i>Altérations peut-être dues à des blessures (pour la localisation exacte, voir les diagnostics individuels):</i>	
Grab 1: Mann, senil	Schädel: schief, Buckel im Frontale re Mitte Koronanaht, ungewöhnliche Synostose, Foveolae granulares im Frontale. Diagnose: Hieb- oder Sturzverletzung (?), verheilt.
Grab 3: Frau, matur II	Tibia li: periostale Reaktionen.
Grab 10: Frau, adult/matur	Tibia re: periostale Reaktion.
Grab 72: Mann, matur II	Tibia li: periostale Reaktion.
Grab 103: Frau, adult I	Parietale re (Höhe Foramen parietale): ca. 3 cm lange nach schräg hinten verlaufende Vertiefung Diagnose: Hiebverletzung (stumpfe Gewalt), verheilt.
Grab 107: Frau, senil	Tibia li: periostale Reaktion.
Grab 124: Mann, matur II/senil	Tibia re: starke periostale Reaktionen (z.T. Knochenumbau).
Grab 125: Mann, senil	Femurschaft li: lateral und medial tiefe Gefässimpressionen.
Grab 126: Mann, adult I	Fibula re: periostale Reaktion.
Grab 138: indet., matur/senil	Tibiaschaft re/li: periostale Reaktionen.
*Grab 144: indet., inf. II	Schädel: auf dem Scheitelbein re kleine Furche. Diagnose: verheiltes Trauma (Kopfschwartenverletzung).
Grab 151: Mann, adult II/matur I	Fibula re: auf dem Malleolus lateral Knochenneubildung (Wucherung?) und kleine Öffnung (Osteomyelitis nach Verletzung?). Fibulaschaft re/li: periostale Reaktionen.
Grab 159: Mann, adult I	Tibiaschaft re/li: periostale Reaktionen.

* Diagnose: M. Schultz, Göttingen

** Diagnose: Th. Böni, Zürich

Tabl. 11: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Fréquence des troubles carentiels chez les adultes et les enfants. Saint-Imier, tombes du cimetière (groupe 2), comparé à Schaffhausen - St. Johann (échantillon total) *

	Saint-Imier cimetière		Schaffhausen St. Johann	
Cribra	9 v. 86	10,5%	31 v. 320	9,7%
Schmelzhypoplasien	2 v. 86	2,3%	7 v. 320	2,2%
Rachitis	2 v. 86	2,3%	19 v. 320	5,9%
Skorbut	1 v. 86	1,2%	-	-
Total	12 v. 86	14,0%	57 v. 320	17,8%

* Cueni/Etter 1990

Tabl. 12: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Répartition par sexe des tombes intérieures (groupes 3,4,5)

Groupe	Hommes	Femmes	Adult. indét.	Enfants	Total
groupe 3	9	2	1	5	17
groupe 4	1	2	2	3	8
groupe 5	1	1	0	7	9
Total	11 = 32,4%	5 = 14,7%	3 = 8,8%	15 = 44,1%	34

Sur la population rurale de Saint-Imier, nous avons pu observer des cas de *cribra orbitalia* sur quatre individus masculins (tombes 1, 2, 148, 165) et cinq enfants (tombes 66, 141, 144, 145, 152). On ne recense que deux cas d'hypoplasie de l'émail dentaire, sur deux enfants (tombes 143 et 152), le rachitisme sur un des individus masculins (tombe 130) et éventuellement un petit enfant (tombe 102). Le scorbut est présumé chez un enfant de six ans (tombe 144).

Sur l'ensemble, des troubles carenciels ont affecté au moins cinq individus masculins et sept enfants parmi les inhumations du cimetière, soit 14%. Il n'en a pas été observé sur les femmes. En comparaison, la population urbaine de Schaffhouse²²⁰ présentait un taux de pathologies carencielles de 18%, touchant les hommes et les femmes, mais plus encore les enfants et les jeunes (tabl. 11). Avec un taux de morbidité de 14%, la population rurale de Saint-Imier présente donc une image plus favorable que les habitants de la ville de Schaffhouse au Moyen Âge. Le taux de *cribra orbitalia* et d'hypoplasie de l'émail se situe dans un même ordre de grandeur pour les deux groupes, tandis que la population de Schaffhouse présente un pourcentage nettement plus élevé de symptômes rachitiques, écart qui pourrait s'expliquer par la différence des modes de vie.

III. Les inhumations intérieures du Moyen Âge tardif et du début de l'époque moderne

Les tombes intérieures se répartissent dans les trois groupes 3, 4 et 5, qui couvrent tous le Moyen Âge tardif et le début de l'époque moderne. Beaucoup d'inhumations étaient fortement perturbées et des parties entières des squelettes disparues. En raison de ces lacunes dans le matériau à disposition, nous nous en tiendrons aux conclusions possibles sur les coutumes funéraires, la répartition en sexes et classes d'âge, ainsi qu'à une description de quelques altérations pathologiques du squelette. La comparaison avec les tombes du cimetière mettra en évidence les traits communs ou les différences entre les deux groupes d'inhumations.

1. Les coutumes funéraires

Étant donné que les 35 tombes intérieures, correspondant à 34 individus, ne constituent pas un échantillon représentatif pour la démographie, on a renoncé au calcul de tables de mortalité. En revanche, la structure par âge et par sexe permet de tirer des conclusions sur les coutumes funéraires.

La composition de la population inhumée dans l'église n'a, en termes d'âge et de sexe, rien d'exceptionnel pour la fin du Moyen Âge ou le début de l'époque moderne. Les hommes et les enfants sont en proportion plus importante,

les femmes étant sous-représentées (tabl. 12). Les investigations archéologiques et anthropologiques des dernières années, de même que les sources écrites confirment que l'inhumation à l'intérieur de l'église était accessible surtout aux classes moyennes et supérieures de la société.²²¹ Déjà à la fin du Moyen Âge, on rencontre fréquemment des inhumations de très jeunes enfants, surtout des prématurés et des nouveau-nés, à l'intérieur des églises (Bleienbach BE, Leuzigen BE, Rohrbach BE)²²², ce qui autorise des conclusions sur le traitement particulier réservé à cette tranche d'âge.

Ces observations permettent de supposer que dans le cas des hommes et des femmes adultes inhumés dans la nef de l'église Saint-Martin, il s'agit également de représentants de l'élite locale. La découverte d'une bague et d'une monnaie dans les tombes de femmes 21 et 40 pourrait aussi constituer un argument en faveur de cette interprétation sociale. La moitié des quatorze tombes d'enfants contenaient également des objets métalliques, comme des monnaies, des chaînettes, des rosettes, une bille, ainsi que divers fragments de bronze ou de fer que l'on ne peut plus identifier.²²³ Dans les autres tombes, partiellement détruites, les offrandes funéraires peuvent avoir disparu. Ces dépôts funéraires attestent pour le moins la relation affectueuse que l'on conservait aussi envers les enfants.²²⁴ Pour les enfants en bas-âge, on doit en outre admettre qu'une aire d'inhumation particulière leur était réservée – ici la partie occidentale de la nef, près de la porte d'entrée. La composition par âges confirme cette idée, et il se trouve, parmi les non adultes, outre trois grands enfants (*infans* II) et un adolescent de 14 ans, six petits enfants, à savoir un prématuré, un nouveau-né et quatre nourrissons âgés de quelques jours à quelques semaines. L'inhumation dans l'église Saint-Martin paraît avoir été réservée à des enfants qui avaient survécu à la naissance et dont l'âge laisse supposer qu'ils avaient été baptisés. Les enfants plus âgés (un an et plus) étaient enterrés pour une part dans le cimetière, pour une autre part à l'intérieur de l'église, selon le statut social des parents.

Cette prépondérance marquée, pour les inhumations intérieures, des individus masculins et souvent aussi des enfants en bas-âge, a été observée dans de nombreuses églises rurales de la partie alémanique du canton.²²⁵ Les

220 Cueni/Etter 1990.

221 Eggenberger/Ulrich-Bochsler/Schäublin 1983; Türler 1895.

222 Ulrich-Bochsler/Meyer 1994a, Ulrich-Bochsler 1989a; Ulrich-Bochsler 1989b.

223 Nous ne mentionnons pas ici les fragments de céramique, dont la présence dans le remblai des tombes semble plutôt fortuite.

224 On sait par exemple que sur le Münsterhügel de Bâle, bien après l'abandon de la coutume des dépôts funéraires, au X^e siècle, les enfants morts étaient encore munis de monnaies de l'Antiquité tardive (signifiant l'obole à Charon), ce qui, dans la représentation païenne, devait faciliter le voyage vers l'Au-delà (communication orale de G. Helmig).

225 Ulrich-Bochsler/Schäublin 1983b; Ulrich-Bochsler 1996.

investigations à Saint-Imier, en région francophone, nous donnent les mêmes rapports. Des groupes de population voisins comme Twann et La Neuveville nous montrent cependant à quel point les différences locales peuvent se faire sentir. C'est ainsi que les tombes intérieures de l'église paroissiale de Twann, datées entre le Moyen Âge tardif et le début de l'époque moderne, présentaient également une majorité d'hommes, pour peu de femmes, mais aussi peu d'enfants. Les nourrissons, les nouveau-nés et les prématurés y faisaient totalement défaut.²²⁶ A la même époque, les tombes disposées dans la Blanche-Eglise de La Neuveville²²⁷ comprenaient également beaucoup plus d'hommes que de femmes (35:11); la proportion des enfants atteignait juste 31% et on trouvait dans cette catégorie un fœtus, un nouveau-né et cinq nourrissons.

2. Comparaison morphologique avec les tombes du cimetière

La plupart des crânes, aussi bien des hommes que des femmes, étant soit mal conservés soit fortement endommagés, ce n'est qu'une très faible part des individus qui a pu se prêter à une reconstitution et à une analyse métrique. En conséquence, ce petit échantillon ne permet que des comparaisons limitées avec les inhumations du cimetière. La tendance générale qui s'en dégage est celle d'une faible différence dans les valeurs moyennes de quelques mesures crâniennes, et cela aussi bien chez les hommes que chez les femmes²²⁸ (tabl. 2, annexe). Ainsi les crânes des inhumations intérieures des deux sexes sont-ils en moyenne plus longs, un peu plus étroits et un peu plus hauts. D'après les indices, les boîtes crâniennes des tombes intérieures sont à la fois courtes-larges (brachycéphales) et basses-larges (tapéinocrânes).

Un état de conservation meilleur pour les os longs que pour le crâne a permis une investigation plus fiable du squelette post-crânien par rapport à la taille et à la robustesse. La taille des hommes et des femmes inhumés dans l'église est supérieure à la moyenne, voire grande. Seul l'homme de la tombe 56 ne mesurait que 164 cm. On peut supposer dans son cas que la croissance a été freinée par des troubles carenciels. La taille moyenne calculée pour les inhumations intérieures est proche de celle des tombes du cimetière; elle atteint 170.4 cm pour les hommes et 159.6 cm pour les femmes. La structure osseuse des femmes était d'aspect gracile, avec des insertions musculaires plutôt peu marquées. Les hommes au contraire montraient une corpulence robuste, avec des insertions musculaires parfois fortement marquées. La comparaison des deux groupes de population donne, pour les mesures de longueur, de largeur et de périmètre, surtout des os de l'avant-bras et de la jambe et en particulier chez les femmes, des valeurs légèrement supérieures à celles des tombes du cimetière.

Malgré de petites différences morphologiques, les individus inhumés à l'intérieur de l'église et ceux du cimetière

sont pour ainsi dire d'aspect semblable. Les hommes et les femmes des groupes de tombes 3 à 5, tout comme les individus du cimetière, présentaient un crâne large et une taille relativement élevée, les femmes étaient plutôt gracieuses, les hommes plutôt robustes.

L'étude des caractères épigénétiques ou discrets, respectivement des variantes anatomiques sur le crâne ou le squelette post-crânien autorise des conclusions sur les processus de la génétique des populations, en particulier sur le problème des structures de population concentrées sur un petit espace ou même des parentés individuelles²²⁹, étant admis une forte implantation héréditaire de quelques caractères, dans un environnement stable.²³⁰ Pour ces caractères anatomiques, il s'agit d'un certain nombre d'écarts, le plus souvent sans incidence fonctionnelle, dans la structure des os du crâne et du post-crâne, comme par exemple des variations dans les sutures ou les foramina, une différence du nombre de dents (p.ex. absence des dents de sagesse). Pour le post-crânien, il s'agit de variations sur l'humérus (foramen supratrochleare ou fossette sus-trochléenne), le fémur (présence d'un troisième trochanter, trochanter tertius) ou les vertèbres cervicales (division du foramen du processus transverse, foramen processus transversarii partitum/apertum)²³¹, qui se prêtent bien à des comparaisons. Mais en ce qui concerne ces caractères épigénétiques, notre échantillon s'est avéré encore plus restreint et moins riche d'enseignements que pour ce qui touche les données métriques. Pour les inhumations du cimetière, les caractères crâniens ont pu être observés sur un nombre d'individus compris entre six et vingt-six, mais pour les tombes intérieures, cela n'a été possible que pour deux à treize individus. L'échantillon est encore plus réduit pour ce qui concerne le squelette post-crânien (tabl. 3, en annexe).

Sur le crâne, on a pu constater treize caractères absents, aussi bien dans les inhumations intérieures que dans celles du cimetière. Quatre caractères présentaient une fréquence supérieure à 50% et pour seize caractères, l'écart de fréquence était inférieur à 16%. Sur l'ensemble, 33 des 50 caractères présentaient la même fréquence dans les deux groupes de population. La disposition des dents de sagesse et une ouverture derrière la surface articulaire à la base du crâne (canalis condylaris apertus) étaient des traits communs à presque tous les individus. Si dans les deux groupes, les os surnuméraires de la suture lambdoïde (ossicula lambdoïdea, os astericum) ont été observés sur près de 50% des crânes, les autres os dans les sutures étaient rares et nous n'en avons trouvé qu'une ou deux fois, soit seulement sur les tombes intérieures (os lambdae, os inca), soit

226 Ulrich-Bochsler 1988.

227 Ulrich-Bochsler 1994b (en préparation).

228 Statistiquement insignifiante.

229 Rösing 1982.

230 Sjøvold 1984.

231 Susa/Varga 1981.



Fig. 97: Tombe 54. Homme, 43–60 ans. Les mâchoires supérieure et inférieure montrent à gauche, vers la deuxième prémolaire et la première molaire, de gros granulomes qui les transpercent à l'intérieur et à l'extérieur.

seulement sur les tombes du cimetière (*ossa coronalia*, *os sagittale*, *os epiptericum*). Il en va de même de la formation, rare, de bourrelets osseux, à laquelle Sjøvold²³² attribue un caractère fortement héréditaire (*torus palatinus*, *torus maxillaris*, *torus mandibularis*, *torus praecondylaris*).

En ce qui concerne les variations sur le squelette post-crânien, on observe dans les deux groupes une fréquente division de la surface articulaire de la première vertèbre cervicale et une partition du trou vertébral de la cinquième cervicale. Une bosselure sur le bord latéral proximal de la rotule (*patella emarginata/bipartita*) était également un caractère fréquent. Seul le trochanter tertius sur le fémur (formation d'une petite bosse, *tuberositas glutea*), était un trait caractéristique marquant pour les tombes du cimetière, où on le rencontre onze fois (pour une seule fois dans les tombes intérieures).

Malgré le faible nombre d'individus constituant l'échantillon des tombes intérieures, on peut supposer que les inhumations dans l'église et dans le cimetière de Saint-Martin représentent, du point de vue anthropologique, une population relativement homogène. Mais les variations

d'occurrence de certains caractères indiquent aussi qu'il s'agit de familles différentes. L'origine sociale semble donc avoir été le principal facteur de cette distinction dans le choix du lieu de sépulture.

3. Observations paléopathologiques

Vu la faible quantité de colonnes vertébrales entièrement conservées et donc propres à un examen, nous ne pouvons produire aucune observation significative sur les traces d'usure dans le secteur rachidien. L'état de conservation des grandes articulations ne permet pas non plus des conclusions sur les lésions arthritiques. C'est seulement sur les dents que nous avons pu établir des observations plus significatives, puisque presque toutes les dentitions des adultes ont pu être étudiées. Comparé aux tombes intérieures du haut Moyen Âge ou du Moyen Âge, l'état des dentitions de ce groupe est plutôt mauvais. Les dépôts de tartre y sont chose courante, aussi bien chez les enfants que chez les adultes. Chez presque tous les individus de plus de vingt ans et surtout sur la mandibule, nous avons observé des lésions de l'appareil suspenseur de la dent (*parodontoses*) provoquées par des processus inflammatoires de la gencive. Nous avons été notamment frappés par le nombre relativement élevé de granulomes²³³, le plus souvent dans la région des molaires et des prémolaires de la mâchoire supérieure. Il se produit souvent, sur les dents atteintes d'une carie avancée, une désagrégation osseuse périapicale accompagnée d'un écoulement de la pulpe, d'où il peut résulter une infection et une inflammation dans la région de la pointe de la racine de la dent. L'homme de la tombe 54, âgé de 20 à 39 ans, présentait trois granulomes (fig. 97), et l'homme de la tombe 56, âgé de 20–25 ans seulement, un gros granulome qui avait déjà transpercé le palais et provoqué une ostéolyse à la surface externe de l'os maxillaire (fig. 98 et 99). Le mauvais état de la dentition sur les individus du cimetière tout comme sur les représentants de la classe sociale supérieure inhumés dans l'église résulte de l'action combinée du manque d'hygiène et de la qualité de l'alimentation. Deux enfants et deux adultes serviront d'exemples pour les carences alimentaires et les perturbations pathologiques qui leur sont dues.²³⁴ Il s'agit provisoirement seulement de diagnostics de présomption, qui ont été établis par M. Schultz de Göttingen.

L'enfant de la tombe 16 (groupe 5), âgé d'un an et demi, présentait diverses altérations sur le crâne, les côtes et les extrémités des os longs. Sur la face externe du crâne, on a pu observer des impressions vasculaires et divers dépôts striés. Sur la face interne du frontal et de la boîte crânienne apparaissaient des fossettes granulaires de Pacchioni inha-

232 Sjøvold 1984.

233 Sur la distinction des pathologies dans le tissu périapical (granulomes, kystes), cf. Wächter/Türp/Alt 1992.

234 Pour les autres observations pathologiques ou anomalies sur le crâne, la dentition ou le squelette post-crânien, nous renvoyons au diagnostic individuel (tabl. 4, en annexe).



Fig. 98: Tombe 56. Homme, 20–25 ans. Vue de la partie gauche de la mâchoire supérieure, de l'intérieur. A la suite d'une infection de la pointe de la racine de la première molaire, un gros granulome s'est formé.



Fig. 99: Vue de l'extérieur. Etat avancé de la décomposition de l'os maxillaire vers la molaire.

bituelles, ainsi que de nombreux petits dépôts. Sur l'arcade orbitaire gauche, on a constaté une structure criblée (cribra orbitalia) moyennement marquée. Des modifications de la structure osseuse se sont également produites dans la zone du sillon du sinus occipital. On remarque en particulier les nombreux trous de la base du crâne pour le passage des nerfs et des vaisseaux sanguins sur plusieurs os du crâne (fig. 100). Les extrémités costales étaient légèrement poreuses et gonflées en embouchure du côté du sternum. L'humérus, le fémur et le tibia étaient poreux dans les zones proches des articulations et montraient des rugosités sur les diaphyses, surtout aux endroits des insertions musculaires. Les altérations des côtes peuvent avoir été provoquées par un rachitisme, maladie due à l'hypovitaminose D qui entraîne un affaiblissement du système immunitaire. L'enfant se trouvait donc particulièrement vulnérable et il pourrait, selon le constat de M. Schultz, avoir souffert d'autres maladies (pleurésie, méningite, atteinte sinusale, scorbut, anémie). Il manque encore les investigations histologiques nécessaires à l'établissement d'un faciès pathologique définitif.

L'enfant de la tombe 39 (groupe 4), âgé d'un an, présentait aussi, sur tous ses os longs, de fortes altérations du périoste ou des dépôts striés. La calotte crânienne était poreuse et

épaissie et comportait un nombre excessif de foramina, particulièrement dans la zone occipitale et sur la mandibule (fig. 101). Les extrémités costales, côté sternum, étaient gonflées (déformation dite «chapelet costal»). Ici aussi, le diagnostic le plus vraisemblable indique le rachitisme.

L'individu masculin de la tombe 56 (groupe 3), âgé de 20–25 ans, avait un crâne allongé et étroit, ce qui ne manque pas de surprendre dans un groupe nettement brachycéphale. On a constaté sur l'arcade orbitaire gauche une cribra orbitalia. A l'intérieur du crâne s'était formée une quantité étonnante de fossettes granulaires. Les diaphyses fémorales étaient courbées vers l'avant, avec formation d'un «pilastre» à l'arrière, celles des tibias très plates et légèrement atrophiées. En outre l'individu était de taille relativement petite, 164 cm. Il reste encore à établir si les diverses caractéristiques observées ont un rapport avec des troubles carentiels et/ou d'autres anomalies (troubles du métabolisme, infections).

L'individu masculin de la tombe 60 (groupe 3), âgé de 25–34 ans, présentait plusieurs symptômes pathologiques sur le crâne. L'ossification précoce des sutures coronale et sagittale a probablement été sans incidences. En revanche,

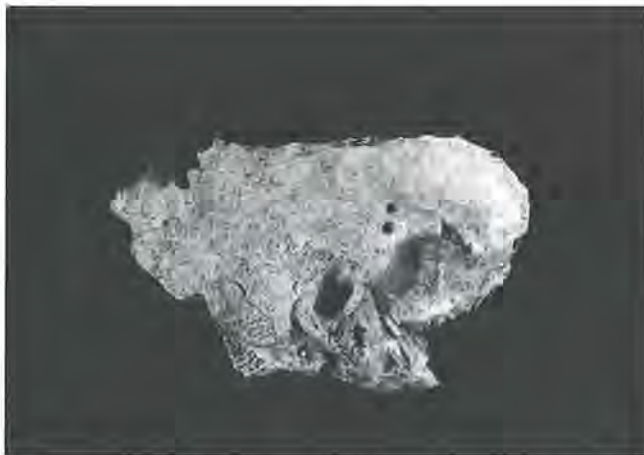


Fig. 100: Tombe 16. Enfant, un an et demi. Os temporal droit. Les nombreux foramina excédentaires peuvent être d'origine pathologique (rachitisme).



Fig. 101: Tombe 39. Nourrisson, environ une année. Mandibule, vue antérieure. Les nombreux orifices excédentaires pour le passage des nerfs ou des vaisseaux sanguins sont peut-être la conséquence de graves troubles carenciels et d'une maladie infectieuse.

nous avons observé de nombreuses fossettes à la surface interne, surtout sur le frontal. Ces foveolae granulares sont provoquées par une granulation inflammatoire de Pacchioni et se produisent par élévation de la pression cérébrale, éventuellement lors d'une méningite. On a pu observer des rugosités dans les sinus frontaux, qui laissent supposer une inflammation chronique. L'amincissement de l'os de l'arcade orbitaire est également un indice d'une inflammation des sinus frontaux.

Le constat de six décès de nourrissons pendant ou peu après la naissance et de six décès d'enfants n'ayant pas atteint leur quatrième année est conforme aux taux de mortalité connus pour les populations du Moyen Âge et du début de l'époque moderne. Les faciès pathologiques décrits ci-dessus, pour deux enfants et deux adultes, sont toutefois particulièrement significatifs parce qu'ils permettent pour une fois de jeter un éclairage sur la cause possible de décès, qui semble résider dans un déséquilibre ou une carence alimentaire.

En résumé, nous pouvons constater qu'en plus des altérations dégénératives, les troubles carenciels constituaient d'autres formes de pathologie courantes. Des blessures n'ont été observées que sur deux individus. Il s'agit d'une blessure guérie au coude (tombe 45)²³⁵, ainsi que d'une blessure par coup sur la rotule droite, également guérie, de l'individu masculin de la tombe 53.²³⁶

Dans l'ensemble, le faciès pathologique des tombes intérieures et celui des tombes du cimetière se distinguent peu. Les conditions de travail, d'alimentation et de logement étaient sans doute semblables. L'état relativement mauvais de la dentition et les troubles carenciels sont des caractéristiques qui affectent les deux ensembles de tombes. Bien que cela ne soit nullement prouvé, on peut attribuer le décès de plusieurs enfants et adultes de cette population villageoise à des maladies infectieuses.

IV. Les tombes de chronologie indéterminée

Le groupe 6 comprend six tombes dont l'attribution topographique et chronologique est incertaine.

Les tombes 13 et 24 sont peut-être des inhumations intérieures aménagées dans le chœur de l'église après l'introduction de la Réforme. Le crâne et le squelette post-crânien bien conservés de la tombe 13 autorisent quelques constats. Il s'agit d'un homme ayant atteint un âge assez élevé, plus de 75 ans. Il était de grande taille et de corpulence robuste et se caractérisait par son crâne de longueur à peine moyenne, moyennement large, donc brachycéphale, et plutôt bas. Le squelette facial peut être considéré comme plutôt étroit et très bas. Les proportions des cavités orbitales sont équilibrées (mésocoque), le nez est étroit et haut (leptorhinien). Comme autres caractéristiques, le crâne présente une faible dépression bregmatique, un léger chignon et des fosses canines moyennement marquées. On remarque en outre des os surnuméraires dans la suture lambdoïde à droite et à gauche, ainsi qu'un grand foramen pariétal gauche. La tombe 24 ne contenait que peu de restes squelettiques (la moitié gauche du corps). Il s'agit ici d'un prématuré dont la taille était de 44 cm.

Les tombes 14, 15 et 32 peuvent avoir été creusées dans le cimetière. Elles ne peuvent toutefois être associées avec certitude ni aux plus anciennes constructions ni à l'église gothique du XIV^e siècle. Ces trois inhumations représentent deux jeunes femmes et un grand enfant. Le mauvais état de conservation des restes squelettiques ne permet que très peu de conclusions sur la morphologie ou les altérations pathologiques des ossements (voir les diagnostics individuels, tabl. 4, en annexe).

235 Diagnostic: Dr. Th. Böni, clinique Balgrist, Zurich.

236 Diagnostic: Dr. Th. Böni, clinique Balgrist, Zurich.

La situation et la chronologie de la tombe 42 demeurent incertaines (voir le chapitre I.2). Il s'agit d'un nourrisson âgé de quatre à six mois et mesurant 62.5 cm.

V. Les découvertes éparses

Les découvertes éparses concernent principalement des restes squelettiques humains et, plus rarement, des ossements animaux qui ont été remués dans la terre du cimetière. Toutes ces découvertes remontent à l'année 1990. Les archéologues leur ont attribué des numéros de trouvailles, mais sans désignation de l'emplacement ni de la situation stratigraphique. On peut vraisemblablement dater

ces restes de l'époque moderne. Nous avons procédé à un comptage des individus sur la base des fémurs droits. Il en résulte un nombre minimum de 97 individus. On dénombre parmi eux 87 adultes, 7 enfants ou adolescents et 3 nourrissons. En ajoutant ces découvertes éparses aux 90 tombes trouvées in situ dans le cimetière, on obtient un nombre minimum de 187 individus. Le nombre total des inhumations du cimetière ne semble de loin pas encore atteint et cet effectif réel reste inconnu.

Parmi les découvertes éparses, quelques os présentaient des altérations pathologiques intéressantes qui donnent un aperçu très expressif des symptômes qui peuvent se présenter sur les os.

Résumé de l'anthropologie

Lors des investigations archéologiques en l'église Saint-Martin à Saint-Imier en 1987 et 1990, 142 tombes ont été dégagées au total. La plus ancienne tombe datable remonte au VII^e/VIII^e siècle. Les plus récentes précèdent peut-être de peu la démolition de l'église en 1828. La disposition des tombes était presque exclusivement parallèle aux axes longitudinaux des églises respectives. Ainsi l'orientation dominante pour les tombes intérieures et les tombes du cimetière était approximativement ouest-est: conformément aux usages chrétiens de l'époque, les morts étaient étendus la tête à l'ouest, le regard tourné vers l'est, en direction de l'autel. De simples inhumations en pleine terre côtoyaient des cercueils. La position des bras était extrêmement variable. Des offrandes funéraires n'ont été trouvées que dans des tombes intérieures, et pour une majorité sur des enfants.

Les 142 tombes se répartissent en 43 inhumations intérieures, 98 tombes du cimetière et une sépulture douteuse. La série des squelettes comprend 141 individus, dont 43 recueillis à l'intérieur de l'église. Les critères archéologiques permettent de les classer en six groupes.

Groupe 1 (du haut Moyen Age au Moyen Age tardif):

Ce groupe comprend les onze sépultures les plus anciennes. Parmi elles, la tombe 62 se signale par un contenu particulier, puisque le squelette était recouvert de plus de 2000 fragments de mortier peint en rouge. Cet homme de 30-50 ans était de taille moyenne et de constitution plutôt gracile et se distinguait par un crâne court et moyennement large (hyperbrachycéphale). Il s'agissait peut-être d'un représentant de l'élite sociale.

Groupe 2 (du Moyen Age au XIX^e siècle):

Il s'agit de 90 tombes du cimetière aménagé aux abords de l'église. Avec 30 hommes et 22 femmes, l'échantillon présentait une prépondérance masculine. Avec 29% seulement de l'effectif, les enfants étaient fortement sous-représentés. Pour les adultes, la majorité des décès, chez les hommes et chez les femmes, sont intervenus à un âge

compris entre 20 et 25 ans. Plus d'un quart des individus n'ont pas atteint leur vingt-cinquième année, tandis que tout juste un quart a dépassé les soixante ans. En dépit des risques liés à la grossesse et à l'accouchement, les femmes de cette population rurale jouissaient d'une espérance de vie légèrement supérieure à celle des hommes. La population inhumée dans le cimetière était de grande taille pour une stature moyennement robuste. Elle était caractérisée par ses crânes courts, larges et bas.

Groupes 3 à 5 (du XIV^e au XVI^e siècle):

Près de la moitié des tombes intérieures contenaient des enfants. Chez les adultes, on a compté deux fois plus d'hommes que de femmes. Sur la base d'observations faites dans d'autres églises du canton de Berne, on peut supposer que ces inhumations intérieures sont aussi le fait de représentants des classes moyenne et supérieure de la société. Cet échantillon de population était de taille moyenne à grande. La charpente squelettique a révélé des hommes plutôt robustes et des femmes plutôt graciles. Tout comme dans les tombes du cimetière, les crânes de ce groupe de population étaient à la fois courts-larges et bas-larges.

Par leur morphologie, les individus des inhumations intérieures et du cimetière étaient d'aspect très semblable et l'on peut supposer qu'il s'agissait d'une population homogène. Quelques faciès pathologiques chez les hommes, les femmes et les enfants reflètent les rudes conditions d'existence dans la vallée de la Suze. C'est ainsi par exemple que des altérations pathologiques de la colonne vertébrale chez des jeunes hommes sont le signe d'un travail physique pénible imposé pendant l'enfance ou la jeunesse. On a été particulièrement frappé par les symptômes de troubles carenciels chez les enfants, symptômes qui laissent supposer une alimentation parfois trop peu variée et insuffisante. L'absence de différences notables dans le faciès pathologique des sépultures intérieures et de celles du cimetière indique des conditions de vie identiques pour l'ensemble de la population.

Annexe

Tabl. 1 Annexe: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Tombes du cimetière (groupe 2). Moyennes, écarts-types et variabilité des mesures et des indices crâniens

Mesures/indices d'après Martin/Saller (1957)	Hommes				Femmes			
	n	s	x	V	n	s	x	V
1 Gr. Schädellänge	11	4,47	176,00	170-183	9	3,81	166,44	160-171
5 Basislänge	4	5,20	98,50	93-105	4	3,65	89,00	85-93
8 Gr. Schädelbreite	10	4,13	150,80	144-156	8	4,90	145,00	136-151
9 Kl. Stirnbreite	10	7,79	102,60	91-113	9	4,48	96,56	92-106
1 Gr. Stirnbreite	10	6,25	127,30	116-136	8	6,82	123,00	115-135
17 Basion-Bregma-Höhe	4	12,03	131,00	124-149	4	3,00	119,50	117-123
45 Jochbogenbreite	7	3,95	138,57	132-145	8	5,90	124,63	116-136
47 Ganzgesichtshöhe	2	2,83	119,00	117-121	3	6,35	111,67	108-119
48 Obergesichtshöhe	3	3,61	69,00	65-72	5	2,41	67,60	65-71
51 Orbitalbreite	4	2,22	43,75	41-46	5	1,30	40,80	39-42
52 Orbitalhöhe	4	1,29	35,50	34-37	6	1,47	34,83	33-37
54 Nasenbreite	3	3,06	24,67	22-28	5	1,22	24,00	22-25
55 Nasenhöhe	3	2,89	51,33	48-53	5	3,11	52,20	49-57
66 UK-Winkelbreite	10	9,55	104,70	91-124	8	4,90	91,63	82-101
Längen-Breiten-Index	10	2,77	85,87	83-92	8	4,43	87,49	80-94
Längen-Höhen-Index	4	4,81	75,63	73-83	4	1,87	72,22	70-74
Breiten-Höhen-Index	4	6,70	86,44	79-96	4	3,09	82,30	80-87
Gesichts-Index	2	1,61	86,54	85-88	3	2,15	89,76	89-92
Obergesichts-Index	3	2,86	50,01	47-52	4	1,34	54,95	53-57
Orbital-Index	4	2,06	81,20	78-83	5	1,31	86,27	85-88
Nasal-Index	3	4,21	47,98	45-53	4	3,53	45,61	42-49
Jugofrontal-Index	7	5,42	74,73	68-82	7	5,02	76,62	68-82
Jugomandibular-Index	5	4,38	74,83	69-80	6	4,80	72,81	68-82
Trans.Craniofacial-Index	7	3,11	91,21	85-97	6	3,44	88,03	84-93

n = nombre de crânes

s = écart-type

x = moyenne

V = variabilité

Tabl. 2 Annexe: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Tombes intérieures du Moyen Age tardif et du début de l'époque moderne (groupes 3, 4, 5). Moyennes, écarts-types et variation des mesures et indices crâniens

Mesures/indices d'après Martin/Saller (1957)	Hommes				Femmes			
	n	s	x	V	n	s	x	V
1 Gr. Schädellänge	5	11,8	186,8	175-205	2	0,7	167,5	167-168
5 Basislänge	2	5,7	94,0	90-98	1	—	86,0	—
8 Gr. Schädelbreite	4	8,7	147,8	135-154	2	2,1	139,5	138-141
9 Kl. Stirnbreite	8	5,5	100,3	93-108	3	3,5	97,3	94-101
10 Gr. Stirnbreite	5	8,7	124,2	110-132	2	0,7	122,5	122-123
17 Basion-Bregma-Höhe	1	—	135,0	—	1	—	126,0	—
45 Jochbogenbreite	0	—	—	—	1	—	124,0	—
47 Ganzgesichtshöhe	3	15,6	121,0	112-139	0	—	—	—
48 Obergesichtshöhe	3	9,0	70,7	65-81	0	—	—	—
51 Orbitalbreite	2	2,1	40,5	39-42	0	—	—	—
52 Orbitalhöhe	3	3,6	35,0	32-39	0	—	—	—
54 Nasenbreite	5	1,5	25,4	23-27	1	—	26,0	—
55 Nasenhöhe	3	8,7	56,3	49-66	0	—	—	—
66 UK-Winkelbreite	5	7,5	100,2	93-112	3	1,0	90,0	89-91
Längen-Breiten-Index	4	6,6	81,2	73-88	2	0,9	83,3	83-84
Längen-Höhen-Index	1	—	77,1	—	1	—	75,5	—
Breiten-Höhen-Index	1	—	87,7	—	1	—	91,3	—
Gesichts-Index	0	—	—	—	0	—	—	—
Obergesichts-Index	0	—	—	—	0	—	—	—
Orbital-Index	2	0,8	81,5	81-82	0	—	—	—
Nasal-Index	3	9,8	46,0	35-53	0	—	—	—
Jugofrontal-Index	0	—	—	—	1	—	78,2	—
Jugomandibular-Index	0	—	—	—	1	—	72,6	—
Trans.Craniofacial-Index	0	—	—	—	1	—	89,9	—

n = nombre de crânes

s = écart-type

x = moyenne

V = variation

Tabl. 3 Annexe: Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Caractères épigénétiques sur le crâne / variations sur le squelette post-crânien (ensemble des hommes et des femmes adultes)

caractère	cimetière (groupe 2)			tombes intérieures (groupes 3, 4, 5)		
	nombre total	nombre présent	%	nombre total	nombre présent	%
<i>caractères épigénétiques</i>						
Metopismus	24	1	4,2	13	2	15,4
For. frontale	22	5	22,7	13	4	30,8
For. front. multiplex	22	0	0,0	13	1	7,7
For. supraorbitale	24	7	29,2	13	2	15,4
Ossa coronalia	25	2	8,0	13	0	0,0
Os bregmaticum	23	0	0,0	12	0	0,0
Os sagittale	25	4	16,0	12	0	0,0*
Os praeinterparietale	24	0	0,0	12	0	0,0
For. parietale	26	9	34,6	12	6	50,0
Os inc. parietalis	23	1	4,3	9	2	22,2
Os lambdae	21	0	0,0	12	2	16,7
Os apicis	25	0	0,0	11	0	0,0
Os incae	25	0	0,0	11	1	9,1
Os incae partitum	25	0	0,0	11	0	0,0
Sut. mend. partialis	25	4	16,0	10	3	30,0
Ossicula lambdoidea	20	11	55,0	10	5	50,0
Os astericum	16	3	18,8	8	4	50,0
Canalis condylaris apert.	22	18	81,8	7	6	85,7
Canalis hypoglossi part.	23	8	34,8	8	4	50,0
Condylus occ. part.	23	3	13,0	9	0	0,0
Tuberculum praecondylare	24	0	0,0	8	1	12,5
For. ovale apertum	17	2	11,8	8	0	0,0
For. ovale partitum	17	1	5,9	8	0	0,0
For. spinosum apertum	15	7	46,7	7	0	0,0
For. ovale/spin. incompl.	16	0	0,0	7	1	14,3
For. mast. intrasut.	22	13	59,1	9	3	33,3
For. mast. extrasut.	22	10	45,5	9	7	77,8
For. mast. absens	22	5	22,7	9	1	11,1
For. Huschke	23	5	21,7	11	3	27,3
Oss. squamoparietalia	20	0	0,0	9	0	0,0
Os squamosum	21	0	0,0	10	0	0,0
Os epiptericum	6	1	16,7	4	0	0,0
Os epiptericum part.	6	0	0,0	4	0	0,0
Sutura frontotemporalis	6	0	0,0	4	0	0,0
For. zygomaticofac. acc.	20	7	35,0	11	5	45,5
For. ethm. ant. extrasut.	7	0	0,0	2	0	0,0
For. ethm. post. extrasut.	7	0	0,0	2	0	0,0
Sutura infraorbitalis	11	5	45,5	6	3	50,0
For. infraorb. part./acc.	10	2	20,0	6	1	16,7
Sutura incisiva	19	2	10,5	12	1	8,3
Sutura incisiva part.	19	3	15,8	12	2	16,7
Torus palatinus	18	3	16,7	10	1	10,0
Torus maxillaris	19	0	0,0	12	2	16,7
Torus mandibularis ext.	25	0	0,0	10	0	0,0
Torus mandibularis int.	25	1	4,0	10	1	10,0
For. mentale part.	25	4	16,0	10	1	10,0
Trema	11	0	0,0	12	0	0,0
Diastema	13	0	0,0	12	0	0,0
M3 OK vorhanden	11	7	63,6	10	9	90,0
M3 UK vorhanden	17	13	76,5	10	9	90,0

Fortsetzung nächste Seite

variations sur le squelette post-crânien

humérus:

Foramen olecrani	23	3	9,4	9	1	11,1
Processus supratrochleare	32	0	0	9	0	0,0

fémur:

Trochanter tertius	23	11	34,4	6	1	16,7
--------------------	----	----	------	---	---	------

vertèbres cervicales:

C1: Fac. art. sup. part.	17	5	29,4	8	5	62,5
C1: Sulcus art. vert.	16	16	100,0	7	7	100,0
C1: Canalis art. vert.	16	2	12,5	7	1	14,3
C1: For. trans. partitum	17	0	0,0	7	0	0,0
C2: For. trans. partitum	16	0	0,0	6	0	0,0
C3: For. trans. partitum	15	0	0,0	4	0	0,0
C4: For. trans. partitum	17	1	5,9	4	1	25,0
C5: For. trans. partitum	14	5	35,7	4	2	50,0
C6: For. trans. partitum	12	2	16,7	3	0	0,0
C7: For. trans. partitum	11	2	18,2	2	1	50,0
C1: For. trans. apertum	15	0	0,0	8	0	0,0
C2: For. trans. apertum	18	1	5,6	6	1	16,7
C3: For. trans. apertum	15	0	0,0	4	0	0,0
C4: For. trans. apertum	17	0	0,0	4	0	0,0
C5: For. trans. apertum	14	0	0,0	4	0	0,0
C6: For. trans. apertum	12	0	0,0	3	0	0,0
C7: For. trans. apertum	11	0	0,0	2	0	0,0
Os acromiale	23	1	4,3	7	1	14,4
Patella emarginata	22	5	22,7	6	4	66,7

note: hommes et femmes ensemble

les côtés gauche et droit n'ont pas été distingués (= présent)

note*: un enfant avec os sagittal

Tableau 4 – Annexe:

Saint-Imier, Saint-Martin 1987 et 1990. Les diagnostics individuels peuvent être consultés chez l'autrice. E-Mail: susi.ulrich-bochsler@mhi.unibe.ch

Groupe 1A: Premières inhumations intérieures (avant la construction de l'église gothique dans la première moitié du XIV^e s.)

Groupe 1B: Premières inhumations du cimetière (avant la construction de l'église gothique dans la première moitié du XIV^e s.)

Groupe 2: Les tombes médiévales et modernes dans le cimetière (entre la construction de la deuxième église au XIV^e s. et 1828)

Groupe 3: Sépultures intérieures du Moyen Age tardif et du début de l'époque moderne (de la première moitié du XIV^e au début du XVI^e s.)

Groupe 4: Sépultures intérieures du Moyen Age tardif et du début de l'époque moderne (de la première moitié du XIV^e au début du XVI^e s.)

Groupe 5: Sépultures intérieures du Moyen Age tardif et de l'époque moderne (XIV^e–XVIII^e s.)

Groupe 6: Tombes indéterminées (voir remarques)

Remarques: Les tombes 13 et 24 sont probablement intérieures et postérieures à la Réforme.

Les tombes 14, 15 et 32 sont probablement des tombes du cimetière (voir groupes 1B et 2).

La tombe 42 ne peut pas être déterminée avec certitude (éventuellement intérieure ?).

En raison des incertitudes qui pèsent surtout sur leur datation, les tombes du groupe 6 sont rassemblées dans une catégorie «indéterminée».

Bibliographie

Parties A et B (sauf articles de C. Jäggi et S. Frey-Kupper/F. E. Koenig)

Sources

Amtliche Sammlung der ältern Eidgenössischen Abschiede, hg. von Jakob Kaiser, Bd. 5/1, Bern 1872.

Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, éd. Charles Roth, Lausanne 1948 (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, troisième série, t. III).

Vie des Pères du Jura, éd. et trad. François Martine, Paris 1968 (Sources chrétiennes, 142).

Vita sancti Himerii confessoris, ed. M. Besson, in: Contribution à l'histoire du diocèse de Lausanne sous la domination franque 534-888, Fribourg 1908, p. 164-178.

Théophile Rémy Frêne: Journal de ma vie, éd. André Bandelier, Cyrille Gigandet et Pierre-Yves Moeschler, 5 vol., Porrentruy / Bienne 1993.

Joseph Trouillat: Monuments de l'histoire de l'Ancien Evêché de Bâle, 5 vol., Porrentruy 1852-1867.

Etudes

Gustave Amweg: Les arts dans le Jura bernois et à Bienne, Porrentruy 1937-1941.

Laurent Auberson, Gabriele Keck et Jean-Daniel Mörerod: Notre-Dame d'Oujon. Une chartreuse exemplaire? à paraître dans les Cahiers d'archéologie romande, Lausanne 1999.

Oskar Bätschmann: La peinture de l'époque moderne, Disentis 1989 (Ars Helvetica, VI).

Marcel Berthold: Arts et monuments. République et canton du Jura, Berne 1989.

Marius Besson: Contribution à l'histoire du diocèse de Lausanne sous la domination franque 534-888, Fribourg 1908 (en partic. p. 70-125: «Saint Himier»).

Anne Beuchat, Catherine Krüttli et Dominique Quadroni: La collégiale de Saint-Imier, Saint-Imier 1997.

Charles Bonnet: Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève. Etude archéologique et recherches sur les fonctions des constructions funéraires, Genève 1977 (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, VIII).

Maurice Bossard et Jean-Pierre Chavan: Nos lieux-dits. Toponymie romande, Lausanne 1986.

Bernd Brinkmann: «Zur Datierung von Mineralwasserflaschen aus Steinzeug», in: Keramos 98, octobre 1982, pp. 7-36.

Carl Brun: Schweizerisches Künstler-Lexikon, Bd. 4, Frauenfeld 1905-1917 (Reprint Nendeln 1982).

Maria-Letizia Boscardin et Werner Meyer: Burgenforschung in Graubünden. Berichte über die Forschungen auf den Burgruinen Fracstein und Schiedberg, Olten/Freiburg im Breisgau 1977 (Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters, 4).

Louis Bueche: «L'église collégiale de Saint-Imier», in: Actes de la société jurassienne d'Emulation, 2^e série, 36, 1931, pp. 30-67.

André Chèvre: «A propos des origines du pouvoir temporel des princes-évêques de Bâle», in: Revue d'histoire ecclésiastique suisse, 43, 1949, p. 161-174.

André Chèvre: «L'évêché médiéval. Une seigneurie ecclésiastique», in: Nouvelle histoire du Jura, Porrentruy 1984, p. 62-91.

Jean Courvoisier: «Sur la persistance des clochers «romans» en pays de Neuchâtel», in: Revue suisse d'art et d'archéologie, 22, 1962, pp. 22-33.

Gilbert Coutaz: «Baulmes», in: Helvetia Sacra, Abteilung III: Die Orden mit Benediktinerregel, Bd. I: Frühe Klöster, die Benediktiner und Benediktinerinnen in der Schweiz, erster Teil, Bern 1986, p. 233-238.

Georges Descœudres et Jachen Sarott: «Eine frühchristliche Taufkirche im Oberwallis. Die Ausgrabungen in der Pfarr- und Wallfahrtskirche Unsere liebe Frau auf dem Glisacker (Gemeinde Brig-Glis)», in: Vallesia XLI, 1986, pp. 349-448.

Georges Descœudres et Jachen Sarott: «Materialien zur Pfarrei- und Siedlungsgeschichte von Leuk. Drei archäologische Untersuchungen: Pfarrkirche St. Stephan, ehemalige St. Peterskirche und Mageranhaus», in: Vallesia XXXIX, 1984, pp. 140-238.

Dom Jacques Dubois: Les Ordres monastiques, Paris 1991 (Que sais-je? n° 2241).

D. H. Duco: Merken van Goudse pijpenmakers. 1660-1940, Lochem 1982.

Peter Eggenberger, Monique Rast Cotting, Susi Ulrich-Bochsler: Rohrbach. Reformierte Pfarrkirche. Ergebnisse der archäologischen Ausgrabungen von 1982, Bern 1989.

Peter Eggenberger, Philippe Jaton, Cathérine Santschi, Christian et Françoise Simon: L'église de Saint-Prex. Histoire et archéologie, Lausanne 1992 (Cahiers d'archéologie romande, 55).

Peter Eggenberger et Gabriele Keck: «Orpund, ehemaliges Prämonstratenserstift (heutige Pfarrkirche). Die Ergebnisse der archäologischen Forschungen von 1991 und 1995», in: Archéologie dans le canton de Berne. Chronique archéologique et textes, vol. 4 (à paraître).

Peter Eggenberger, Heinz Kellenberger et Susi Ulrich-Bochsler: Twann, Reformierte Pfarrkirche. Die Ergebnisse der Bauforschung von 1977/1978, Bern 1988.

Peter Eggenberger, Philippe Jaton et Bernhard Maurer: «La peinture sépulcrale de l'ancienne église Saint-Martin à Saint-Imier», in: Archéologie Suisse, 16, 1993, 2, p. 91-92.

- Michel Egloff: «Des premiers chasseurs au début du christianisme», in: *Histoire du Pays de Neuchâtel*, tome 1, Hauterive 1989, p. 11–160.
- Rosemarie Franz: *Der Kachelofen. Entstehung und kunstgeschichtliche Entwicklung vom Mittelalter bis zum Ausgang des Klassizismus*, Graz 1981.
- Gambier (Vve Hasslauer, successeur de Gambier): *Fabrikantencatalogus uit 1868 voorzien van historische inleiding en verklarend naamregister door D. H. Duco*, Leiden 1987.
- Christophe Gerber: *La route romaine transjurane de Pierre-Pertuis. Recherches sur le tracé romain entre le Plateau suisse et les bassins du Doubs et du Rhin*, Berne 1997.
- Rudolf Gmür: *Der Zehnt im alten Bern*, Bern 1954.
- J. Gribomont: «Cella», in: *Lexikon des Mittelalters*, München 1983, col. 1605–1606.
- Daniel Gutscher: *Das Grossmünster in Zürich. Eine baugeschichtliche Monographie*, Bern 1983 (Beiträge zur Kunstgeschichte der Schweiz, 5).
- Nicole Herrmann-Mascard: *Les reliques des saints. Formation coutumière d'un droit*, Paris 1975.
- Philippe Jatton, Peter Eggenberger et Heinz Kellenberger: «Saint-Imier, ancienne église Saint-Martin», in: *Intervalles. Revue culturelle du Jura bernois et de Bienne*, 25, octobre 1989, p. 71–78.
- Philippe Jatton, Peter Eggenberger et Heinz Kellenberger: «St-Imier, ancienne église St-Martin. Fouilles de sauvetage 1986/87», in: *Archéologie dans le canton de Berne*, vol. 2A, *Chronique archéologique et textes*, Berne 1992, p. 158–160.
- Robert Koch: «Stachelsporen des frühen und hohen Mittelalters», in: *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, 10, 1982, pp. 63–83.
- Beatrix Lang: *Der Guglerkrieg. Ein Kapitel Dynastengeschichte im Vorfeld des Sempacherkrieges*, Freiburg 1982 (Historische Schriften der Universität Freiburg).
- René Locatelli: *Sur les chemins de la perfection. Moines et chanoines dans le diocèse de Besançon vers 1060–1220*, Saint-Etienne 1992.
- René Locatelli, Pierre Gresser, Roland Fiétier, Gérard Moyse et Jean Courtieu: *L'Abbaye de Baume-les-Messieurs*, Dole 1978.
- Jean-Paul Minne: *La céramique de poêle de l'Alsace médiévale*, Strasbourg 1977.
- Andres Moser et Ingrid Ehrensperger: *Arts et monuments. Jura bernois, Bienne et les rives du lac*, Berne 1983.
- Andres Moser: *Der Amtsbezirk Erlach. Der Amtsbezirk Nidau 1. Teil*, Basel 1998 (Die Kunstdenkmäler des Kantons Bern, Landband II).
- Gérard Moyse: «A propos de Saint-Imier en 884. Le Jura septentrional dans la perspective du monachisme occidental avant l'an mille», in: *Actes de la Société jurassienne d'émulation*, 1984, p. 9–38.
- Wulf Müller: «Le paysage toponymique», in: *Les pays romands au Moyen Age*, publ. sous la direction d'A. Paravicini Bagliani, J.-P. Felber, J.-D. Morerod et V. Pasche, Lausanne 1997, p. 37–48.
- L'Ordre de Grandmont. *Art et Histoire. Actes des Journées d'études de Montpellier*, 7 et 8 octobre 1989, publ. par Geneviève Durand et Jean Nougaret, Carcassonne 1992.
- Eva-Maria Preiswerk-Lösel: *Arts précieux, arts appliqués*, Disentis 1991 (Ars Helvetica, VIII).
- Auguste Quiquerez: «Notice sur l'église de Saint-Imier», in: *Actes de la société jurassienne d'émulation*, 1852, pp. 71–77.
- Auguste Quiquerez: *Monuments de l'ancien évêché de Bâle. Eglises*, manuscrit 1853–1876, transcr./impr. Neuchâtel 1983.
- Jean-Louis Rais: «Du mythe à l'histoire», in: *Nouvelle histoire du Jura*, Porrentruy 1984, p. 34–43.
- Jean-Claude Rebetez: «Bellelay», in: *Dictionnaire historique de la Suisse* [publication électronique DHS], version du 9.6.98.
- Maxime Reymond: «Les droits des évêques de Bâle et de Lausanne», in: *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 8, 1914, p. 15–24.
- Ralph Röber: «Zur Verarbeitung von Knochen und Geweih im mittelalterlichen Südwestdeutschland», in: *Fundberichte aus Baden-Württemberg*, 20, 1995, pp. 885–944.
- Eva Roth Kaufmann, René Buschor, Daniel Gutscher: *Spätmittelalterliche reliefierte Ofenkeramik in Bern*, Bern 1994.
- Peter Ruck: «Pouvoir temporel et pouvoir spirituel dans la formation des frontières du Jura pendant le haut Moyen Age (du VII^e au XII^e siècle)», in: *Frontières et contacts de civilisation. Colloque universitaire franco-suisse (Besançon-Neuchâtel 1977)*, Neuchâtel 1979, p. 115–128.
- Les Saintes Maries. *Les visitandines à Chalon-sur-Saône aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Catalogue de l'exposition à Chalon-sur-Saône, Chalon-sur-Saône 1994.
- Catherine Santschi: «Le haut Moyen Age. Le second royaume de Bourgogne, 534–1032», in: *L'Histoire vaudoise*, Lausanne 1973, p. 35–42 (Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud, 4).
- Jean-Michel Saurer: *Les églises romanes de St-Imier*, s.l. 1965 (Guides de monuments suisses).
- Guy Schneider et Werner Vogel: «Karrgeleise. Einige allgemeine Überlegungen und der Versuch, die Geleislandschaft von Vuiteboeuf/Ste-Croix VD zeitlich einzuordnen», in: *Bulletin IVS* 1995/1, p. 25–34.
- Hugo Schneider: *Die Burgruine Alt-Regensberg im Kanton Zürich. Bericht über die Forschungen 1955–57, Olten/Freiburg im Breisgau 1979* (Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters, 6).
- Jürg Schneider, Daniel Gutscher, Hansueli Etter et Jürg Hanser: *Der Münsterhof in Zürich. Bericht über die Stadtkernforschungen 1977/78*, 2. vol., Olten/Freiburg im Breisgau 1982 (Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters, 9).
- Rudolf Schnyder: *Schweizer Biedermeier-Fayencen. Schooren und Matzendorf, Sammlung Gubi Leemann, Galerie Jürg Stuker AG*, Bern, Bern 1990 (Bernensia-Reihe, III).
- S. Schwab: «Les églises de Saint-Imier», in: *Actes de la Société jurassienne d'émulation*, 2^e série, 1, 1885, pp. 212–247.
- Jean-Jacques Schwien: «Les pipes en terre», in: *Vivre au Moyen Age. 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace*, Catalogue de l'exposition à Strasbourg, Ancienne Douane, Strasbourg 1990.
- Hans Rudolf Sennhauser: «St-Ursanne. Archäologische Untersuchung der Kirche St-Pierre», in: *Archéologie Suisse*, 10, 1987, 2, p. 91–96.
- Vincent Serneels: *Archéométrie des scories de fer. Recherches sur la sidérurgie ancienne en Suisse occidentale*, Lausanne 1993 (Cahiers d'archéologie romande, 61).
- Felix Stähelin: *Die Schweiz in römischer Zeit*, 3. Aufl., Basel 1948.
- Sarah Stékoffer: *La crosse mérovingienne de saint Germain, premier abbé de Moutier-Grandval*, Porrentruy 1996 (Cahier d'archéologie jurassienne, 6).

Ernst Alfred Stückelberg: Geschichte der Reliquien in der Schweiz, Zürich 1902 (Schriften der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde, 1).

Ernst Tremp: «Les réseaux monastiques», in: Les pays romands au Moyen Age, publ. sous la direction d'Agostino Paravicini Bagliani, Jean-Pierre Felber, Jean-Daniel Morerod et Véronique Pasche, Lausanne 1997, p. 149–170.

Jean-Pierre Urlacher, Françoise Passard, Sophie Manfredi-Gizard: La nécropole mérovingienne de la Grande Oye à Doubs, département du Doubs, VI^e–VII^e siècles après J.-C., Saint-Germain-en-Laye 1998 (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, X).

Vivre au Moyen Age, 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace, Catalogue de l'exposition à Strasbourg, Ancienne Douane, Strasbourg 1990.

Walzer, Pierre-Olivier. – Vie des saints du Jura. Avec une prière pour chacun d'eux, Reclère 1979.

Ansgar Wildermann: «Saint-Imier», in: Helvetia Sacra, Abteilung III: Die Orden mit Benediktinerregel, Bd. 1: Frühe Klöster, die Benediktiner und Benediktinerinnen in der Schweiz, erster Teil, Bern 1986, p. 302–303.

Ansgar Wildermann: «Saint-Ursanne», in: Helvetia Sacra, Abteilung III: Die Orden mit Benediktinerregel, Bd. 1: Frühe Klöster, die Benediktiner und Benediktinerinnen in der Schweiz, erster Teil, Bern 1986, p. 321–323.

Alfred Wyss: Die ehemalige Prämonstratenserabtei Bellelay. Eine architekturhistorische Monographie, Bern 1960 (Basler Studien zur Kunstgeschichte, nouv. série, vol. 2).

Alfred Wyss et Daniel de Raemy: L'ancienne abbaye de Bellelay. Histoire de son architecture, Bienne 1992.

Peter L. Zaeslin: «St-Imier», in: Helvetia Sacra, Abteilung II, Teil 2: Die weltlichen Kollegiatstifte der deutsch- und französischsprachigen Schweiz, Bern 1977, p. 434–441.

A. Zák: «Cella», in: Lexikon für Theologie und Kirche, Freiburg im Breisgau 1931, col. 803–805.

Partie A (article de C. Jäggi)

Barbet 1997

Barbet, Alix: La peinture romaine. Du peintre au restaurateur, Paris 1997.

Bertelli 1994

Bertelli, Carlo (a cura di): La pittura in Italia: L'Altomedioevo, Mailand 1994.

Besson 1908

Besson, Marius: Contribution à l'histoire du diocèse de Lausanne sous la domination franque, 534–888, Fribourg 1908.

Büttner 1964

Büttner, Heinrich: Studien zur Geschichte von Moutier-Grandval und St-Ursanne, in: Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte 58, 1964, pp. 9–34.

Claussen 1950

Claussen, Hilde: Heiligengräber im Frankenreich, Thèse. Marburg 1950 (typoscripte).

Claussen 1994

Claussen, Hilde: Bemalte Putzfragmente einer Flachdecke und eines Gewölbes mit Flechtwerk. Grabungsfunde aus der karolingischen Klosterkirche Corvey, in: Bild- und Formensprache der spätantiken Kunst. Hugo Brandenburg zum 65. Geburtstag (Boreas Vol. 17), Münster 1994, pp. 295–303.

Deichmann 1969

Deichmann, Friedrich Wilhelm: Frühchristliche Bauten und Mosaik von Ravenna, Tafelband, Wiesbaden 1969.

Du Cange 1842; 1844

Du Cange, Dom.: Glossarium mediae et infimae latinitatis, vol. II, Paris 1842; vol. III, Paris 1844.

Duval/Picard 1984

Duval, Yvette/Picard, Jean-Charles (Ed.): L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident. Actes du Colloque tenu à Créteil, 16.–18. März 1984, Paris 1986.

Deichmann 1969

Deichmann, Friedrich Wilhelm: Frühchristliche Bauten und Mosaik von Ravenna, Tafelband, Wiesbaden 1969.

Eggenberger/Jaton/Maurer 1993

Eggenberger, Peter, Jaton, Philippe, Maurer, Bernhard, La peinture sépulchrale de l'ancienne église Saint-Martin à Saint-Imier, dans: Archéologie Suisse, 2, 1993, pp. 91–92.

Exner 1989

Exner, Matthias: Die Fresken der Krypta von St. Maximin in Trier und ihre Stellung in der spätkarolingischen Wandmalerei, Trier 1989.

Hecht 1979

Hecht, Josef und Konrad: Die frühmittelalterlichen Wandmalereien des Bodenseegebietes, 2 Bde., Sigmaringen 1979.

Hodges/Mitchell/Watson 1997

Hodges, Richard, Mitchell, John, Watson, Lucy, The Discovery of Abbot Talaricus' (817 – 3 October 823) Tomb at San Vincenzo al Volturno, in: Antiquity 71, 1997, pp. 453–456.

Jörg 1977

Jörg, Christoph: Corpus Inscriptionum Medii Aevi Helvetiae, Vol. I: Die Inschriften des Kantons Wallis bis 1300, Fribourg 1977.

Jörg 1984

Jörg, Christoph: Corpus Inscriptionum Medii Aevi Helvetiae, Vol. II: Die Inschriften der Kantone Freiburg, Genf, Jura, Neuenburg und Waadt, Fribourg 1984.

Kettler/Kalbermatter 1997

Kettler, Wilfried / Kalbermatter, Philipp: Corpus Inscriptionum Medii Aevi Helvetiae, Vol. IV: Die Inschriften der Kantone Luzern, Unterwalden, Uri, Schwyz, Zug, Zürich, Schaffhausen, Thurgau, St. Gallen und des Fürstentums Liechtenstein bis 1300, mit Nachträgen zu den Bänden I–III, Fribourg 1997.

Knoepfli/Sennhauser 1964

Knoepfli, Albert / Sennhauser, Hans Rudolf: Zur Baugeschichte von Sankt Otmar auf Werd, in: Corolla Heremitana, Olten/Freiburg i. Br. 1964, pp. 39–80.

Koch 1994

Koch, Walter: Auszeichnungsschrift und Epigraphik. Zu zwei Westschweizer Inschriften der Zeit um 700, in: Bayerische Akad. der Wiss., Phil.-Hist. Klasse, Sitzungsber. Jg. 1994, Heft 6, Munich 1994, pp. 5–38.

Kollwitz/Herdejürgen 1979

Kollwitz, Johannes, Herdejürgen, Helga: Die ravennatischen Sarkophage, Berlin 1979.

Marti 1998

Marti, Reto: Ein verlorenes Epitaph des 7. Jahrhunderts? Zur Interpretation eines frühmittelalterlichen Mosaikfragments aus der Pfarrkirche St. Jakob in Sissach BL, in: Mille Fiori. Festschrift für Ludwig Berger (Forschungen in Augst 25), Augst 1998, pp. 295–301.

Paxton 1990

Paxton, Frederick pp., Christianizing Death: The Creation of a Ritual Process in Early Medieval Europe. Ithaca / London 1990.

Pfaff 1986

Pfaff, Carl, Bemerkungen zum Warnebert-Reliquiar von Beromünster, in: *Geschichte und Kultur Churrätien*, Festschrift für Pater Iso Müller OSB zu seinem 85. Geburtstag, Disentis 1986, pp. 69–82.

Sicard 1978

Damien Sicard, La liturgie de la mort dans l'église latine des origines à la réforme carolingienne (*Liturgiewissenschaftliche Quellen und Forschungen* 63), Münster 1978.

Straub 1983

Straub, Jan, Die Heiligengräber der Schweiz: Ihre Gestalt und ihr Brauch. Ein Beitrag zur Geschichte der schweizerischen Heiligenverehrung, Bern 1987.

Weber 1984

Weber, Winfried, Constantinische Deckengemälde aus dem römischen Palast unter dem Dom (Bischöfl. Dom- und Diözesanmuseum Trier, Museumsführer Nr. 1), Trier 1984.

Volbach 1976

Volbach, Wolfgang Fritz, Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters, Mainz 1976.

Zimmermann 1916

Zimmermann, E. Heinrich, Vorkarolingische Miniaturen, Berlin 1916.

Partie B (article de S. Frey-Kupper/F. E. Koenig)

R. Blanchet, «Mémoire sur les monnaies des rois de Bourgogne-Transjurane» (*Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 11), Zürich 1856, p. 51–73.

Bulletin ITMS 2, 1995. Supplément. Usure et corrosion. Tables de référence pour la détermination de trouvailles monétaires.

E. B. Cahn, «Münzfunde bei Kirchgrabungen in der Schweiz VI», *Gazette Numismatique Suisse* 29, 1979, p. 35–42.

U. Clavadetscher, «Die ehemalige Münzstätte im Schloss Haldenstein (Haldenstein / GR)», *Archéologie suisse* 15, 1992, p. 152–156.

CNI = *Corpus Nummorum Italicorum*, 20 vol., Rome 1910–1943.

G. Depeyrot, Le numéraire carolingien, *Corpus des monnaies* (Collection Moneta 9), Wetteren – Paris 1998².

J. Diaz Tabernero, Die Fundmünzen aus dem Kloster St. Johann in Müstair (GR), Die Grabungskampagnen 1969–1995 (*Mémoire de licence non publié*, Zürich 1998).

J.-P. Divo – E. Tobler, Die Münzen der Schweiz im 17. Jahrhundert, Zürich 1987.

J.-P. Divo – E. Tobler, Die Münzen der Schweiz im 18. Jahrhundert, Zürich – Luzern 1974.

St. Doswald, «Mittelalterliche und neuzeitliche Münzen aus der Pfarrkirche St. Martin in Schwyz», *Revue suisse de numismatique* 67, 1988, p. 163–239.

O. F. Dubuis – A. Geiser, «Villarzel. Eglise paroissiale», in: *Choix de trouvailles monétaires. Travaux d'églises: aperçu* (*Inventaire des trouvailles monétaires suisses* 1), Lausanne 1993, p. 119–121.

F. Dumas-Dubourg, Le trésor de Fécamp et le monnayage en France occidentale pendant la seconde moitié du X^e siècle, Paris 1971.

J. Duplessy, Les trésors monétaires médiévaux et modernes découverts en France, vol. I, 751–1223, Paris 1985.

P. Elsig, Une histoire de petits sous. La monnaie en Valais, Sion 1993.

H.-U. Geiger, «Berns Münzprägung im Mittelalter», *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde* 59, 1997, p. 309–323.

J. F. L. Engelhard, Statistisch-historisch-topographische Darstellung des Bezirks Murten, Bern 1840.

A. Geiser, «Aux sources de l'histoire romande et genevoise: acquisition d'un important trésor du XI^e siècle», *Bulletin de l'Association des amis du Cabinet des médailles* 7, 1994, p. 34–41.

A. Geiser, «Bursins. Eglise Saint-Martin», in: *Choix de trouvailles monétaires. Travaux d'églises: aperçu* (*Inventaire des trouvailles monétaires suisses* 1), Lausanne 1993, p. 130–133.

Ph. Grierson – M. Blackburn, *Medieval European Coinage with a Catalogue of the Coins in the Fitzwilliam Museum, Cambridge, Vol. I, The Early Middle Ages (5th – 10th centuries)*, Cambridge 1986.

H. Hürlimann, *Zürcher Münzgeschichte*, Zürich 1966.

U. Klein, «Konstanzer Münzprägung vom Ende des 9. bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts», *Freiburger Diözesan-Archiv* 109, 1989, p. 213–266.

N. Klüssendorf, «Frühneuzeitliches Opferverhalten im Langzeitvergleich, dargestellt an Beispielen aus Hessen und Thüringen», in: O. F. Dubuis – S. Frey-Kupper (éd.), *Travaux monétaires d'églises. Actes du premier colloque international du Groupe suisse pour l'étude des trouvailles monétaires* (Lucerne, 19 novembre 1993) (*Études de Numismatique et d'histoire monétaire* 1), Lausanne 1995, p. 137–151.

F. E. Koenig, «Münzverzeichnis», in: P. Eggenberger – S. Ulrich-Bochsler – G. Keck, Nidau. Ehemalige Frühmesskapelle St. Nikolaus. Archäologische Untersuchungen von 1992–1995 (*Nidauer Chlouserbletter* 4), Nidau 1996, p. 94–96.

F. E. Koenig, «Fundkatalog», in: S. Ulrich-Bochsler, Bütigen – Köniz – Unterseen. Anthropologische Untersuchungen an früh- und hochmittelalterlichen Skeletten, Bern 1994, p. 53–54.

F. E. Koenig, «Münzen und Rechenpfennige», in: G. Descœudres – K. Utz Tremp, Bern. Französische Kirche. Ehemaliges Predigerkloster. Archäologische und historische Untersuchungen 1988–1990 zu Kirche und ehemaligen Konventgebäuden, Bern 1993, p. 46–51.

F. E. Koenig, «Münzen», in: P. Eggenberger – M. Bossert – S. Ulrich-Bochsler, Walkringen. Reformierte Pfarrkirche, Bern 1992, p. 73–77.

F. E. Koenig, «Quarts de Jodocus de Silenen, évêque de Sion (1482–1496)», *Gazette numismatique suisse* 38, 1988, p. 46–51.

F. Kuenlin, *Dictionnaire géographique, statistique et historique du Canton de Fribourg*, Fribourg 1832.

Ch. Lavanchy, «Numismatique valaisanne», *Vallesia* 40, 1985, S. 61–100.

C. Martin, «Inventaire des trouvailles trouvées au cours des fouilles de la Madeleine (Genève)», in: Ch. Bonnet, *Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève*, Genève 1977, p. 195–197.

C. Martin, Trésors et trouvailles monétaires racontent l'histoire du Pays de Vaud (*Bibliothèque historique vaudoise* 50), Lausanne 1973.

C. Martin, «Les monnaies trouvées à Payerne», in: C. Martin (éd.), *L'abbatiale de Payerne* (*Bibliothèque historique vaudoise* 39), Lausanne 1966, p. 221–236.

N. Morard – E. Cahn – Ch. Villard, *Monnaies de Fribourg*, *Freiburger Münzen*, Fribourg 1969.

J.-D. Morerod, «Les rois rodolphiens (888–1032)», in: *Les pays romands au Moyen Age*, publ. sous la direction d'A. Paravicini Bagliani, J.-P. Felber, J.-D. Morerod et V. Pasche, Lausanne 1997, p. 37–48.

K. F. Morrison – H. Grunthal, *Carolingian Coinage* (ANS NNM 158), New York 1967.

H. E. Pagan, «The Solothurn Hoard re-assessed», *Gazette numismatique suisse* 18, 1968, p. 117–122.

F. Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, 2 vol., Paris 1858–1860.

W. Rüegg, *Ergänzungsband Lohner. Die Münzen der Republik Bern*, Zürich 1988.

B. Schärli, «Ein Basler Denar Ludwigs IV. des Kindes (900–911) aus der Ajoie (1982)», *Gazette numismatique suisse* 33, 1983, p. 16–20.

Solothurn. Nach J. und H. Simmen, neubearbeitet und ergänzt durch die Helvetische Münzenzeitung (*Catalogue des monnaies suisses* 7), Bern 1972.

L. Simonetti, *Monete italiane medioevali e moderne*, vol. I, 1–3, Firenze 1967–1969.

H. Spycher, «Die Johanneskapelle in Hofstetten SO: Archäologische Untersuchungen im Rahmen der Restaurierungsarbeiten 1980–1983», *Archäologie im Kanton Solothurn* 5, 1987, p. 7–36.

H. Spycher – H. Vögeli, «Ein Karolingerpfennig aus Hofstetten SO», *Gazette numismatique suisse* 31, 1981, p. 42–43.

C. F. Trachsel, *Die Münzen und Medaillen Graubündens*, Berlin 1866.

R. Weiller, *La circulation monétaire et les trouvailles numismatiques du Moyen Age et des temps modernes au Pays de Luxembourg*, Luxembourg 1975.

E. Wendling, *Atlas des monnaies de Lorraine (Moselle)*, vol. 1, Metz 1979.

F. Wielandt, *Münz- und Geldgeschichte des Standes Luzern*, Luzern 1969.

B. Zäch, «Fremde Münzen im Geldumlauf der mittelalterlichen Schweiz (11.–15. Jh.): Beobachtungen, Fragen, Perspektiven», in: L. Travaini (éd.), *Local Coins, Foreign Coins: Italy and Europe 10th to 15th Centuries: Numismatic and Documentary Evidence. The Second Cambridge Numismatic-Symposium*. (Società Numismatica Italiana. Collana di numismatica e scienze affini 2), Milano 1999, p. 401–442.

B. Zäch – R. Warburton-Ackermann, «Die Münzfunde aus der Winterthurer Altstadt 1807–1994», in: *Archäologie im Kanton Zürich* 1993–1994 (Berichte der Kantonsarchäologie Zürich 13), Zürich – Egg 1996, p. 205–238.

B. Zäch, «Münzfunde und Geldumlauf im mittelalterlichen Alpenrheintal», *Jahrbuch des Historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein* 92, 1994, p. 203–240.

B. Zäch, «Die Fundmünzen. Mit Bemerkungen zum Geldumlauf in der Luzerner Landschaft», in: J. Manser et al., *Nottwil. Kapelle St. Margrethen* (Archäologische Schriften Luzern 2), Luzern 1993, p. 49–56.

B. Zäch, «Kirchenfunde als Quellen zum Kleingeldumlauf im 15. Jahrhundert», *Archäologie der Schweiz* 15, 1992, p. 144–151.

B. Zäch, «Die Fundmünzen», in: J. Manser et al., *Richtstätte und Wasenplatz in Emmenbrücke (16.–19. Jahrhundert)*. Archäologische und historische Untersuchungen zur Geschichte und Strafrechtspflege und Tierhaltung in Luzern (Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters 18), Basel 1992, p. 79–81, 94–95, 99–100.

Partie C

Acsádi G./Nemeskéri J. 1970

History of Human Life Span and Mortality, Budapest.

AKBE 2A, 1992

siehe unter: Jaton Ph./Eggenberger P./Kellenberger H. 1992

Bach H. 1965

Zur Berechnung der Körperhöhe aus den langen Gliedmassenknochen weiblicher Skelette, *Anthrop. Anz.* 29, 1965, pp. 12–21.

Bach A./Bach H./Ehmer U. 1975

Ernährungsbiologische Aspekte der Kiefer- und Gebissfunde beim ur- und frühgeschichtlichen Menschen. Ausgrabungen und Funde, Archäologische Berichte und Informationen. Vol. 20, 1975, Heft 5, pp. 222–227.

Berry A.C./Berry R.J. 1967

Epigenetic variation in the human cranium, *J. Anat.* 101, 1967, pp. 361–379.

Breiting E. 1937

Zur Berechnung der Körperhöhe aus den langen Gliedmassenknochen, *Anthrop. Anz.* 14, 1937, pp. 249–274.

Burkhardt L./Fischer H. (Bearb.) 1970

Pathologische Anatomie des Schädels. Handbuch der speziellen pathologischen Anatomie und Histologie. Vol. 9, Siebter Teil, Berlin, Heidelberg, New York.

Cueni A./Meyer L. 1989

Stans, Pfarrkirche St. Peter und Paul: Ausgrabungen 1984/85, Die anthropologischen Befunde (Manuskript), o. Ort.

Cueni A./Etter HU. 1990

Die mittelalterlichen Menschen von Schaffhausen, in: Banteli K., Cueni A., Etter HU., Ruckstuhl B.: *Die Stadtkirche St. Johann in Schaffhausen. Ergebnisse der Ausgrabungen und Bauuntersuchungen 1983–1989*, Schaffhauser Beiträge zur Geschichte Band 67, 1990, pp. 141–234.

Eggenberger P./Ulrich-Bochsler S./Schäublin E. 1983

Beobachtungen an Bestattungen in und um Kirchen im Kanton Bern aus archäologischer und anthropologischer Sicht, *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte* 40, 4, pp. 221–240.

Eggenberger P./Jaton Ph./Maurer B. 1993

La peinture sépulcrale de l'ancienne église Saint-Martin à Saint-Imier, *AS* 16, 1993, 2, pp. 91–92.

Etter HU.F./Schneider J. 1982

Zur Stellung von Kind und Frau im Mittelalter. Eine archäologisch-anthropologische Synthese, *ZAK* 38, 1982, pp. 48–57.

Fazekas I.Gy./Kósa F. 1978

Forensic Fetal Osteology, Budapest.

Gombay F. 1976

Die frühmittelalterliche Bevölkerung des schweizerischen Mittellandes, Inaug.-Diss., Zürich.

Hengen O. P. 1971

Cribrum orbitale: Pathogenesis and probable etiology. *Homo* 22, 1971, pp. 57–76.

Hug E. 1940

Die Schädel der frühmittelalterlichen Gräber aus dem solothurnischen Aaregebiet in ihrer Stellung zur Reihengräberbevölkerung Mitteleuropas, *Z. Morph. Anthropol.* 38, 1940, pp. 359–528.

Jaton Ph./Eggenberger P./Kellenberger H. 1989

Saint-Imier, ancienne église Saint-Martin, *Revue culturelle du Jura bernois et de Bienne* 25, 1989, pp. 70–78.

- Jaton Ph./Eggenberger P./Kellenberger H. 1992
St-Imier, ancienne église St-Martin. Fouilles de sauvetage 1986/87, Archäologie im Kanton Bern 2A, pp. 158–160.
- Knussmann R. (Hrsg.) 1988
Anthropologie. Handbuch der vergleichenden Biologie des Menschen. Vol. I/1, Stuttgart.
- Martin M. 1979
Die alten Kastellstädte und die germanische Besiedlung, in: Ur- und frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz. Vol. 6: Das Frühmittelalter, Bäle, pp. 97–132.
- Martin R./Saller K. 1957
Lehrbuch der Anthropologie. Vol. 1, 3^e éd., Stuttgart.
- Martin R./Saller K. 1959
Lehrbuch der Anthropologie. Vol. 2, 3^e éd., Stuttgart.
- N. N. 1979
Empfehlungen für die Alters- und Geschlechtsdiagnose am Skelett, Homo 30, 1979, pp. 1–32 (Anhang).
- Olivier G. 1960
Pratique anthropologique, Paris.
- Rösing F.W. 1982
Discreta des menschlichen Skeletts – ein kritischer Überblick, Homo 33, 1982, pp. 100–125.
- Rüttimann B./Gugg H.R. 1982
Paläopathologische Befunde im Gräberfeld, in: Schneider J./Gutscher D./Etter H.U./Hanser J.: Der Münsterhof in Zürich Teil II, Olten und Freiburg i.Br. (SBKAM 10), pp. 213–227.
- Schmid F./Künle A. 1958
Das Längenwachstum der langen Röhrenknochen in bezug auf Körperlänge und Lebensalter, Fortschr. Röntgenstr. 89, 1958, pp. 350–356.
- Schmid F./Moll H. 1960
Atlas der normalen und pathologischen Handskelettentwicklung, Berlin.
- Schmorl G./Junghanns H. 1968
Die gesunde und die kranke Wirbelsäule in Röntgenbild und Klinik, 5^e éd., Stuttgart.
- Schott L. 1964
Die Sexualrelation bei einigen hochmittelalterlichen Siedlungen nach ihrer paläodemographischen Rekonstruktion, Z. Morph. Anthropol. 55, 1964, pp. 60–71.
- Schour J./Massler M. 1941
The development of the human dentition, J. Amer. Dent. Ass. 28, 1941, pp. 1153–1160.
- Schour J./Massler M. 1958
Chronology of the development of the dentitions, 2nd ed. Amer. Dent. Ass., Chicago.
- Schultz M. 1982
Umwelt und Krankheit des vor- und frühgeschichtlichen Menschen, in: Kindlers Enzyklopädie: Der Mensch 2, Munich, Zurich, pp. 259–312.
- Schultz M. 1988
Paläopathologische Diagnostik, in: Knussmann R. (Hrsg.) 1988: Anthropologie. Handbuch der vergleichenden Biologie des Menschen. Vol. 1, Stuttgart, pp. 480–496.
- Schultz M. 1989
Ergebnisse osteologischer Untersuchungen an mittelalterlichen Kinderskeletten unter besonderer Berücksichtigung anatolischer Populationen, Anthropol. Anz. 47, 1989, pp. 39–50.
- Schultz M. 1990
Erkrankungen des Kindesalters bei der frühbronzezeitlichen Population vom Ikiztepe (Türkei). Vorbericht 1988, in: Gedenkschrift für Jürgen Driehaus herausgegeben von F.M. Andraschko und W.-R. Teegen, Mainz a.R., pp. 83–90, Farbtafel 1, Tafel 14–16.
- Schutkowski H. 1989
Beitrag zur Alters- und Geschlechtsdiagnose am Skelett nichtwachsender Individuen, Anthropol. Anz. 47, 1989, pp. 1–9.
- Schutkowski H. 1990
Zur Geschlechtsdiagnose von Kinderskeletten. Morphognostische, metrische und diskriminanzanalytische Untersuchungen, Diss., Göttingen.
- Simon Ch. 1982
Nécropole de Sézégny (Avusy, Genève), Nécropole de Thoiry (Ain, France). Etude anthropologique et paléodémographique, Arch. Suisses d'Anthropol. gén. 46, pp. 77–174.
- Sjøvold T. 1984
A report on the heritability of some cranial measurements and non-metric traits, in: Van Vark G.N./Howells W.W. (Hrsg.) 1984: Multivariate Statistical Methods in Physical Anthropology, pp. 223–246.
- Sonderegger S. 1979
Die Ortsnamen, in: Ur- und frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz. Vol. 6: Das Frühmittelalter, Basel, pp. 75–96.
- Štloukal M./Hanáková H. 1978
Die Länge der Längsknochen altslawischer Bevölkerungen unter besonderer Berücksichtigung von Wachstumsfragen, Homo 29, 1978, pp. 53–69.
- Štloukal M./Vyhnánek L. 1975
Die Arthrose der grossen Gelenke, Homo 26, 1975, pp. 121–136.
- Štloukal M./Vyhnánek L./Rösing F.W. 1970
Spondyllosehäufigkeit bei mittelalterlichen Populationen, Homo 21, 1970, pp. 46–53.
- Susa E./Varga T. 1981
Die Variationen des Foramen transversarium, Homo 32, 1981, pp. 89–96.
- Türler H. 1895
Das Beerdigungswesen der Stadt Bern bis zur Schliessung des Monbijou-Friedhofes, Intelligenzblatt für die Stadt Bern Nr. 74–84 vom 28. März bis 9. April 1895.
- Ulrich-Bochsler S./Schäublin E. 1983a
Beobachtungen zu den Gräbern im ehemaligen Altarhaus der Pfarrkirche von Wangen a.A., in: Jahrbuch des Obergeraues, 1983, pp. 115–128.
- Ulrich-Bochsler S./Schäublin E. 1983b
Beobachtungen an Bestattungen in und um Kirchen im Kanton Bern, Arch. suisses d'Anthropol. gén. 47, 1983, pp. 65–79.
- Ulrich-Bochsler S./Menk R./Schäublin E. 1985
Die Bevölkerung von Oberwil bei Büren, in: Eggenberger P./Kellenberger H.: Oberwil bei Büren an der Aare, Reformierte Pfarrkirche, Archäologische Grabung 1979, (SSAB), Berne, pp. 79–108.
- Ulrich-Bochsler S. 1988
Die Skelettreste aus den Gräbern der Pfarrkirche Twann, in: Eggenberger P./Kellenberger H./Ulrich-Bochsler S.: Twann, Reformierte Pfarrkirche. Die Ergebnisse der Bauforschung von 1977/1978, (SSAB), Berne, pp. 69–77.
- Ulrich-Bochsler S. 1989a
Anthropologische Befunde, in: Eggenberger P./Ulrich-Bochsler S.: Leuzigen, Reformierte Pfarrkirche, Ehemaliges Cluniazenserpriorat, Ergebnisse der Bauforschung von 1986 (SSAB), Berne, pp. 61–70.
- Ulrich-Bochsler S. 1989b
Die anthropologischen Forschungen, in: Eggenberger P./Rast Cötting M./Ulrich-Bochsler S.: Rohrbach, Reformierte Pfarrkirche. Ergebnisse der archäologischen Grabungen (SSAB), Berne, pp. 65–106.

Ulrich-Bochsler S./Meyer L. 1990a

Aegerten, Kirche Bürglen. Anthropologische Befunde zum neuzeitlichen Friedhof, in: Bacher R./Suter P.J./Eggenberger P./Ulrich-Bochsler S./Meyer L.: Die spätromischen Anlagen und der Friedhof der Kirche Bürglen (SSAB), Berne, pp. 97–132.

Ulrich-Bochsler S. 1990b

Von Traufkindern, unschuldigen Kindern, Schwangeren und Wöchnerinnen. Anthropologische Befunde zu Ausgrabungen im Kanton Bern, in: Festschrift für Hans R. Stampfli, Basel, 1990, pp. 309–318.

Ulrich-Bochsler S. 1990c (unpubl.)

Wengi, Reformierte Kirche (Mskr.).

Ulrich-Bochsler S./Meyer L. 1992

Die anthropologischen Forschungen. Die Skelettfunde aus der Kirchengrabung von Walkringen, in: Eggenberger P./Bossert M./Ulrich-Bochsler S.: Walkringen, Reformierte Kirche. Die Ergebnisse der Bauforschungen von 1986/87 (SSAB), Berne, pp. 89–138.

Ulrich-Bochsler S./Meyer L. 1994a

Anthropologische Befunde, in: Eggenberger P./Rast Cotting M./Ulrich-Bochsler S.: Bleienbach, Reformierte Pfarrkirche. Die Ergebnisse der archäologischen Bodenforschungen von 1981 (SSAB), Berne, pp. 67–84.

Ulrich-Bochsler S. 1994b (in Vorb.)

Die Blanche Eglise in La Neuveville. Anthropologische Ergebnisse zu den Bestattungen (Mskr.)

Ulrich-Bochsler S. 1996

Anthropologische Befunde zu Frau und Kind in Mittelalter und Neuzeit unter besonderer Berücksichtigung der Stellung der Früh- und Neugeborenen – Soziobiologische und soziokulturelle Aspekte im Lichte von Archäologie, Geschichte, Volkskunde und Medizingeschichte. Diss. phil.nat., Bâle.

Wächter R./Türp J.C./Alt K.W. 1992

Zur histomorphologischen und röntgenologischen Differenzierung von periapikalem Granulom und radikulärer Zyste – mit historischem Exkurs, Parodontologie 1, 1992, pp. 27–42.

Wolf-Heidegger G. 1961

Atlas der systematischen Anatomie des Menschen. Vol.1, 2^e éd., Basel.

Résumé

Peter Eggenberger

L'ancienne église paroissiale Saint-Martin de Saint-Imier fut supplantée, après la Réforme, par l'église du collège de chanoines, sécularisée, avant de faire place, en 1828, à des constructions profanes. Le bâtiment servit d'abord d'hôtel de ville puis d'atelier et de fabrique. De l'ancienne église ne subsista que cette tour massive connue sous le nom de «tour de la Reine Berthe». La décision de transformer cet édifice désaffecté en un centre culturel, avec ce que cela impliquait d'atteintes au sous-sol, incita le Service archéologique du canton de Berne à entreprendre des investigations archéologiques, en collaboration avec l'Atelier d'archéologie médiévale SA à Moudon. Ces fouilles ont duré de décembre 1986 à avril 1987; elles furent suivies d'une nouvelle campagne en 1990, dans le cadre des travaux de transformation.

C'est principalement en ce qui concerne l'histoire des débuts de Saint-Imier que ces recherches archéologiques sur l'ancienne église paroissiale acquièrent leur pleine signification. La tradition attribue les origines de l'église Saint-Martin et de l'ancienne collégiale, qui se dresse encore une centaine de mètres plus au nord, au culte de l'ermite Imier, personnage auréolé de légende. C'est ainsi que le plus ancien document écrit faisant état de Saint-Imier et par lequel l'empereur Charles III (le Gros), en 884, renouvelait un acte de Lothaire (mort en 869), mentionne une *cella sancti Himerii cum adiacentibus suis*. D'après le témoignage de la *Vita Sancti Himerii*, l'ermite s'établit au VII^e, peut-être au VIII^e siècle dans la vallée de la Suze, où il termina sa vie. Son tombeau fut à l'origine d'un établissement religieux qui, dès 884, dépendit de Moutier-Grandval. La relation écrite tardive de cette tradition légendaire, au XI^e/XII^e siècle seulement, semble avoir été motivée principalement par les difficultés de la situation juridique de l'Erguël. Bien que ce territoire fût partie du diocèse de Lausanne, c'est l'évêque de Bâle qui y exerçait le pouvoir temporel. Comme cela se produisit maintes fois entre ces deux puissances, les questions de domination firent l'objet de divergences dont la résolution fut d'autant plus ardue qu'elle mettait au prise deux institutions religieuses de rang égal. Cette situation se reflète dans l'établissement religieux de Saint-Imier, soumis à la tutelle de l'évêque de Bâle, d'abord par l'intermédiaire de Moutier-Grandval, puis directement, au début du second millénaire, après que l'évêque eut fondé à Saint-Imier sa propre collégiale de chanoines. A cet égard, la *Vita Sancti Himerii* apparaît comme une tentative de justifier les prérogatives de Lausanne par leur plus grande ancienneté historique, la fondation par l'ermite devant conférer à

Saint-Imier une origine propre, locale et donc indépendante de Bâle.

L'histoire de l'église Saint-Martin souffre de la même indigence d'archives que celle des premiers temps de Saint-Imier. L'église n'apparaît qu'en 1228 dans le Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, soit dans la liste des églises et établissements religieux relevant de l'évêché de Lausanne. L'église Saint-Martin y est clairement désignée comme paroissiale, distincte de la collégiale. Certes, après la Réforme, c'est l'église de l'ancienne collégiale, déchue de sa fonction primitive, qui devient paroissiale, mais l'église Saint-Martin n'en continue pas moins à servir pour certaines cérémonies religieuses, des baptêmes par exemple. Malgré la pauvreté des données disponibles au départ, on espérait tenir dans l'investigation archéologique de l'ancienne église paroissiale démolie en 1828, un moyen d'enrichir de manière décisive nos connaissances sur les premiers temps de Saint-Imier.

Mais il devait bientôt s'avérer que les vestiges matériels avaient également subi de fortes dégradations au cours du temps. Pendant l'utilisation industrielle des lieux, de nombreuses interventions en profondeur ont rompu la continuité des surfaces archéologiques, entravant ainsi la lecture de ce qui était conservé. Les plus anciennes structures étaient réduites à quelques fragments confinés dans la zone orientale du bâtiment actuel. Aux anciens édifices, dont nous avons retrouvé les murs de façade, les terminaisons orientales faisaient toujours défaut. En dehors de l'actuel périmètre construit, aucun vestige ancien n'est apparu.

Les restes de murs conservés permettent toutefois de reconstituer une succession de trois édifices, dont les deux plus récents présentaient un plan rectangulaire et des dimensions de 5.20 m sur 7.40 m au moins, l'emplacement du mur oriental restant inconnu. La présence de sépultures alignées à l'extérieur des bâtiments laisse penser que ces deux dernières constructions étaient des églises. La dernière ayant été remplacée au XIV^e, ou au plus tard au début du XV^e siècle, par une grande église gothique, la première mention de l'église paroissiale, en 1228, doit se référer à un bâtiment antérieur, plus petit. Bien qu'il existe des arguments qui autoriseraient à interpréter les structures découvertes comme les restes d'un chœur, les dimensions font plutôt penser à une nef allongée, que prolongeait vers l'est un chœur dont les vestiges ont disparu. Jusqu'au XIII^e/XIV^e siècle en effet, un sanctuaire aussi allongé serait par trop insolite. En outre, on ne trouve, à l'ouest des murs

conservés, aucun reste de construction ancienne, pas même sous forme de débris de démolition. Il s'agit là certes d'un indice, mais non d'une preuve irréfutable de l'extension du bâtiment non pas vers l'ouest mais exclusivement vers l'est. Dans cette hypothèse, les deux édifices auraient constitué des églises-salles d'un type tout à fait courant pour les petites églises paroissiales du premier et du début du second millénaire.

Un premier mur transversal, repris comme mur occidental par les deux églises, est d'interprétation encore plus délicate. La méthode du radiocarbone (C14) appliquée à un morceau de charbon pris dans le mortier du mur a donné une date comprise entre 561 et 956. La fourchette est large, mais elle nous situe assurément au haut Moyen Age, période à laquelle peuvent être attribuées également deux tombes (tombe 61, entre 408 et 761, tombe 62, entre 437 et 790). Dans sa contribution, Carola Jäggi traite en détail des fragments d'enduit peint que contenait l'une de ces deux tombes. En se fondant sur le style du décor peint et sur les datations par le radiocarbone, elle situe les inhumations entre la fin du VII^e et la seconde moitié du VIII^e siècle (avec un *terminus ante quem* possible en 761). Comme aucune de ces deux tombes ne présente ces formes en dalles ou en maçonnerie si répandues dans le milieu romano-burgonde jusqu'au début du VIII^e siècle, c'est plutôt la fin de cette fourchette chronologique qui entre en considération. D'une manière générale, le site de Saint-Imier se distingue par l'absence de tombes aux formes typiques du haut Moyen Age et par la faible densité de sépultures à l'intérieur de l'édifice religieux, alors que c'est souvent le contraire que l'on observe.

Ces repères chronologiques ne donnent pas de réponse à la question de savoir si les inhumations sont plus récentes ou plus anciennes que le bâtiment matérialisé par ce mur occidental isolé. L'extrémité inférieure des fourchettes chronologiques (408 et 437) autorise la première hypothèse, tandis que la période de chevauchement des dates (entre 561 et 761) permet la seconde. Par ailleurs, les deux sépultures remontant assurément au haut Moyen Age ne suffisent pas à elles seules à prouver que le premier bâtiment identifié servait déjà d'église, du moins dans les premiers temps de son utilisation. L'édifice peut avoir été utilisé jusqu'au XI^e siècle, comme le montrent les fragments d'une peinture murale polychrome trouvés parmi ses débris. Gabriele Keck, dans sa contribution, situe ce décor à l'époque carolingienne ou au début de l'époque romane. Le bâtiment servait alors certainement d'église. Ainsi, même s'il ne s'agissait pas à l'origine d'une église, mais d'une construction dotée d'une autre fonction religieuse, elle aura été finalement intégrée dans la première église. Son plan, du moins pour sa nef, peut avoir été à peu près identique à celui des deux églises qui ont suivi. Selon la date que l'on retient pour les peintures murales, la construction de ces deux églises peut se situer entre le IX^e/X^e ou le X^e/XI^e et le XIV^e/XV^e siècle, époque de la construction gothique. Que le plan, de la nef du moins, soit

resté inchangé tout au long de cette période qui a vu deux nouvelles constructions succéder à l'édifice primitif, ne constitue pas un phénomène exceptionnel et a été fréquemment observé sur des églises paroissiales, et ce jusqu'après l'an mille encore. Même s'il s'avère qu'une bonne partie des 142 tombes installées à l'intérieur et aux alentours des églises successives se réfère à l'édifice gothique, il est vraisemblable que le cimetière des anciennes églises abritait bien davantage de tombes que celles que nous avons pu lui attribuer. Les résultats de l'étude anthropologique font l'objet de la contribution de Susi Ulrich-Bochsler.

Avec la construction qui a succédé aux églises primitives, nous abordons un terrain plus solide, même si les vestiges ont ici aussi beaucoup souffert des perturbations intervenues au XIX^e et au XX^e siècles. L'ancienne nef fait place à un chœur rectangulaire mesurant 5.80 x 7.20 m au moins dans l'œuvre, recouvrant soigneusement l'ancienne maçonnerie. La nouvelle nef, qui s'étend vers l'ouest jusqu'à la tour encore conservée, de construction plus récente, présente des dimensions respectables de 7 x 13.60 m dans l'œuvre. Des fondations de renforts très régulièrement disposées le long des murs gouttereaux témoignent d'une division en trois travées voûtées. Rares sont dans notre région les églises-salles munies d'un tel couvrement et conservées jusqu'à nos jours. Un seul exemple analogue peut être produit, du moins pour la forme du plan de la nef, celui de l'église de l'ancienne abbaye de Prémontrés de Gottstatt près d'Orpund, peuplée par des chanoines de Bellelay. L'église de Gottstatt a été construite au XIII^e/XIV^e siècle, éventuellement reconstruite après les destructions provoquées par la guerre des Gugler en 1375, ce qui nous donne un jalon pour la datation de l'église gothique tardive de Saint-Imier, que l'on peut situer au XIV^e ou au plus tard au début du XV^e siècle.

Une fosse maçonnée, mesurant 0.90 x 2.45 m et entourée de tombes, principalement de tombes d'enfants, nous offre d'intéressantes possibilités d'interprétation. La fosse se situe dans le secteur de la nef des trois premières églises, mais à l'entrée du sanctuaire de l'église gothique. Il ne semble guère s'agir de la tombe d'un éminent personnage qui aurait élu sépulture dans l'église, mais plutôt d'un reliquaire où l'on conservait les ossements d'un saint. C'est surtout l'évidente concentration de tombes autour de cet emplacement qui témoigne d'un lieu vénéré. Comme dans la mentalité médiévale, on s'efforçait d'obtenir le salut de son âme non seulement par l'intercession des saints, mais aussi par celle des fidèles en prière, la proximité de reliques était particulièrement recherchée pour les tombes. Nous ne disposons malheureusement que de relations stratigraphiques très ténues pour attribuer cet aménagement à une église précise. Elles suffisent toutefois à établir que l'une des tombes environnantes (tombe 29) est recouverte par la couche de terrassement que nous attribuons au chantier de la dernière des trois églises anciennes. Par conséquent, l'endroit au moins de la tombe-reliquaire devait déjà être revêtu d'une signification particulière au

temps des premières constructions. Elle se trouvait cependant dans la nef, ce qui n'est pas inhabituel pour ce genre de reliquaires. En élevant le chœur de l'église gothique au-dessus de cette tombe vénérée, on lui a conféré une place centrale dans le sanctuaire. C'est sans doute ce qui explique que l'on ait déplacé les zones liturgiques, en principe strictement délimitées, soit le chœur réservé au clergé et la nef accessible aux laïcs. Ce phénomène de déplacement est rare dans les églises paroissiales.

En revanche, le sépulcre maçonné lui-même semble n'apparaître qu'avec l'église gothique, voire même plus tard, l'église ayant été utilisée jusqu'à la Réforme. Il recouvre en tout cas deux tombes (tombes 25 et 30), dont l'une contenait une monnaie frappée entre 1400 et 1421; il est vrai que la relation de la monnaie avec la tombe n'est pas exempte d'incertitudes. Quoiqu'il en soit, cet agrandissement notable du sanctuaire et la place centrale donnée au reliquaire dans le chœur témoignent de l'importance accrue du culte des reliques. A priori, il n'est pas absurde de penser qu'il s'agissait des reliques de saint Imier, dont la vénération s'étendait bien au-delà du village auquel il a laissé son nom. D'après la forme du sépulcre en tout cas, on peut être en présence du réceptacle des ossements du saint et sa taille correspond à celle d'un cercueil, où l'on aurait donc conservé l'intégralité du squelette. Cela signifierait alors que le corps aurait été élevé à cet endroit, soit que l'on connût encore l'emplacement du tombeau, soit que l'on eût cru le redécouvrir. La conservation des reliques sous le maître-autel ne pouvait entrer en considération ici, étant donné que l'église n'était pas consacrée à saint Imier, mais à saint Martin. Cela expliquerait l'emplacement du reliquaire dans la nef des anciennes églises, surtout si ces églises avaient été bâties à l'emplacement du tombeau tenu pour celui de l'ermite. Pour la même raison, dans l'église gothique également, la tombe ne prit pas place sous le maître-autel, mais en avant de celui-ci.

Des documents écrits de 1493 et 1528 contredisent toutefois cette interprétation, puisqu'ils font état de reliques conservées dans l'église collégiale, «tant en la tombe comme es reliquaires». Au XV^e siècle, les reliques étaient présentées aux habitants de Bienne une fois par an, alternativement dans l'église et dans la ville, où les chanoines

les transportaient. Il y a donc contradiction apparente avec l'interprétation de la documentation archéologique, selon laquelle l'église paroissiale contenait au XV^e siècle encore des reliques importantes que le contexte local nous incite fortement à associer à la tradition de saint Imier. Cette contradiction s'explique peut-être par une répartition des ossements entre les églises collégiale et paroissiale. Ou alors les deux églises ont pu être administrativement si étroitement liées que les documents écrits ne les distinguent pas; ce lien a pu se manifester sous la forme d'un droit de patronage exercé par les chanoines sur l'église paroissiale, et cela non seulement dans le domaine spirituel, mais aussi pour la gestion des biens ecclésiastiques. Un lien étroit semble dans tous les cas se manifester dans le fait que les inventaires de l'église collégiale mentionnent aussi des reliques de saint Martin, patron de l'église paroissiale. Malheureusement, les archives écrites ne nous renseignent pas davantage à ce sujet.

Au cours du temps, l'église gothique connut encore des transformations d'ampleur inégale. La plus importante, au XV^e/XVI^e siècle, lui vit adjoindre une tour, adossée au côté occidental de la nef et dont le rez-de-chaussée servait de porche. Cette tour, encore conservée, doit sans doute à son architecture archaïsante évoquant la tradition romane sa désignation de «tour de la Reine Berthe». En Suisse romande, la tradition attribue en effet à la pieuse épouse du roi de Bourgogne Rodolphe II (911-937) la fondation de nombreuses églises.

En dépit des résultats non négligeables que les finesses de la méthode archéologique et de l'interprétation ont permis d'obtenir à partir d'une documentation indigente, notre compréhension historique des origines de Saint-Imier reste lacunaire et parsemée d'incertitudes. Même si la présence de saint Imier en cet endroit et la signification de la *cella sancti Himerii* restent dépourvues de preuves matérielles, la *Vita* de l'ermite – tout comme nombre de sources analogues – contient au moins une parcelle de vérité: l'occupation de la vallée de la Suze autour de Saint-Imier, telle que peut l'établir l'archéologie, remonte bien au haut Moyen Âge, au plus tard au VIII^e siècle.

Traduction: Laurent Auberson, Moudon

Zusammenfassung

Peter Eggenberger

Die alte Pfarrkirche Sankt Martin von Saint-Imier, die nach der Reformation von der Kirche des säkularisierten Chorherrenstiftes abgelöst worden war, musste 1828 profanen Neubauten weichen. Das Gebäude gehörte vorerst zum Rathaus und diente in der Folge für Ateliers und Fabrikräume. Von der alten kirchlichen Anlage wurde einzig der wuchtige Westturm bewahrt, der unter der Bezeichnung «Tour de la Reine Berthe» bekannt geworden ist. Als die schliesslich verlassenen Gebäude in ein Kulturzentrum umgewandelt werden sollten, womit tiefe Eingriffe in den Boden verbunden waren, führte der Archäologische Dienst des Kantons Bern in Zusammenarbeit mit dem AAM, Atelier d'archéologie médiévale SA, Moudon, archäologische Forschungen durch. Diese dauerten vom Dezember 1986 bis April 1987; 1990 folgte im Rahmen des Umbaus eine weitere Etappe.

Vor allem im Hinblick auf die Frühgeschichte von Saint-Imier kam der archäologischen Erforschung der ehemaligen Pfarrkirche grosse Bedeutung zu. Die Tradition sieht den Ursprung der Martinskirche sowie des um 100 m nördlich stehenden ehemaligen Chorherrenstiftes im Kult um den legendenhaften Eremiten Sankt Himerius. So ist im ältesten bekannten, Saint-Imier betreffenden schriftlichen Dokument von 884, mit dem Kaiser Karl III. (der Dicke) eine Urkunde Lothars (gest. 869) erneuerte, von der *cella sancti Himerii cum adiacentibus suis* die Rede. Gemäss der *Vita Sancti Himerii* kam der Eremit im 7., vielleicht im 8. Jahrhundert in das Tal der Suze, wo er schliesslich auch starb. Um sein Grab entstand in der Folge eine religiöse Niederlassung, die ab 884 vom Kloster Moutier-Grandval abhing. Die spätere, erst im 11./12. Jahrhundert entstandene Aufzeichnung dieser legendenhaften Tradition scheint vorwiegend durch die Probleme ausgelöst worden zu sein, die sich durch die rechtliche Situation des Erguel ergaben. Das Gebiet lag zwar im Bistum Lausanne, doch übte der Bischof von Basel die weltliche Gewalt aus. Wie vielfach zwischen den beiden Gewalten, entstanden Meinungsverschiedenheiten um die Dominanz, die umso heikler zu lösen waren, als es sich bei beiden um ranggleiche religiöse Institutionen handelte. Reflektiert wird dies besonders an der klösterlichen Niederlassung von Saint-Imier, über die der Bischof von Basel die Aufsicht ausübte, erst mittelbar über Moutier-Grandval, dann direkt, als er nach der Jahrtausendwende ein eigenständiges Chorherrenstift eingerichtet hatte. In diesem Sinn scheint die *Vita Sancti Himerii* darauf abzu zielen, den Nachweis des historisch älteren und begründeteren Einflusses von Lausanne zu erbringen, indem mit der

Gründung durch den Eremiten Saint-Imier einen eigenständigen, lokalen und damit von Basel unabhängigen Ursprung zugesichert werden sollte.

Wie die archivalische Situation der Frühgeschichte von Saint-Imier ist auch diejenige der Kirche St. Martin äusserst schwach. Erst 1228 wird sie im Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne, einem Verzeichnis der zum Bistum Lausanne gehörenden Kirchen und religiösen Institute, erstmals erwähnt. Deutlich ist sie darin bezüglich der Stiftskirche als Pfarrkirche unterschieden. Ab der Reformation diente zwar das Gotteshaus des aufgehobenen Stiftes als Pfarrkirche, doch soll die alte Martinskirche weiterhin für gewisse religiöse Handlungen, wie beispielsweise die Taufe, gebraucht worden sein. Trotz dieser spärlichen Hinweise bestanden begründete Hoffnungen, an der Stelle der ehemaligen, 1828 abgebrochenen Pfarrkirche durch archäologische Grabungen grundlegende Aufschlüsse über die Frühgeschichte von Saint-Imier zu erhalten.

Es zeigte sich aber bald, dass auch dieses Dokument im Lauf der Zeit recht stark beschädigt worden war. Zahlreiche Eintiefungen aus der Zeit der industriellen Nutzung trennten die Grabungsfläche in mehrere Teilflächen auf, was die Lesbarkeit des aufgedeckten Bestandes arg einschränkte. Die ältesten Strukturen waren nur noch fragmentarisch vorhanden und beschränkten sich zudem auf den östlichen Bereich des heutigen Gebäudes. Vor allem fehlte den hier aufgrund der erhaltenen Fassadenmauern festgestellten Bauwerken der östliche Abschluss. Die Grabung ausserhalb des heutigen Gebäudes wies nach, dass alter Bestand hier überhaupt fehlte.

Aus den verbliebenen Mauerresten kann immerhin eine Folge von drei Gebäuden destilliert werden, von denen die beiden jüngeren einen rechteckigen Grundriss von 5,20 m x mindestens 7,40 m aufwiesen, dessen östlicher Abschluss jedoch wie erwähnt unbekannt bleibt. Bei diesen beiden jüngeren Gebäuden dürfte es sich aufgrund von Gräbern, die seitlich ausserhalb der Gebäude liegen, um Kirchen gehandelt haben. Da die letzte davon im 14., spätestens im beginnenden 15. Jahrhundert durch eine grosse gotische Anlage abgelöst worden ist, darf die erste Erwähnung der Pfarrkirche Sankt Martin von 1228 auf das kleinere Gebäude bezogen werden. Obschon auch Gründe dafür sprechen, dass es sich beim aufgedeckten Grundriss um einen Altarraum handeln könnte, spricht die Grösse eher für ein längsrechteckiges Schiff, dessen auf der Ostseite anschliessendes Chor verschwunden ist. Bis ins

13./14. Jahrhundert wäre ein derart tiefes Altarhaus unüblich. Zudem findet sich westlich der erhaltenen Mauerzüge keinerlei älterer Bestand, nicht einmal Abbruchmaterial. Dies darf jedoch einzig als Hinweis, jedoch nicht als unantastbarer Beweis dafür ausgelegt werden, das Gebäude habe sich nicht nach Westen, sondern nur nach Osten ausgedehnt. Unter den angeführten Voraussetzungen hätten die beiden Anlagen Saalkirchen gebildet, die dem gebräuchlichen Plan kleinerer Pfarrkirchen des ersten und des beginnenden zweiten Jahrtausends entsprachen.

Noch delikater zu interpretieren ist eine älteste Quermauer, die von den beiden Kirchen als Westmauer übernommen worden ist. Gemäss der Radiokarbon-Datierung (C14) eines im Mauermörtel gefangenen Holzkohlestücks kann sie zwischen 561 und 956 entstanden sein. Diese Gabel ist zwar recht weit, weist jedoch einigermassen zwingend ins Frühmittelalter. Mit der gleichen Datierungsmethode werden auch zwei Gräber (Grab 61 und 62) in diese Zeit eingeordnet (zwischen 408 und 761 bzw. zwischen 437 und 790). Carola Jäggi befasst sich in ihrem Beitrag detailliert mit bemalten Verputzfragmenten, die in einem der beiden Gräber lagen. Sie weist deren Entstehung mit Hilfe des malerischen Dekors und der Radiokarbon-Datierung in die Zeitspanne zwischen dem Ende des 7. und der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts (möglicher Terminus ante quem 761). Da beide keine Kisten aus Steinplatten oder Mauerwerk besitzen, wie sie für Gräber im galloromanisch-burgundischen Raum bis ins 8. Jahrhundert verbreitet gebraucht worden sind, ist eher das Ende dieses Zeitraums anzunehmen. Überhaupt fehlen in Saint-Imier derartig frühe Grabformen, wie auch die im Frühmittelalter in Gebäuden religiöser Funktion zahlreichen Innenbestattungen nicht vorhanden sind.

Diese zeitlichen Einordnungen lassen indessen offen, ob die Gräber früher oder später als das Gebäude angelegt worden sind, das durch die isolierte Westmauer angezeigt wird. Die weiter zurückreichende Datierung der Gräber (408 und 437) lässt die erste Möglichkeit, die Überlappung der Daten (zwischen 561 und 761) die zweite zu. Die beiden nachweislich frühmittelalterlichen Bestattungen beweisen des weiteren auch nicht, dass das älteste festgestellte Bauwerk schon als Kirche verwendet worden ist, mindestens was seine Anfangszeit betrifft. Das Gebäude kann bis ins 11. Jahrhundert in Gebrauch gewesen sein, wie die in seinem Abbruchmaterial gefundenen Fragmente einer polychromen Wandmalerei zeigen. Deren Entstehung wird von Gabriele Keck, die sich in einem Beitrag mit diesem Dekor beschäftigt, in die karolingische bis frühromanische Epoche datiert. Zu diesem Zeitpunkt diente das Gebäude sicherlich als Kirche. Auch wenn es sich ursprünglich nicht um eine Kirche, sondern um ein Bauwerk anderer religiöser Funktion gehandelt haben sollte, dürfte es daher schliesslich in einen ersten Kirchenbau einbezogen worden sein. Der Grundriss muss ungefähr demjenigen der beiden nachfolgenden Kirchen entsprochen haben, min-

destens was das Schiff betrifft. Je nach der Entstehungszeit der Wandmalereien ergibt sich für die beiden jüngeren Anlagen eine mögliche Bauzeit zwischen dem 9./10. bzw. 10./11. Jahrhundert und dem 14./15. Jahrhundert, als die gotische Kirche entstand. Dass der Plan mindestens des Schiffes in der langen Zeitspanne, in welcher dem Gründungsbau zwei weitere Anlagen folgten, nicht änderte, ist nicht ungewöhnlich und an vielen Pfarrkirchen bis ins zweite Jahrtausend üblich. Auch wenn ein grosser Teil der in und um die Kirchen gefundenen 142 Bestattungen nachweislich auf die Benutzungszeit der gotischen Anlage zurückgeht, ist es wahrscheinlich, dass im Friedhof der älteren Kirchen ein grösserer Grabbestand vorhanden gewesen sein muss, als es die wenigen diesen zugeschriebenen Gräber reflektieren. Susi Ulrich-Bochsler stellt in ihrem Beitrag die Ergebnisse der anthropologischen Untersuchungen vor.

Mit der Nachfolgerin der frühen Kirchenbauten betreten wir sichereren Boden, wenn auch dieser Bestand durch die Eingriffe des 19. und 20. Jahrhundert stark gelitten hat. Ein langgestrecktes, im Lichten um 5,80 x mindestens 7,20 m messendes Rechteckchor nahm nun die Stelle des alten Schiffes ein, ja es wurde geradezu minuziös auf den alten Mauerbestand gestellt. Das sich nun weit nach Westen, bis zum heute noch erhaltenen jüngeren Turm erstreckende Schiff wies den respektablen lichten Grundriss von 7 x 13,60 m auf. Auffallend regelmässige Verstärkungen der seitlichen Langhausmauern deuten auf eine Unterteilung in drei gewölbte Joche hin. Derart eingedeckte Saalkirchen sind in unserer Gegend sehr selten erhalten geblieben. Einzig die Kirche des Prämonstratenserstiftes Gottstatt bei Orpund, das von dem im Jura gelegenen Bellelay aus besiedelt worden war, kann als ähnliches Beispiel zitiert werden, mindestens was die Gestalt des Schiffes betrifft. Diese Anlage wurde im 13./14. Jahrhundert erbaut, vielleicht nach der Zerstörung im Guglerkrieg von 1375 wieder aufgebaut, und dürfte für die Datierung der spätgotischen Kirche von Saint-Imier einen Anhaltspunkt ergeben. Diese wird im 14., spätestens im beginnenden 15. Jahrhundert errichtet worden sein.

Interessante Möglichkeiten der Interpretation bietet eine gemauerte Grube von 0,90 x 2,45 m, die von Gräbern, darunter mehrheitlich von Kindern, umgeben ist. Sie liegt einerseits im Bereich des Schiffes der drei frühen Anlagen, andererseits am Anfang des Sanktuariums der gotischen Kirche. Es dürfte sich kaum um das Grab einer wichtigen Persönlichkeit gehandelt haben, die im Kirchenraum bestattet worden ist, sondern vielmehr um ein Reliquiar, in dem die Gebeine eines Heiligen aufbewahrt wurden. Vor allem die augenscheinlich konzentriert um diese Stelle gruppierten Bestattungen manifestieren die Präsenz eines verehrten Platzes. Da man im Mittelalter darnach trachtete, sich die Fürbitte für das Seelenheil sowohl der Heiligen als auch der betenden Gläubigen zu sichern, war die Grablage in der Nähe von Reliquien gesucht. Leider verfügen wir nur über spärliche stratigraphische Bezüge, um

diese Einrichtung einer bestimmten Kirche zuweisen zu können. Sie genügen aber immerhin, um zu erkennen, dass eines der umgebenden Gräber (Grab 29) von der Terrassierungsschicht überdeckt wird, die wir dem Baugeschehen der letzten der drei älteren Kirchen zuweisen. Mindestens der Platz des Reliquiengrabes muss demnach schon in den älteren Anlagen von besonderer Bedeutung gewesen sein. Er befand sich jedoch im Schiff, wie dies für derartige Reliquienstätten nicht ungewöhnlich ist. Indem man das Chor der gotischen Kirche über das verehrte Grab verlegte, wurde dieses an den zentralen Platz im Chor gerückt. Diese Absicht dürfte auch der Grund gewesen sein, die im Prinzip strikt getrennten liturgischen Zonen – der dem Klerus reservierte Chor und das den Gläubigen zugängliche Schiff – zu verschieben, was an Pfarrkirchen selten anzutreffen ist.

Das gemauerte Sepulcrum scheint indessen entweder erst mit der gotischen Kirche oder sogar erst während deren Benutzungszeit, die bis zur Reformation dauerte, entstanden zu sein. Es überdeckt jedenfalls Gräber (Grab 25 und 30), worunter eines eine – allerdings nicht zweifelsfrei zuweisbare – Münze enthält, die um 1400 bis 1421 geprägt worden ist. Wie dem auch sei, die merkliche Vergrößerung des Gotteshauses und die zentrale Platzierung des Reliquiars im Chor weisen darauf hin, dass die Bedeutung des damit verbundenen Kultes stark zugenommen haben muss. A priori ist die Annahme sicherlich nicht abwegig, es habe sich um denjenigen des hl. Himerius gehandelt, dessen Verehrung weit über Saint-Imier hinausgereicht haben dürfte. Die Gestalt des Sepulcrums weist jedenfalls darauf hin, dass es sich durchaus um die Stätte gehandelt haben kann, wo sich die Gebeine dieses lokalen Heiligen befanden. Vor allem: Die Grösse des Reliquiars entspricht derjenigen eines Sarges, so dass darin das vollständige Skelett aufbewahrt worden sein muss. Dies deutet wiederum darauf hin, dass der Körper an Ort und Stelle gehoben worden sein könnte, sei es, dass man die Grabstätte noch kannte, sei es dass man sie in späterer Zeit entdeckt zu haben glaubte. Die Aufbewahrung unter dem Hauptaltar, wie dies für die Reliquien des Kirchenpatrons üblich war, kam insofern nicht in Frage, als die Kirche nicht dem hl. Himerius, sondern dem hl. Martin geweiht war. Dies würde die Platzierung im Schiff der alten Kirchen erklären, besonders wenn diese über der Grabstelle gestanden hätten, die man für die ursprüngliche des Eremiten hielt. Aus demselben Grund kam das Grab auch in der gotischen Kirche nicht unter den Hauptaltar, sondern davor zu liegen.

Dieser Möglichkeit widersprechen indessen Dokumente von 1493 und 1528, gemäss denen die Reliquie (*«tant en*

la tombe comme en reliquaires») in der Stiftskirche aufbewahrt wurde. Im 15. Jahrhundert wurde sie von den Einwohnern von Biel einmal jährlich öffentlich verehrt, alternierend in dieser Kirche oder in ihrer Stadt, wohin sie von den Chorherren gebracht wurde. Augenscheinlich besteht dadurch bezüglich der Interpretation des archäologischen Befundes ein Widerspruch: Für die Pfarrkirche ist die Existenz einer wichtigen Reliquie, die an diesem Ort vordringlich in der Tradition des hl. Himerius gesehen werden muss, noch im 15. Jahrhundert nachzuweisen. Dieser Widerspruch ist vielleicht dadurch zu erklären, dass die Gebeine auf Stifts- und Pfarrkirche aufgeteilt waren. Oder die beiden waren administrativ derart eng miteinander verbunden, dass man sie in den besagten Dokumenten nicht unterschied, beispielsweise wenn die Chorherren an der letzteren das Patronatsrecht ausgeübt hätten und nicht nur für die Seelsorge, sondern auch für die Verwaltung des Kirchengutes zuständig gewesen wären. Eine enge Bindung scheint jedenfalls darin zum Ausdruck zu kommen, als im Inventar der Stiftskirche auch Reliquien des hl. Martin, dem Patron der Pfarrkirche, aufgeführt werden. Leider geben die schriftlichen Quellen dahingehend keine Auskunft.

Die gotische Kirche erfuhr im Lauf der Zeit grössere und kleinere Änderungen. Als wichtigste erhielt sie den heute noch erhaltenen Turm, der im 15./16. Jahrhundert an die Westseite des Schiffes angebaut wurde und dessen Erdgeschoss als Eingangshalle diente. Seine archaische Architektur, die auf die romanische Tradition zurückgreift, dürfte ihm trotz des jüngeren Ursprungs die Bezeichnung als *«Tour de la Reine Berthe»* eingetragen haben. In der Tat werden Berta, der frommen Gattin Rudolfs II. von (Hoch)Burgund (911 bis 937), in der französischen Schweiz gerne die Stiftung zahlreicher Kirchen zugeschrieben.

Trotz der beachtlichen Ausbeute, die archäologische und interpretatorische Finesse aus der vorliegenden schwachen Befundlage zu destillieren erlaubt, bleibt die historische Situation betreffend den Ursprung von Saint-Imier lückenhaft und ist nicht zweifelsfrei zu klären. Auch wenn die Präsenz des heiligen Himerius in Saint-Imier und die Bedeutung der Bezeichnung *cella sancti Himerii* materiell weiterhin unbelegt und unbestimmt bleiben, enthält die Vita des Eremiten – wie viele derartige Quellen – mindestens ein Körnchen Wahrheit: Die archäologisch nachweisliche Besiedlung des Tals der Suze reicht um Saint-Imier in die Zeit des frühen Mittelalters, spätestens in das 8. Jahrhundert, zurück.

Summary

Peter Eggenberger

The old St. Martin parish church in St. Imier was supplanted, after the Reformation, by the church of the college of secular canons, before that in turn was demolished to make way for profane buildings in 1828. At first, the building served as a town hall, then as a workshop and factory. All that remained of the old church was the massive belltower, known as the "Queen Bertha Tower". In 1986, when it was decided to transform this disaffected building into a cultural centre, the potential damage to the subsoil led the Canton of Bern Department of Archaeology, in collaboration with the Atelier d'archéologie médiévale SA in Moudon, to carry out archaeological studies on the site. The excavations lasted from December 1986 to April 1987, and were followed by a new phase in 1990, during the course of the transformation work.

It is primarily in relation to the history of the founding of St. Imier that these archaeological studies on the old parish church acquire their full significance. Convention has it that St. Martin's church and the old collegiate church, which still stands some one hundred metres to the north, owe their origins of to the cult of the legendary hermit, Saint Imier. That, at least, is how the oldest written document referring to St. Imier – by which the Emperor Charles III (the Fat), in 884, renewed a charter of King Lothair (d. 869) – mentions a "cella sancti Himerii cum adiacentibus suis". According to the *Vita Sancti Himerii*, the hermit settled in the Suze valley some time in the 7th, or possibly the 8th century, where he lived out his days. After his death, his tomb became the site of a small religious settlement which, after 884, was dependent on Moutier-Grandval. The long delay in recording this legendary tradition – not until the 11th or 12th century – seemed to have derived primarily from the somewhat ambiguous legal position of Erguël. Although this territory was in fact part of the diocese of Lausanne, its temporal affairs fell under the administration of the Bishop of Basle. And as so often happened between these two powers, there were divergences of opinion over questions of domination, which proved all the more difficult to resolve since the two opposing religious institutions were on an equal hierarchical footing. This situation is reflected in the monastic settlement at St. Imier, that was at first placed under the protection of the Bishop of Basle by way of Moutier-Grandval, and then directly, at the beginning of the second millennium, when the bishop founded his own collegiate church of canons at St. Imier. In this respect, the *Vita Sancti Himerii* would appear to be an attempt to justify the prerogatives of Lausanne on the basis of their historical precedence, since

by right, the founding by the hermit should have conferred on St. Imier its own local origin and, as such, one that was independent from Basle.

Historical data pertaining to St. Martin's Church is limited by the same dearth of documentation and records as that of the early period of St. Imier. The church does not appear in the records until 1228, when it is mentioned in the "Cartulaire du Chapitre de Notre-Dame de Lausanne" – that is, in the list of churches and religious buildings dependent on the Lausanne diocese. St. Martin's church is clearly denoted there as being parochial, and distinct from the collegiate church. There is no doubt that after the Reformation the old collegiate church became parochial, having lost its original function, but St. Martin's church none the less continued to be used for certain religious ceremonies – baptisms, for example. Despite the lack of available data in the early stages, it was reasonable to regard the archaeological excavations of the old parish church, demolished in 1828, as a way to greatly enrich our knowledge of the early period of St. Imier.

However, it was soon evident that the structural remains had also been victim to serious deterioration over time. During the industrial use of the premises, numerous constructions had broken the continuity of the archaeological surfaces, thereby impeding studies of the parts that had survived. The oldest structures were reduced to a few fragments, and are confined to the eastern area of the present building. Although we were able to find the remains of the outer walls of the old buildings, the wall at the eastern end has totally disappeared. Apart from the actual structural perimeter, no old remains have been uncovered.

Nonetheless, the remains of the walls made it possible to recreate three successive buildings, the two most recent of which were built on a rectangular layout measuring at least 5.20 m by 7.40 m. The location of the eastern wall, as mentioned earlier, remains unknown. The alignment of graves along the outer perimeter of the buildings leads us to believe that the latter two constructions were churches. Since the last of these had been replaced by a large Gothic church in the 14th century, or at the latest at the beginning of the 15th century, the first mention of the parish church, in 1228, must refer to an earlier, smaller, building. Although there are indications that the remains of the structures discovered were possibly the vestiges of a choir, the size of the area would more likely indicate an elongated nave that extended a choir on the eastern side, but the

remains of which have disappeared. Indeed, up until the 13th or 14th century such an elongated sanctuary would have been altogether unusual. Moreover, no other remains of any type of old construction have been found to the west of the remaining walls, not even in the form of demolition debris. This would certainly be an indication, although not definite proof, that the building extended, not westward, but solely towards the east. If this were the case, then the two buildings would have been the kind of hall churches that were quite usual for small parish churches in the first and early second millennium.

An initial transverse wall, reused as a western wall by the two churches, requires an even more delicate interpretation. The radiocarbon (C-14) method, applied to a piece of charcoal taken from the mortar of the walling, gave a dating at between AD 561 and 956. This is quite a wide spread, but it does situate the structures in the early Middle Ages, which is the same period attributed to two of the tombs (tomb 61 – at between AD 408 and 761; tomb 62 – at between AD 437 and 790). Carola Jäggi, in her contribution, gives a detailed account of fragments of painted plasterwork contained in one of these two tombs. Taking into account the style of the painted decoration and the radiocarbon dating, she situated the date of the inhumations at somewhere between the late 7th and second half of the 8th century (with a possible *terminus ante quem* in 761). Since neither of these two tombs are in the form of stone slabs or masonry common in the Gallo-Romano-Burgundian communities until the early 8th century, it is more likely that the dating would be towards the end of this chronological spread. Generally speaking, the St. Imier site is distinguishable by the absence of these forms of tomb from the very early Middle Ages, and similarly by the absence of the numerous tombs that are to be found inside religious buildings from this period.

These chronological reference points do not provide the answer as to whether the inhumations are more recent or older than the building, whose only remaining vestige is this isolated western wall. The lower end of these chronological spreads (AD 408 and 437) would indicate the first hypothesis, while the period of overlapping dates (between AD 561 and 761) would indicate the second. Furthermore, the two tombs, undoubtedly dating back to the early Middle Ages, are not sufficient proof in themselves that the first building identified already served as a church, at least not in the initial stages of its use. The building may have been used until the 11th century, as evidenced by the fragments of a polychrome wall painting found among the debris. Gabriele Keck, in her contribution, situates this decoration in the Carolingian or early Roman era. The building certainly served as a church at the time. Consequently, even if it was not a church at the beginning, but rather a building used for some other religious function, it would, in the end, have been incorporated into the first church. Its layout, at least in respect to its nave, may have been more or less identical to that of the two churches that

followed. According to the date determined for the wall paintings, the construction of these two churches may be situated at between the 9th/10th and the 14th/15th centuries, the era of the Gothic building. The fact that the layout, at least of the nave, remained unchanged throughout this period, which saw two new constructions succeed the primitive building, is not an exceptional phenomenon and has frequently been observed in parish churches, even beyond the year 1000. Even if it is established that a great many of the 142 tombs arranged inside and around the successive churches date back to the building of the Gothic period, it is probable that the cemetery of the old churches housed far more tombs than those we were able to attribute to it. Susi Ulrich-Bochsler deals with the results of the anthropological study in her contribution.

We arrive at more solid ground with the building that succeeded the primitive churches even if, here too, the remains have suffered from the disturbances that occurred in the 19th and 20th centuries. The old nave gave way to a rectangular choir with an internal measurement of at least 5.80 m by 7.20 m, that exactly covered the old masonry. The new nave, which extended westwards to the existing tower, was of a more recent origin, measuring a respectable 7 m by 13.60 m inside. Thickenings of the foundations arranged regularly along the lateral walls of the nave, indicate that it was divided into three vaulted bays. It is extremely rare in our region for hall churches built with such a ceiling to have been preserved until the present day. In fact, there is only one similar example in existence – at least with respect to the shape of the nave – and that is the church of the Premonstratensian convent Gottstatt near to Orpund, founded by the Bellelay canons. The Gottstatt church was built at the 13th/14th centuries or rebuilt after the destruction wreaked by the “Gugler” war in 1375. This gives us a reference point for dating the late Gothic church of St. Imier, which we can situate as belonging to the 14th century or at the latest the early 15th century.

A masonry pit, measuring 0.90 m by 2.45 m, surrounded by tombs – mainly the tombs of children – offers interesting possible interpretations. The pit is situated in the nave section of the first three churches, but at the entrance to the sanctuary of the Gothic church. It would hardly seem to be the tomb of an eminent person, who would have chosen to be buried in the church, but rather a reliquary where the bones of a saint were kept. The noticeable concentration of tombs around this place are the first indication of it being a venerated site. Since in mediaeval thought the salvation of one's soul was to be sought not only through the intercession of saints but also through the prayers of the faithful, every effort was made to seek the proximity of relics for the location of a tomb. Unfortunately, we only have very tenuous stratigraphic relationships with which to attribute this layout to a precise church. However, they are sufficient to establish that one of the surrounding tombs (tomb 29) is covered by the layer of earthworks that we attribute to the work site of the last of the three old churches.

ches. Consequently, the location at least of the reliquary-tomb should already have been of particular significance at the time of the first buildings. It was situated nevertheless in the nave, which is not unusual for these kinds of reliquaries. By building the choir of the Gothic church above this venerated tomb, it was given a central place in the sanctuary. That, no doubt, explains the displacement of the liturgical zones, i.e. the choir reserved for the clergy and the nave accessible to laymen, which in principle are kept strictly separate. This shift in location is rare in parish churches.

On the other hand, the masonry tomb itself seems only to have appeared at the time of the Gothic church, and indeed even later, since the church had been used until the Reformation. In any case, it covers tombs (tombs 25 and 30), one of which contains a coin minted between AD 1400 and 1421; it is true that the relationship between the coin and the tomb is not absolutely certain. Be that as it may, this remarkable enlargement of the sanctuary and the central place given to the reliquary in the choir demonstrate the increased importance accorded to the worship of the relics. A priori, it would seem quite plausible that these were in fact the relics of St. Imier, the veneration of whom extended well beyond the village to which he gave his name. The shape of the tomb, at least, would lead us to believe that it might have been the repository for the remains of the saint and its size is that of a coffin, where the full skeleton could have been kept. This would then mean that the body would have been exalted at this spot, either that the location of the tomb was still known, or that it was believed it had been rediscovered. The preservation of relics under the high altar could not enter into consideration in this case, since the church was not dedicated to St. Imier but to St. Martin. This would explain the location of the reliquary in the nave of the old churches, particularly if these churches had been built at the site of the tomb considered to be that of the hermit. This would also account for the fact that the tomb was not situated under the high altar in the Gothic church either, but in front of it.

Written documents from 1493 and 1528 would appear to contradict this interpretation, since they mention relics kept in the collegiate church, "both in the tomb and in the reliquaries". In the 15th century, the relics were presented once a year to the inhabitants of Biel – alternatively in the

church and in the town – and were carried from one place to another by the canons. There is therefore an evident contradiction with the interpretation of the archaeological documentation, according to which the parish church still contained important relics in the 15th century, that the local context would strongly lead us to associate with the St. Imier tradition. This contradiction might perhaps be explained by a distribution of the remains between the collegiate and parish churches. Or there again, the two churches could have been so closely connected administratively that the written documents do not distinguish between them; this connection could have taken the form of a right of patronage exercised by the canons over the parish church, not only in the spiritual sector, but also in the management of ecclesiastical assets. At all events, a strong connection does seem to exist in the fact that the inventories of the collegiate church also mention the relics of Saint Martin, patron of the parish church. Unfortunately, the written archives give us no further details on the subject.

As time went on, the Gothic church underwent several transformations of varying importance. The most significant, in the 15th/16th century, was the addition of a bell-tower built against the western side of the nave, whose ground floor served as a porch. This tower, which still exists today, no doubt owes its name of "Queen Bertha Tower" to its archaistic architecture that is reminiscent of the Roman tradition. Indeed, in the French-speaking part of Switzerland, this pious wife of the king of Burgundy, Rudolph II (911–937), is traditionally credited with the founding of numerous churches.

In spite of the quite significant results we were able to achieve from such meagre documentation through the use of subtle archaeological methods and interpretation, our historical understanding of the origins of St. Imier still remains incomplete and punctuated with uncertainties. Even though the presence of St. Imier at this site and the significance of the "cella sancti Himerii" remain devoid of material proof, the Vita of the hermit – like many similar sources – does contain a small fragment of truth at least: the occupation of the Suze valley around St. Imier, such as may be established through archaeology, does indeed date back to the early Middle Ages, and at the latest to the 8th century.

Translation: Clare Keller, Boudry

Crédit des illustrations

Archives de l'Etat de Berne: 1 (StAB, AA IV, 740)

Atelier d'archéologie médiévale, Moudon: 1, 2, 3, 4, 5, 13, 15, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 34, 35, 36, 37, 41, 43, 44, 45, 48, 49, 50, 54, 56, 57, 58, 59, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 72, dessins de la partie B, Les objets, Trouvailles diverses (Franz Wadsack)

Fibbi, Daniel et Suzanne, Grandson: photos de la partie B, Les objets, Trouvailles diverses

Service archéologique du canton de Berne: 8, 10, 12, 14, 16, 17, 19, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 40, 42, 46, 55, 60, 64, 70, 73, 74, 75, 76 (esquisse de Carola Jäggi), 77, 78, 79, 80, 81 (esquisse de Carola Jäggi), 82, 83, 84, 85, 86, 87, les deux planches en couleur

Photo Humm, Winterthour: 11 (H 25420)

Service des monuments historiques et de la protection des biens culturels du canton de Berne: 38, 39 (photo M. Hesse/G. Howald, O 5883), 51 (photo M. Hesse/G. Howald, O 5617), 52 (photo M. Hesse/G. Howald, O 5634), 53 (photo M. Hesse/G. Howald, R 1324/6)

Historische Anthropologie der Universität Bern: 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101

Photo Moret, Saint-Imier: 47

Photo J. Degen, Valangin: 6

Ernst Zimmermann, Vorkarolingische Miniaturen, Berlin 1916, pl. 74c: 76

Musée historique de Berne, photo St. Rebsamen: 9

Photo P. Heman, Bâle: 7

